

RB16270



Library
of the
University of Toronto



lec 76 figures de Gravelot

4 5 -

of
Text French
edition.

146



HISTOIRE

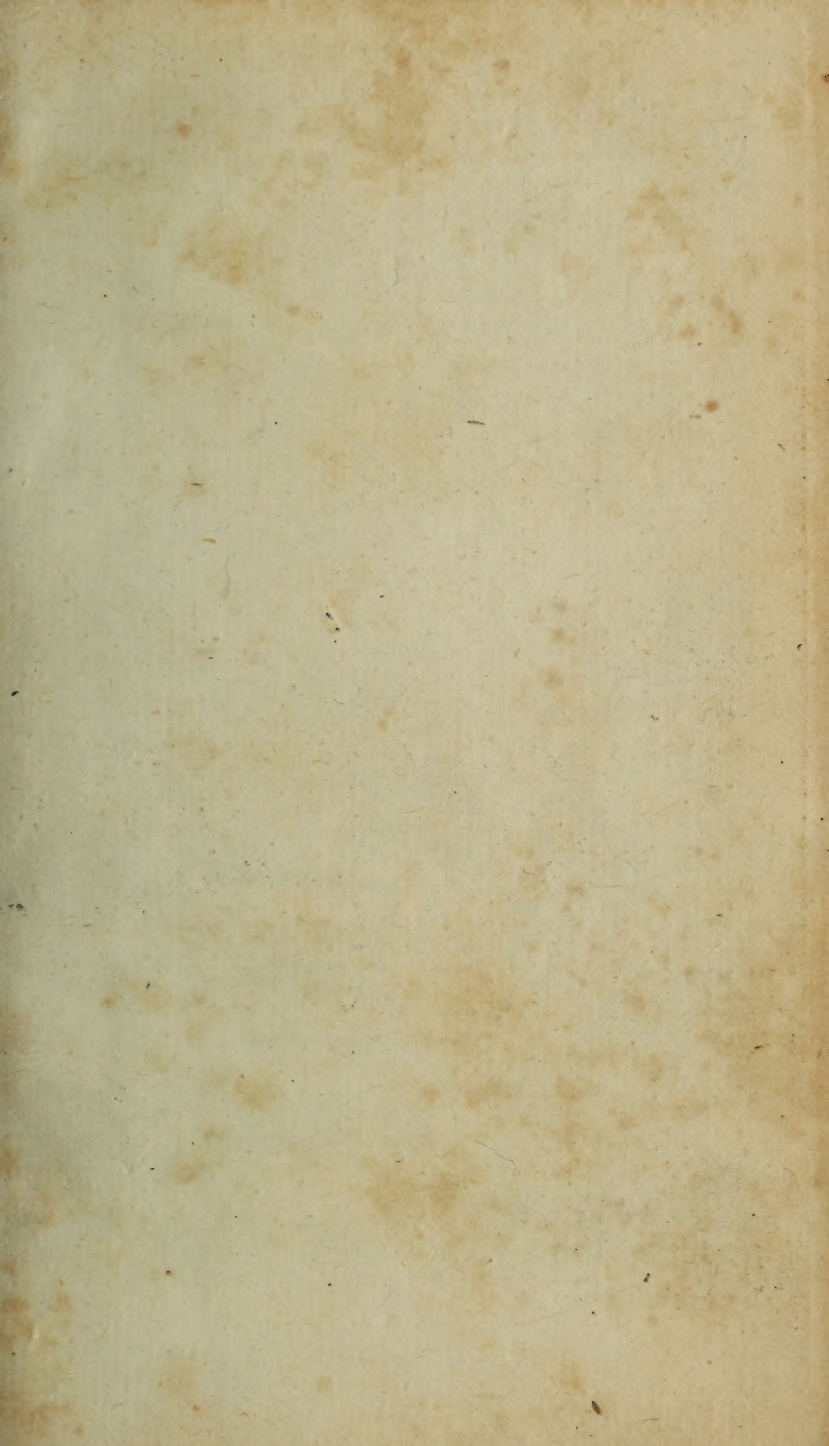
DE

TOM JONES.

HISTOIRE

DE

TOM JONES.





HISTOIRE

DE

TOM JONES,

OU

L'ENFANT TROUVÉ,

TRADUCTION DE L'ANGLAIS

DE M. FIELDING.

Par M. De La Place

ENRICHIE D'ESTAMPES

dessinées par M. GRAVELOT.

TOME PREMIER.



A LONDRE,

Chez JEAN NOURSE.

1750.

THE HISTORY

OF

THE

REIGN

OF

THE

EMPEROR

OF THE EAST



EXTRAIT

DE

L'ÉPITRE DEDICATOIRE

DE L'AUTEUR ANGLOIS. *

..... **L**E nom seul d'un
Patron tel que
vous, justifiera toutes mes vûes
aux yeux de mes Lecteurs : cha-
cun d'eux , je l'espere du moins,
en ouvrant ce Livre , sera con-
vaincu par avance que la ver-
tu & la Religion y sont partout

* A M. George Lyttleton Esq ; l'un des
Lords Commissaires de la Trésorerie.

scrupuleusement respectées , & qu'il n'y verra rien de contraire aux plus sévères loix de la décence , ni qui puisse offenser l'imagination la plus délicate. Je déclare même , n'avoir eu d'autre dessein , dans tout le cours de cette Histoire , que celui de travailler sincèrement à rendre l'*innocence* & la *bonté* également aimables. Un burfi légitime , étoit digne de vous plaire : vous avez cru que je l'avois atteint ; & pour dire le vrai , on peut raisonnablement espérer de l'atteindre dans les ouvrages de ce genre : car , un *exemple* est une espèce de tableau , où la *vertu* devient pour ainsi dire un objet palpable , & frappe nos sens de cette idée délicieuse , dont *Platon* affirme n'avoir jamais été véritablement saisi que lors-

qu'il l'a vuë dépouillée des frivoles ornemens de l'Art.

D'ailleurs , en dévoilant tous les attraits de la *Vertu* capables d'exciter l'admiration des hommes , j'ai essayé de les attirer à son culte par des motifs d'autant plus pressans que j'espérois de les convaincre que leur propre intérêt les invitoit à se soumettre à son empire. C'est dans cette vuë que j'ai démontré , que les succès & les acquisitions du *Vice* ne peuvent compenser la perte de cette consolante tranquillité de l'ame, compagne inséparable de l'Innocence vertueuse ; ni jamais balancer les inquiétudes & les horreurs secretes , que les crimes les mieux cachés font à chaque instant germer dans le sein des plus fortunés coupables : succès momentanés , ac-

quifitions généralement moins précieuses qu'on ne pense, d'autant moins dignes des voyes basses & infâmes qu'on employe pour y parvenir, qu'elles sont toujours incertaines, & par conséquent toujours environnées par les dangers & par la crainte. J'ai enfin osé tenter de graver fortement dans les cœurs, que l'Innocence & la Vertu peuvent difficilement être avilies, si ce n'est par l'*Imprudence*; & qu'elle seule peut les faire tomber dans les pièges que leur tendent perpétuellement & la Ruse & l'Envie.

Tel est, Monsieur, le point de morale que j'ai travaillé ici avec d'autant plus de soin, qu'il me paroît renfermer tous les autres; &, qu'une fois bien entendu, il peut m'assurer du

V

seul succès que je desiré , puis-
que je crois sincèrement , qu'il
est plus aisé de rendre l'hon-
nête homme sage , que de ren-
dre le méchant honnête hom-
me.

C'est cet espoir seul qui m'a
fait employer dans cette histoire
tout l'esprit & l'enjouement
dont je suis capable , pour tâ-
cher de corriger les hommes ,
en les faisant rire de leurs pro-
pres défauts. Et c'est au juge-
ment de mes Lecteurs que je
soumets ma réussite , en leur
demandant très-humblement
deux graces : l'une , de ne pas
attendre de ma plume un Ou-
vrage parfait ; l'autre , de vou-
loir bien excuser certains en-
droits foibles , en faveur de
ceux qui auront pû leur plaire
davantage.

*Traduction d'une Lettre écrite à
M. FIELDING , Auteur
de cet Ouvrage.*

Je ne vous ai jamais vû ,
Monsieur , mais je vous aime ;
je ne vous connois point , mais
je vous admire : quels titres
plus propres à se concilier la
bienveillance de l'Auteur de
Joseph Andrews * , & de l'*En-
fant Trouvé* ? Cette dernière
production de votre plume m'a
séduit au point qu'il ne m'a pas
été possible de résister à la ten-
tation de la traduire dans ma
langue naturelle : je ne me
trouvois satisfait qu'à demi ,

* Ce petit Roman , qui n'étoit guères sus-
ceptible d'une Traduction Françoisse , a
fait une grande fortune en Angleterre.

si je ne partageois pas avec mes Compatriotes le plaisir que je tenois de vous , & s'ils n'ap-
plaudissoient point avec moi à la gloire du digne Auteur d'une Histoire aussi agréable , & aussi utile à l'humanité que l'est celle de *Tom Jones*. J'espère vous l'envoyer bientôt assez passablement imprimée, en quatre Volumes , & enrichie d'Estampes d'après les Desseins de M. *Gravelot*.

Que je serai content , si le respectable pere de l'amante de *Jones* daigne ne pas méconnoître une fille chérie , sous un habillement François ! ne craignez point , Monsieur , elle est toujours la même : c'est toujours cette même *Sophie* , digne objet de votre complaisance & de notre tendresse.

Mais , vos plus aimables An-

gloises , dont l'intention n'est pas de traverser la France comme des Météores , celles en un mot qui ont dessein d'habiter quelque tems parmi nous , ne prennent-elles pas l'ajustement François ? ne joignent-elles pas à leurs charmes naturels , toutes les graces & les ornemens , à *la mode* , d'une nation à qui chacune d'elles (quoiqu'elles en disent) est secrètement flattée de plaire par toute sorte d'endroits ? D'après cette réflexion ; si M. *Fielding* , ai-je dit , avoit écrit pour les François , il eût probablement supprimé un grand nombre de passages très-excellens en eux-mêmes , mais qui leur paroîtroient déplacés. Une fois échauffés par l'intérêt résultant d'une intrigue patétique & adroitement tissée , ils supportent impatiem-

ment toute espece de digressions , de Dissertations , * ou de Traité de Morale, & regardent ces ornemens , quelque beaux qu'ils soient , comme autant d'obstacles au plaisir dont ils sont empressés de jouir. J'ai fait ce que l'Auteur eût fait lui-même.

Telle est , Monsieur , toute mon apologie , pour avoir osé , non pas changer , mais accommoder quelques parties de votre Ouvrage au goût d'un peuple aux yeux duquel un choix des Pièces Dramati-

* L'Histoire de *Tom Jones* est en 6 volumes , contenant 18 livres , chacun desquels est précédé d'un discours Préliminaire , en forme de Dissertation , sur quelque point de littérature , ou de morale , souvent étranger au sujet. J'ai crû devoir supprimer ces morceaux , très-bons d'ailleurs , & dont on pouroit dans la suite former un petit volume détaché aussi instructif qu'amusant.

ques Angloises , & la Tragédie de *Venise sauvée* ajustée à notre Théâtre , ont eu le bonheur de plaire.

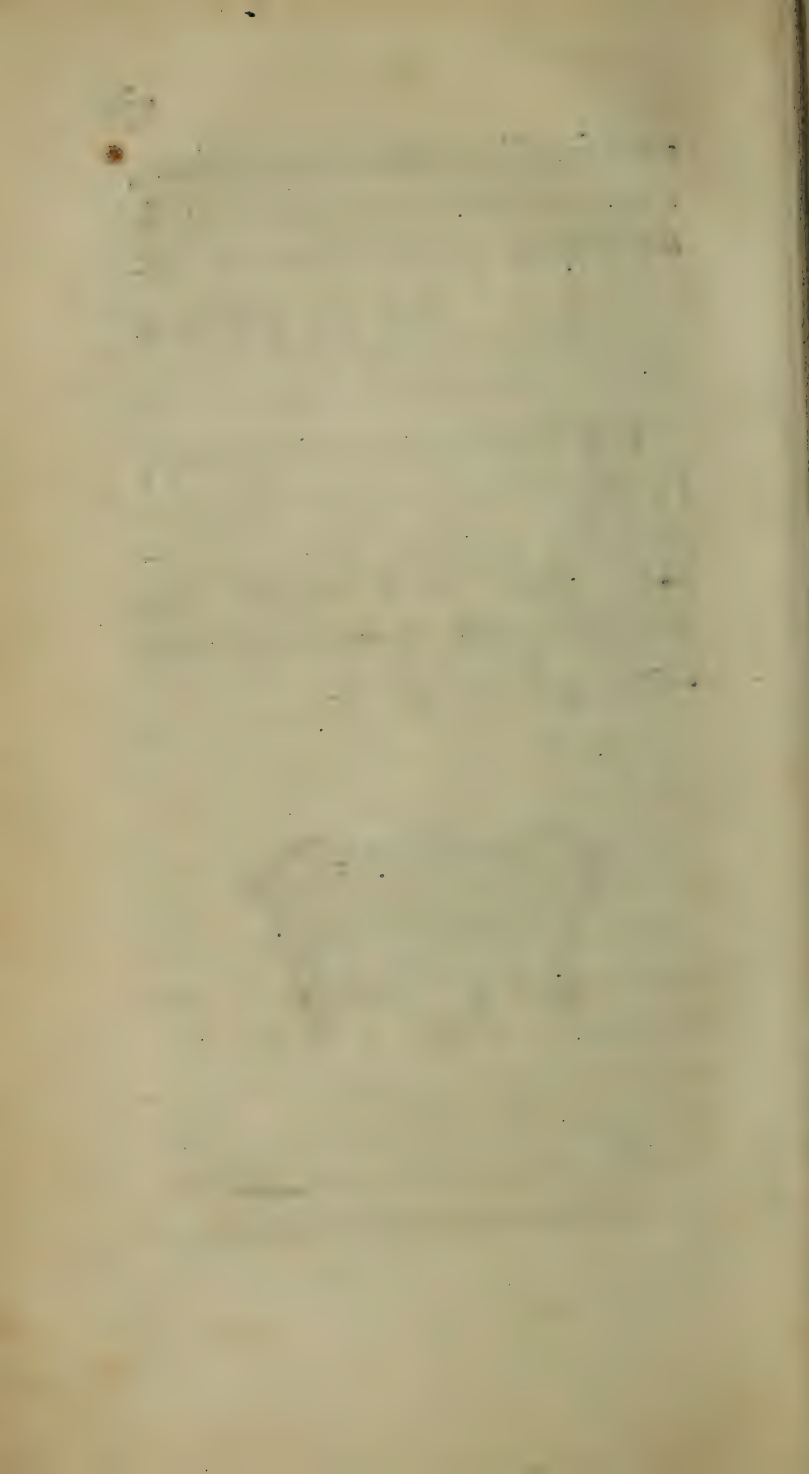
La crainte qui me reste , si vous daignez m'excuser , naît du peu de tems que j'ai pû employer à un pareil Ouvrage. Il m'étoit absolument inconnu avant le 13 Juin dernier ; & le bruit se répandoit déjà que les Libraires de Hollande , toujours attentifs à leurs intérêts , en faisoient faire une Traduction précipitée. L'Ouvrage de M. *Fielding* m'avoit rendu trop ami de l'Auteur : cette nouvelle m'allarma. Je pris la plume , avec une ferme résolution de ne la quitter qu'après avoir mis mon entreprise à fin. Je souhaite , bien plus que je ne l'espere , de voir mes efforts dignes de votre approbation. Je

n'en serai pourtant pas moins ,
avec le sentiment d'estime &
de respect les plus sinceres &c.

DE LA PLACE.

P. S. Pardonnez , de grace ,
au style d'un François , qui de-
puis son enfance n'écrivit ja-
mais dans votre langue. Ce
n'est point ma plume , c'est mon
cœur qui vous parle.







L'ENFANT TROUVÉ,
OU
HISTOIRE
DE TOM JONES.

LIVRE PREMIER.

*Contenant à peu près ce qu'il faut ;
quant à présent , pour mettre le
Lecteur au fait de la naissance du
Héros de l'Histoire.*

CHAPITRE PREMIER.

*Caraçtère de M. ALWORTHY, & de
Miss Brigitte ALWORTHY sa sœur.*

DANS cette partie Occiden-
tale de l'Angleterre , vul-
gairement appelée *Comté*
de Som.rset, vivoit dernièrement (&
Tome I. A

peut-être vit encore) un Gentilhomme nommé *Alworthy*, mortel si abondamment favorisé par la Nature & par la fortune, que l'une & l'autre sembloient s'être disputé la gloire de le combler de ses bienfaits. L'une, l'avoit doué d'une figure agréable, d'un bon tempérament, d'un jugement sain & solide; mais il devoit à l'autre la possession du plus ample & du plus riche domaine de la Province.

M. *Alworthy* avoit, dans sa jeunesse, épousé la plus digne & la plus aimable des femmes, & qu'il avoit éperduëment aimée: trois enfans, gages chéris de leur tendresse, étoient morts au berceau; pour comble de malheurs, cette épouse adorée étoit aussi morte depuis environ cinq ans. Quelque grande que fût cette perte pour un cœur aussi sensible, il la soutint en homme ferme & sage; il renferma dans son cœur, & sa douleur & sa tendresse, resta fidele à la mémoire de son épouse, & n'imagina jamais qu'une autre pût être capa-

ble de lui en faire perdre le souvenir.

Il vivoit alors , presque toujours retiré , dans sa Terre principale , avec une sœur qu'il aimoit beaucoup. Cette sœur atteignoit sa trentième année , époque à laquelle , suivant l'opinion des malins du siècle , le titre de vieille fille peut être donné sans que le terme soit impropre. Elle étoit de ces femmes dont on louë plus volontiers les qualités du cœur , que les charmes de la figure ; de celles enfin que leur sexe même qualifie du nom de *bonnes pâtes de femme*. La privation de la beauté la touchoit si peu , qu'elle ne parloit jamais de ce don précieux de la Nature qu'avec un souverain mépris ; *Miss Brigitte* , en un mot (car c'étoit son nom) étoit infiniment persuadée que les attraits & les perfections extérieures d'une femme , étoient autant de pièges tendus pour elle-même , ainsi que pour autrui ; elle étoit cependant aussi circonspecte & aussi réservée dans sa conduite ,

que si elle avoit eüe à se tenir en garde contre tous les pièges qui furent jamais dressés contre son sexe entier ; & je comparerois volontiers la réserve & les précautions des laides contre la séduction , à nos troupes miliciennes , toujours prêtes à signaler leur courage dans les occasions les moins dangereuses. Cette comparaison paroîtra sans doute bizarre à quelques-uns de mes Lecteurs ; mais , avant qu'ils aillent plus loin , je veux bien les avertir que j'aime les réflexions , & même les digressions ; & que je compte en faire dans le cours de cette Histoire , autant de fois que j'en serai tenté. Permis aux Critiques de le trouver mauvais , j'ai mon but ; & je me crois ici meilleur Juge qu'eux tous ensemble. Je les supplie donc , en m'honorant de leur indifférence , de se mêler de leurs propres affaires , sans se morfondre à relever les défauts d'un Ouvrage qui n'est point dut out fait pour eux.

CHAPITRE. II.

*Etrange événement pour M. AL-
WORTHY. Caractère de DE-
BORA WILKINS.*

J'Ai dit dans le précédent Cha-
pitre , que M. *Alworthy* étoit
possesseur d'un bien très-confidé-
rable , qu'il avoit le cœur excel-
lent , & n'avoit point d'enfans.
Bien des gens en induiront sans
doute , qu'il vivoit en galant hom-
me , ne devant rien à personne ,
n'exigeant rien qui ne lui appar-
tînt , tenant une bonne maison ,
régalant bien ses voisins , fort cha-
ritable envers les pauvres , même
envers ceux qui pouvant travail-
ler aimoient mieux demander lâ-
chement leur pain : On ne man-
quera pas d'en conclure , qu'un
homme de ce caractère a dû mou-
rir très-riche , & fonder tout au
moins un Hôpital ?

Il est vrai qu'il a fait une partie de tout ceci : mais s'il s'en étoit tenu là , je lui aurois laissé le soin de prôner ses propres vertus sur quelque marbre digne d'orner la façade de ce même Hôpital. Des faits d'un genre moins ordinaire feront le sujet de cette Histoire.

M. *Alworthy* avoit passé trois mois à Londres , pour quelque affaire particuliere que j'ignore , mais dont on peut présumer l'importance, puisqu'elle l'avoit retenu si longtems hors de chez lui , d'où il n'avoit jamais été absent pendant un mois entier depuis plusieurs années. Il arriva un soir , fort tard , à son Château ; & après un léger souper avec sa sœur , il se retira fort fatigué dans son appartement. Là , après avoir employé quelques minutes en prieres , coûtume que les plus grandes affaires ne lui firent jamais interrompre , il se disposoit à se mettre au lit , lorsqu'en levant la couverture , il apperçut avec surprise un enfant enveloppé de langes , & profondément endor-

mi. Frapé d'étonnement , il resta quelque tems immobile : mais comme la bonté de son naturel influoit toujours sur tous ses sentimens , il se sentit bientôt touché de compassion pour le petit infortuné qu'il avoit devant les yeux : il sonna , & fit appeller une vieille servante qui ne couchoit pas loin de là. *Debora Wilkins* étoit son nom , fille plus que doublement majeure , qui par droit de vétérance commandoit aux autres domestiques , & avoit acquis par degrés celui de parler familièrement à son Maître. Sa surprise , son trouble , & sa consternation à la vuë du poupart , sont plus aisés à ressentir qu'à exprimer. Un cri d'horreur fut le premier signal du recouvrement de ses sens.... ah , Monsieur ! ah , Monsieur , dit-elle , que ferons-nous de cet enfant ?... Il faut en prendre soin cette nuit , lui répondit M. *Alworthy* , & demain matin lui chercher une nourrice. Oui , Monsieur , repliqua-t-elle , & j'espère que vous ordonnerez les

informations convenables pour connoître sa coquine de mere , car elle est sans doute de notre voisinage ; & je brûle déjà de la voir conduire à *Bridewel*. * Peut-on punir trop rigoureusement de pareilles canailles ? Ce n'est sûrement pas son premier , Monsieur... Jugez-en par son impudence , en vous attribuant cet enfant !... A moi ? répondit M. *Alworthy* , je ne puis croire qu'elle ait pû concevoir un pareil dessein : je pense plutôt que cette malheureuse a cru cette voie la plus propre pour assurer la subsistance de son fils ; & je suis vraiment ravi qu'elle n'ait pas fait pire.... Ah , Monsieur ! y songez-vous ? Que ne dira-t'on pas , que ne croira-t'on pas , si l'on vous voit prendre soin de cet enfant ? La Paroisse n'est-elle point là ? Pourquoi vous charger du péché d'une aussi vile créature ? Ah quelle horreur ! Je ne puis regarder cet enfant sans répugnance & sans dégoût. Si vous daignez m'en croire , la nuit est belle ,

* Maison de correction.

un peu de pluie & de vent n'y font rien : je puis l'enfermer chaudement dans un panier , & le mettre sous le portail de l'Eglise : il y a mille contre un à parier , qu'il ne lui arrivera aucun mal , & que vous en ferez débarrassé.

Plus d'un trait de cette harangue auroit sans doute pû offenser M. *Alworthy* , s'il avoit pû l'écouter avec plus d'attention ; mais la gentillesse de l'enfant , qui s'étoit emparé d'un de ses doigts qu'il pressoit dans ses petites mains , comme s'il eût imploré son assistance , le rendoit sourd à l'éloquence de la Duëgne. Il lui ordonna, d'un ton de Maître , de coucher l'enfant dans son lit même , & de faire lever une servante pour pourvoir à ses autres besoins. Il ajouta , qu'il entendoit qu'on lui achetât des langes plus propres dès le matin , & qu'on le lui apportât dans son appartement dès qu'il seroit levé.

Debra avoit du discernement : le ton de son Maître lui rappella le

respect qu'elle devoit à ses volontés ; elle craignoit d'ailleurs de perdre le poste avantageux qu'elle occupoit dans la maison. Cette réflexion dissipa sur le champ ses scrupules ; elle prit l'enfant dans ses bras , le trouva charmant , le combla de caresses , & l'emporta dans sa chambre. M. *Alworthy* se mit au lit , & se livra à ce sommeil tranquille dont les cœurs purs & bienfaisans sont seuls capables de goûter toutes les douceurs.

CHAPITRE III.

*Description abrégée. Complaisance
de MISS BRIGITTE
ALWORTHY.*

CE que l'Architecture Gothique eut jamais de plus noble avoit été employé dans la construction du Château de M. *Alworthy*. L'air de grandeur, qui résultoit de son *Ensemble* , frappoit le Spec-

tateur d'une sorte de respect que nos Châteaux les plus modernes n'inspirent pas toujours ; il étoit d'ailleurs aussi commode au dedans que vénérable au dehors. Les jardins , les bois , les eaux , les terrasses , tout enfin ce que la nature & l'art , joint à la situation la plus avantageuse , peuvent produire d'utile & d'agréable aux yeux , sembloit s'être réuni dans la vaste enceinte de ce Château pour en former à la fois le plus beau lieu & le plus champêtre de l'Angleterre.

On étoit alors à la *mi-Mai* , la matinée étoit belle , & M. *Alworthy* s'étoit levé avec l'aurore. Il se promenoit depuis longtems , & s'étoit enfin arrêté sur une terrasse , d'où il jettoit un œil de complaisance sur les diverses richesses de son domaine , lorsque le son de la cloche du Château , en le tirant tout à coup de sa rêverie , l'avertit que *Miss Brigitte* étoit debout , & que le déjeuner étoit prêt.

Après les complimens ordinaires entre le frere & la sœur, & le thé pris, M. *Alworthy* parla bas à *Debora*, qui sortit d'abord. Il dit ensuite à *Miss Brigitte*, qu'il avoit un présent à lui faire. La bonne Demoiselle, croyant qu'il s'agissoit de quelque habillement que son frere lui avoit apporté de Londres, attendu qu'elle avoit souvent reçu de lui de pareils présens (dont elle ne se paroît deux ou trois fois l'an, que pour lui plaire) s'épuisoit déjà en longs remercimens.... Mais, quel coup de surprise pour elle, en voyant rentrer *Debora Wilkins*, avec un enfant dans ses bras ! L'excès de son étonnement la rendit muette, c'est l'ordinaire ; & le frere eut le tems de lui raconter toute l'histoire de la veille, sans la moindre interruption de la part de la sœur.

Debora, qui connoissoit le caractère austère de *Miss Brigitte*, & son extrême délicatesse sur ce qu'il plaît aux femmes d'appeller la vertu, s'attendoit à lui voir témoigner quelque aigreur à la vue

de ce prétendu présent. *Miss Brigitte* (pensoit-elle) alloit parler haut : elle alloit très-fortement prier son frere , de mettre au plutôt hors de la maison cette pierre de scandale. Point du tout : aussi sensible que M. *Alworthy* , aussi touchée de compassion pour la pauvre petite créature , elle applaudit beaucoup à tout ce qu'il avoit fait , & finit par la recommander à sa charité.

Cette complaisance de la part de *Miss Brigitte* , paroîtra pourtant moins extraordinaire au Lecteur , quand il sçaura que cet homme respectable avoit terminé le récit qu'il venoit de faire à sa sœur , en l'assurant qu'il étoit déterminé à faire élever l'enfant avec les mêmes soins & les mêmes attentions , que s'il étoit son propre fils.

Quoiqu'il en soit , *Miss Brigitte* s'indemnisait sur le compte de la mere inconnuë de tout ce qu'elle étoit forcée de taire sur le compte de l'enfant. Elle épuisa sur ce sujet toutes les Epithètes que le langage

de la vertu prodigue à celles qui ; par quelques disgraces de ce genre, sont censées avoir fait quelque deshonneur à leur sexe.

On tint enfin conseil , sur la façon de s'y prendre pour parvenir à connoître la mere de l'enfant. On passa d'abord en revue toutes les servantes de la maison : la sévère *Debora* les connoissoit jusqu'à l'ame ; jamais enquête ne jetta plus d'épouvante , & ne produisit moins d'effet.

On convint , en second lieu , d'examiner toutes les jeunes filles de la Paroisse ; & *Debora* fut encore chargée de cette commission , qu'elle accepta avec ardeur , & dont elle s'engagea de rendre compte dès l'après-midi même.

Les choses ainsi arrangées , M. *Alworby* , suivant sa coutume , se retira dans son Cabinet , & laissa l'enfant à sa sœur , qui pour lui faire sa Cour , parut en être charmée.

Dès que son Maître fut sorti , *Debora* observa un profond silen-

ce, en attendant que *Miss Brigitte* lui donnât le ton : la prudente Gouvernante en sçavoit trop pour s'en tenir à ce qui venoit de se passer en présence de *M. Alworthy*. *Miss Brigitte* ne la tint pas trop longtems dans cet état douteux. Après avoir regardé tendrement l'enfant, qui dormoit sur les genoux de *Debora*, la bonne Demoiselle ne put résister à l'envie de lui donner un baiser, en s'écriant qu'elle étoit enchantée de sa beauté & de son innocence. A ces mots, *Debora* pressant & carressant le petit Orphelin, l'accable de baisers, l'étouffe de tendresses, en répétant à l'unisson, *O l'aimable petite créature ! O le beau petit garçonnet !*

Ces exclamations ne furent interrompuës que par les ordres que lui donna sa Maîtresse, de pourvoir à tous les besoins de l'enfant, & de faire préparer, tant pour lui, que pour sa nourrice, une des plus belles chambres du Château.

CHAPITRE IV.

Découvertes de DEBORA. Combien il est dangereux pour les jeunes Filles de vouloir devenir trop sçavantes.

Après avoir exécuté les ordres de son Maître , envers l'enfant , la vigilante *Debora* se disposa à faire ses informations dans la Paroisse , pour parvenir à en connoître la mere.

Ainsi qu'à l'aspect de l'Epervier , animal redoutable pour toute l'espèce emplumée , on voit les timides Oiseaux fuyant en foule chercher leur sûreté dans le creux des arbres & des rochers , tandis que ce Tyran enflé de sa puissance , plane dans les airs en méditant de nouveaux forfaits : de même , au premier bruit de l'approche de *Debora* dans le Village , tous les habitans alarmés se sauvent en

tremblant dans le fond de leurs chaumieres; tout craint également, les femmes surtout, d'être l'objet de sa visite. Ce n'est pas que ces bonnes gens eussent aucun soupçon du dessein qui conduisoit vers eux la superbe *Debora* : saisi par la beauté de cette comparaison, je prétens seulement faire entendre, que s'il est dans la nature de l'Epervier de faire main-basse sur les petits Oiseaux, il est également dans celle des *Deboras*, mâles ainsi que femelles, d'insulter & de tyranniser le petit peuple.

Il étoit dans le Village une vieille Matrone, qui par sa figure, & plus encore par le caractère, avoit le bonheur de ressembler à *Debora* : c'est chez elle que notre *inquisitrice* jugea à propos de descendre d'abord, pour lui faire part du secret de sa commission. Toutes deux, à l'envi, parcoururent, scruterent la vie & les déportemens de toutes les jeunes filles de la Parroisse, & fixerent enfin leurs soupçons sur une certaine *Jenny Jones*, qui de

puis long - tems bleffoit leurs regards.

Cette fille n'étoit pourtant pas absolument jolie ; mais elle avoit de la gentillesse , & une forte d'esprit qu'elle avoit eu soin de cultiver. *Jenny Jones* avoit servi pendant quelques années chez un Maître d'école , qui s'étant apperçu des talens naturels de cette jeune personne , & du désir extrême qu'elle avoit de s'instruire davantage , avoit été assez généreux , ou assez fou , pour s'attacher à son éducation jusqu'au point de la faire parler latin beaucoup mieux qu'il ne le parloit lui-même.

Cet avantage eut cependant quelques inconvéniens pour *Jenny* : car s'il n'est pas étonnant que cette aimable fille se plut médiocrement dans la société de celles que la fortune avoit rendu ses égales , quoique très - inférieures du côté de l'éducation ; il n'est pas surprenant non plus , que cette supériorité , jointe à sa façon de se conduire avec elles (qui est toujours

d'une conséquence nécessaire) n'eût excité l'envie , & peut-être la haine secrète de la plûpart de ses compagnes.

Elle n'avoit pourtant encor fait que de legeres épreuves de cette jalousie cachée depuis qu'elle avoit quitté le service. Mais , s'étant avisée de paroître un Dimanche à l'Eglise , avec une robe de soie neuve , ce spectacle imprévu fut un coup de tocsin qui ameuta , & déchaîna contre elle toutes les femmes du canton. Il parut impossible qu'un faste aussi éclatant pût être acquis & soutenu par des voies légitimes : les meres les plus folles de leurs filles , auroient rougi de leur souhaiter une semblable fortune à pareil prix.

Nos deux Sybilles étoient sans doute parties delà pour asséoir leurs soupçons sur la pauvre *Jenny* ; une autre circonstance , que *Debora* se rappella tout-à-coup , les confirma totalement. *Jenny* avoit beaucoup fréquenté , depuis peu , le Château de M. *Alworthy* ; elle avoit

gardé *Miss Brigitte* dans une grande maladie ; & qui plus est , *Debora* l'avoit apperçue fortant du Château le jour même du retour de son Maître , arrivant de Londres!....

Il n'en fallut pas davantage pour faire somner *Jenny*, de comparoître sur le champ en personne par-devant Madame *Debora* , qui ajoutant la gravité d'un Juge à la sévérité ordinaire de son visage , commença son interrogatoire par ces douces paroles , *C'est donc toi , malheureuse , &c.*

Le Lecteur peut juger par le début , du reste de la harangue ; mais ce qui le surprendra , c'est que *Jenny* accablée par l'éloquence de son Juge , & fondant en larmes , n'eut ni la force de nier , ni d'excuser son crime. Cet aveu , accompagné des marques apparentes de la contrition la plus sincère , eût attendri toute autre que *Debora* ; mais ses principes de vertu fermoient son cœur à des mouvemens de pitié, qui lui sembloient une foiblesse.

L'éclat de cette scene avoit attiré la foule autour de la maison : elle en ouvrit les portes ; & notifiant à l'assemblée la turpitude de *Jenny*, elle expoia cette pauvre fille à tous les opprobres , dont une populace envieuse & vindicative , est capable de couvrir impunément l'objet de sa haine secrette.

Debora ayant réussi au-delà de ses espérances, retourna triomphante au Château , & fit son rapport à M. *Alworthy* ; qui n'ayant jamais oui dire que du bien de *Jenny Jones* , (qu'il avoit même résolu de marier à ses dépens avec un Curé voisin ,) fut très-surpris & mortifié d'apprendre de pareilles nouvelles.



C H A P I T R E V.

Matieres graves , où le Lecteur ne trouvera guères le mot pour rire , si ce n'est peut-être aux dépens de l'Auteur.

C Ependant M. *Alworthy* , en qualité de Seigneur de Paroisse , & de premier Magistrat du Lieu , fit appeller *Jenny Jones*. La pauvre fille obéit en tremblant , & fut introduite dans le cabinet de son Juge , aux pieds duquel elle se jetta toute en larmes. Ce digne Seigneur en fut touché : il lui fit un discours très-long & très-paté-tique sur l'énormité de son crime , sur le scandale qu'elle avoit causé dans la Paroisse , sur les suites funestes qu'entraîne toujours après lui le libertinage , sur le châtiment enfin qu'elle avoit déjà mérité , mais qu'il vouloit bien lui sauver en faveur de son repentir qu'il

croyoit sincere , pourvû qu'elle se rendît digne de ses bontés par une conduite plus régulière à l'avenir. *Jenny* pénétrée jusqu'au fond de l'ame , étoit toujours à ses pieds , qu'elle serroit avec transport : les dernières paroles de M. *Alworthy* produisirent en elle un mouvement subit ; elle se leva tout à coup , elle voulut parler , elle n'en eut pas la force , de nouveaux sanglots lui couperent la voix , elle ne put que pleurer.

Le bon Seigneur lui sçut gré de l'excès de son trouble ; il augura bien des sentimens de *Jenny* , & voulant totalement la rassurer : ce n'est pas , dit-il , mon enfant , pour insulter à votre malheur que je viens de vous parler si vivement ; je sçai que le passé est irrévocable. C'est votre avenir seul qui m'intéresse ; & je n'ai prétendu que vous fortifier & vous exhorter à vous tenir en garde contre les nouveaux pièges que l'on pourroit tendre à votre vertu. Croyez que je n'eusse pas pris ce soin , si le bon

sens & l'esprit que je vous connois ne m'avoient pas tout fait espérer d'un repentir dont la sincérité de votre confession ne me laisse plus douter. Si ces indices ne sont point trompeurs, je prens sur moi le soin, en cachant votre crime autant qu'il sera en mon pouvoir, de vous sauver de la honte & du châtiment qui lui étoient réservés par les loix. Tranquilisez-vous donc, ma fille, bannissez toutes vos terreurs; & quant à votre enfant, les soins que je prendrai de lui passeront vos espérances. Il ne vous reste plus qu'à me nommer le coupable qui vous a séduit : il n'est pas ainsi que vous digne de ma clémence; parlez : il faut qu'il soit puni.

A ces mots, *Jenny* qui avoit eu le tems de se remettre, leva modestement les yeux, & répondit ainsi :

Qui peut vous connoître, Monsieur, & n'être pas pénétré de l'extrême bonté de votre caractère, doit n'avoir aucun sentiment de générosité ; & je serois un monstre
d'in-

d'ingratitude , si je ressentois moins vivement tout ce que je vous dois aujourd'hui. Vous daignez me pardonner mon crime ; [pardonnez à ma rougeur , si je ne vous en parle plus : ma conduite future vous prouvera bien plus la vérité de mes remords , que toutes les protestations que je pourrois vous faire maintenant ... *Jenny* fut ici interrompue un moment par ses larmes, qui couloient en abondance , & reprit ainsi.....

Oui , Monsieur , votre générosité me confond ! mais je m'en rendrai digne. Mille & million de graces, pour mon malheureux enfant ! puisse cette innocente créature vivre assez longtems pour mériter , en s'immolant pour vous , toutes les faveurs dont vous daignez la combler ! Mais c'est à vos genoux , Monsieur , que j'ose vous supplier de ne pas exiger que je vous en nomme le pere. Je vous jure que vous le connoîtrez un jour ; je ne puis , sans parjure , & sans blesser tout ce que l'honneur

& la Religion même ont de plus respectable, trahir ce secret aujourd'hui ; & je crois trop bien vous connoître , pour craindre que vous exigiez de moi de pareils sacrifices.

M. Alworthy , dont la délicatesse sur ce qui touche la Religion & l'honneur est déjà connue , fut frappé de cette réponse ; il hésita un moment avant que de répliquer ; & lui dit enfin, qu'elle avoit eu tort de contracter de pareils engagemens avec un scélérat : mais que la chose étant faite , il n'insisteroit plus sur cet article. Ce n'étoit pas , ajouta-t-il , par un motif de curiosité qu'il avoit voulu connoître le coupable : mais uniquement dans la crainte qu'un sujet indigne ne profitât peut-être de ses bontés. Quant à cet article , il reçut de *Jenny* les assurances les plus solennelles , que la personne en question ne dépendoit en aucune façon de lui , & selon toute apparence n'en dépendroit jamais.

La franchise & l'ingénuité de *Jenny* avoient tellement disposé

M. Alworthy en faveur de cette fille, qu'il la crut aisément. Elle avoit dédaigné de s'excuser elle-même par un mensonge ; elle avoit même osé risquer d'indisposer son Juge, dans une circonstance aussi dange-reuse pour elle , plutôt que de manquer à autrui en trahissant son serment : étoit-il vraisemblable qu'elle manquât alors si indignement à son bienfaiteur ?

Satisfait & affermi par cette réflexion , il congédia *Jenny* , en l'assurant qu'il lui chercheroit bientôt un azile, où à l'abri des témoins de son aventure , il la mettroit en situation de remplir les promesses qu'elle lui avoit faites.

CHAPITRE VI.

*Moins instructif & moins ennuyeux
peut-être que le précédent.*

A peine *M. Alworthy* étoit-il entré dans son Cabinet avec *Jenny Jones* , que *Miss Brigitte* &

Debora s'étoient postées dans une chambre prochaine, d'où, par le trou de la ferrure, elles avoient vu & entendu tout ce qui s'étoit passé entr'eux. Dieu sçait quel silence fut observé tant que dura le dialogue du Juge & de la coupable ! Mais, à peine les deux *écoutes* crurent-elles pouvoir parler impunément, *Debora* débuta par s'écrier que son Maître étoit trop bon ; qu'il devoit du moins insister sur le nom du pere de l'enfant ; que cet excès de complaisance pour une fille perdue, étoit une foiblesse déplorable ; que quant à elle enfin, elle le connoîtroit ce pere si caché, & même avant la fin du jour, dût-il être dans le centre de la terre. A ces mots, *Miss Brigitte* décomposant les traits de son visage, par un disgracieux sourire, condamna charitablement cet excès de curiosité : bénissant toujours Dieu (car c'étoit son refrain d'habitude) de ce que parmi tous les défauts qu'elle se connoissoit, ses ennemis ne pouvoient du

moins la taxer de mettre jamais le nez dans les affaires d'autrui. Elle loua ensuite la façon modeste & spirituelle dont *Jenny* avoit parlé à M. *Alworthy* ; elle convint que la sincérité de cette fille & la noblesse de son procédé, en s'exposant à tout plutôt que de manquer à la foi promise à son amant, avoit dû désarmer son frère , & l'intéresser pour elle. Qu'à son égard, elle avoit toujours regardé *Jenny* comme une bonne & honnête fille , & qui sans doute n'avoit été séduite par quelque libertin , que sous promesse de mariage, ou par quelque artifice que l'on connoîtroit peut-être un jour.

Debora l'entendant parler ainsi , se vit cruellement desorientée. On sçait déjà que cette *Duëgne* n'ouvroit jamais son sentiment sur rien, sans avoir auparavant fondé & pressenti celui de ses Maîtres : aussi ne manqua-t-elle pas , en fine politique , d'entrer tout de suite dans la pensée de *Miss Brigitte* , & de louer à toute outrance l'excès de la pénétration & de la charité de

cette Demoiselle. Ce colloque fut terminé par une invective des plus amère contre la *beauté* , fléau funeste & si dangereux pour tant d'honnêtes filles , que ce fatal présent du Ciel expose chaque jour à se voir trompées par les ruses infernales des prétendus admirateurs de leurs charmes !

CHAPITRE VII.

Sujets de surprise pour le Lecteur.

Cependant *Jenny* étoit retournée chez elle fort satisfaite de la réception de M. *Alworthy* , dont elle laissa transpirer adroitement l'indulgence , qui devint bientôt publique : son intention étoit sans doute de ramener par-là les esprits en sa faveur, ou du moins de calmer les clameurs des femmes irritées contre elle. Quelles que fussent ses vûes , le succès ne répondit point à ses espérances. Lorsqu'elle avoit

été citée devant M. *Alworthy*, toute cette populace qui s'étoit flattée de la voir bientôt conduire à la maison de correction, commençoit pourtant déjà à plaindre son sort ; mais dès qu'on sçut la façon dont son Juge en avoit agi avec elle, tout condamna la conduite de M. *Alworthy*, tout se déchaîna de nouveau contre la pauvre *Jenny* ; les bruits les plus injurieux, les commentaires les plus malins, n'épargnerent ni le Juge ni la coupable.

L'imprudence & l'ingratitude de cette canaille, étonneront peut-être le Lecteur qui connoît déjà le caractère bienfaisant de ce Seigneur, ainsi que sa puissance ; mais quant à sa puissance, il n'en usoit presque jamais ; à l'égard de sa bienfaisance, il l'avoit poussée si loin, qu'il étoit parvenu par degrés à désobliger tout le monde. Les grands hommes sçavent seuls, que si un bienfait ne nous attache pas toujours celui qui le reçoit, il est du moins certain qu'il nous attire souvent plus d'un ennemi.

Quoiqu'il en soit , *Jenny* ne tarda pas à se voir affranchie des persécutions de la Parroisse , & à devoir à son bienfaïcteur un azile qui la mettoit à l'abri de toute espee de reproches. Cette nouvelle mit le comble à la rage des envieux : dès que leur malice eut perdu de vuë son principal objet , il lui en fallut une autre ; & cet autre ne fut pas moins que M. *Alworthy* lui-même.

On se dit bientôt à l'oreille , que lui seul étoit le pere de l'enfant en question. On en trouva la preuve dans sa conduite dans tout le cours de cette affaire : s'il n'avoit eu ses raisons secrettes , le crime auroit été puni , *Jenny* seroit déjà à *Bridewel*.

Ces calomnies auroient pû toucher un homme moins ferme , & d'une réputation moins bien établie ; mais M. *Alworthy* les méprisa : elles tomberent d'elles-mêmes , ou ne servirent plus que d'un amusement innocent aux commères du voisinage.

Cela posé , nous souhaiterons un bon voyage à *Jenny* , nous laisserons à son enfant le tems de croître un peu , & nous passerons à des matières de plus grande importance.

CHAPITRE VIII.

*L'Hospitalité de M. ALWORTHY.
Caractères crayonnés de deux freres,
un Médecin , & un Capitaine.*

LE Château de M. *Alworthy* , ainsi que son cœur , étoit ouvert à tout ce qui tenoit à l'humanité ; & principalement aux personnes de quelque mérite. C'étoit , à dire vrai , la seule Maison d'Angleterre où l'on étoit sûr de trouver à dîner , pourvû qu'on en fût digne. Les hommes de génie , les Sçavants , les Artistes distingués , étoient ceux qu'il chérissoit le plus. Quoique son éducation eût été négligée , ses lumieres naturel-

les perfectionnées par une application continuelle à l'étude des Belles-Lettres , & par la fréquentation des gens de goût , l'avoient rendu Juge très-compétent en plusieurs genres de Littérature. Il n'est donc pas étonnant , que dans un siècle où cette sorte de mérite est si fort hors de mode , (pour ne pas dire méprisée) les Auteurs de différens genres abondassent dans une maison où ils étoient si bien reçus , où ils étoient sûrs de la bienveillance du maître ; où enfin, ils pouvoient se regarder comme maîtres eux-mêmes. Car , M. *Alworthy* n'étoit pas de ces *Matadors* généreux , toujours prêts à choïer les Auteurs d'une certaine classe , sans autre espoir que celui d'en être amusés , instruits , flattés & prônés dans le monde. On étoit à soi-même , étant chez lui , on y dispoisoit à son gré de son tems , soit pour l'étude ou pour la dissipation : incapable de gêner , ou de prétendre asservir ses hôtes , on pensoit haut ou bas chez M. *Alworthy* , sûr d'en être égale-

ment estimé , dès que par le fond du caractère on étoit véritablement estimable.

Le Docteur *Blifil* étoit un de ceux qui cultivoit le plus M. *Alworthy*. Cet homme avoit eu le malheur de perdre l'avantage de beaucoup de talens , par l'opiniâtreté d'un pere à vouloir lui faire embrasser une profession totalement contraire à son goût. Le Docteur , par pure obéissance , s'étoit donc appliqué , ou plutôt avoit feint de s'appliquer à la Médecine : car , au fond , de tous les livres , ceux qui concernent cette matiere étoient ceux qu'il connoissoit le moins ; & malheureusement pour lui , le Docteur étoit en effet parvenu à pouvoir passer pour l'être en toute autre science que celle qui pouvoit lui rapporter du pain. En conséquence de quoi , notre sçavant se trouvoit à l'âge de quarante ans , dans la dure nécessité de vivre aux dépens d'autrui.

Un convive de cette espèce étoit

B vj.

sur d'être bienvenu à la table de M. *Alworthy*, auprès de qui l'infortune étoit toujours recommandable, quel que fût le malheureux, pourvu surtout qu'il ne le fût point par sa faute. Ajoutons à ceci, que le Docteur paroissoit avoir de grands sentimens de Religion; & que, par cet endroit seul, il avoit droit de plaire également à M. *Alworthy*, & à Mademoiselle sa sœur. *Miss Brigitte*, qui possédoit les matieres de controverse au point d'avoir souvent embarrassé tous les Curés des environs, trouvoit un singulier plaisir à les agiter avec lui, & plus encore à la façon polie dont le Docteur sçavoit presque toujours la faire briller, en cédant à la force des arguments qu'elle lui opposoit.

Le Docteur ne tarda pas à s'apercevoir combien il commençoit à plaire à *Miss Brigitte*: son amour propre en fut d'abord flatté; mais un ressouvenir cruel empoisonna bientôt toute sa joie. Il étoit marié depuis dix ans, & séparé de sa

femme ; ce secret , qui pis est , étoit connu de M. *Alworthy* ! Cet Obstacle fatal barroit invinciblement l'espoir de la félicité à laquelle il auroit pû si vraisemblablement prétendre , en épousant cette riche héritière présomptive. Il étoit trop religieux pour oser concevoir d'autres pensées !

A force de rêver à son malheur , il se rappella qu'il avoit un frere , grand garçon bien bâti , âgé d'environ 35 ans ; d'une physionomie un peu dure , à la vérité , & qui n'étoit point du tout adoucie par une large balafre qu'il avoit au front , (car il étoit Officier réformé) mais qui , à tout prendre , étoit pourtant assez agréable quand notre Militaire étoit de bonne humeur. Son éducation avoit été soignée , ainsi que celle du Docteur , attendu que leur pere avoit , avec la même autorité paternelle ci-devant mentionnée , destiné ce second fils à l'Etat Ecclésiastique. Mais le vieux Gentilhomme ayant cessé de vivre , avant que son cadet

eût pris les Ordres , ce jeune étudiant , qui avoit toujours eu un goût décidé pour la guerre , n'avoit pas balancé un instant à préférer la Commission du Roi à celle de son Evêque.

Il étoit parvenu, par grades , au poste de Capitaine de Dragons ; mais une querelle qu'il avoit eüe avec son Colonel , l'avoit forcé de se défaire de sa Compagnie. Depuis sa retraite , il s'étoit enrouillé pour fuir l'oïfiveté , dans l'étude des matières de Religion ; & ne pouvoit par conséquent être soupçonné des sentimens à la mode.

Ce personnage étoit, selon toute apparence , très-propre à réussir auprès d'une femme du caractère de *Miss Brigitte* : le Docteur le sentit , & se détermina à l'amener sur la scène. Il n'aimoit pourtant guères son frere ; & les bienfaits qu'il avoit reçus lui-même de M. *Alworthy* , ne méritoient pas un pareil retour. Quel étoit donc le but du Docteur ? cela n'est pas trop aisé à décider.

Etoit-il de ces gens , qui se plaisent autant à faire le mal , que d'autres à faire le bien ? ou de ceux , qui ne pouvant commettre un larcin par eux-mêmes , sentent du moins quelque plaisir en y participant par leurs conseils ? ou enfin (l'expérience du monde rend cette dernière conjecture assez probable) trouvons-nous quelque satisfaction réelle à procurer l'aggrandissement de notre famille , quoique très-indifférens , pour ne rien dire de plus , sur le compte de nos parens ?

Quel que fut le motif du Docteur , il suffit de sçavoir qu'il y tint fermement ; qu'il trouva bientôt le moyen d'introduire son frere dans le Château ; & qu'à peine le Militaire y eut-il passé huit jours , que le Docteur eut tout lieu de s'applaudir de la finesse de son discernement. Il est vrai que le Capitaine avoit jadis lû son *Ovide* , qu'il sçavoit le mettre en pratique auprès des femmes , & que son charitable frere avoit eu soin de l'endoctriner.

CHAPITRE IX.

Amours raisonnables.

M*Iss* Brigitte s'étant bientôt aperçue du penchant qu'elle avoit pour le Capitaine, & sentant en même-tems que son but n'avoit rien que de légitime, n'en fut ni honteuse ni effrayée. Elle avoit pourtant le goût extrêmement délicat ; mais les charmes de la conversation de son amant n'avoient pas tardés à lui faire oublier ce que le premier coup d'œil lui avoit montré de peu prévenant dans sa figure. Le Capitaine, de son côté, calculoit les avantages solides qu'il comptoit rencontrer dans ce mariage, & s'embarrassoit peu des autres, qu'il regardoit comme dignes de n'occuper que les amants vulgaires. Pour n'en pas imposer au Lecteur, disons-lui nettement que le Capitaine, depuis son arri-

vée au Château , ou pour le moins depuis l'instant que son frere lui avoit fait quelque ouverture de son projet , étoit déjà très-amoureux : c'est-à-dire , de la maison de M. *Alworthy* , de ses jardins , de ses terres , & de ses amples possessions.

Comme M. *Alworthy* avoit déclaré au Docteur qu'il ne se remarieroit jamais ; & qu'il lui avoit laissé pressentir , que son intention étoit d'instituer pour son héritier l'un des enfans que sa sœur pourroit avoir : le Docteur & son frere crurent faire une bonne action , en se hâtant de donner l'être à une créature qui devoit se voir si libéralement partagée des dons de la fortune.

On vient de voir , que cette même fortune étoit si propice aux louables intentions du Capitaine , que tandis qu'il dresseoit son plan d'attaque sur *Miss Brigitte* , cette Demoiselle nourrissoit dans son cœur les mêmes intentions & les mêmes desirs , n'ayant de son côté

d'autre crainte que celle de laisser trop éclater ses sentimens aux yeux du Capitaine , & voulant pourtant en laisser assez paroître pour l'encourager dans son entreprise. Cette conduite devoit réussir avec un homme à qui rien n'échapoit : aussi réussit-elle.

Mais , si le Capitaine étoit comblé du succès de ses espérances auprès de *Miss Brigitte* , il n'étoit pas sans inquiétude du côté de M. *Alworthy*. Quel que fut le désintéressement de ce Seigneur , le Capitaine imaginoit qu'il en seroit de lui comme de tous les autres hommes ; & qu'un mariage aussi disproportionné pour sa sœur , ne pouvoit certainement lui plaire. Il se détermina à ne laisser échapper aucune occasion de marquer en secret sa tendresse à *Miss Brigitte* : mais d'être toujours sur ses gardes en présence de M. *Alworthy* ; & cette règle de conduite , qui fut très-approuvée par M. le Docteur , eut toute la réussite que l'un & l'autre en attendoient. En

moins d'un mois , le Capitaine & *Miss Brigitte* furent mari & femme , sans que M. *Alworthy* se doutât seulement qu'ils s'aimassent.

CHAPITRE X.

Matières prévues.

LEs nouveaux époux, & le Docteur , étoient également contents ; mais il falloit rompre la glace avec M. *Alworthy* , & personne n'osoit l'entreprendre : le Docteur enfin s'en chargea. Un jour que ce bon Seigneur se promenoit dans son jardin , le Docteur , après avoir monté son visage sur l'air sérieux & affligé , le régala de cette nouvelle , qu'il feignoit d'avoir apprise dans le moment même ; & termina son discours , par jurer à M. *Alworthy* , qu'il étoit si indigné de l'audace de son frere , que , dût-il vivre cent ans , il ne le reverroit jamais , que pour lui reprocher son crime ,

& l'abus de la confiance qu'il avoit eue dans un perfide , en l'introduisant dans la maison d'un Seigneur aussi respectable.

Mais M. *Alworthy* étoit trop philosophe , pour qu'un événement de cette nature pût troubler sa tranquillité. Il se rappella , que sa sœur étoit plus qu'en âge de faire un choix ; & que l'époux qu'elle avoit pris , étoit d'une naissance à ne la point faire rougir : il se plaignit seulement , mais avec modération , de n'avoir point été consulté par elle , dans une affaire d'où dépendoit le bonheur de sa vie ; & finit sa réponse au Docteur , en l'assurant que pourvû que les nouveaux époux fussent également satisfaits de leur sort , il ne conserveroit contre eux aucune ombre de ressentiment.

Le Docteur , quoiqu'intérieurement au comble de ses vœux , continua , en exagérant le trop de bonté de M. *Alworthy* , à accuser son frere de la plus noire ingratitude ; & s'emporta au point , que

M. *Alworthy* eut toutes les peines du monde à l'appaiser , & à obtenir de lui , la grace du Capitaine.

Le Docteur céda enfin , & n'eut rien de plus pressé , que d'aller faire part à son frere du succès de son ambassade.

CHAPITRE XI.

Conclusion du premier Livre.

J Ai lû , je ne sçai où , que l'un des conseils que le Diable laissa à ses disciples , lors de son dernier voyage sur terre , étoit celui-ci : *quand tu es parvenu où tu prétendois atteindre , renverse l'échelle.* C'est-à-dire , en bon françois , si-tôt que ta fortune est faite , quel que soit l'ami qui te l'ait procurée , hâte-toi de lui tourner le dos.

Soit que le Capitaine eût adopté cette maxime , ou non , il n'est pas moins certain qu'il se hâta d'agir en conséquence. Il ne fut pas

si-tôt paisible possesseur de *Miss Brigitte*, & parfaitement réconcilié avec M. *Alworthy*, que son refroidissement pour le Docteur fut bientôt remarqué par les yeux des plus indifférens, & s'accrut tellement de jour en jour, qu'il ne tarda pas à dégénérer en mépris.

Le Docteur, qui s'en apperçut des premiers, ne put s'empêcher de lui en porter secrètement quelques plaintes: mais il n'en eut d'autre réponse, sinon, *que s'il n'étoit pas content des égards qu'on avoit pour lui dans le Château, il étoit maître de se retirer partout où il trouveroit bon.*

Cet excès de dureté, dans le Capitaine, perça l'ame du pauvre Docteur. Rien en effet ne pénètre plus vivement le cœur humain, que l'ingratitude de ceux en faveur desquels nous nous sommes rendus coupables. Lorsqu'en faisant le bien, nous trouvons des ingrats, le seul plaisir de l'avoir fait nous offre du moins une consolation: mais, comment se consoler des pro-

cédés insultans d'un ami , lorsque notre cœur nous reproche sans cesse de nous être rendu criminel pour un sujet qui n'en étoit pas digne ?

Les choses furent poussées au point que *M. Alworthy* lui-même voulut scavoir du Capitaine en quoi le Docteur avoit pû l'offenser ; & ce frere dénaturé eut l'ame assez basse pour révéler la turpitude du Docteur , en protestant qu'il ne pouvoit lui pardonner de l'avoir induit à tromper un beau-frere qu'il aimoit & respectoit autant que *M. Alworthy*.

Ce dernier fut indigné de cette déclaration , & marqua tant de ressentiment contre les personnes incapables d'oublier une offense , que le Capitaine feignit enfin de céder à la force de ses raisonnemens , & de consentir à se réconcilier avec son frere.

Quant à *Miss Brigitte* , elle étoit encore dans le premier mois de son mariage , & par conséquent si enchantée de son époux qu'elle n'i-

maginoit pas qu'il pût avoir tort. Ainsi son dégoût & son indifférence pour quelque personne que ce fût , étoit une raison suffisante pour la faire penser de même. Cependant, les deux freres , à la sollicitation de M. *Alworthy* , se raccommoderent en apparence : mais le même fiel subsista toujours dans le cœur du cadet. Il faisoit tant d'occasions secrètes d'en donner des preuves au Docteur , que ce malheureux trouva enfin son séjour au Château insoutenable , & se déterminà à affronter tous les désagrémens qu'il pourroit rencontrer dans le monde , plutôt que de supporter plus longtems les insultes cruelles d'un frere qu'il gémissoit d'avoir si bien servi.

Il feignit des affaires, qui exigeoient un voyage ; Il promit de revenir bientôt, & prit congé de son frere même , avec un visage si bien composé , que M. *Alworthy* ne douta point de son retour & de la parfaite réconciliation des deux freres.

Le

Le Docteur s'en alla droit à Londres, où il mourut peu après de chagrin: maladie qui tuë beaucoup plus de gens que l'on ne pense, & qui tiendrait une notable place dans les listes mortuaires annuelles, si Messieurs les Médecins avoient appris à la guérir.

Fin du premier Livre.





L'ENFANT TROUVÉ.⁷

LIVRE SECOND.

Contenant divers évènements arrivés pendant les deux premières années après le mariage du Capitaine BLIFIL avec MISS BRIGITTE ALWORTHY.

CHAPITRE PREMIER.

Délicatesse du Capitaine , au sujet des bâtards. Grandes découvertes de DEBORA WILKINS.

Huit mois après la célébration des nûces , *Miss Brigitte Alworthy* , à la suite d'un faisissement , se trouva mere d'un beau garçon qui se portoit très-bien.

La naissance d'un héritier , né d'une sœur chérie , en comblant

M. *Alworthy* de la joie la plus vive , ne diminua pourtant rien de la tendre affection qu'il portoit au petit enfant trouvé , dont il avoit été le parein , auquel il avoit donné le nom de *Thomas* , (celui de son propre Patron) & qu'il n'avoit jamais manqué d'aller voir au moins une fois le jour , depuis qu'il le faisoit nourrir dans le Château.

Il proposa même à sa sœur de faire élever son fils avec le petit *Tom* , & elle y consentit , quoiqu'avec quelque répugnance : car elle avoit réellement beaucoup de complaisance pour son frere. De là venoit , sans doute , qu'elle avoit toujours eu plus de bontés pour cet Orphelin , que les femmes d'une vertu rigide n'en ont d'ordinaire pour ces sortes d'enfans , qui , quoiqu'innocens , sont pourtant toujours regardés comme de vivans trophées de l'incontinence.

Le Capitaine ne supporta pas si aisément ce qu'il regardoit comme une foiblesse dans M. *Alworthy*. Il tenta même plus d'une fois , en

jettant adroitement des *Scrupules* dans l'ame de son beau-frere, de lui ouvrir les yeux sur un attachement qui pouvoit être mal interprété par les rigoristes , & par conséquent nuire à la réputation du monde la mieux établie. Mais M. *Alworthy* , dont rien n'étoit capable d'ébranler les principes , (la charité en étoit la base) lui répondit si vertement sur cet article , que le Capitaine sentit qu'il falloit se taire , & renfermer dans son cœur des sentimens de jalousie qu'il n'avoit pû cacher.

Mais tandis qu'il rongeoit son frein , la Dame *Debora* venoit de faire une découverte , qui par ses suites , menaçoit d'être plus fatale pour le pauvre *Tom* , que tous les argumens du Capitaine.

Soit que l'insatiable curiosité de cette bonne femme l'eût entraînée dans cette recherche , soit qu'elle ne s'y fût appliquée que pour se mettre d'autant plus dans les bonnes graces de sa maîtresse , il n'est pas moins vrai qu'elle étoit par-

venue à déterrer le pere du petit
Tom.

Le Lecteur se ressouviendra sans doute , d'avoir été informé que *Jenny Jones* avoit passé quelques années chez un Maître d'école , qui s'étoit plû à lui enseigner le latin ; & qui enfin en avoit fait une écoliere plus sçavante que son maître même. Il est vrai que cet homme , quoique d'une profession où la science paroît être nécessaire , étoit en effet très-ignorant. C'étoit un des meilleurs baptisés du Canton , un vrai *Roger Bontems* , d'un caractère d'esprit si jovial , qu'il étoit regardé comme le *plaisant* de la Province : aussi tous les Gentilshommes voisins se l'arrachotent-ils , pour l'avoir à leur table ; & comme notre homme n'avoit pas le talent négatif , il passoit volontiers souvent , en se réjouissant chez eux , un tems qu'il auroit pû employer avec plus de profit dans son école. On peut juger de-là , qu'il n'avoit guères d'écoliers , qu'il n'étoit rien moins qu'opulent , & que

sans l'office de Clerc de la Parroisse , celui de Barbier , & dix livres sterlins qu'il recevoit chaque année à Noël , du généreux M. *Alworthy* , le pauvre *Partridge* (c'étoit son nom) n'eût pas été fort à son aise. Il avoit pris femme dans la cuisine de M. *Alworthy* , & l'avoit épousée pour sa fortune : elle y avoit amassé environ vingt livres sterlins ; laide au surplus autant que mauvaise ; & qui , en conséquence , s'étoit bientôt renduë plus redoutable dans l'école , & partout ailleurs , que son mari lui-même.

Dix ans s'étoient passés depuis que *Partridge* avoit épousé cette *Venus* ; il n'en avoit pourtant pas encore trente , & Madame *Partridge* n'étoit pas encore mere. De-là naissoient chaque jour de nouvelles tribulations pour notre Pédagogue : sa jalouse moitié souffroit avec peine qu'il envisageât d'autre femelle ; la moindre politesse de son époux à ses voisines , suffisoit pour la mettre en fureur. De-là encore , le soin qu'elle avoit

toujours en de n'avoir dans sa maison que des servantes encore plus maussades qu'elle , de ces filles en un mot dont la figure est une caution de la vertu.

Jenny , quoique jeune , étoit de ce nombre , nous l'avons déjà insinué ; elle étoit d'ailleurs extrêmement modeste , qualité très-estimée des femmes jalouses : ainsi elle avoit passé quatre ans entiers chez *Partridge* , sans avoir inspiré l'ombre même du soupçon à sa maîtresse , qui bien loin de la regarder comme un objet de tentation pour son mari , n'avoit même pas trouvé mauvais qu'il la mît au nombre de ses disciples.

Mais il en est de la jalousie comme de la goutte : quand ces fortes de maladies sont dans le sang , rien ne peut prévenir leurs accès ; un rien suffit pour les produire , & souvent lorsqu'on s'y attend le moins. C'est ce qui étoit arrivé à Madame *Partridge* , après avoir souffert pendant quatre ans , que son mari enseignât cette fille , sans avoir conçu contre

eux le moindre soupçon. Etant un jour entrée dans l'école, où la fille lisoit, tandis que son maître étoit appuyé sur elle, *Jenny Jones*, à la vuë de sa maîtresse, s'étoit levée brusquement de sa chaise avec un air de confusion qui n'avoit paru que trop suspect. Madame *Partridge*, pour la première fois, ayant ouvert les yeux sur les complaisances de son mari pour cette jeune fille, n'attendit pour éclater qu'une occasion que le hasard fit bientôt naître. *Partridge* & sa femme étoient à table; le Pédagogue en demandant à boire à *Jenny*, s'étoit exprimé en ces termes: *Da mihi aliquid potum*. La pauvre fille, à ce mauvais latin, n'avoit pû s'empêcher de sourire; lorsque sa maîtresse jettant les yeux sur elle, & interprétant ce sourire conformément à ses idées, lui fit voler son assiette à la tête, & la poursuivit le couteau à la main jusques dans la rue, en l'accablant des noms les plus infâmes.

C'est ainsi que *Jenny* étoit sortie

de chez *Partridge* , qui pour faire sa paix avec sa chere épouse , s'étoit cru obligé de convenir , (en niant pourtant formellement qu'il fût question d'amour entre eux ,) que *Jenny* étoit devenuë obstinée & impertinente depuis qu'elle s'imaginait en sçavoir autant , & peut-être plus que son maître.

Cette docilité de l'époux , jointe à quelques caresses de surérogation , avoit tellement calmé l'épouse , que plusieurs mois s'étoient passés entre eux dans la tranquillité la plus profonde , quand le babil d'une vieille Commère vint tout-à-coup la troubler de nouveau , en apprenant à Madame *Partridge* , l'accouchement de *Jenny* , & tout ce qui venoit d'arriver au Château.

Jamais incendie ne fut plus prompt , & n'eut de suites plus terribles ! Madame *Partridge* , après avoir calculé sur ses doigts , voit que l'enfant peut avoir été fait chez elle ; ses anciens soupçons renaissent , & se changent en certitu-

de ; son mari n'a laissé mettre *Jenny* à la porte , que pour tromper d'autant mieux sa femme ; peut-être même étoit-il déjà dégouté de cette fille , & avoit-il saisi l'occasion de s'en débarrasser : c'est un traître , un perfide , un monstre digne des plus affreux supplices ! A ces mots , elle vole chez elle : ses mains , ses dents , sa langue , tombent & agissent à la fois sur le pacifique époux , qui tout étourdi de l'orage , laisse le tems à l'Amazone de le couvrir & de sang & de playes ; mais qui , réveillé par la douleur & la violence des coups , quitte la défensive , se saisit des bras de son épouse , & lui fait enfin sentir la vigueur des siens.

Le bruit attire les voisins ; Madame *Partridge* échevelée , & couverte du sang de son mari , se laisse tomber évanouïe ; toutes les femmes s'empressent de la secourir. Elle ouvre enfin un œil mourant , pour accuser *Partridge* de l'avoir voulu assassiner , après avoir deshonoré son lit : grande rumeur , grand scandale dans la Paroisse !

Le pauvre *Partridge* montre en vain les marques sanglantes de la bonté de son épouse ; toutes les femmes le condamnent , tous les hommes l'exhortent à vivre mieux avec elle à l'avenir ; chacun retourne enfin chez soi , & laisse nos deux époux vis-à-vis l'un de l'autre.

C H A P I T R E I I.

Suite du précédent.

D*Ebora* ne fut pas la dernière à être instruite de toutes les particularités de cette aventure. Elle avoit pénétré les sentimens du Capitaine *Blifil* à l'égard du petit *Tom Jones* : elle ne perdit pas l'occasion de se concilier les bonnes grâces de ce nouveau maître , en lui donnant des armes pour combattre l'extrême attachement de *M. Alworthy* pour le prétendu orphelin.

Le Capitaine , en habile politi-

que , ne parut que médiocrement flatté de cette confiance , très-résolu pourtant d'en faire usage dès qu'il en trouveroit l'occasion favorable.

Elle se présenta environ un mois après , dans une grande conversation qu'il eut en se promenant avec M. *Alworthy* , sur la charité. Le Capitaine y soutenoit , contre le sentiment de son beau-frere , que la charité cessoit d'être vertu , & n'étoit plus qu'une foiblesse , dès qu'elle s'étendoit jusques sur des sujets dont les mœurs corrompues avoient plutôt droit d'exciter l'indignation que la pitié. Un homme comme *Partridge* , par exemple , (ajouta-t'il avec un sang froid réfléchi ,) paroîtra-t'il à tous les yeux un digne objet de charité ?

M. *Alworthy* marqua quelque surprise au nom de *Partridge* ; & bien plus encore , lorsqu'après avoir prié le Capitaine de s'expliquer , il eut appris que cet homme étoit le pere de l'enfant trouvé dans son lit.

Debora fut d'abord appelée ; elle eut ordre , après avoir été entendue , de se rendre de nouveau sur les lieux , d'y faire de plus amples informations ; & au cas que *Partridge* se trouvât réellement coupable , de le faire citer juridiquement au Tribunal de M. *Alworthy* , en qualité de *Juge de Paix* du Canton.

Il est bon de sçavoir , que la femme de *Partridge* , après le sanglant combat dont nous avons parlé dans le dernier Chapitre , avoit constamment refusé toute espece d'accommodement avec son mari , à moins qu'il ne s'avouât coupable du crime dont elle prétendoit avoir une pleine certitude ; & que *Partridge* , soit par foiblesse , par crainte , ou pour le bien de la paix , avoit fait cet aveu , sous condition expresse qu'elle ne lui en reparleroit jamais.

La vigilante *Debora* , informée de cette circonstance , alla voir cette femme , lui promit la protection de M. *Alworthy* , & la sienne

propre ; & après l'avoir assurée que la punition de son mari ne nuirait en aucune façon au bien de ses affaires , non plus qu'à sa famille , elle détermina Madame *Partridge* à soutenir en jugement tout ce qu'elle venoit de lui avouer en particulier.

Les Parties , en conséquence , c'est-à-dire *Partridge* & sa femme , furent assignées , & comparurent au Tribunal de M. *Alworthy*. L'époux prétendit en vain réclamer contre l'aveu fait à sa femme , en faveur des motifs qui le lui avoient arraché. Tout ce qu'il put obtenir , fut de faire renvoyer la cause à trois jours , après avoir supplié M. *Alworthy* de faire appeller *Jenny Jones* pour lui être confrontée : ne doutant pas que cette fille ne dût lui rendre toute son innocence.

M. *Alworthy* , quoique indigné contre *Partridge* , qu'il avoit tout lieu de regarder comme coupable , étoit un Juge trop tempéré & trop intègre pour refuser d'entendre tous les témoins qu'un Accusé pou-

voit produire pour sa défense. Un Messager fut dépêché pour chercher, & amener *Jenny* au Château. Mais son voyage fut inutile : il rapporta, que cette fille depuis quelques jours avoit abandonné le lieu de sa retraite, pour suivre un Officier qui venoit d'y faire recruë.

Cette nouvelle acheva de décider totalement le Juge : la déposition d'un pareil témoin pouvoit-elle être regrettée ! *Partridge*, malgré ses pleurs & ses protestations, fut déclaré coupable, indigne à l'avenir des bienfaits de M. *Alworthy*, & chassé pour jamais du Château.

Sa femme ne tarda pas à s'apercevoir que *Debora* l'avoit trompée, & à se repentir amèrement du témoignage qu'elle avoit porté contre son mari : mais il étoit trop tard ; il fallut se soumettre à son sort, qui devint bientôt des plus tristes.

Partridge n'étoit déjà que trop paresseux ; le désespoir le rendit insensible à tout : son école fut

bientôt déserte , la misere l'affaillit de toutes parts ; sans quelques charités secretes , dont le Lecteur n'aura point de peine à démêler la source , sa femme & lui feroient peut-être morts de faim.

Madame *Partridge* ne put long-tems résister à tant de maux ; & ce malheureux , n'ayant plus rien qui l'arrêtât dans le canton , partit un beau matin pour aller chercher fortune ailleurs.

C H A P I T R E III.

Changement de Scène.

QUoique le Capitaine *Bliss* fût ainsi parvenu à perdre totalement le pauvre *Partridge* , il n'avoit pourtant point atteint le but après lequel il aspirait le plus : le petit *Tom* étoit encore dans le Château, M. *Alworthy* l'aimoit toujours. Il sembloit même , que la févérité dont il avoit usé envers le

pere eût accru la tendresse qu'il avoit maintenant pour le fils. Cette remarque acheva d'aigrir la bile du Capitaine : tout ce que son beau-frere donnoit étoit à ses yeux autant de diminué sur un bien , qu'il regardoit déjà comme le sien propre.

Il s'en faloit beaucoup , sur cet article , & sur bien d'autres , que sa femme pensât comme lui. Depuis que les premiers transports de leur tendresse étoient ralentis, elle s'apercevoit chaque jour d'un nouveau déchet dans les attentions & les complaisances qu'il avoit eues pour elle. L'air rêveur & fonceux , le ton sec & dur , le verbe impératif , ne lui montroient plus qu'un Maître despotique & farouche dans le même homme qu'elle avoit jusques-là regardé comme un Amant , ou tout au moins comme un Ami digne de toute sa tendresse. Cette même femme , qui avoit toujours eu raison , qui se croyoit un Aigle dans la controverse la plus sublime & la plus raffinée ,

n'étoit plus digne de disputer avec un époux qu'elle croyoit avoir subjugué ; ses argumens les plus pressans n'excitoient plus que la pitié , on ne daignoit plus y répondre : quelle chute d'*actions* ! elle en fut bientôt outrée au point de méditer quelque vangeance tragique. Mais l'amour - propre , ce sentiment si secourable (& surtout pour les femmes) changea tout à coup le cours dangereux de ces dispositions funestes : un coup d'œil de complaisance sur la réalité de son propre mérite , désarma Madame *Blifil* , & ne laissa subsister dans son cœur que le plus grand mépris pour son époux.

L'orgueil a les yeux fins : le Capitaine démêla aisément les sentimens de sa femme , & en fut d'autant plus humilié , qu'il ne pouvoit intérieurement l'accuser d'injustice ; le dégoût qu'il avoit conçu pour elle en augmenta du double. Du dégoût à la haine , il ne restoit qu'un pas à faire ; il fut bientôt franchi.

A datter de cet instant , le fin du commerce qu'ils eurent ensemble , ne consista plus que dans la façon de se faire mutuellement enrager , en se gênant & se contrariant en tout , de maniere pourtant (& ce par différens motifs) à n'en laisser rien transpirer aux yeux de M. *Alworthy*. De ce moment , Madame *Blifil* qui connoissoit la haine invétérée de son mari pour le petit *Tom Jones* , redoubla ouvertement de tendresse pour lui , & lui prodigua autant de caresses qu'à son propre enfant.

C H A P I T R E I V.

Recette infailible pour regagner l'affection d'une épouse , même dans les cas plus désespérés.

LE Capitaine se consoloit des mauvais quart-d'heures qu'il passoit le moins qu'il pouvoit avec son épouse , dans la contempla-

tion & dans le calcul des richesses immenses , qu'il comptoit recueillir au décès de M. *Alworthy*.

Il visitoit , toisoit secrettement , estimoit tout , projettoit des changemens , des réparations , des aggrandissemens tant au Château qu'aux jardins & au parc. Ces utiles amusemens occupoient presque tout son loisir ; & il étoit enfin parvenu à dresser un plan conforme à ses projets , & pour l'exécution duquel il ne manquoit plus qu'une bagatelle , c'est-à-dire , le prompt trépas de M. son beau-frere.

Au milieu de ces riantes spéculations , un accident aussi hors de propos qu'imprévû , vint tout-à-coup en interrompre & en borner le cours. Toute la malignité de la fortune ne pouvoit en effet en imaginer un plus cruel & plus propre à renverser tous les desseins & les plans de notre homme. Bref , (pour ne point tenir le Lecteur trop en suspens) au moment même où son cœur , dévorant d'avance la succession , nâgeoit dans la joye ,

& se flattoit le plus de la mort prochaine de M. *Alworthy*, le pauvre Capitaine.... mourut d'apopléxie.

Ce contretens lui arriva un soir, qu'étant sorti pour se promener seul, il s'amusoit à toiser les allées d'un Parc qu'il se promettoit bientôt d'aggrandir. Grand exemple de cette vérité si vivement exprimée dans ce Passage d'*Horace* !...

*Tu , secanda marmora
Locas sub ipsum funus : & sepulchri
Immemor , struis domos.*


Ce qu'on pouroit , je crois , paraphraser ainsi en François : » Mor-
» tel aveugle ! tu rassembles les
» matériaux les plus précieux pour
» te faire un Palais, quand le pic
» & la bêche te sont seuls nécessaires. Qu'as-tu besoin d'un logement de cinq cens pieds, sur cent ? Songe à celui de six, sur deux.

M. *Alworthy*, sa sœur & une autre Dame, étoient rassemblés à l'heure ordinaire du souper, dans

la salle à manger , lorsqu'on vint leur apprendre ce tragique événement. M. *Alworthy* en fut véritablement affligé ; & Madame *Blifil* , après un très-long évanouissement , ne manqua pas de faire retentir les voûtes du Château des sons aigus de sa douleur. Tout cela étoit dans l'ordre : elle n'étoit pas femme à y manquer ; aussi rendit-on exactement à la mémoire de ce cher Epoux tous les devoirs que la coutume & la décence la plus rigide exigeoient de sa veuve.

Ce second Livre , quoique court , fera avec la permission du Lecteur , terminé à cette époque. Nous lui épargnerons même le détail de tout ce qui a pû se passer de peu important dans la famille de M. *Alworthy* , pendant le cours de douze années qui ont suivies la mort du Capitaine *Blifil* , dans la juste impatience d'amener plutôt sur la scène le vrai Héros de cette Histoire , que nous allons enfin trouver âgé d'environ quatorze ans.

Fin du second Livre.



L'ENFANT TROUVÉ.¹

LIVRE TROISIÈME.

Contenant ce qui s'est passé de remarquable chez M. ALWORTHY, dans le cours de deux années : c'est à-dire , depuis que TOM JONES eut atteint l'âge de quatorze ans , jusqu'à seize.

CHAPITRE PREMIER.

Peu de choses , mais nécessaires.

Comme nous avons résolu , en écrivant cette Histoire , de ne flater personne , & de laisser à la vérité , seule le soin de guider notre plume, nous sommes forcés de présenter ici notre Héros

d'une façon bien moins avantageuse que nous ne l'eussions souhaité. Il faut donc l'avouer de bonne grace : *Tom Jones*, en croissant, n'avoit pas donné bonne opinion de lui, & étoit regardé par toute la famille de M. *Alworthy*, comme devant être un jour un très mauvais sujet.

Le plus grand mal de l'aventure, c'est que plus d'une raison fondeoit & justifioit le jugement que l'on portoit de lui. Son penchant au libertinage, s'étoit manifesté dès l'enfance : il avoit, par exemple, été déjà convaincu d'avoir volé du fruit dans un Verger voisin, un canard chez un Fermier, & une bale de paume dans la poche de M. *Blifil*.

Les vices du petit *Jones* grossissoient encore aux yeux des spectateurs, même indifférens, à côté des vertus du jeune M. *Blifil*. Tout retentissoit des louanges de ce dernier ; on ne promet jamais tant à son âge : il étoit sobre, posé, pieux, discret bien plus qu'un autre
à

à quarante ans ; on l'aimoit , en un mot , autant que l'on haïssoit *Jones* ; & l'on blâmoit fort M. *Alworthy* , de souffrir que son neveu fût élevé avec un petit *vaurien* , dont l'exemple pouvoit être si contagieux.

Une petite aventure qui arriva alors , peindra mieux le caractère de nos deux condisciples , que tout ce que nous pourrions en dire.

Tom Jones , qui tout méchant qu'il est , est le Héros de notre Histoire , dans tout le domestique de la famille , n'avoit qu'un seul ami. C'étoit un Garde-chasse , qui ainsi que lui , ne valoit pas grand'chose , & dont les notions sur la différence du *Tien* & du *Mien* , n'étoient pas plus étendues que celles de *Jones* lui-même ; & l'on soupçonnoit avec quelque espece de fondement , que les mauvais conseils de ce drôle-là , n'avoient pas peu servi à engager notre Orphelin dans les mauvaises actions que nous venons de rapporter. Ce qu'il y a de certain , c'est que le Canard & les fruits dérobés , avoient été portés chez lui ,

& que sa famille en avoit profité. Ce qu'il y a encore d'aussi certain , c'est que *Jones* seul fut accusé & convaincu du vol , & qu'il en porta seul & la peine & le blâme , ainsi que dans l'occasion suivante.

Le petit *Jones* étoit à la chasse avec notre Garde , lorsqu'une compagnie de Perdreaux qu'il avoit fait lever sur les terres de M. *Alworthy* , alla se remettre sur le terroir d'un Gentilhomme voisin.

M. *Alworthy* avoit expressément défendu au Garde , sous peine d'être renvoyé , de suivre le gibier sur les terres de ses voisins , & notamment sur celles du Gentilhomme en question ; plus jaloux mille fois de sa chasse , qu'un Espagnol de sa maîtresse. Cependant les instances de *Jones* , jointes au penchant particulier du Garde , l'emportèrent sur les défenses de M. *Alworthy* : ils passèrent les bornes fatales , & tuerent une Perdrix. Malheureusement pour eux, le houbereau, qui ne dormoit jamais , n'étoit pas loin : il accourut au coup ,

prit *Tom* sur le fait , & chercha en vain le Garde , qui s'étoit caché dans l'épaisseur d'un buisson voisin.

M. Alworthy fut d'abord averti du crime , dont on demandoit une vengeance éclatante contre les deux chasseurs. Quoiqu'on n'en eût attrapé qu'un , on avoit très-distinctement entendu deux coups de fusils : c'étoit au coupable saisi à dénoncer son camarade , peut-être encore plus criminel que lui.

A son retour au Château, *Tom* interrogé sur le fait , avoua ingénument la vérité , prétendant seulement qu'il avoit crû pouvoir suivre une couvée appartenante à *M. Alworthy* , puisqu'elle étoit originaire de son terroir ; mais il nia si fermement (quoiqu'après avoir un peu hésité d'abord) qu'il eût aucun compagnon avec lui , que *M. Alworthy* l'en auroit crû sans doute , si le Gentilhomme & son laquais n'avoient pas insisté par serment dans leur accusation.

Le Garde-chasse , dont la répu-

tation étoit déjà plus que suspecte, fut mandé sur le champ. Mais comptant sur la parole que *Jones* lui avoit donnée de tout prendre sur son compte, il protesta sans balancer de son innocence, en assurant qu'il n'avoit pas vu *Jones* de toute la journée.

M. *Alworthy*, après avoir vivement pressé *Jones* de confesser la vérité d'un fait, qu'il étoit résolu d'approfondir, indigné enfin d'une obstination dont il n'étoit pas la dupe, renvoya *Jones* avec colère, en lui donnant jusqu'au lendemain matin à faire ses réflexions, & en l'avertissant qu'un autre Juge auroit soin de l'interroger alors, & d'une autre façon.

Le pauvre *Jones* passa une très-mauvaise nuit, & d'autant plus triste qu'il étoit seul, son compagnon *Blifil* étant parti pour faire quelques visites aux environs avec sa mere. Sa plus grande terreur n'étoit pas celle du châtiment : il craignoit d'être trahi par son courage, & de se voir forcé de manquer à ce

qu'il avoit promis au Garde-chasse, dont la ruine alors étoit certaine, celui-ci n'étoit pas plus tranquille : la fermeté de *Jones* l'inquiétoit beaucoup plus que sa peau.

Le matin venu, le Révérend M. *Tuakum*, à qui M. *Alworthy* avoit confié l'éducation des deux jeunes gens, vint gravement renouveler l'interrogatoire de la veille, & reçut les mêmes réponses, dont le résultat fut une correction si sanglante que tout autre que *Jones* y eût sans doute succombé. Il la soutint avec constance, très-résolu de se voir plutôt écorché vif, que d'être assez lâche pour trahir son ami.

M. *Alworthy*, qui s'aperçut bientôt, par les discours du Précepteur, enragé de n'avoir pu parvenir à vaincre son disciple, que cet homme avoit poussé la sévérité au-delà de ses intentions, commença à plaindre le petit Orphelin, à croire que le Gentilhomme accusateur pouvoit s'être trompé, & que le domestique pouvoit n'avoir parlé que par complaisance

pour son Maître. Et comme la cruauté , ainsi que l'injustice , étoient deux idées dont ce digne Seigneur étoit incapable de soutenir un seul instant le sentiment intérieur , il envoya d'abord appeller *Jones*, auquel il dit , après quelques exhortations aussi tendres que sincères.... Je suis maintenant convaincu , mon cher Enfant , de l'injustice de mes soupçons , & bien fâché de la punition rigoureuse qu'ils vous ont attirée... Il lui donna ensuite , par forme de réparation , un petit cheval , en lui répétant combien il avoit de regret de tout ce qui s'étoit passé.

Cet excès de bonté pénétra *Jones*. Plus accablé de la générosité de M. *Alworthy* , que des coups de fouët de *Tuakum* , il se précipita aux pieds de son bienfaiteur..... Ah , Monsieur ! Ah , Monsieur (lui dit-il en pleurant) vous êtes trop bon ! Non je ne suis pas digne de vos moindres faveurs..... A ce moment , cédant au torrent de sa reconnoissance , il alloit tout avouer à M. *Alworthy* , lorsque le

bon génie du Garde-chasse lui remit devant les yeux toutes les conséquences de cet aveu pour ce pauvre misérable ; & cette seule considération lui ferma tout à coup la bouche.

Tuakum épuisa sa Rhétorique ; pour dissuader M. *Alworthy* d'une clémence qu'il regardoit comme déplacée , en insinuant qu'une seconde correction arracheroit probablement la vérité de la bouche du coupable : son expérience fut absolument rejetée. Il a déjà assez souffert , répondit M. *Alworthy* , même en le supposant criminel ; & dans ce cas , je le crois pardonnable , puisque l'honneur seul a pu l'engager à se taire.

L'honneur ! s'écria *Tuakum* , avec chaleur : pur entêtement , pure obstination ! l'honneur peut-il inspirer un mensonge ? l'honneur peut-il subsister indépendamment de la Religion ?

Ce discours se tenoit à table , vers la fin du dîner , en présence d'un troisième personnage qui y prit

part , & qu'avant d'aller plus loin ,
il faut faire connoître au Lecteur.

C H A P I T R E I I.

*Caraçtère de M. SQUARE le Philo-
sophe , & de M. TUAKUM
le Puritain.*

CE Gentilhomme , qui étoit dé-
jà depuis quelque tems chez
M. *Alworthy* , se nommoit *Square*.
Ses talens naturels n'étoient pas du
premier ordre ; mais une sçavante
éducation y avoit suppléé. Fort
versé dans l'étude des Anciens , &
sachant sur le bout du doigt son
Aristote & son *Platon* , il avoit sur-
tout travaillé à se former sur ces
grands modèles , suivant tantôt
l'opinion de l'un , tantôt celle de
l'autre : toujours Platonicien pour
la Morale , souvent Péripatéticien
pour la Religion.

Mais quoiqu'il eût formé sa Mo-
rale sur celle de *Platon* , il s'accor-

doit assez avec l'opinion d'*Aristote* ; lorsqu'il l'envisageoit plutôt comme Philosophe , que comme Législateur. Ce dernier sentiment fut longtems celui de notre homme , & le conduisit par degrés au point de n'envisager toute espece de vertu , que comme matières de théorie. Il est vrai qu'il n'en fit jamais confidence à personne ; mais après avoir suivi de près sa conduite , je ne puis me dispenser de croire que ce fut en effet son sentiment , qui d'ailleurs est très-propre à concilier les contradictions qui surprendroient dans son caractère.

Tuakum & lui ne se rencontroient jamais sans disputer. Comment eussent-ils été d'accord ? leurs principes étoient diamétralement contraires. *Square* étoit convaincu que toutes les vertus étoient dans la nature ; & qu'il n'en étoit pas plus des vices de l'ame , que de la difformité des corps. *Tuakum* tenoit , au contraire , que l'ame humaine , depuis la chute du premier homme , n'étoit plus qu'une sentine

d'iniquités. Ils ne s'accordoient que dans un seul point : c'est que dans leurs dissertations morales , il n'étoit jamais fait mention du mot *Bonté*. Le premier , ne jugeoit de toutes les actions , que par *la Regle inaltérable du droit , & l'éternelle Convenance des choses* ; l'autre ne décidait de rien , que par les loix de *l'expresse Autorité*.

Après cette courte introduction , le Lecteur est prié de se souvenir , que le Ministre avoit crû accabler M. *Alworthy* , en lui demandant , *si l'honneur pouvoit subsister indépendamment de la Religion ?*

Square se chargea de la réponse , qui produisit une longue dispute que je crois devoir épargner au Lecteur ; & sur laquelle les deux champions s'escrimeroient peut-être encore , sans un incident qui vint tout-à-coup les interrompre.



CHAPITRE III.

*Apologie nécessaire pour l'Auteur.
Incident trivial , qui peut être
en a aussi besoin.*

IL est encore bon , avant que je continuë, de supplier le Lecteur, de ne point craindre que mon but soit d'offenser personne , & spécialement ceux qui ont le bonheur d'être attachés à la Religion , ainsi qu'à la vertu. Loin de prétendre jeter un ridicule mal fondé sur ce qui seul est capable de purifier & d'ennoblir le cœur de l'homme , je n'ai d'autre vuë au contraire , que celle de démasquer les Sectateurs aussi foux qu'outrés de deux systêmes mal entendus , & par conséquent plus dangereux en Angleterre , où tout est enthousiasme , que partout ailleurs. Ce n'est donc , ni la Religion ni la vertu que je prétens exposer ici , c'est l'abus de

l'une & le défaut de l'autre , dans deux personnages aussi vains qu'entêtés de l'obscure sublimité de leurs idées. Si *Tuakum* avoit moins négligé la vertu , & *Square* la Religion , dans la composition de leurs différens systêmes , & n'avoient pas rejeté du cœur humain tous principes de *bonté naturelle* , je me ferois bien gardé de les représenter comme deux objets de dérision dans cette Histoire : que je crois , après cette déclaration , pouvoir poursuivre.

L'incident qui mit fin à la contestation mentionnée au dernier Chapitre , n'étoit autre chose qu'une querelle entre M. *Blifil* & *Tom Jones* , en conséquence de quoi ce dernier avoit ensanglanté le nez de son camarade. Le jeu ayant occasionné leur différend , le sage *Blifil* s'étoit échapé au point de traiter *Tom* de *vilain bâtard* ; & l'autre , qui avoit souvent la tête un peu près du bonnet , y avoit répondu par un vigoureux coup de poing.

Blifil, les yeux en larmes, & le nez en sang, demandoit justice à son oncle, & au redoutable *Tuakum Jones*, ne s'excusoit que sur l'atrocité de l'insulte, dont *Blifil* n'avoit eu garde de parler; & M. *Alworthy*, pensoit déjà à absoudre *Jones*, en lui recommandant plus de modération à l'avenir, lorsque le vindicatif *Blifil* obstiné à nier l'injure qu'il avoit dite à *Jones*, s'écria, qu'il n'étoit pas étonnant qu'un menteur capable de nier certains faits, sçût au besoin en inventer d'autres.

Quels sont, quels sont ces faits, interrompit *Tuakum* avec chaleur?

Blifil, se sentant soutenu, révéla alors la confidence que *Tom* lui avoit faite la veille, de sa chasse avec le Garde.

A ces mots, *Tuakum* les yeux étincelans de joye, chanta victoire; & insulta au malheur de *Jones*, ainsi qu'à la crédulité de M. *Alworthy*.

Tom, aux genoux de ce Seigneur, ne se fit plus presser d'avouer sa faute. Le mensonge, dit-il, lui

étoit aussi odieux qu'à tout autre ; mais il avoit cru que l'honneur l'obligeoit à sauver le Garde-Chasse ; d'autant plus , que c'étoit lui-même qui avoit forcé par ses instances ce pauvre malheureux d'entrer avec lui sur le terroir du gentilhomme voisin. Il affirma ce fait , par serment , & finit par supplier vivement M. *Alworthy* de ne punir que le vrai coupable , & de regarder en pitié la famille d'un infortuné dont lui seul avoit causé la perte. Reprenez vos bienfaits ; Monsieur , s'écria-t'il encor en pleurant , je vous ai déjà dit que j'en étois indigne ! Otez-moi le petit cheval , qui fait toutes mes délices , mais pardonnez au pauvre *George* !

M. *Alworthy* , après avoir hésité quelques instans , le renvoya , ainsi que *Blifil* , en leur ordonnant de vivre plus amicalement ensemble.



CHAPITRE IV.

Opinions diverses.

IL est assez vraisemblable que le jeune *Blifil*, en dévoilant ainsi un secret qui ne lui avoit été révélé que sous le sceau de la plus intime confiance, épargna à *Tom Jones* une nouvelle correction qui, n'eût sans doute pas été moins vive que la première : la circonstance du nez cassé, donnoit si beau jeu au débonnaire *Tuakum* ! mais l'importance de l'autre matière, fit oublier celle-ci. *M. Alworthy* déclara même qu'à cet égard, *Tom* méritoit plutôt d'être récompensé que puni ; & cette sentence fit tomber les verges de la main du Pédagogue.

Il n'en réclama pourtant pas moins contre une indulgence, qu'il regardoit comme criminelle. C'est, disoit-il, encourager le crime ; c'est

s'en rendre complice , que de ne pas le punir. Il s'étendit longtems sur cette matière ; & notamment sur la correction des enfans : il cita *Salomon* , les *Peres* , & leurs *Commentateurs*. De-là passant aux vices du mensonge , il prouva à l'assemblée , qu'il n'étoit pas moins sçavant sur ce point que sur l'autre.

Square , après avoir rêvé longtems , dit , qu'il tâchoit envain d'accorder le procédé de *Jones* , avec l'idée de la *Vertu parfaite*. Il avoua , qu'au premier coup d'œil , on trouvoit dans cette action l'air de la *force* : mais que la *force* étant une vertu , & la *fausseté* un vice , il n'étoit pas possible de les allier ensemble. Il termina son discours , dont je ne donne que la substance , par dire que la vertu & le vice se trouvant ici confondus , il laissoit aux lumières de *M. Tuakum* à décider si quelques coups de fouet feroient absolument inutiles en cette occasion.

Nos deux Sçavans étant d'accord , pour condamner *Jones* , ne

pouvoient manquer de l'être pour exalter le jeune *Blifil*. Mettre la vérité au jour , c'étoit fuivant le Docteur remplir le premier devoir d'un homme religieux ; fuivant le Philofophe , c'étoit éminemment fe conformer à *la règle du droit* , & à *l'inaltérable convenance des chofes*.

Tout ceci cependant , quoique profondément raifonné , étoit de peu de poids auprès de M. *Alworthy* , & ne put le réfoudre à permettre que l'on châtiât *Jones*. Il fentoit , au-dedans de lui-même , que l'invincible fidélité que ce jeune homme avoit gardée à fon ami , s'accordoit davantage avec fa propre façon de penfer , qu'avec la religion de *Tuakum* , & la vertu de *Square*. Sur quoi il défendit expreffément au premier , de maltraiter *Jones* , & de lui parler du paffé. Le Pédant fut obligé d'obéir ; mais ce ne fut pas fans répugnance , ni fans répéter plufieurs fois entre fes dents , que ce jeune homme étoit perdu.

Quant au Garde-chaffe , M. *AL*

worthy crut devoir être plus sévère. Il pensoit, avec justice, qu'une fausseté hazardée pour excuser un ami est bien moins criminelle, que celle que nous inventons pour nous excuser nous-mêmes. Ce qu'il reprochoit encore plus à cet homme, étoit d'avoir lâchement souffert que le pauvre *Tom* s'exposât pour l'amour de lui à un châtiment aussi rigoureux, que le Garde pouvoit prévenir, en osant déclarer la vérité. Arrêt, en conséquence, en vertu duquel *George* fut payé, & chassé du service de M. *Alworthy*.

Dès que cette histoire fut devenue publique, bien des gens en jugeant la conduite de *Blifil* & de *Jones*, ne furent pas du sentiment de *Square* & de *Tuakum*. *Blifil*, qu'on aimoit, qu'on estimoit auparavant, fut regardé comme une âme basse, comme un faquin sans honneur & sans foi. *Tom*, qui auparavant étoit craint & haï, devint aussi généreux qu'estimable, en un mot un *brave garçon*, & prôné partout.

Jugez de la rage de nos Doc-

teurs , en apprenant ce soudain changement de scène ! Tous deux avoient une prédilection décidée pour *Blifil* , souple , docile , recueilli , attentif à leurs leçons , admirateur de leur doctrine , vantant les talens de chacun d'eux en particulier , & ne cessant en leur absence de rendre grâces à son oncle de lui avoir choisi de si grands Maîtres : louanges indirectes , qui leur revenoient par le canal de l'oncle , & qui par conséquent les flattoient davantage. Tous deux haïssoient *Jones* , étourdi , dissipé , souvent sans respect pour eux , inattentif à leurs préceptes ainsi qu'à leurs exemples , incapable d'en sentir l'excellence & de les admirer , bâtard de plus , & par conséquent indigne que des Maîtres aussi sublimes fussent forcés par complaisance de se ravaller jusqu'à lui.

Lorsque M. *Alworthy* , préférant sagement l'éducation privée à celle des Colleges d'Angleterre , avoit cherché un bon Précepteur pour son neveu & pour *Jones* , un de ses

intimes amis lui avoit indiqué & recommandé *Tuakum*. Ce Docteur, qui avoit passé presque toute sa vie dans un Collège, avoit une grande réputation du côté de la science, de la Religion & des mœurs. Cet homme, à son arrivée au Château, avoit beaucoup plu à M. *Alworthy* : il ne démentoit point en effet le caractère qu'on lui avoit donné. Cependant, à la longue, les imperfections parurent; mais comme elles ne l'emportoient pas sur les bonnes qualités, du moins aux yeux de M. *Alworthy*, il prit patience, & garda le Docteur. D'ailleurs, les erreurs qu'il avoit apperçues dans la doctrine de *Square*, engageoient encor plus ce Seigneur à ne pas se défaire de *Tuakum* : il pensoit, que le tempérament différent de ces deux personnages, étoit très-propre à les corriger mutuellement de leurs défauts; & qu'avec sa propre assistance, il n'en pouvoit résulter pour les deux disciples, que d'excellens principes de Religion & de Vertu.

Après avoir fait part au Lecteur de cette observation nécessaire, il nous reste à lui rendre raison d'un autre motif qui engageoit secrètement le Philosophe & le Pédagogue à marquer plus d'attachement pour *Blifil*, que pour *Jones* : mais cette matière est assez importante, pour mériter un Chapitre exprès.

CHAPITRE V.

Cela est encor mieux fondé.

SAchez donc maintenant, que dès leur arrivée au Château, nos deux sçavans avoient pris tant d'affection pour *M. Alworthy*, l'un à cause de sa vertu, l'autre à cause de son amour pour la Religion, que chacun d'eux avoit résolu, en particulier, de s'attacher à lui par les liens les plus étroits : c'est-à-dire, qu'ils avoient jetté les yeux sur Madame *Blifil*, cette plus riche qu'aimable veuve, dont nous

n'avons pas fait mention depuis la mort de son mari ; mais que le Lecteur n'a sans doute pas oubliée.

Le désir de lui plaire , les rendoit attentifs à en chercher toutes les occasions ; & la constante préférence qu'ils donnoient à son fils sur le petit *Jones* , leur paroissoit un moyen naturel de parvenir à leur but. Ils ne doutoient pas , que la tendre amitié de M. *Alworthy* pour l'enfant trouvé , ne dût infiniment déplaire à Madame *Blifil*. Raisonnant d'après eux-mêmes , ils regardoient les caresses qu'elle faisoit à cet enfant comme partant de sa politique , ou de sa complaisance pour son frere : d'où ils induisoient , que *Tom* devoit paroître , intérieurement , encor plus odieux à la bonne Dame.

Quelque discrète que fût leur passion , Madame *Blifil* n'avoit point tardé à s'en appercevoir , & à en tirer tout le fruit qu'elle en vouloit : c'est-à-dire beaucoup de complaisance de leur part pour ses sentimens , quels qu'ils fussent , &

le plaisir , toujours sensible , de se croire aimée.

Il est encore bon de sçavoir , que nos deux Amans s'étoient trompés dans la prétendue haine intérieure qu'ils supposoient à Madame *Blifil* pour le Héros de notre histoire. Cette femme , comme on l'a vu , n'avoit pas eu tout lieu d'être contente des procédés de son mari ; elle étoit même parvenue à le haïr autant qu'elle le croyoit haïssable , lorsque la mort l'en avoit délivrée. Il ne paroîtra donc pas surprenant , que le gage qui lui restoit de la tendresse d'un pareil époux , ne fût pas extrêmement cher à ses yeux ; ni que , partant de ce principe , elle pût voir sans répugnance & sans jalousie toutes les faveurs que son frere répandoit sur *Tom Jones*.

Un fait certain (car ceux-ci sont un peu fondés sur conjectures) c'est , qu'à mesure que *Jones* grandissoit & donnoit des preuves de ce bon fond de caractère , de cette franchise généreuse si fort en pos-

session de plaire aux Dames , on voyoit intensiblement disparoître en Madame *Blifil* cette froide indifférence, si voisine du mépris, qu'elle avoit toujours eu pour lui dans son enfance. On la vit même , avec étonnement , lui marquer en toute occasion plus de tendresse qu'à son propre fils ; & se plaire tellement dans la compagnie de *Tom* , qu'à peine avoit-il atteint l'âge de dix-huit ans , qu'il parut aux yeux de *Square* & de *Tuakum* un Rival dangereux. Cette découverte les rendit furieux contre lui : chacun d'eux , en particulier , lui jura une haine implacable.

C H A P I T R E VI.

Où l'Auteur lui-même paroît sur la Scène.

QUoique M. *Alworthy* ne fût pas disposé, par lui-même , à envier les choses du mauvais côté,

côté, cependant les attentions trop marquées de Madame *Blifil* pour *Tom Jones*, & la préférence qu'elle lui donnoit sur son propre fils, firent naître dans son esprit, des dispositions défavantageuses pour *Tom*. Pour intéresser M. *Alworthy*, il suffisoit d'être malheureux, sans être criminel.

Dès qu'il s'apperçut que *Blifil* étoit haï par sa mere, (& cela n'étoit que trop vrai) il se sentit ému pour lui de la compassion la plus tendre ; & l'on sçait de quel œil la compassion voit toujours les objets. Les défauts ne parurent plus que dans le lointain, les vertus se rapprocherent ; *Blifil* étoit jeune ; la haine de sa mere étoit injuste ; son neveu n'avoit plus de pere : que falloit-il de plus pour remuer les entrailles de M. *Alworthy* ?

Il est pourtant vrai, que ces motifs seuls n'eussent pas été capables d'éteindre totalement dans son cœur les sentimens qu'il avoit pour *Tom* : mais ils préparoient son ame

À recevoir des impressions qui produisirent les grands événemens que nous aurons bientôt à raconter , & auxquels (il le faut confesser) l'imprudence & la légèreté de l'infortuné *Jones* ne contribuerent pas peu.

Nous nous flattons , en les transmettant à la mémoire , qu'ils pourront tenir lieu d'une leçon utile pour les jeunes gens qui liront un jour cet ouvrage , ne seroit-ce que par esprit d'amusement. Ils pourront se convaincre , que la bonté du cœur , & la franchise la plus noble , quoique très-estimables à tous égards , & dignes d'enorgueillir quiconque en est doué , ne peuvent point seuls , hélas ! les avancer aujourd'hui dans le monde. La prudence & la circonspection sont nécessaires au meilleur de tous les hommes : on peut les regarder comme les gardiennes de la vertu , qui sans elles n'est jamais en sûreté. Il ne suffit pas , en effet , que nos intentions soient exactement bonnes , il faut en même-tems avoir

grand soin qu'elles paroissent telles. Quelque orné que soit l'intérieur, il faut songer à parer le dehors, sans quoi la malice & l'envie sçauront tellement le noircir que la sagacité d'un *Alworthy* même ne pourra peut-être discerner les beautés du dedans. Daignez, jeunes Lecteurs, adopter pour maxime constante, que nul homme ne peut se flatter d'être assez parfait pour se croire en droit de négliger les loix de la prudence : la vertu même cesse d'être belle, dès qu'elle s'affranchit des ornemens extérieurs du *decorum*. Si vous lisez la suite de cet ouvrage avec attention, je me flatte que vous serez bientôt pénétrés de la solidité de ces préceptes.



C H A P I T R E V I I.

*Evénement peu important , qui fait
pourtant mieux augurer de
TOM JONES.*

LE Lecteur se rappellera aisément , que *M. Alworthy* avoit fait présent à *Jones* d'un petit cheval , pour le consoler de la correction , prétendue injuste , qu'il avoit reçue de *Tuakum*. *Tom* le garda environ six mois , & le vendit ensuite à une foire voisine du Château.

A son retour , questionné par *Tuakum* , sur ce qu'il avoit fait de son argent : il répondit résolument , que ce n'étoit point son affaire , & qu'il n'avoit rien à lui dire là-dessus. *Tuakum* , toujours alerte à saisir l'occasion de faire sentir à son sujet la pesanteur de son sceptre classique , en avoit déjà armé sa main vangeresse , lorsque *M.*

Alworthy parut. Il accorda un délai au criminel , & voulut , avant que justice fût faite, être instruit du délit.

Je n'ai rien à vous refuser , Monsieur , répondit *Jones* , en se jetant aux pieds de M. *Alworthy* : mais , pour à ce boureau , je ne lui répondrai jamais que par cet organe , dont j'espère être bientôt capable de le récompenser de toutes ses cruautés. (Il montrait un bâton , à côté du lit.)

M. *Alworthy* aussi surpris qu'indigné de cet emportement , & surtout des menaces de *Jones* à son précepteur , menaça *Jones* lui-même de sa disgrâce entière , si jamais pareils mots sortoient de sa bouche à l'avenir.

Tom , moins effrayé , que pénétré du repentir d'avoir offensé son bienfaiteur , embrassa de nouveau ses genoux , en s'écriant , ah , Monsieur ! qui dans l'Univers vous aime , & vous révère autant que moi ? puis-je ignorer tout ce que je dois au plus généreux de tous

les hommes ? ne ferois-je pas détestable à mes yeux mêmes , si je pouvois me croire ingrat ? j'aime , je chérissais le présent que j'ai reçu de vous ; j'ai gémi mille fois d'être obligé de m'en défaire ; rien au monde que le besoin le plus pressant n'auroit pû m'y forcer... vous-même... oui , vous-même eussiez commis ce crime , si tant est que ç'en soit un : je connois trop la sensibilité de votre cœur. Ah ! que n'auroit-il pas senti , mon cher Maître ? si en voyant l'état déplorable de ces pauvres enfans , & s'accusant d'avoir causé leur infortune !...

De quels enfans entendez-vous parler ? interrompit M. *Alworthy* tout ému : quel est donc cet énigme ?

Hélas , Monsieur ! de ceux de votre malheureux Garde-chasse. Depuis que *George* est l'objet de votre courroux , sa nombreuse & triste famille périt de faim , de froid , & de misère ! je n'ai pû supporter le spectacle affreux de leurs souff-

frances ! ... c'est pour les soulager que j'ai osé me défaire du cher présent que je tenois de vos bontés... c'est pour eux que je l'ai vendu : il ne m'en reste pas un fol.

M. *Alworthy*, pendant cette confession , que l'éloquence de la vérité rendoit attendrissante , étoit demeuré immobile , & les yeux mouillés de pleurs. Il se remit enfin , & renvoya *Jones* , après quelques tendres reproches , en l'exhortant de s'adresser à l'avenir à lui-même lorsqu'il seroit question de soulager des malheureux , plutôt que d'employer des moyens extraordinaires, souvent sujets à être mal interprétés.

CHAPITRE VIII.

Un malheur n'arrive jamais seul.

Q uelques jours après cette aventure , M. *Alworthy* se promenant un soir dans la campa-

gne avec *Blifil* & *Jones*, ce dernier les conduisit insensiblement à la chaumière où la famille du Garde-chasse formoit un vivant tableau des misères humaines. Leurs créanciers avoient déjà enlevé le peu d'argent qu'ils avoient reçu de *Jones*.

Un pareil spectacle ne pouvoit manquer d'attendrir *M. Alworthy*, qui donna sur le champ quelques guinées à la mère, en lui recommandant de vêtir ses enfans. La pauvre femme, à ce bonheur inattendu, fondit en larmes, & ne put cacher plus long-tems les obligations qu'elle avoit à *Jones*. Elle apprit à *M. Alworthy*, que *Tom* seul avoit préservé depuis quelques mois sa famille de succomber sous le poids des besoins. Il est vrai, qu'indépendamment du cheval, *Tom* avoit vendu plusieurs petits meubles à son usage, pour secourir cette pauvre famille.

En revenant au Château, *Tom* fit les plus vives instances pour obtenir de *M. Alworthy* le pardon

du Garde-chasse ; & réussit enfin dans sa demande.

A l'instant , transporté de joye d'avoir une si bonne nouvelle à porter , *Jones* malgré la pluie & la noirceur de la nuit , vola chez la femme du Garde.

Mais la mauvaise étoile de *George* opéroit pendant l'absence de son ami , & renversoit toutes ses espérances.

C H A P I T R E I X.

Dans lequel Messieurs BLIFIL & JONES paroissent dans un jour opposé.

Blifil ne se piquoit pas d'être à beaucoup près aussi sensible à la pitié que l'étoit *Jones* , mais aussi se vantoit-il d'être beaucoup plus juste. Il suivoit, en cela, les préceptes de *Square* & de *Tuakum* : l'un, comme on le sçait, ne la croyoit pas compatible avec la Règle inal-

véritable du droit ; l'autre tenoit toujours fermement pour la *justice*, laissant au Ciel seul le droit de faire grace.

M. *Blifil*, qui s'étoit tû en présence de *Jones*, profita donc de son absence. Toutes reflexions faites, il ne pouvoit souffrir que son oncle s'écartât des bons principes, en répandant ses faveurs sur des Sujets qui n'en étoient pas dignes.

Il avoit appris, que *George* avoit été accusé & poursuivi quelque tems auparavant, par un Gentilhomme nommé M. *Western*, pour un lièvre tué au gîte. Le delit étoit vrai ; mais il n'étoit pas moins vrai, que le lièvre s'étoit trouvé sur le passage de ce malheureux, dont la famille mouroit alors de faim.

Quoiqu'il en soit, la chose rapportée sans aucune des circonstances qui pouvoit la rendre excusable, & sous le sceau du secret, indisposa de nouveau M. *Alworthy* contre *George* ; & d'autant plus, que M. *Alworthy*, ami de M. *Wes-*

tern , avoit des ménagemens à garder avec ce Gentilhomme.

Tom fut inconsolable de ce contre-tems , & chercha vainement ce qui avoit pû l'occasionner : mais le coup étoit porté , & M. *Alworthy* étoit ferme quand il croyoit avoir raison de l'être. Il défendit à *Tom* de lui parler jamais du Garde , en promettant pourtant d'avoir quelque soin de sa famille. Il fallut se taire , & chercher quelque autre moyen d'être utile à *George*.

Le M. *Western* , dont nous venons de parler , étoit un déterminé Chasseur , & passionné pour toutes les especes d'exercices en usage en Angleterre. *Tom* s'étoit lié avec lui depuis quelque tems , & avoit acquis ses bonnes graces, en franchissant à cheval plus d'une barriere , & en faisant maints autres tours de force , qui aux yeux de M. *Western* , présageoient que *Jones* seroit un jour un grand homme, pourvû qu'il fût bien cultivé.

Les talens n'ont besoin que d'être encouragés : *Tom* fit des pro-

grès rapides , & fut bientôt de toutes les parties de M. *Western*. Les chiens , les fusils , les chevaux , la table de cet opulent Seigneur de Paroisse furent bientôt à la disposition de notre Héros , qui se promit de profiter de sa faveur pour obtenir le pardon de son ami *George* , & le faire placer dans cette maison.

Pour parvenir à un projet si difficile , & que le bon cœur de *Jones* peut seul justifier , il crut devoir faire sa cour à la fille unique de M. *Western* , jeune Demoiselle de dix-sept ans , qu'après ses chiens & ses chevaux , le pere aimoit & estimoit au-delà de toutes choses. Il suffisoit que *Tom* connût le pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de son pere , pour ne pas balancer à s'attacher fortement à elle.

Mais comme il s'agit ici de l'Héroïne de notre Histoire , que nous aimons beaucoup , & que le Lecteur aimera peut-être aussi lui-même , il ne nous paroît pas décent de la faire paroître à la fin d'un livre.

Fin du troisieme Livre.



L'ENFANT TROUVÉ,⁷

LIVRE QUATRIÈME.

Contenant l'espace d'une année.

CHAPITRE PREMIER.

Portrait abrégé de SOPHIE WESTERN. Enfantillage qu'il étoit nécessaire de rappeler , à cause de ses suites importantes.

LE véridique Auteur de cette histoire , a fait un portrait en grand , & très-détaillé des charmes de la figure , du caractère , & des talens de notre Héroïne ; & moi , pour épargner à nos François , moins patients que nos voisins , l'ennui toujours inséparable des longueurs , je dirai tout simplement , *Que Sophie étoit belle, & qui plus est aimable.*

Ceux de mes Lecteurs dont l'imagination, pour s'échauffer, a besoin d'être fixée sur un objet particulier, peuvent ouvrir celui de nos vieux Romans qui leur tombera le plutôt sous la main : le portrait de la première Princesse, pourvû qu'elle ait de grands yeux noirs bien coupés, vifs & pleins de douceurs, tous les autres traits du visage dignes d'accompagner de si beaux yeux, une peau plus blanche que l'albâtre, une taille de Nymphe, *la noble modestie de Diane*, & *les graces de Vénus* : pourvû, dis-je, qu'il trouve à peu près ce portrait-là, dans *Cyrus* ou dans *Clélie*, c'est d'après nature celui de notre Héroïne ; & ma besogne est faite.

J'ajouterai pourtant, que si cette charmante fille devoit beaucoup à la nature, on s'appercevoit aisément que l'art n'avoit pas peu contribué à en faire une personne accomplie. Elle avoit été élevée par une tante, qui après avoir passé sa jeunesse à la Cour, & beaucoup connu le monde, s'étoit enfin reti-

rée depuis quelques années dans ses Terres , où charmée des heureuses dispositions de sa nièce , elle s'étoit attachée à les cultiver.

C'est donc à l'âge de dix-huit ans que Sophie paroît ici sur la scène , accompagnée de tous ses charmes , qu'embellissent encore les attraits touchans de l'aimable innocence.

J'ai déjà dit à quel point elle étoit aimée de son pere ; & combien *Jones* , par cette raison , croyoit devoir s'attacher à elle , dans l'espérance de l'intéresser pour son ami le Garde-chasse.

Mais nous sommes forcés, avant que de passer plus loin , de récapituler en bref quelques matieres antérieures , plus nécessaires qu'on ne pense.

Quoique les differens caractères de M. *Alworthy* , & de M. *Western* ne permissent pas entr'eux une intime amitié , ils vivoient pourtant en bons voisins : moyennant quoi , les jeunes gens des deux familles , qui se connoissoient depuis l'enfance , avoient souvent joué ensemble.

La gayeté de *Tom* sympatisoit plutôt avec l'humeur de *Sophie*, que la grave austérité de *M. Blifil*; & la préférence qu'elle donnoit toujours au premier étoit si marquée, qu'il falloit avoir toute l'indifférence de *Blifil* pour n'y point paroître sensible.

Cependant, comme nous soupçonnons volontiers le ressentiment de ceux que nous croyons avoir offensés, Mademoiselle *Sophie* attribua à celui de *M. Blifil* une action, que *Square* & *Tuakum* prétendirent être partie d'un bien meilleur principe.

Tom, étant encore fort jeune, avoit fait présent à *Sophie* d'un petit oiseau, qu'il avoit déniché, élevé, & instruit à chanter.

Sophie, qui avoit alors treize ans, étoit si attachée à son oiseau, que sa principale affaire, ainsi que son plus grand plaisir, étoit de le nourrir, & de s'en amuser. Aussi, le petit *Tomy* (c'étoit le nom qu'elle avoit donné à l'oiseau) mangeoit-il toujours dans la main de sa

belle maîtresse , & couchoit-il toujours dans son sein.

Un jour , que M. *Alworthy* , & toute sa famille , avoit dîné chez M. *Western* , tout le monde étant dans le jardin , & *Blifil* ayant plus que jamais remarqué l'extrême attachement de *Sophie* pour son oiseau , la pria de le lui confier pour un instant. Elle ne crut pas devoir lui refuser ce léger plaisir. Mais à peine eut-il l'oiseau dans sa main , que dénouant le ruban attaché au pied du petit animal , le cruel *Blifil* l'élança tout à coup dans les airs.

L'oiseau ne s'étoit pas plutôt senti en liberté , qu'oubliant tous les bienfaits de sa maîtresse , il s'étoit allé percher sur le premier arbre voisin.

Sophie , aussi surprise qu'affligée , fit un cri perçant qui attira bientôt *Tom Jones*.

Son premier mouvement fut d'insulter *Blifil* ; le second , fut de se débarrasser de son habit , & de grimper sur l'arbre où l'oiseau s'étoit réfugié.

Il étoit sur le point de le rattraper , lorsque la branche qui s'éten-
doit jusques sur un canal , vint à
manquer , & le laissa tomber dans
l'eau la tête la premiere.

L'inquiétude de *Sophie* alors chan-
gea d'objet : le danger que couroit
Tom la fit crier dix fois plus fort
qu'auparavant ; & *Blifil* même fut
assez humain pour la seconder de
toutes ses forces.

La Compagnie, qui n'étoit pas loin
de là , accourut au moment que le
pauvre *Jones* , après s'être long-
tems debattu , atteignoit le rivage.
Tuakum , à cet aspect , débuta par
entrer en fureur ; mais il fut retenu
par l'arrivée de M. *Alworthy* , qui
demanda à *Blifil* ce qui pouvoit
avoir occasionné cet accident.

Blifil avoua , sans balancer , ce
qu'il avoit fait , en s'excusant sur
ce que , par la Loi naturelle, toute
créature vivante avoit droit à la li-
berté. Qu'il n'auroit jamais imaginé
que Mademoiselle *Sophie* pût être
si sensible à une semblable perte ; &
qu'il étoit d'autant plus fâché de

l'avoir exposée à ce chagrin, que le petit oiseau, au moment de la chute de *Jones*, ayant volé sur un autre arbre, étoit tombé dans les griffes d'un Epervier.

La triste *Sophi*, dont l'accident de *Jones* avoit attiré toute l'attention, apprenant la malheureuse destinée de son oiseau, versa beaucoup de larmes, que M. *Alworthy* tenta vainement d'arrêter, en lui en promettant un plus beau. Elle se retira dans sa chambre, en protestant qu'elle n'en auroit jamais d'autre; les deux jeunes gens furent renvoyés au Château; & les gens raisonnables retournerent à leur bouteille, où *Tuakum* & *Square*, en louant également l'action de *Blifil* (quoique très-peu du goût de M^{rs} *Alworthy* & *Western*) prétendirent en attribuer la gloire aux différens principes de Religion & de vertu qu'ils avoient inspirés à leur disciple.

Telle fut la conclusion de cette aventure de l'oiseau, que nous n'avons pû nous dispenser de raconter

au Lecteur , quoiqu'arrivée quelques années avant l'époque où notre histoire est maintenant parvenue.

CHAPITRE II.

Matiere accommodée à tous les goûts.

P*Arva leves capiunt animos* : peu de chose gagne un cœur tendre ; c'étoit le sentiment d'*Ovide* , de ce grand précepteur d'amour ! ce qu'il y a de certain , c'est que , de ce moment , *Sophie* se sentit autant de penchant pour *Jones* , que d'aversion pour son camarade. Plus d'une rencontre de ce genre arrivées depuis de tems à autres , & que la connoissance du différent caractère de nos deux condisciples doit faire présumer au Lecteur , ne servirent qu'à fortifier les sentimens de la jeune *Sophie*.

Quel que fût son peu d'expérience , elle pensoit assez pour apper-

revoir que *Tom*, tout éventé, tout dissipé, tout poliffon qu'il étoit (tranchons le mot) n'avoit d'autre ennemi que lui-même : tandis que *M. Bliffl*, quoique prudent, discret, & sérieux, n'avoit d'autre intérêt en vuë que celui d'un seul ; & quel étoit ce seul ? laissons au Lecteur la satisfaction de le deviner.

Il y avoit trois ans passés que *Sophie* étoit sous la tutelle de sa Tante ; & durant tout ce tems, elle avoit peu vû nos deux jeunes gens. Elle avoit pourtant dîné un jour avec cette même Tante chez *M. Alworthy*, & c'étoit justement quelques jours après l'aventure du Garder-chasse, & de la perdrix tuée en contrebande. L'action généreuse de *Jones* avoit été racontée par *M. Alworthy* ; & *Sophie* l'avoit écoutée sans répondre un seul mot ; la Tante même n'avoit pû tirer une seule réponse d'elle, à leur retour au Château de *M. Western*.

Mais, la Femme de chambre de *Sophie* lui ayant demandé, en la deshabillant, des nouvelles du jeune *M.*

Blifil. Ne me parlez point de cet homme (répondit *Sophie* avec chaleur) je hais autant son nom, que je déteste tout ce qui tient de la bassesse & de la perfidie. Je ne conçois pas même, que *M. Alworthy* souffre qu'un pédant barbare punisse si cruellement un pauvre garçon, pour une action qui ne part que de l'extrême bonté de son caractère.

Au retour de *Sophie* chez son père, il lui avoit confié le gouvernement de la maison, & l'avoit fait asseoir au haut bout de la table, où *Tom* (qui par ses talens pour la chasse, étoit devenu le plus cher favori de *M. Western*) dînoit presque journellement.

Les caractères francs & vifs, sont ordinairement galans; & cette galanterie, lorsqu'elle est guidée par un bon esprit, tel qu'étoit réellement celui de *Jones*, rend bientôt un jeune homme attentif, obligeant, & presque toujours complaisant pour les femmes.

Jones, par cet endroit seul, se

faisoit heureusement distinguer parmi toute la foule des Gentilshommes voisins qui fréquentoient chez M. *Western*. Aussi , à peine avoit-il atteint dix-neuf ans , qu'il avoit acquis parmi les Dames du canton , la réputation d'un très-aimable Cavalier. Il ne marquoit pourtant rien de particulier pour *Sophie*, que plus de respect peut-être que pour toute autre femme : il croioit devoir cette espece de distinction à sa beauté, à sa fortune , & à toutes les qualités aimables qui la rendoient à ses yeux si supérieure à celles de son sexe : mais , de desseins sur sa personne , il n'en avoit aucun. Cet excès d'insensibilité fait sans doute dès-à-présent mal augurer de lui : peut-être l'en justifierons-nous bientôt.

Sophie , avec toute l'innocence & la modestie possible , avoit le cœur tendre & les passions vives. Ces sentimens se développoient si sensiblement dans les conversations qu'elle avoit avec *Jones* , qu'il falloit être aussi jeune & aussi inappli-

qué qu'il l'étoit , pour n'en rien appercevoir. M. *Western* lui-même , si toutes ses idées n'avoient pas été renfermées dans son écurie & dans son chenil, en auroit surement conçu des soupçons. Mais, le bon Gentilhomme étoit si loin de là , qu'il procuroit lui-même à *Tom* autant d'occasions de voir sa fille que le plus tendre amant en eût pû désirer.

Il doit pourtant paroître moins étonnant que ce penchant de *Sophie* pour *Jones* eût échappé à tous les autres yeux , puisque la pauvre fille ne s'en étoit jamais apperçue elle-même ; & que son cœur étoit irrévocablement perdu , avant qu'elle se doutât qu'il fût en danger.

Telle étoit la situation des choses, lorsqu'une belle après-midi, *Jones* ayant trouvé *Sophie* seule, lui dit d'un grand sérieux , après quelques complimens , qu'il avoit une grace très-importante à lui demander.

Quoique rien , soit dans la contenance , soit dans le propos de
Tom,

Tom, ne dût le faire soupçonner d'avoir à parler d'amour ; cependant , à peine eut-il ouvert la bouche , qu'une pâleur subite & un frissonnement intérieur qui s'empara tout à coup de *Sophie* , ne lui eût pas laissé la force de répondre , si *Jones* ne l'avoit affranchie de cet embarras , en procédant dans sa requête, qui n'avoit d'autre but que d'implorer la protection de cette aimable fille en faveur du Garde-chasse.

A ces mots , *Sophie* revenue de son trouble , lui répondit en souriant avec douceur , telle est donc cette grace importante que vous me demandez d'un air si grave ? Je vous l'accorde de tout mon cœur : j'ai réellement pitié de ce pauvre homme ; j'envoyai même hier quelques bagatelles à sa femme.

Ces bagatelles , étoient une de ses propres robes , du linge , & dix shellings en argent. *Tom* en avoit eu le vent , & c'est ce qui l'avoit encouragé à parler enfin à *Sophie* ; qui charmée d'avoir trouvé l'occa-

sion de l'obliger , lui demanda une grace à son tour.

Une grace , Madame ! (s'écria Tom) si vous connoissiez le plaisir que m'inspire l'espoir de recevoir vos ordres, vous sentiriez qu'il n'en est point pour moi de plus extrême. Oui, Madame, je vous le jure ; oui, je jure par cette chere main , que je voudrois sacrifier mes jours pour vous ! . . .

Il s'étoit saisi , en s'exprimant ainsi, de la main de Sophie , qu'il baisoit & rebaisoit avec ardeur : c'étoit la premiere fois que ses lèvres l'avoient touchée. Ces mêmes jouës , qui , l'instant auparavant , étoient pâles , se couvrirent tout à coup d'une rougeur , *qui changea tous les lys en roses* : Sophie , pour la premiere fois , sentit des mouvemens jusqu'alors étrangers pour elle ; & qui , lorsqu'elle eut le tems d'y penser à loisir , commencerent à lui dévoiler des secrets que le Lecteur a sans doute déjà suffisamment pénétrés.

Dès qu'elle put parler (& ce ne

fut pas d'abord) elle lui dit , que la grace qu'elle attendoit de lui , étoit de moins exposer son pere aux dangers de la chasse ; qu'on lui avoit parlé de leurs excès de façon à la faire trembler chaque jour pour sa vie ; & qu'elle le supplioit de faire en sorte que M. *Western* se ménageât davantage à l'avenir.

Tom promit sincerement d'exécuter les ordres de *Sophie* ; & après l'avoir vivement remerciée des bontés qu'elle vouloit bien avoir pour *George* & sa famille , il la quitta transporté de son heureux succès.

Sophie , n'étoit pas moins contente : mais dans un autre sens. Le cœur du Lecteur, mâle ou femelle, (si l'un ou l'autre en eut jamais) se représentera mieux ce qui se passoit en elle que je ne pourrois le dire , eussais-je autant de bouches qu'un Poète pourroit en désirer , pour manger aux dépens d'autrui.

M. *Western* étoit accoûtumé toutes les après-diné , sitôt qu'il étoit

yvre , d'entendre sa fille jouer du clavecin. Il étoit grand amateur de Musique ; & peut-être , s'il eût vécu en Ville , auroit-il pû passer pour connoisseur : car , il déclamoit toujours contre les plus fameux ouvrages de *Handel*. Rien ne trouvoit grace devant lui , que ce beau simple & naturel , que tout le monde peut chanter , & qu'on retient dès la première fois : aussi , *le vieux Sir Simon* , *Jean Bobbing* , & quelques autres Vaudevilles de cette espece , étoient-ils ses airs favoris.

Sa fille , quoique bonne Musicienne , & zelée partisans de *Handel* , avoit cependant tant de complaisance pour son pere , qu'elle s'étoit prêtée , pour l'amuser , à apprendre toutes ces belles choses. Elle tâchoit pourtant , de fois à autres , de le ramener à ce qu'elle appelloit le bon goût , & obtenoit avec peine la permission de jouer quelques symphonies modernes.

Le soir même qui avoit suivi sa conversation avec *Jones* , notre Hé-

roïne , au moment que son pere eut quitté sa bouteille , joua trois fois de suite , sans se faire prier , tous les airs favoris du bon homme : fa-veur dont il fut si transporté , que sautant tout à coup en bas de son lit de repos , il jura , en embrassant tendrement sa fille , que sa main se perfectionnoit tous les jours. L'oc-casion ne pouvoit être plus favora-ble pour remplir la promesse qu'el-le avoit faite à *Jones* : *Sophie* en profita , & obtint toutes ses deman-des.

Le succès de *Jones* , dans cette grande affaire, fit bruit dans le pays: on en parla diversement. Les uns applaudissoient au bon cœur de *Jones* , d'autres s'en mocquoient , en disant qu'il n'étoit pas étonnant qu'un *vaurien* protégéât son sem-blable.

M. Bliffl , sur tout , étoit indigné: il avoit toujours mesuré sa haine pour le Garde-chasse, à l'amitié que *Tom* avoit pour lui ; non pas qu'il en eût jamais reçu la moindre of-fense , mais par pur amour de la

Religion & de la vertu : il suffisoit que *George* n'eût pas bonne réputation. Ainsi *Blifil* regarda son rétablissement comme un reproche tacite très-offensant pour M. *Alworthy* ; & soutint gravement , que nul autre motif n'avoit pû induire quique ce soit à faire du bien à un aussi mauvais sujet.

Tuakum & Square , chanterent sur le même ton : la jalousie de tous les deux , & surtout celle du dernier (qui s'étoit d'abord flatté d'avoir fait quelque progrès dans le cœur de la veuve) étoit parvenue à son comble contre notre ami *Jones*. Le drôle , qui touchoit alors à sa vingtième année , étoit en effet un très-beau garçon ; & la Dame , par toutes les attentions qu'elle avoit pour lui , paroissoit s'en apercevoir mieux qu'un autre.

Cependant toute leur malice échoua auprès de M. *Alworthy*. Il se déclara très-satisfait du procédé de *Jones* , loua sa persévérance , la candeur de son amitié , & souhaita qu'il pût donner souvent de nou-

velles preuves d'une vertu si estimable.

Mais la fortune , qui pour l'ordinaire sert peu les jeunes gens du caractère de *Tom* , pour se vanger peut-être du culte négligé qu'ils lui rendent , se préparoit à mettre les actions de notre Héros dans un jour bien moins favorable aux yeux de *M. Alworthy*. C'est ce que nous verrons dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE III.

*Motifs de l'insensibilité de JONES
pour SOPHIE.*

J'ai bien peur que deux sortes de gens n'aient déjà conçu quelque mépris pour mon Héros , relativement à sa conduite envers *Sophie*. Les uns l'accusent sans doute d'imprudence , en le voyant ainsi négliger l'occasion de faire une grande fortune ; & les autres ne condamnent peut-être pas moins

la froideur pour une belle fille, qui paroît n'avoir d'autre desir que de voler dans ses bras, pour peu qu'il veuille les ouvrir.

Je n'ai garde d'entreprendre de le justifier totalement. Je dirai seulement, que *Jones*, soit qu'il les tint de *Tuakum*, de *Square*, ou d'ailleurs, avoit, ce qu'on appelle, des principes.

Ces principes, il est vrai, ne l'empêchoient pas toujours de faire le mal ; mais aussi ne lui permettoient-ils jamais de le faire sans le sentir, & sans s'en faire des reproches. C'est cette voix secrète, par exemple, qui lui avoit appris, qu'un homme, qui après avoir été bien fêté dans une maison, finit par en voler le Maître, doit être regardé comme le plus lâche & le plus méprisable des humains. C'est ce sentiment intérieur qui lui disoit tout bas, que si ce même homme, non content de voler le bien de son Hôte, lui ravissoit encore sa fille, il n'étoit point de supplice dont un tel scélérat ne fût digne.

S'il avoit été bien amoureux de *Sophie* , je ne dis pas qu'il n'eût pû oublier un peu ces *principes*. Mais permettez-moi de penser , que la différence est grande entre un pareil enlèvement motivé par l'amour aveugle , & celui qui n'auroit d'autre motif que le vil intérêt.

Difons donc , que ce jeune homme n'étoit point du tout insensible aux charmes de *Sophie* ; qu'il étoit , au contraire , enchanté de sa beauté , & de tout ce qu'il découvroit chaque jour d'aimable en elle : mais que tant de mérite n'avoit pas gravé dans le cœur de *Jones* des impressions aussi profondes que le Lecteur eût pû le désirer. Cependant , comme indépendamment de toutes ces raisons , on pourroit peut-être encore l'accuser de stupidité , ou de défaut de goût , il faut vaincre nos répugnances , & dire les choses telles qu'elles sont.

Apprenez donc , amis Lecteurs , que *Tom* étoit amoureux ; mais qu'il l'étoit d'une autre femme.

Je juge de votre surprise , & je

vous entendez déjà accuser mon silence sur cette matière : vous n'êtes pas moins embarrassés à deviner quelle pouvoit être cette femme ; & d'autant plus, que nous n'avons pas encore sonné le moindre mot de la rivale de *Sophie* Car , quant à *Madame Blifil*, quoique nous ayons été obligés de faire mention des égards qu'elle avoit pour *Tom*, nous n'avons pourtant, je crois , rien dit , d'où l'on puisse induire qu'il se sentît quelque tendresse pour elle ?

Pour ne pas vous faire languir , rappelez-vous donc , que nous avons déjà parlé plusieurs fois de la famille de *George Seagrim* , le Garde-chasse , consistant maintenant en une femme & cinq enfans.

La cadette des filles , que l'on appelloit *Mely* , passoit pour une des beautés du canton.

Congréve dit fort bien, qu'il est dans le vrai *Beau* , un je ne sçai quoi , qui frappe rarement les âmes vulgaires : ainsi la crasse, & les haillons mêmes ne peuvent dérober ce précieux

je ne ſçai quoi, aux ames d'une eſpece plus ſublime.

Quoiqu'il en ſoit, la beauté de cette fille n'avoit fait quelque impreſſion ſur *Jones*, que lorsque *Moly* avoit commencé à atteindre ſa ſeizième année: c'eſt alors que *Tom*, âgé de trois ans plus qu'elle, en étoit devenu amoureux. *Moly* avoit déjà ſenti pour lui quelque tendreſſe; & ſans les principes de *Jones*, il n'auroit pas tardé longtemps à en profiter. Mais, quoique ſon tempérament le portât aſſez à jouir du bien préſent, notre Héros ne pouvoit pourtant ſ'empêcher de regarder l'abus qu'on fait de la foibleſſe d'une jeune perſonne, quoique d'un rang inférieur au nôtre, comme un crime très-condamnable. D'ailleurs, l'amitié qu'il portoit au pere de *Moly*, & la pitié que lui inſpiroit l'état de ſa famille, fortifiant chaque jour ces bonnes réflexions, il obtint enfin ſur lui-même de ſe deſiſter de ſa poursuite, & d'être trois mois entiers ſans aller chez le Garde-chaſſe.

Cette froideur subite , de la part d'un jeune homme dont elle s'étoit flattée d'être aimée , n'accommoda pas du tout *Moly*. Cette fille que nous avons dit si belle , l'étoit en effet : mais , c'étoit de ces beautés mâles & vigoureuses , dont les inclinations ne démentent presque jamais la figure ; de ces femmes , en un mot , qui de leur sexe , n'ont tout au plus que les dehors. Son dépit , & quelque autre chose encore , augmenta sa passion pour *Jones* , au point de ne laisser perdre aucune occasion de se rencontrer sur ses pas ; elle en fit tant enfin , que *Tom* eût été plus que Héros , s'il avoit eu la force de résister à tant d'amour.

Elle se conduisit pourtant avec assez d'adresse (& en falloit-il beaucoup avec un amant , de l'âge & du caractère de *Tom* ?) elle se conduisit si bien , dis-je , qu'il n'attribua la défaite de *Moly* , qu'à lui-même ; & qu'il ne la regarda que comme une tendre amante , qui avoit enfin cédé malgré elle à la violence

de ses attaques , & à la force de sa passion pour lui.

La façon de penser , & le bon cœur de notre Héros , sont assez connus , pour que le Lecteur ne trouve point étrange qu'il ne vit plus cette pauvre fille que comme un objet, dont le bonheur , ou l'extrême infortune , étoient maintenant dépendans de la façon dont il agiroit avec elle.

Telle est donc la vraie raison de cette insensibilité qu'il avoit marquée pour les charmes de *Sophie* : d'un côté , il ne pouvoit se résoudre à abandonner *Moly* , surtout dans la situation critique où il l'avoit mise ; de l'autre , à tromper une fille aussi aimable & aussi respectable à ses yeux , que l'étoit *Sophie*.



C H A P I T R E IV.

Le plus court de ce Livre.

LA mere de *Moly* fut la première à s'appercevoir du naissant embonpoint de sa fille. Elle crut, sottement, que le moyen de le cacher aux yeux du voisinage, étoit de lui faire porter cette même robe dont *Sophie*, peu de jours auparavant, lui avoit fait présent.

Moly fut charmée de cette occasion de rehausser ses attraits : car, quoique son miroir les lui eût souvent exagérés, même à travers l'extrême simplicité (pour ne rien dire de plus) de son ajustement ; quoiqu'en cet état peu avantageux, elle fût parvenue à acquérir le cœur de *Jones*, & peut-être de quelques autres; elle imagina pourtant, que cet accroissement de parure, ne pouvoit qu'augmenter ses charmes aux yeux de son amant,

& peut-être étendre aussi ses propres conquêtes.

Le Dimanche suivant , *Moly* revêtuë de la robe , coëffée d'un bonnet à dentelle , & ornée de quelques autres présens de *Jones* , fort brillante de chez elle , l'éventail à la main , & s'achemine à la Paroisse.

Que les grands sont trompés , s'ils croient s'être appropriés à eux seuls tout ce qui est du ressort de l'ambition , & de la vanité ! ces nobles qualités fleurissent tout autant dans une Eglise , ou dans un cercle de Village , que dans les assemblées les plus illustres : plus d'une chétive Sacristie a vû concerter des projets , & mouvoir des ressorts politiques dignes d'étonner un conclave. Les femmes du bas étage ne le cèdent pas plus aux hommes ; & ne sont pas moins expertes dans les ruses & les intrigues proportionnées à leur état , que leurs supérieures , soit par la qualité ou par la fortune. La plus pauvre petite Ville a ses prudes ,

ses coquettes , ses jaloufies , ses modes , ses lorgneries , ses rivalités , ses tracasseries , ses scandales.

Puiffans du ficle ! laissez tomber un œil moins dédaigneux fur la prétenduë ignorance de vos inférieurs ; & vous , Vulgaire ! respectez plus les vices de vos maîtres.

Moly avoit pris place dans l'Eglise , long-tems avant qu'aucun des Paroiffiens l'eût reconnuë. Chacun se demandoit tout bas , quelle étoit cette Dame ? mais , dès qu'on fut bien affuré que c'étoit elle , le ricannement , le chuchotage , & enfin les éclats de rire devinrent tout-à-coup fi bruyants dans le quartier des femmes , que *M. Alworthy* fut obligé d'interposer fon autorité pour y rétablir la décence.



CHAPITRE V.

Combat.

Monsieur *Western* avoit une terre dans cette Paroisse ; & comme son Château étoit moins éloigné de cette Eglise que de la sienne , il venoit souvent au service à la nôtre. Il y étoit justement, avec la charmante *Sophie* , lorsque cet esclandre arriva.

Sophie , qui trouva la fille aimable , eut pitié de la simplicité qu'elle avoit eüe de se vêtir ainsi , & de ce que son imprudence lui eût attiré si hautement l'envie de ses égales. A peine fut-elle de retour chez son pere , qu'elle envoya chercher le Garde-chasse , auquel elle ordonna de lui amener sa fille , avec promesse d'en avoir soin , & de la prendre peut-être à son service , lorsque sa femme de chambre à qui elle avoit donné son congé , seroit partie.

George, qui étoit déjà instruit de la situation de sa fille , fut frappé de la foudre à cette proposition. Il répondit , en balbutiant , qu'il craignoit fort que sa fille ne fût trop mal - adroite pour servir une si grande Dame. Peu importe , repartit *Sophie* ; elle apprendra bientôt ; je l'aime , envoyez-la moi.

George, qui n'avoit plus le mot à dire , revint au plutôt chez lui pour consulter la prudence de sa femme sur les moyens de sortir d'un si grand embarras. Mais le diable avoit travaillé pendant son absence à lui en susciter d'autres.

La belle robe de sa fille avoit tellement irrité l'envie & la jalousie des femmes , qu'à peine *M. Alworthy* & la Noblesse des environs avoit-elle quitté l'Eglise , que cette rage long-tems retenue , avoit éclatée en injures de la part de l'escadron féminin. *Moly* , qui avoit du courage , n'avoit pas crû devoir les supporter ; des injures , on en étoit venu aux voyes de fait : on avoit eu l'indignité d'éclabouffer

& de gâter sa robbe. La vivacité de son ressentiment avoit achevé d'en faire une Héroïne , qui après avoir mis hors de combat la moitié de ses ennemies , alloit être accablée par l'autre , si *Tom Jones* , qui par hasard passoit à cheval de ce côté , avec *Square* & *Blifil* , n'avoit à coups de fouet dispersé toutes ces furies , & fait porter *Moly* toute ensanglantée chez son pere.

La douleur de *Jones* est plus aisée à imaginer qu'à décrire. Après lui avoir fait donner tous les secours possibles , il fut pourtant obligé de la quitter pour aller rejoindre sa compagnie , après lui avoir dit à l'oreille , en l'embrassant , qu'il comptoit la revoir le soir. Les sœurs de *Moly* eurent beau champ à la désespérer , après le départ de *Jones* ! la mere même , quoique premiere cause de ce qui étoit arrivé à sa fille , fit chorus avec elles. *Moly* paroît , & riposoit à tout ; & toutes crioient ensemble à tuë tête , lorsque *George* arriva chez lui , chargé & très-em-

barrassé des propositions de *Sophie* :

Il épuisa vainement ses poulmons, sans pouvoir obtenir un instant d'audiance paisible. Le pauvre homme, étourdi du bruit, ainsi que des reproches de sa femme & de ses filles (à cause de son attachement pour *Jones*, d'où étoit, disoit-on, provenu le deshonneur de la famille) ne sçavoit plus à quel saint se vouer. Il n'étoit pas naturellement méchant, ni colérique : mais sa femme avoit si souvent abusé de sa patience, qu'après avoir long-tems cherché de bonne foi un remede propre à calmer la fougueuse aigreur de sa bile, il étoit depuis peu parvenu à en trouver un, violent il est vrai, & peu usité dans ce qu'on appelle un *certain monde* ; mais sûr, mais efficace, & dont l'effet n'avoit jamais manqué.

Le bon Maître *George* avoit la recette justement au bout du bras : il l'employa enfin ; & un calme subit le convainquit bientôt, plus que jamais, de la vertu de ce puissant

Topique. Un grand conseil fut ensuite tenu ; *Moly* acheva la guérison totale de sa mere , en lui montrant quelques *guinées* qu'elle avoit reçues de *Jones* , & en lui en donnant une ; & il fut enfin décidé , que l'état actuel de cette fille ne permettant pas de l'exposer au service de Mademoiselle *Sophie* , il falloit faire en sorte de trouver quelque prétexte pour y faire entrer une de ses sœurs en sa place.

CHAPITRE VI.

*Nouvelles racontées par le Ministre
SUPPLE. Effets qu'elles
produisent.*

LE lendemain , *Tom* après avoir chassé le matin avec M. *Western* , fut invité à dîner chez lui.

L'aimable *Sophie* étoit plus gaie , & plus brillante encore que de coutume : notre Héros , probablement , avoit quelque part au soin

qu'elle avoit pris de sa parure. Si son dessein étoit de le charmer , elle ne pouvoit mieux réussir.

M. *Supple* , Ministre de la Paroisse , vint augmenter le nombre des convives. C'étoit , à tous égards , un très-bon homme , singulierement taciturne à table , quoique sa bouche n'y fût jamais fermée ; mais qui avoit pour coutume , au dessert , d'indemniser la Compagnie de son silence.

A peine la nappe fut-elle levée , qu'adressant la parole à M. *Western* , il lui apprit que M. *Alworthy* avoit le matin même condamné une fille du Village , à *Bridwel*. *

Cette nouvelle, vû le caractère doux & pacifique du Juge , étonna beaucoup l'assemblée ; qui le fut encore plus , en apprenant que la coupable étoit *Moly* , dont la foiblesse pour un homme , qu'elle n'avoit absolument pas voulu nommer , n'étoit maintenant que trop publique dans la Paroisse. M. *Al-*

* On a déjà dit , que c'est une fameuse maison de correction.

worthy , informé de la bataille scandaleuse de la veille , en plein cimetiere , & qui avoit mandé *Moly* pour en sçavoir les particularités , s'étoit d'abord apperçû de l'état de cette fille ; qui , forcée d'avouer sa faute , étoit peut-être déjà en chemin pour le lieu destiné à sa pénitence.

Le Ministre n'avoit pas achevé ces derniers mots , que *Tom* quittant tout à coup la table , étoit parti comme un éclair.

Un long éclat de rire , de la part de *M. Western* , rendit le Ministre muet ; *Sophie* , rouge jusqu'au blanc des yeux , les tenoit fixés sur la table , & ne quitta cette attitude , que lorsque *M. Western* redoublant ses éclats , affirma par un très-gros juron , qu'il connoissoit le pere de l'Enfant ; qu'il venoit de boire avec lui , & ne lui en vouloit pas plus de mal.

A ces mots , *Sophie* prenant prétexte de ce que son pere alloit entrer en belle humeur , se retira dans son appartement , où l'inté-

rêt sensible qu'elle prit à la nouvelle du Ministre , lui prouva bientôt que son cœur étoit bien plus engagé qu'elle ne le croyoit auparavant.

Quand le Ministre fut parti , & que M. *Western* eut fait sa *méridienne* ordinaire , il fit envain appeller sa fille pour jouer du clavecin : un violent mal de tête lui servit d'excuse pour ce soir , & la dispensa même de descendre pour souper : ce qui mit le bon Gentilhomme , qui n'aimoit pas à manger , encore moins à boire seul , dans la nécessité de faire appeller un Fermier voisin , pour avoir du moins un vis-à-vis à qui parler.

C H A P I T R E V I I .

C'est fort bien fait ! dira quelqu'un.

TOm Jones avoit couru le matin sur les chevaux de M. *Western* : de sorte que n'en ayant point

à lui dans l'écurie , & ne jugeant pas à propos de perdre du tems à en demander , il prit le parti de retourner au Château à pied ; & ce voyage , qui étoit de plus d'une lieüe , fut fait en moins d'une demi-heure.

En arrivant à la premiere avenue de M. *Alworthy* , il rencontra le Connétable , * avec son monde, conduisant *Moly* à sa destination. *Tom* outré de ce spectacle , la prit dans ses bras , & jura en l'embrassant tendrement , qu'il tuëroit le premier d'entr'eux assez hardi pour faire violence à cette fille. Console-toi , disoit-il , ma chere *Moly* ! je ne t'abandonnerai jamais.

Le Connétable , tremblant , & chapeau bas , ouvroit de grands yeux , & ne sçavoit quel parti prendre. *Jones* le pria poliment de revenir avec lui chez son pere , (c'est ainsi qu'il appella alors M. *Alworthy*) je suis certain , dit-il ,

* Officier de Police , dont les fonctions sont à peu près celles de nos Commissaires.

qu'il n'a besoin que de m'entendre ; pour pardonner à cette pauvre fille.

Cet Officier , qui sûrement auroit composé à moins, ne se fit pas prier long-tems.

M. *Alworthy* étoit à la promenade : *Jones* laissa son monde dans la salle publique , & courut le chercher. Dès qu'il l'eut rencontré , il se jetta à ses pieds , lui avoua sa faute , & le supplia , les larmes aux yeux , d'avoir pitié d'une pauvre fille beaucoup moins coupable que lui.

M. *Alworthy* , quoique touché de la douleur & sur-tout de la sincérité de *Jones* , étoit ennemi du crime ; la clémence , & la justice , combattant à la fois dans son cœur , le laissoient indécis & embarrassé sur le parti qu'il avoit à prendre. *Jones* étoit toujours à ses genoux , écoutant avec humilité les pieuses & vives remontrances de son bienfaiteur , qui enfin attendri par les larmes du Pénitent , consentit que *Moly* fût renvoyée chez son pere ,

pour y pleurer sa faute , & mieux vivre à l'avenir.

Cet événement laissa pourtant dans l'esprit de M. *Alworthy* quelques impressions peu favorables pour *Jones* ; mais après avoir long-tems réfléchi sur le fond du caractère de ce jeune homme , il commença à en avoir la même opinion que celle que le Lecteur en a déjà sans doute. En pesant ses défauts avec ses perfections , la balance lui parut panacher du dernier côté.

Aussi *Tuakum* perdit-il son temps , lorsqu'instruit de cette histoire par le religieux *Blifil* , il vint pour noircir *Jones* auprès de son bienfaiteur. Toute l'amertume de ses pieuses invectives , ne fut payée que de cette froide réponse : je sçai que les jeunes gens du tempérament de *Tom* , ne sont que trop sujets au vice que vous condamnez avec tant de raison ; mais j'ai vu la franchise de son cœur , & la sincérité de son repentir , ainsi j'espère qu'il se corrigera.

Square, qui n'étoit pas moins vio-

lent , mais plus artificieux , s'y prit plus finement pour tirer parti de cette aventure , au gré de sa haine pour *Tom*.

Le Lecteur n'a pas oublié les petits incidens de la Perdrix tuée , du Cheval vendu , ni des autres faits également graves , rapportés dans notre second Livre : tous événemens , qui bien loin d'avoir altéré l'affection de M. *Alworthy* pour *Jones* , n'avoient fait que la fortifier. Il en seroit, je crois , arrivé de même à *Jones* de la part de tout autre protecteur , pour peu qu'il ait eû l'ame compatissante & généreuse.

Square lui-même , n'étoit pas à sentir les effets qu'avoient pû produire ces différentes bonnes actions de *Jones* , dans une ame de la trempe de celle de M. *Alworthy*. Notre Philosophe sçavoit parfaitement ce que c'étoit que la vertu , quoi qu'il ne l'eût peut-être pas toujours cherchée de bonne foi. A l'égard de *Takum* , je ne vous dirai pas précisément pour quoi , mais ces

idées n'étoient jamais entrées dans sa tête. Il voyoit *Tom* dans un faux jour , & croyoit que tous les autres devoient le voir de même. Si *M. Alworthy* paroissoit agir autrement , c'étoit, suivant lui , l'orgueil d'un amour-propre mal entendu , qui ne vouloit pas avouer de s'être trompé dans le choix d'un objet qu'il avoit d'abord cru digne de son affection.

L'occasion de perdre *Tom* , en prenant *M. Alworthy* par l'endroit sensible , parut donc très propice à *Square*. Après lui avoir rappelé toutes les petites fredaines de notre héros , voici ce qu'il ajouta d'un ton fait pour paroître celui de la vérité... Je suis véritablement fâché , dit-il , d'être obligé d'avouer que ce jeune homme nous a trompés tous deux. Je n'ai pû , je le confesse , m'empêcher d'être sensible à des procédés , qui , quoique viciés en apparence , paroissent cependant avoir l'amitié pour motif. La jeunesse me faisoit excuser ce qu'ils pouvoient avoir

d'irrégulier. Eussé-je imaginé, l'eussiez-vous crû vous-même , que ces sacrifices de la vérité, dont la cause nous paroissoit si excusable, n'eussent d'autre objet qu'une passion aussi vive que criminelle ? Nous ne voyons maintenant que trop à découvert d'où procédoit la fausse générosité de ce jeune homme envers le Garde-chasse & sa famille ! Il protégeoit le pere , pour séduire plus aisément la fille ; il nourrissoit la famille entière , pour parvenir plus aisément à opérer la honte & l'infamie d'une de celles qui la composent. Telle est donc l'*amitié* ! Telle est donc la générosité de *Jones* ! Oui , Monsieur , cet exemple me fait jurer en ce moment , de ne plus rien excuser des foibleesses de la nature ; de ne plus rien penser de vertueux , que ce qui quadrera dans la dernière exactitude avec *la Règle inaltérable du Droit*.

Ces idées s'étoient déjà offertes dans le lointain , à M. *Alworthy* , & son bon cœur les avoit rejetées.

Mais présentées par un tiers , & dans un point de vuë si plausible , elles produisirent malgré lui-même tout l'effet que *Square* en avoit attendu.

CHAPITRE VIII.

Plus de choses , & plus claires , mais partant de la même source.

LE Lecteur ne fera , je crois , point fâché de revenir avec nous chez *Sophie*. Elle avoit passé la nuit du soir où nous l'avons quittée , très-désagréablement. Le sommeil l'avoit peu favorisée ; les songes encore moins. Quand Mlle *Honora* , sa femme-de-chambre , étoit entrée dans son appartement , à l'heure ordinaire , *Sophie* étoit déjà levée , & habillée.

A la campagne , les personnes qui demeurent à une lieue l'une de l'autre sont regardées comme voisines ; & les nouvelles volent avec

la même vîteſſe , que ſi l'on vivoit porte à porte. Mlle *Honora* ſça-voit déjà toutes les circonſtances de l'hiſtoire de *Moly* , & débuta par en régaler ſa maîtreſſe , en jettant tout le blâme de l'aventure ſur l'impudence de la fille , & en plaignant extrêmement le pauvre *Jones* , qu'elle avoit , diſoit-on , ſéduit ; & qui par cette faute , que les circonſtances rendoient pourtant excuſables dans un jeune homme , étoit tombé dans la diſgrace de M. *Alworthy*...

Mlle *Honora* n'auroit de long-tems fini ſur un ſi beau texte , ſi *Sophie* , impatientée de ſon verbiage , ne l'avoit interrompue avec quelque eſpece d'aigreur , pour lui dire d'aller voir ſi M. *Western* ne l'attendoit pas à déjeuner ; & de ne lui plus étourdir les oreilles de choſes auſſi peu intéreſſantes. *Honora* obéit , en murmurant : nous en dirons la cauſe une autre fois ; & pour en indemnifer le Lecteur , nous lui ferons part de ce qui ſe paſſoit alors dans la tête de *Sophie*.

On ſçait déjà qu'elle s'étoit ſenti quelque penchant pour *M. Jones* ; & que ce penchant s'étoit confi-
dérablement accru, avant qu'elle s'en
fût apperçue elle-même. Lorſqu'elle
en avoit reconnu les premiers
indices , ſon cœur s'étoit trouvé
pénétré d'un ſentiment ſi doux &
ſi délicieux , qu'elle n'avoit point
eu la force de le combattre : moi-
enant quoi , la tendre *Sophie* avoit
laiffé croître inſenſiblement des
feux , dont ſon peu d'expé-
rience ne lui avoit pas même laiffé
entrevoir ce qu'elle avoit à crain-
dre.

L'avanture de *Moly* , lui déſſilla
les yeux. Elle connut , & ſe re-
procha ſa foibleſſe ; elle en fut ef-
frayée. Ce coup d'œil ſubit ſur l'é-
tat de ſon cœur, quoique bien dou-
loureux pour elle , produiſit pour-
tant l'effet d'un remède auſſi vio-
lent que déſagréable , & ſuspendit
pour le moment le cours du mal.
L'opération fut ſi prompte , que
dans le peu de tems que dura l'ab-
ſence de la Femme de chambre ,

Sophie se trouva entièrement guérie , & fut déjeuner avec son pere , d'un air aussi libre , & le cœur aussi dégagé , que si *Jones* lui eût toujours été indifférent.

Il en est des maladies de l'esprit , comme de celles du corps ; elles sont sujettes aux rechutes. La pauvre *Sophie* , hélas ! l'éprouva bientôt. A peine eut-elle revû *Jones* , que les premiers *symptômes* reparurent ; & qu'à dater de ce jour , son cœur ne ressentit plus que des mouvemens intermittens.

Sa situation devint bien différente de ce qu'elle étoit d'abord : cette passion , quelques jours auparavant , si délicieuse , ne lui parut plus qu'un poison dans son cœur. Elle s'arma de toute sa raison ; fit des efforts au-dessus de son âge , pour triompher de sa foiblesse , & pour en déraciner jusqu'aux moindres semences ; & son succès fut si rapide , qu'elle se trouva bientôt en état d'espérer sa guérison du tems , ou de l'absence. Elle résolut d'éviter , autant qu'il lui seroit pos-

sible , la rencontre de *Tom* , en attendant qu'elle pût obtenir de son pere la permission d'aller passer quelque tems chez sa Tante , qui demeuroid à quelques lieuës de là.

Mais la fortune , qui avoit d'autres vuës , mit un obstacle invincible à ce projet , en faisant naître l'accident que nous allons raconter.

C H A P I T R E I X.

A quelque chose , malheur est bon.

LA tendresse de *M. Western*, pour sa fille , augmentoit chaque jour avec les bonnes qualités qu'il découvroit en elle : ses chiens , même les plus chéris , se voyoient quelquefois forcés de céder à *Sophie* les tendres caresses de leur Maître. Mais , comme il ne lui étoit pas possible de gagner assez sur lui-même pour les abandonner, il trouva enfin , après y avoir ré-

fléchi mûrement ; un moyen capable de concilier de si chers intérêts. Ce fut d'engager sa fille à apprendre à monter à cheval , & à venir à la Chasse avec lui.

Sophie , pour qui les désirs de son pere étoient des Loix , quoiqu'elle n'eût aucun goût pour un exercice qu'elle croyoit trop violent pour elle , se soumit d'abord à sa volonté. Il est vrai qu'un autre motif , indépendamment de celui de l'obéissance , concouroit à la déterminer sans peine : elle espéroit que sa présence & ses insinuations, en calmant l'impétuosité du vieux Chasseur , préviendroient peut-être les accidens qui la faisoient trembler chaque jour pour la vie de son pere.

Ce qui pouvoit le plus la retenir , étoit la crainte de se rencontrer trop souvent avec *Jones*, qu'elle avoit résolu de fuir. Mais , comme la saison de la Chasse commençoit à tirer à sa fin , elle esperoit qu'une absence de quelque tems chez sa Tante , la délivreroit entie-

rement d'une passion qui la gênoit encore. Que dis-je ? elle se flattoit même d'être alors assez forte, pour pouvoir se retrouver à la saison prochaine avec *Tom*, sans le moindre danger pour elle.

Au retour de sa seconde chasse, au moment que précédant son père, elle étoit prête d'arriver au Château, le cheval fringant de *Sophie* qui avoit besoin d'un Cavalier plus ferme, s'avisa tout à coup de se cabrer, & de la secouer si vivement, qu'elle étoit prête à perdre les arçons, lorsque *Jones*, qui ne la perdoit point de vûe, accourut à son secours. Le fougueux animal, se sentant arrêté par la bride, après s'être cabré de plus belle, fit sauter la pauvre *Sophie* de dessus son dos, avec tant de violence, que c'étoit sans doute fait d'elle, si *Tom*, au risque de tout ce qui pouvoit en arriver, ne l'eût heureusement reçue dans ses bras.

Sophie étoit si effrayée, qu'elle fut longtems à pouvoir répondre à *Jones*, qui mouroit d'inquiétude qu'

elle ne fût blessée. Elle l'assura , en reprenant ses sens, qu'elle ne ressentait aucun mal ; & le remercia du zèle qu'il avoit marqué pour elle dans un péril aussi pressant. Je suis donc suffisamment récompensé , Madame , répondit *Jones*. Dût-il m'être arrivé de plus grands malheurs encore , je les aurois de bon cœur affrontés pour vous préserver de la moindre blessure.

Quel malheur , repliqua *Sophie* avec vivacité , vous est-il donc arrivé ! quoi , seriez-vous blessé ?

Ne vous effrayez point , Madame , repartit *Jones*, Dieu soit loué, je vous ai secouruë à tems ! après ce que j'ai craint , pour vous , pouvoit-il moins m'en coûter qu'un bras ?

Un bras ! s'écria *Sophie* , Ciel ! seroit-il cassé ?

Je le crois , Madame , répondit froidement *Jones* , mais souffrez que je vous remene au Château ; votre pâleur me fait trembler : la main qui me reste encore , est à votre service.

Sophie, voyant pendiller son bras gauche , tandis qu'il la foutenoit de l'autre , ne douta plus de la verité. Elle devint plus pâle , plus faisie de l'accident de *Tom* , qu'elle ne l'avoit été du sien même. Le frissonnement qui s'empara d'elle , étoit si violent , que notre Héros avoit peine à la soutenir ; & comme les agitations de l'esprit de cette aimable fille , n'étoient pas moins grandes que celles de son corps , elle ne put s'empêcher de témoigner à *Tom* , par la tendre langueur de ses regards , combien son cœur étoit sensiblement touché de tout ce qu'il souffroit pour elle.

M. Western , arrivant alors avec son monde , fut informé par *Sophie* de tout ce qui venoit d'arriver. Il embrassa , & remercia mille fois, les larmes aux yeux , le sauveur de sa fille.

Cet événement produisit un effet bien favorable pour notre Héros dans l'ame de *Sophie* : elle aimoit le courage ; elle trouva dans la façon dont *Jones* s'étoit ex-

posé pour la garantir d'une chute aussi dangereuse , que certaine. La qualité d'homme courageux eut de tout tems droit de plaire au sexe : on en donne plus d'une raison ; mais , je m'en tiens à celles de *Bayle* , qui attribue cette prédilection des femmes pour les gens braves , au violent amour qu'elles ont généralement pour la gloire ; souvent, à l'envie de dominer sur ceux qui dominent , ou sont dans le cas de dominer sur les autres ; & presque toujours , au sentiment intérieur de leur propre foiblesse.

Quoiqu'il en soit , cet événement fit grande impression sur *Sophie* ; & , après de très-exactes recherches , j'ai tout lieu de penser , que cette charmante créature n'en fit pas moins alors sur le cœur de *Jones* ; qui , pour dire la vérité , avoit commencé , depuis quelques jours , à devenir sensible au pouvoir vainqueur de ses charmes.

CHAPITRE X.

*Suite du précédent. Conversation de
SOPHIE avec sa femme de
chambre.*

EN arrivant chez son pere , *Sophie* qui s'étoit traînée jusquelà , avec grand'peine , tomba évanouïe dans un fauteuil. A force de liqueurs spiritueuses , elle revenoit à elle-même , lorsque le Chirurgien , que l'on avoit envoyé chercher pour *Jones* , entra dans l'appartement , & dit qu'il falloit absolument la saigner. *M. Western* fut du même avis ; & *Sophie* , toujours obéissante , quoique très-ennemie de la saignée , dont elle ne se sentoît aucun besoin , abandonna enfin son beau bras au disciple de *S. Cosme*.

Dès que l'opération fut faite , *Sophie* se retira dans son appartement , afin de ne pas retarder plus

long-tems celle qu'il falloit faire à Jones ; & c'étoit peut-être la principale raison de sa répugnance , à se laisser saigner. Mais, M. *Western*, lorsqu'il s'agissoit de sa fille , ne connoissoit personne , & n'avoit d'attention que pour elle. Quant au pauvre Jones , il ressembloit alors à la Statuë de la *Patience* , assise sur un monument , & souriant à la douleur. Le sang qu'il croyoit encore voir couler du bras de *Sophie* , lui faisoit presque oublier ses propres maux.

Son tour vint cependant ; & après avoir soutenu en héros, l'opération la plus douloureuse , il fut mis au lit chez M. *Werstern* , qui ne vouloit absolument pas permettre qu'on le portât chez M. *Alworthy*.

Mademoiselle *Honora* avoit assisté à son suplice. Elle fut bientôt mandée par sa maîtresse, qui brûloit d'être instruite de l'état du malade.

La femme de chambre , enchantée du courage de Jones , ne pouvoit tarir sur ses louanges : la bonté

de son caractère , les graces de sa figure , la blancheur même de sa peau , rien ne fut oublié.

Toute autre que Mademoiselle *Honora*, se seroit apperçue de l'effet que produisoit ce discours sur sa maîtresse ; mais ayant heureusement rencontré sa propre figure dans un miroir de l'appartement , la bonne femme de chambre n'avoit pu se perdre de vue pendant tout le cours de sa harangue , ni par conséquent songer à l'impres-
sion qu'elle faisoit sur le visage d'autrui.

Sophie eut donc le tems de se remettre ; & de dire , en souriant à *Honora* : en vérité , je te crois amoureuse de ce jeune homme ?...
moi , Madame , répondit - elle , moi amoureuse de lui ! je vous jure sur mon ame , sur mon honneur même , qu'il n'en est rien. Qu'il soit beau Prince tant qu'on voudra , qu'il plaise même à M. *Alworthy* d'en faire un Gentilhomme ; je suis ce que je suis : mes parens étoient du moins mariés , &

mon grand-pere étoit membre du Clergé. Non, non, Madame : tout beau, tout aimable qu'il est, je crois que mes parens ne me verroient pas de bon œil prendre les restes de *Moly Seagrim*.

J'admire votre impertinente audace, interrompit *Sophie* avec un sang froid composé, d'oser parler avec aussi peu de ménagement d'un ami de mon pere ! quant à la fille que je viens de nommer, je vous défends de jamais prononcer son nom, du moins en ma présence.

Honora, étourdie de cette réponse, chercha à réparer au plutôt sa sottise. Ce n'étoit, s'écria-t-elle, que l'indignation qu'elle avoit conçue contre *Moly*, pour avoir séduit *Jones*, qui l'avoit outrée contre cette fille. A l'égard de *Jones*, elle n'avoit que mille biens à en dire; elle avoit toujours soutenu son parti envers & contre tous ceux qui parloient de sa bâtardise. Il n'étoit pas possible, ajouta-t-elle, qu'avec un si bon cœur, un air si

noble ; une main aussi blanche ; il ne fût pas né véritablement Gentilhomme. Il mérite d'être aimé , sans doute ; aussi tout le monde l'aime , & Dieu permettra que tout se découvre un jour.

Sophie rioit de tems en tems , sous cappe , à certains endroits de cette Palinodie : ce qui étant interprété favorablement par Mademoiselle *Honora* , encouragea cette fille à s'écrier tout-à-coup, qu'elle en avoit bien d'autres à dire , si elle ne craignoit pas d'offenser sa maîtresse.

Qu'as-tu donc à me dire ? répondit *Sophie* toute émuë ; parle , je te l'ordonne , & je t'en prie.

Ah , Madame ! quoiqu'il n'y penfât point à mal. . . . Ce récit vous offenseroit peut-être ; & j'en serois au désespoir !

Finis donc ; je le veux , répartit vivement *Sophie* , je ne prétens pas que tu me caches rien.

Eh bien , Madame , je vous dirai donc , puisque vous le voulez , que M. *Jones* étant entré un jour

de la semaine passée dans une chambre où j'étois à travailler ; & qu'ayant apperçu votre manchon sur une chaise , ce même manchon que vous me donnâtes avant-hier.... il s'en faisit , mit ses mains dedans & le baïsa.... ah , Madame ! je ne vis jamais un pareil baïser ! j'imagina , interrompit *Sophie* , qu'il ignoroit que le manchon fût à moi ?

Ecoutez , Madame , vous sçauvez tout. Il continuoit à baïser ce manchon , avec une ardeur que je ne sçaurois exprimer , en répétant à chaque fois , que c'étoit le plus joli manchon du monde..... mais , dis-je , qu'a-t'il donc de si distingué aujourd'hui ? vous l'avez déjà vu cent fois dans les mains de *Sophie*.... hélas ! oui , s'écria-t'il ; mais quand on est auprès de *Sophie* , est-il rien de beau qu'elle même ? ce n'est pas tout encore , Madame ; mais daignez ne pas vous fâcher , car encore un coup , le pauvre garçon n'y pensoit point à mal !

Un jour que vous étiez au clavier , pour amuser votre papa ,

M. Jones étoit assis dans la chambre voisine , & paroissoit mélancolique. Qu'avez-vous donc , lui dis-je ? pourquoi cet air rêveur ? gage que je lis dans votre pensée?... hélas, dit-il, on se réveillant tout-à-coup comme d'un songe , à quoi puis-je penser en écoutant & en contemplant ta belle maîtresse?... O ma chere *Honora* ! heureux , & mille fois heureux, le fortuné mortel !.... un soupir arrêta le reste , & son haleine étoit plus douce qu'un bouquet. mais ne vous fâchez pas au moins, Madame ! car le pauvre garçon n'y pensoit point à mal ; & j'espère que vous voudrez bien tenir ceci secret. Je vous dirai même , qu'il m'a donné un bel écu, pour n'en jamais ouvrir la bouche ; & qu'il me l'a fait jurer sur un livre : mais je suis presque sûre , que ce n'étoit pas la *Bible* ; ainsi je puis parler.

Jusqu'à ce que les Peintres aient trouvé un plus beau rouge que le vermillon , je ne dirai rien des couleurs de *Sophie* , pendant le dis-

cours de la femme de chambre.

Ho....nora , dit-elle , si vous me pro....mettez de ne me plus parler de tout ceci.... & de n'en jamais rien dire à personne ; je ne vous trahirai point..... je veux dire , que je ne ferai plus fâchée contre vous.... mais , je crains votre langue : prenez-y-garde , ma fille , vous lui donnez souvent trop de liberté. Ceci peut venir aux oreilles de mon pere , & le fâcher contre M. *Jones* , qui comme vous le dites fort bien , n'y pense sans doute pas à mal ; car je serois bien fâchée moi-même , si je pouvois penser qu'il osât.... ah ! Madame ! s'écria la femme de chambre , vous lui rendez justice : il est incapable d'oublier ce qu'il vous doit ; comme moi , de révéler jamais de pareils secrets.... hélas , le pauvre garçon étoit si hors de lui-même , qu'il y auroit bien de l'injustice à lui en vouloir..... mais , pardon encore une fois , Madame : j'aime-rois mieux me couper la langue , que de vous offenser !... Achève,
répli-

répliqua Sophie, après ce que tu m'as déjà dit, je puis tout entendre, sans en être émuë.

Eh bien, chere *Honora*, dit-il, tu vois l'état où je suis (c'étoit quelques jours après m'avoir donné l'écu, ajouta la Duëgne) mais ne crois pas que je sois assez lâche, assez téméraire pour la jamais regarder autrement que comme une Déesse, que comme l'objet de mon culte aussi respectueux que secret, jusqu'au dernier jour de ma vie!...

Voilà tout, Madame; voilà du moins tout ce que ma mémoire me fournit quant à présent; & ce qui m'intéresse pour lui, en vous en rendant compte, c'est la certitude où je suis que ce tendre jeune homme n'y pense point à mal.

Je suis enfin convaincuë, *Honora*, que tu m'es véritablement attachée, dit Sophie en se levant; Tu m'avois mise en colere l'autre jour, quand je te donnai ton congé; si tu veux rester avec moi, tu en es la Maîtresse, & tu feras bien.

Honora, charmée d'être rentrée

en grace , remercioit *Sophie* , & lui promettoit une fidélité inviolable , lorsque la cloche sonna pour le dîner , & obligea *Sophie* de se rendre auprès de son pere.

Fin du quatrième Livre.





L'ENFANT TROUVE.

LIVRE CINQUIÈME.

*Contenant l'espace d'un peu plus de
six mois.*

CHAPITRE PREMIER.

*Visites faites à JONES. Pâturage pour
ceux qui ont un cœur.*

NOtre Héros malade , reçut beaucoup de visites , qui ne l'amuserent pas toutes. M. *Alworthy* ne passoit pas un jour sans le voir ; mais , quoiqu'il le plaignît sincèrement , & qu'il fût très-satisfait de la galanterie courageuse qui avoit occasionné sa blessure , il crut pourtant cette occasion favorable pour rappeler *Tom* à une

conduite plus régulière que celle qu'il avoit tenue jusque-là. Aussi le bon Seigneur ne perdit-il jamais le moment , surtout quand *Jones* souffroit moins , de lui représenter tendrement combien il avoit de torts à réparer ; & à lui faire entendre , que le bonheur de sa vie , étant attaché à sa conduite future , il ne pouvoit penser trop sérieusement à dissiper les impressions que ses égaremens avoient fait naître dans l'âme d'un bienfaiteur , qui seroit au désespoir d'être forcé d'abandonner ce titre.

Tuakum même le venoit voir assez assidûment , & pensoit qu'un malade étoit plus propre à être prêché , qu'un autre. Aussi as-fommoit-il l'Infortuné *Tom* des sermons les plus durs , les plus ennuyeux , & dont la conclusion étoit toujours , que la rupture de son bras étoit un juste châtiment du Ciel pour tous les crimes qu'il avoit commis ; & que , sans un prompt repentir (si tant est que *Jones* en fût capable) il le voyoit dé-

ja menacé dans ce monde , & dans l'autre , des supplices réservés aux plus grands scélérats.

Square, parloit tout différemment. Un bras, ou quelque autre membre de moins, disoit-il, n'étoit pas digne l'attention d'un homme sage : il lui suffisoit, pour sa consolation , de réfléchir sur les misères attachées à l'humanité ; de songer, que le plus juste des hommes étoit exposé aux accidens de la vie , comme le plus pervers ; que c'étoit enfin abuser des termes, que d'appeller maux, ou peines , tout ce qui ne troubloit pas *l'ordre général & éternel des choses*.

M. *Blifil*, rendoit rarement visite à *Tom*, & jamais seul. Ce vertueux jeune homme paroissoit cependant s'intéresser à son infortune : mais, avoit soin de faire entendre , qu'il craignoit l'intimité avec un sujet d'un aussi dangereux commerce ; & citoit modestement , à ce propos , le proverbe de *Salomon* contre la mauvaise compagnie. Il n'étoit pourtant pas si rigoureux que *Tuakum* : il osoit mê-

me concevoir quelque espérance de conversion de la part de *Jones*. L'inexprimable bonté de M. *Alworthy*, devoit, disoit-il, toucher le cœur de *Tom*; s'il n'étoit pas endurci dans le vice, & absolument indigne que quelqu'un à l'avenir s'intéressât pour lui.

Pour M. *Western*, il passoit dans la chambre de *Jones* tous les momens qu'il déroboit à la chasse, & à la bouteille, & combloit le malade de tendresse & d'amitié.

Dès que *Tom* fut en état de se lever, il lui amena *Sophie*; & la vue de cette aimable objet hâta si fort la convalescence de notre malade, qu'il fut bientôt en état de descendre dans la salle, & de passer quelquefois jusqu'à deux heures entières auprès du Clavecin de *Sophie*, qui se plaisoit à l'amuser avec les plus beaux airs modernes: à moins qu'il ne plût à M. *Western*, de les interrompre tout à coup; pour faire jouer le vieux *Sir Simon*, ou quelque autre piece de cette force.

Il est vrai que *Sophie* avoit un soin extrême de s'observer auprès de *Tom* : mais , quelque scrupuleuse que fut son attention , il lui échappoit de tems en tems des marques de tendresse , qui quoiqu'imperceptibles aux yeux indifférens , n'étoient jamais totalement perduës pour *Jones*. L'interêt qu'il avoit à étudier tous les mouvemens de *Sophie* , le rendoit si attentif , qu'il fut bientôt dans le cas de ne pouvoir se dissimuler à lui-même que cette aimable fille avoit quelque penchant pour lui.

Lorsqu'il fut totalement affermi dans cette pensée , il se trouva dans un état si violent , que tout autre tempérament que le sien (surtout dans le cas où il étoit) en eût sans doute éprouvé des suites dangereuses. Il étoit pénétré de tout le mérite de *Sophie* ; il aimoit éperduëment sa personne , il admiroit ses bonnes qualités ; il chérissoit tendrement la bonté de son cœur. Mais , comme il n'avoit réellement jamais conçu la moindre idée de la

posséder un jour, ni jamais accordé l'ombre de l'indulgence à son inclination, la passion qu'il se trouva avoir pour elle étoit beaucoup plus forte qu'il ne l'avoit pensé lui-même. Son cœur enfin ne lui révéla tout son secret, qu'au moment même où *Tom* se crut assuré que sa charmante Maîtresse avoit en effet quelque retour pour lui.

CHAPITRE II.

Second service , pour les mêmes gens.

L'Etat violent où se trouva *Jones*, après cette découverte, étoit causé par les réflexions douloureuses qui se présentent en foule à son esprit. Il étoit fort éloigné de croire que le penchant de *Sophie* pût jamais assez prévaloir sur le cœur de cette fille pour l'aveugler jusqu'au point de consentir à faire le bonheur d'un amant si peu digne d'elle. En sup-

posant même que son espoir dût ne point trouver d'obstacles de la part de la fille , n'étoit il pas bien sûr d'en trouver d'insurmontables de la part du pere ? Ce pere , quelque Gentilhomme très-campagnard dans ses amusemens , étoit parfaitement homme du monde dans tous les cas où il s'agissoit de sa fortune. Ce pere , aimoit passionnément sa fille ; il lui avoit dit cent fois , à table , que sa plus chere ambition étoit de la voir un jour l'épouse du plus riche Seigneur de la Comté. *Jones* auroit-il été assez vain , assez stupidement fat pour se flatter , quelque amitié que M. *Western* eût pour lui , de le voir consentir à sacrifier toutes ses brillantes espérances à la passion ridicule d'un jeune homme sans naissance , & sans biens ? Et si ce consentement ne pouvoit jamais être espéré , sans extravagance , n'étoit-ce pas être bien ingrat , n'étoit-ce pas violer bien bassement les loix de l'hospitalité que d'entretenir la passion d'une fille adorable à l'insçu de son pere , & de

risquer à faire le malheur de tous les deux ?

Si *Tom* envisageoit toutes ces conséquences , avec une espece d'horreur , combien ne fut-il pas plus effrayé en songeant aux nouveaux reproches qu'il risquoit à s'attirer de la part de *M. Alworthy* ! Ignoroit-il combien l'apparence même de la trahison, ou de la lâcheté , étoit capable de blesser la noblesse de son âme , & de rendre pour jamais le coupable odieux à ses yeux ?

Tant de difficultés invincibles l'eussent jetté dans le désespoir, si le souvenir d'une autre femme ne s'étoit offert tout à coup à sa pensée.

La tendre *Moly* avoit-elle mérité son sort ? Il lui avoit juré une constance éternelle ; elle avoit mille fois fait vœu de ne pas survivre à l'infidélité de son Amant ! *Tom* la voyoit dans les bras de la mort ; il étoit l'auteur de sa perte ; il connoissoit la haine de tous les voisins pour cette malheureuse fille , & tous les maux qu'elle avoit à es-

fuyez de la jalousie de ses propres sœurs ! Il se peignoit tout ce qu'elle avoit du souffrir, depuis que son accident le retenoit chez *M. Western* : il ne pouvoit se pardonner d'avoir payé tant d'amour de tant d'ingratitude ! La pitié exagère tout : *Moly* se présenta aux yeux de son cœur mille fois plus aimable, plus fidèle, & plus tendre que jamais. Ce tourbillon d'idées échauffa tellement la tête de *Jones*, qu'il passa une très-mauvaise nuit : le résultat de ses réflexions fut, de retourner à *Moly*, & d'oublier totalement *Mlle Western*.

Il persista dans cette résolution tout le lendemain jusqu'au soir, travaillant de la meilleure foi du monde à déraciner *Sophie* de son cœur. Il y seroit peut-être même parvenu, si *Mlle Honora*, le sçachant tout seul dans sa chambre, n'étoit venu lui faire une visite.

Devinez, dit-elle en entrant, où j'ai été aujourd'hui ? je vous le donne en mille.

Après avoir deviné longtems en-

vain, & effuyé un très-long *bavardage* de la part de la femme de chambre, qui laissoit sous-entendre qu'il s'agissoit de quelque chose d'important pour lui, *Jones* la pressa tant, que la discrète *Honora*, après s'être assurée de sa parole, voulut bien livrer son secret à notre héros.

Vous sçavez donc, (lui dit *Honora* mystérieusement) que ma maîtresse m'a envoyée chez *Moly Seagrim*, pour voir par moi-même si cette fille ne manquoit de rien : cette commission n'étoit pas trop de mon goût ; mais que faire ? les domestiques sont faits pour obéir.... ah ! mon cher M. *Jones*, comment avez-vous pû vous encanailler ainsi ?.... ma maîtresse voulut pourtant que j'y allasse, & que je lui portasse du linge & quelques autres nippes.... elle est en vérité trop bonne. Un pareil bagage seroit bien mieux à *Bridwel*.... quoi ? (interrompit *Jones*) ma *Sophie* est assez généreuse !.... oui, oui, votre *Sophie*, reprit *Honora*, oui votre *Sophie*

elle-même ; mais si vous sçaviez tout , vous seriez bien plus étonné.... si je sçavois tout , répliqua *Jones* ; ah daignez vous expliquer !... j'entends ce que j'entends , répondit *Honora*.... en vérité , si j'étois ce qu'est *M. Jones* , je leverois les yeux un peu plus haut , que sur une gredine telle que sa *Moly Seagrim*.... vous souvient-il du jour que vous caressâtes le manchon de ma maîtresse avec tant de plaisir ?.... quoi ! le lui auriez-vous dit ? s'écria *Jones* , en rougissant.... si je l'ai dit , répondit *Honora* , il ne vous reste qu'à m'en remercier. Le plus puissant *Lord* d'Angleterre se croiroit trop heureux , s'il sçavoit..... mais j'ai grande envie de ne pas vous le dire.

Jones redoubla la vivacité de ses instances , & *Honora* qui avoit autant d'envie de parler , que l'autre d'entendre , continua ainsi.

Apprenez enfin , puisque vous voulez le sçavoir , que ma maîtresse m'avoit donné ce même manchon que vous aimiez tant. Elle en avoit

un autre beaucoup plus beau : mais, deux jours après que je lui eus raconté toute votre histoire , *Honora* , me dit-elle , *mon nouveau manchon me déplaît.... il est si gros.... si maussade , que je ne puis le voir. jusqu'à ce que j'en trouve un autre à mon goût , rends-moi le vieux , & prends celui-ci....* Car elle est si bonne Demoiselle , qu'elle rougiroit de donner pour reprendre : oh ! c'est de quoi je puis vous répondre... Ce manchon , enfin , puisqu'il faut tout vous dire , n'est jamais sorti de son bras ; & je parierois ma tête , qu'il a été baisé mille & mille fois en secret ! ... La conversation fut interrompue en cet endroit par *M. Western* , qui venoit lui-même inviter *Jones* à descendre au Clavecin.

Sophie parut ce Soir aux yeux de *Jones* beaucoup plus belle que jamais : il est vrai que le manchon en question étoit passé dans son bras droit.

Elle jouoit l'air le plus chéri de son pere , qui étoit appuyé der-

rière sa chaise, & ravi de l'entendre, lorsque le manchon retombant tout à coup sur les doigts de *Sophie*, la mit hors de mesure. Notre fougueux Gentilhomme fut si picqué de cet accident, que le manchon arraché du bras de sa fille, & régalé d'une Epithète un peu cavaliere, fut sur le champ jetté au feu. *Sophie*, épouvantée, ne fit qu'un saut du Clavecin à la cheminée, & le sauva des flammes.

Cet incident paroîtra peut-être peu important à plusieurs de nos Lecteurs; cependant tout frivole qu'il est, il produisit un si grand effet sur le pauvre *Tom*, que nous nous sommes crûs obligés de le rapporter. Un Historien judicieux n'obmet jamais les moindres circonstances: ce sont souvent d'elles que naissent les plus grands événemens. Il sçait, que le monde doit être considéré comme une vaste machine, dont les grandes rouës ne reçoivent leur mouvement que des petites; & qu'il en

est de cette espece , qui ne sont pas faites pour être vuës par tous les yeux.

Ainsi , ce que tous les charmes de l'incomparable *Sophie* , ce que la brillante douceur de ses yeux , l'harmonie de sa voix , les graces de sa personne , la beauté de son ame , & ses tendres dispositions n'avoient pu faire pour conquérir absolument le cœur de *Jones*.... fut opéré par un manchon !

Ce cœur , ainsi que certaine forteresse , fut en cet instant pris par surprise. Toutes ces considérations d'honneur & de prudence , que notre Héros , ainsi qu'un militaire habile , avoit placées en avant pour défendre les avenues de ce même cœur , désertèrent leurs postes ; & l'amour Vainqueur entra Triomphant dans la Place.



C H A P I T R E III.

Grand incident.

A Mour ! Amour , qui peut te résister ? ... Il restoit pourtant encor dans l'ame de *Tom Jones* des sentimens de pitié pour *Moly* , qu'il ne cherchoit point à combattre , mais qui ne troubloient pas moins son repos : il avoit encor pour cette fille une sorte d'amour de reconnoissance qui ne lui permettoit pas de l'abandonner dans la situation où lui-même l'avoit mise ; & la délicatesse de ses sentimens pour *Sophie* ne lui permettoit pas non plus de manquer à ce qu'il croyoit lui devoir. Comment faire ?

A force d'y rêver , il crut enfin qu'il pourroit peut-être s'acquitter envers *Moly* , au moyen de quelque argent. Du caractère violent & tendre dont il connoissoit cette fille , il s'attendoit bien à voir sa

proposition rejetée , de prime abord , avec tout l'appareil du désespoir. Mais , comme elle étoit vaine , il espéra que l'offre d'une petite fortune qui la mettroit tout d'un coup au-dessus de ses égales , pourroit , en flattant son ambition , la rendre moins sensible à la perte de son Amant.

Fondé sur cet espoir , un jour que M. *Western* étoit à la chasse , *Jones* le bras en écharpe , sortit du Château sans être vu , & s'achemina chez *Moly*. La mere & les sœurs , qu'il trouva prenant leur thé , lui dirent d'abord qu'elle étoit sortie. Mais la sœur aînée , quelques instans après , lui fit signe en souriant malicieusement , que *Moly* étoit en haut , & couchée. Il y monta La porte étoit fermée en dedans ; on le fit attendre longtems : on ouvrit enfin , en s'excusant sur ce qu'on étoit profondément endormie.

Moly fut longtems à pouvoir exprimer les sentimens que la vuë inespérée de *Tom* produisoit en elle ,

après une si longue absence.

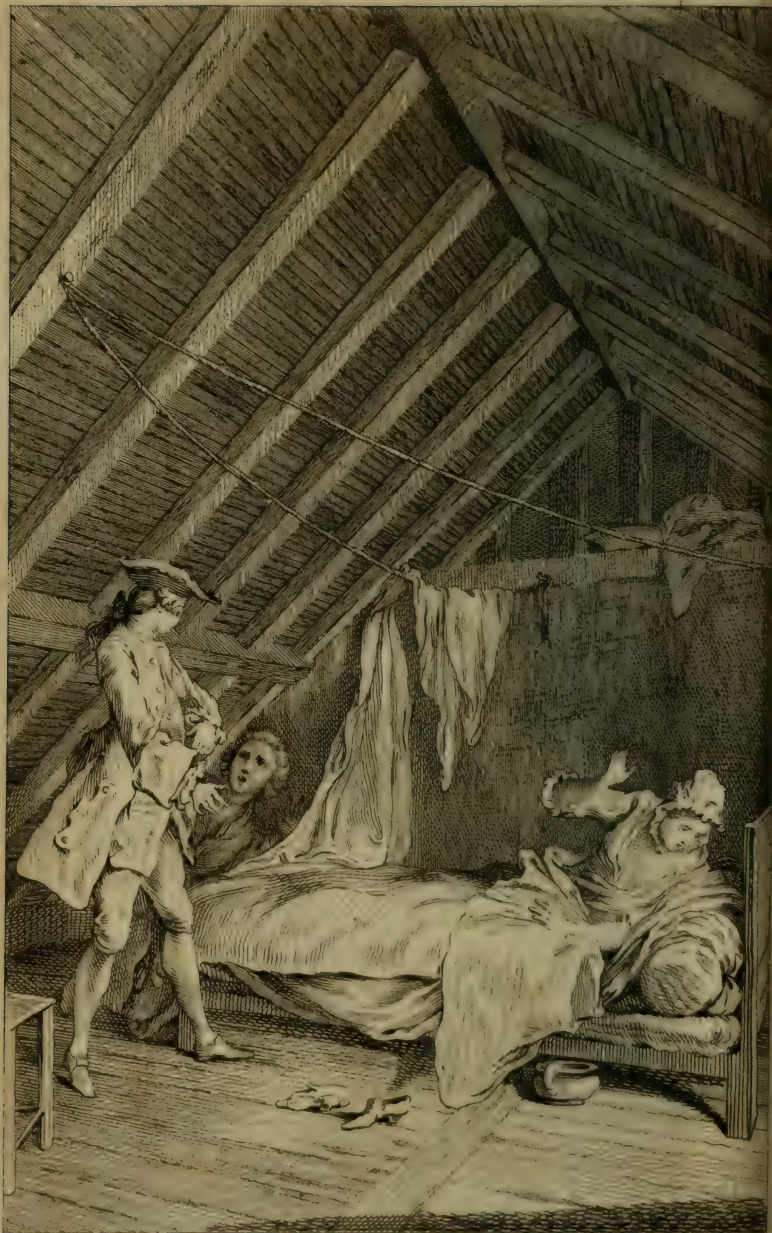
Quand les premiers transports furent calmés, *Tom* fit tomber par degrés la conversation sur les conséquences fatales d'un plus long commerce entr'eux. Il rappella à *Moly* le courroux, les défenses terribles de M. *Alworthy*, & la ruine certaine qui les menaçoit tous deux, si ce Seigneur venoit à apprendre qu'ils se vissent encore. Il lui peignit toute la douleur qu'il avoit de la perdre; & termina son discours, par lui offrir de quoi se former un établissement solide avec quelqu'un de ses égaux, qui, à l'aspect de sa fortune, se croiroit encore trop heureux de l'avoir pour femme.

Moly, frappée d'étonnement, resta quelques instans muette; bientôt, elle fondit en larmes.... Quel coup pour une amante! Ses sanglots redoublés lui laissoient à peine l'usage de la voix. Ses regards étoient attachés sur *Jones*: l'amour & le desespoir y étoient peints; ceux de *Jones*, fixés sur la terre, n'osoient se relever jusques sur elle....

Cette situation trop pénible pour tous les deux , & surtout pour *Moly*, ne pouvoit durer longtems. Cette Amante furieuse éclata en reproches : rien de tout ce que la rage & l'amour trahi peut inspirer à une femme contre l'indigne objet de sa tendresse ne fut oublié pour accabler le malheureux *Tom*. Cet Amant trop foible contre un tel orage , & déjà pressé par ses remords , alloit peut-être tomber aux pieds de son infortunée *Moly* , lorsqu'un mouvement impétueux de cette fille (qui par parenthèse étoit toujours couchée) fit tomber un morceau de tapisserie qui montra à *Tom* un spectacle auquel il n'étoit pas plus préparé que le Lecteur.

Ce morceau de tapisserie , mal attaché au haut du plancher , servoit de rideau au pied du lit de *Moly* , & cachoit un petit réduit où cette fille ferroit ses hardes. Soit que ses pieds se fussent embarrassés dans ce rideau , soit que *Jones* , sans y penser , l'eût un peu





H. Gravelot. pin.

J. P. Boquer. sc.

trop tiré , jugez de sa surprise , lorsque la chute de ce même rideau offrit à ses regards , qui ? le lira-t-on sans douleur , & puis-je l'écrire sans honte ? ... Le Philosophe *Square* ! & dans la posture la plus ridicule (à cause de la petitesse du lieu) qu'il soit possible d'imaginer.

La situation de nos trois personnages exige un pinceau plus énergique que le mien. *Square*, dans un deshabillé cynique , tapi dans son trou , fixant de grands yeux effrayés sur *Jones* ; *Moly* tremblante , & la tête cachée dans ses couvertures ; *Jones*, les bras levés , la bouche ouverte ; voulant parler , & ne sachant que dire , ne présentent qu'une foible esquisse de ce tableau.

Jones rompit enfin le silence : mais ce fut par un long-éclat de rire. Il se leva ensuite , & présenta poliment la main à *Square* pour l'aider à sortir de sa retraite.

M. *Square* rappelant alors toute sa philosophie , pour surmonter sa confusion , regarda *Tom* d'un air grave , & lui dit , vous triompez ,

Monfieur!... vous jouiffez déjà du plaifir que cette occafion vous offre de me perdre dans l'efprit du monde. Je n'ai pourtant point corrompu l'innocence ; mais les apparences font contre moi , & je fens tous vos avantages. Si vous aviez moins droit de me haïr , j'offerois peut-être... | arrêtez ! (s'écria *Jones*) laiffez-moi du moins le mérite de prévenir votre demande , & de vous prouver combien la vengeance a peu d'attraits pour moi. Ce n'eft pas vous dont j'aurois ici plus de droit de me plaindre ; ne craignez rien ni l'un ni l'autre. Agiffez-en bien avec cette fille , & foyez sûr de mon filence. Vous , *Moly* , foyez , s'il fe peut , fidelle à votre Amant : j'oublierai , en ce cas , votre inconfiance , & vous pouvez même compter fur tout le bien que je pourrai vous faire.

Ces mots font à peine achevés , que le Héros trop généreux pour attendre des remercimens , part & revole au plutôt chez M. *Western*.

Square , fort content du tour qu'avoit pris cette aventure , s'attacha d'abord à consoler *Moly* , qui ne pouvoit lui pardonner d'avoir profité de la longue maladie de *Jones* , pour la rendre infidelle à un Amant qu'elle chérissoit toujours. Cependant les caresses , & mieux encore l'argent de *Square* , aiderent bientôt à la consoler de cet événement.

C H A P I T R E IV.

Premieres approches.

J*Ones* , bien guéri de la foiblesse qu'il avoit eue pour *Moly* , tant par ce qu'il avoit vû lui-même , que parce qu'il apprit encore quelques jours après sur le compte de cette fille de la part de sa sœur , n'en étoit pas plus tranquile par rapport à ses sentimens pour *Sophie*. Son cœur affranchi de tous autres liens , étoit totalement à

elle ; il étoit même assuré de n'être point haï. Mais cette certitude n'adoucissoit pas son désespoir , quand il réfléchissoit sur le peu d'apparence d'obtenir jamais le consentement de M. *Western* pour une alliance aussi disproportionnée. Cette pensée accablante , qui le tourmentoit nuit & jour , influa bientôt sur son tempérament : il perdit toute sa gayeté , ne chercha plus que la solitude , & s'abandonna entièrement à la sombre mélancolie de ses idées. Il chercha même à fuir *Sophie* ; & lorsque le hasard le rapprochoit d'elle , il affectoit une réserve si sévère , dans ses discours & dans ses démarches , que *Sophie* eût pû le croire absolument guéri de sa passion , si les tendres regards & les soupirs forcés de *Jones* n'eussent à chaque instant démenti l'extérieur de sa conduite.

Sophie eut d'autant moins de peine à démêler ce qui se passoit dans le cœur de son Amant , que le sien propre étoit en proie aux mêmes agitations. Cette découverte fut
encore

encore favorable à *Jones* ; elle ajouta la plus haute estime à l'amour que *Sophie* avoit déjà pour lui ; & ce dernier sentiment , presque toujours suivi de celui de la pitié , acheva d'enflamer son cœur de la tendresse la plus vive.

Ces deux Amans se promenoient un jour dans le jardin , chacun dans une allée aboutissant au canal où *Jones* avoit jadis manqué de se noyer , pour sauver l'oiseau de *Sophie* : elle aimoit cet endroit , & alloit souvent y rêver seule. Ils se rencontrèrent ; & ils étoient déjà face à face , avant qu'aucun des deux se fût apperçu de l'approche de l'autre.

Après les politesses d'usage , & quelques propos vagues , auxquels le trouble & la confusion des Parties ne permettoit pas plus de suite, *Sophie* jettant les yeux sur le canal, ne put s'empêcher de rappeler à *Jones* le risque qu'il avoit autrefois couru , pour lui rendre un léger service.

Hélas , Madame , répondit *Jos*
Tome I. I

nes , j'eusse été sans doute trop heureux , si le canal eût été plus profond : cet instant m'eût affranchi de tous les maux que me préparoit ma triste destinée !..... Ah , que me dites-vous ? répliqua *Sophie* , Se peut-il que vous le pensiez ? Ce mépris affecté de la vie n'est , sans doute , qu'un excès de votre complaisance pour moi : vous voulez que je vous sois moins obligée d'avoir , à mon sujet , déjà deux fois hazardé vos jours. Craignez , hélas , craignez plutôt pour la troisième !....

Ces derniers mots étoient accompagnés d'un sourire & d'un regard si tendre , que *Jones* en fut pénétré. Il répondit , en soupirant , que cette crainte ne pouvoit plus rien prévenir. De là , jettant sur elle un coup d'œil fixe & languissant : ah , *Sophie* , s'écria-t'il ! pouvez-vous souhaiter que je vive ? Pouvez-vous me haïr à ce point ?... *Sophie* , les yeux en terre , répondit , après avoir hésité quelque tems.... non , M. *Jones* , non , je ne

vous hais pas.... ah ! s'écria *Jones* ,
 ai-je pu méconnoître un cœur auf-
 si céleste que le vôtre ? ai-je pu
 me défier des sentimens de l'incom-
 parable *Sophie* ?... Ciel ! quel bon-
 heur , de pouvoir me flatter.... ar-
 rêtez , Monsieur , lui dit *Sophie* in-
 terdite , je ne vous entends pas.....
 je ne puis rester ici plus long-tems...
 vous ne m'entendez pas ? je vous
 aurois donc offensée ! (interrom-
 pit *Jones* , la larme à l'œil , & hors
 de lui-même) moi , je vous aurois
 offensée ! auriez-vous pu m'en
 soupçonner ?..... votre rencontre
 imprévuë..... le trouble de mon
 cœur..... au nom du Ciel , par-
 donnez-moi ! pardon , pardon ,
 Madame ! la seule idée d'avoir pu
 vous déplaire..... suffit pour m'ar-
 racher la vie.... vous me surprenez
 de plus en plus , lui dit *Sophie* : sur
 quoi donc pensez-vous m'avoir
 offensée ?..... Hélas , reprit *Tom* ,
 la crainte produit souvent l'extra-
 vagance ; & je ne connois d'autre
 crainte que celle de vous avoir
 irritée contre moi ! que puis-je

donc vous dire encore ?.... ah ! détournez de moi ce regard sévère : il suffit pour m'anéantir... condamnez mes yeux.... condamnez vos charmes..... ce sont eux seuls qui m'ont perdus.... qui m'ont fait oublier ce que je suis..... vous en serez bientôt vengée.

Le transport de *Jones* l'avoit précipité aux pieds de *Sophie*, dont la situation n'étoit pas plus tranquille.... *M. Jones*, lui dit-elle, d'une voix entre-coupée, j'affecterois vainement de ne pas vous entendre : je ne vous entens que trop bien ! mais, au nom du Ciel, si vous avez quelque affection pour moi, souffrez que je retourne au Château.... puissai-je être en état d'y arriver !

Jones, qui pouvoit à peine se soutenir lui-même, lui offrit son bras, qu'elle consentit d'accepter, pourvû qu'il lui promît de ne plus continuer cette conversation. Il se soumit à tout, pourvû que *Sophie* promît aussi d'oublier ce que la violence de son amour avoit

fait éclater malgré lui. *Sophie* n'attacha ce pardon qu'à la conduite future de *Jones* ; & c'est ainsi que nos jeunes Amans , tous deux tremblans , & tous deux charmés l'un de l'autre , arriverent au Château.

Sophie se retira dans son appartement , où le secours de Mlle *Honora* , & l'Eau de la *Reine d'Hongrie* calmerent peu à peu ses sens. Le pauvre *Jones* , au contraire , étoit attendu par une mauvaise nouvelle , qui va changer toute la scène de cette Histoire , & qui par conséquent mérite un chapitre particulier.

C H A P I T R E V.

Maladie de M. ALWORTHY.

Monsieur *Alworthy* , depuis l'accident de *Jones* , avoit négligé un rhume , qui ayant dégénéré en fluxion de poitrine , l'avoit enfin forcé de se mettre au

lit, & d'appeller le Medecin:

Soit par hazard, ou autrement, le danger n'ayant fait que s'accroître de jour en jour depuis l'arrivée de l'Esculape campagnard, ce bon Seigneur, toujours prêt à tout événement, avoit jugé à propos de convoquer sa famille auprès de lui. On avoit dépêché un exprès à Madame *Blifil*, qui étoit allée depuis quelque tems à Londres; & un autre, avec une voiture pour *Jones*, convalescent chez M. *Western*.

Jones, en arrivant chez M. *Alworthy*, trouva toute la famille, à l'exception de Madame *Blifil*, assemblée autour du lit de ce Seigneur. Il venoit de leur faire part de son testament, par lequel il avoit institué M. *Blifil* pour son heritier, à charge de quelques legs assez considerables pour *Tuakum*, pour *Square*, & pour ses principaux domestiques. Quant à *Tom Jones*, M. *Alworthy* lui avoit fait un assignat particulier de 500 livres sterlin de revenu annuel, &

de mille livres une fois payées.

Les cris & les pleurs de *Bliss* prosterné aux pieds du lit de son oncle , étoient si bruyans , que la voix de *Tom* , encore plus affligé du danger de son bienfaicteur que sensible à la fortune qu'il recevoit de lui , eut peine à percer jusqu'au malade. La foiblesse de M. *Alworthy* , & les représentations du Medecin , ne lui permettoient pas de leur parler si long-tems. Un domestique vint alors annoncer, qu'un Procureur arrivé en toute diligence de *Salisbury* , & qui avoit à parler en particulier à M. *Alworthy* , demandoit audience. Ce Seigneur chargea son neveu de l'entendre , n'étant plus en état de se mêler d'affaires ; & congédia la compagnie , dans l'espoir de pouvoir prendre quelques instans de repos.

En sortant de son appartement , *Tuakum* & *Square* également mécontents du legs que leur avoit laissé M. *Alworthy* , se prirent de querelle. Mille livres sterlin , une fois

payées , n'offroient aux yeux du Pédagogue qu'une récompense très-modique pour les soins qu'il avoit daigné prendre de l'éducation de deux enfans. *Square* trouvoit ce legs exorbitant pour un petit précepteur tel que *Tuakum* , déjà aux gages de M. *Alworthy* : tandis que lui-même , homme de condition , & qui n'étoit chez ce Seigneur qu'à titre d'ami , ne se voyoit gratifié que d'un legs pareil à celui d'un pédant !

Les paroles commençoient à s'élever entre ces deux personnages , lorsque M. *Blifil* , arrivant avec un air consterné , leur apprit, que l'express envoyé de *Salisbury*, venoit de lui annoncer la mort de sa mere. A cette nouvelle , les deux Docteurs se réunirent pour consoler leur disciple , l'un par les motifs de la vertu , l'autre par ceux de la Religion.

Il fut ensuite agité entr'eux, sçavoir s'il étoit à propos , ou non , d'instruire M. *Alworthy* de cet événement. Le Medecin, entrant alors,

fut pour la négative : c'étoit risquer , sans nécessité , d'accabler le malade ; il ne pouvoit y consentir. M. *Blifil* objectoit une promesse solennelle faite de sa part à son Oncle , de n'avoir jamais rien de caché pour lui , quelque chagrin que M. *Alworthy* dût en recevoir. Ce seroit , disoit-il , manquer essentiellement à ma promesse , & m'exposer à encourir la juste indignation de mon Oncle , au cas que le Ciel le guérissse , comme j'ose encore m'en flatter. La crainte d'un mal , quel qu'il soit , ne doit jamais faire cacher la vérité.

Tuakum & *Square* , enchantés de la sagacité de leur disciple , ne pouvoient manquer d'être de cet avis. Ils l'appuyèrent si fortement , que le Médecin se vit forcé de s'y ranger , & de passer avec M. *Blifil* dans la chambre du Malade , à qui ce dernier , les yeux en larmes , fit part de sa nouvelle.

M. *Alworthy* la reçut avec constance & résignation. Il laissa pourtant tomber quelques larmes , &

demanda à parler au Messager : mais *Blifil* l'assura qu'il n'avoit pas été possible de l'arrêter un instant, à cause des affaires pressantes dont il disoit être chargé.

C H A P I T R E V I.

Fête interrompuë.

LE Lecteur s'étonne sans doute que nous ayons perdu notre Héros si longtems de vuë. Il étoit resté dans la chambre de M. *Alworthy*, qu'il n'avoit pû se résoudre à laisser seul avec sa garde. Il avoit été témoin, & indigné de l'indiscrétion de *Blifil* lorsqu'il étoit venu annoncer à ce bon Seigneur la mort de sa mere ; & très-peu s'en étoit salu qu'il n'eût brusqué son grave condisciple.

Cependant M. *Alworthy*, après avoir été condamné par la Faculté, se préparoit à subir son arrêt avec cette constance qui dans ces

derniers momens caractérise toujours la vraie vertu , lorsqu'une crise favorable donna tout à coup quelque espérance au Médecin. La joie de *Jones* en fut extrême ; il eût donné sa vie pour sauver celle de son bienfaïteur : ses vœux furent exaucés , & le Malade , dès le lendemain de cette crise , fut déclaré hors de danger.

Cette guérison inespérée , en répandant l'allégresse dans tous les environs du Château, prouva combien *M. Alworthy* étoit véritablement aimé. Le Médecin , qui ne manqua pas de s'attribuer toute la gloire de l'événement , fut à l'envi complimenté & fêté partout. *Jones* l'accabloit d'embrassemens , & le regardoit comme un Dieu Tutélaire.

Dès le lendemain du jour que cette bonne nouvelle avoit été annoncée par le Médecin , notre héros voulut le régaler de quelques bouteilles de vin dans sa chambre : *Blifil* , *Tuakum* , & *Square* furent invités de s'y trouver. Les deux

derniers furent exacts à l'heure du rendez-vous ; l'autre se fit longtemps attendre : on commença sans lui.

On bûvoit déjà , depuis deux heures à la santé du Malade ; le vin & la joie échauffoient déjà la tête de *Jones*, lorsque le froid *Blifil* parut. Sa gravité offensée de l'air de débauche qui paroissoit régner dans cette petite fête, le fit d'abord éclater en reproches contre *Tom*. Ce n'est pas , disoit-il , qu'il trouvât mauvais que l'on se réjouît de la convalescence de son Oncle ; mais la joye doit avoir ses bornes , & la décence doit toujours les fixer , surtout dans une maison où la mort récente de sa mere rendoit de tels excès d'une imprudence & d'un scandale inexcusables.

Malgré l'aigreur de cette remontrance , *Jones* fut désarmé par les derniers mots de *Blifil*. Il convenoit que la sensibilité d'un fils pouvoit être pardonnable en pareille circonstance : aussi ne manqua-t'il pas , après avoir fait quelques ex-

cuses à *Blifil* ; de lui présenter la main , & de lui demander la sienne pour gage de leur réconciliation.

Mais *Blifil* ne pardonnoit pas si aisément. Il rejetta avec mépris la main de *Jones* , en ajoutant d'un ton indigné , il n'est pas étonnant que le spectacle le plus tragique ne fassé aucune impression sur un aveugle ; quant à moi , qui ai eu le bonheur de connoître mes parens , il seroit surprenant que je fusse insensible à leur perte.

Quoi , traître ! (s'écria *Jones* , en lui sautant au collet ,) tu as la lâcheté de me reprocher l'infortune de ma naissance ?.... Cet éclair alloit être suivi d'un terrible orage , si les spectateurs ne s'étoient pas hâtés d'en prévenir l'effet. On sépara les parties ; on les réconcilia , du moins en apparence ; on acheva tristement la fête ; & chacun tira de son côté.



CHAPITRE VII.

Que de maux le vin cause !

JOnes , après avoir quitté la compagnie , avoit eu encore assez de raison pour sentir qu'il avoit besoin de prendre le grand air avant que de se hasarder dans la chambre de M. *Alworthy*. La foirée étoit belle ; & il se promenoit seul dans un petit bois , en rêvant aux charmes de sa chère *Sophie* , lorsque ses réflexions amoureuses furent interrompues par l'apparition d'une femme , qui l'ayant regardé fixement , se sauva dans le plus épais du bois. Les héros sont rarement peureux ; le nôtre ne craignoit pas même les *esprits* : il ne balançoit pas à suivre les pas de celui-ci. Il faut pourtant tout dire , il avoit cru le reconnoître.

Quand elle favorise ou persécute quelqu'un , la fortune ne fait jamais rien à demi.

Tuakum & *Blifil* étoient en promenade sérieuse ; ils avoient vû passer , & très-bien reconnu l'ombre femelle. Tous les deux aussi soupçonneux l'un que l'autre , & présumant du mystère dans cette aventure , étoient entrés dans l'allée aboutissant au petit bois , au moment même où *Tom* s'y étoit enfoncé à la poursuite du phantôme.

Tous deux également ennemis de *Jones* , & fermement convaincus de la réalité d'un rendez-vous ; tous deux charmés d'une récidive , qui ne pouvoit manquer de perdre l'objet de leur haine auprès de M. *Alworthy* , projettent , en surprenant les coupables , de les mettre hors d'état de nier leur crime.

Heureusement pour *Jones* , le chemin qui pouvoit les conduire jusqu'à lui étoit difficile & très-abondant en brossailles. Quelques précautions qu'ils prissent , il entendit du bruit , leva la tête , & les reconnut. Son parti fut pris sur le champ : il s'avança fierement à leur

rencontre , très-résolu de leur disputer le passage.

Tuakum , outré de l'audace de son ancien Ecolier , & croyant encor être en droit de lui parler en Maître , lui cria , qu'il prétendoit vainement sauver de leurs mains son infâme *Moly* ; que M. *Blifil* , ainsi que lui , l'avoit très-bien reconnue ; que rien enfin ne les empêcheroient de la conduire au Château , pour en faire un exemple capable d'épouvanter ses pareilles.

Jones , peu ému de ce discours , mais indigné de le voir confirmé par *Blifil* , (dont les insultes de l'après-midi étoient encor profondément gravées dans son cœur) ne répondit aux emportemens de *Tuakum* , qu'en l'assurant que tous les Pédagogues du Comté , dussent-ils être secondés par autant de *Blifils* , ne parviendroient jamais à le forcer , lui vivant , de consentir à l'ombre d'une lâcheté.

Cette déclaration précise ayant achevé d'enflâmer la bile de *Tua-*

kum & de son disciple chéri , fut bientôt suivie d'un des plus mémorables combats à coups de poing , dont les Annales des rues de Londres ayent jamais fait mention.

Qu'il fuffise au Lecteur de fçavoir , que le brave *Tom* , après avoir soutenu long-tems , fans perdre un pouce de terrain , l'effort de fes deux affaillans , qu'il avoit mis alternativement hors de combat , alloit peut-être fuiccomber dans une nouvelle attaque où ils avoient réuni toutes leurs forces , lorsque deux des plus vigoureux poings de l'Angleterre parurent tout-à-coup dans la mêlée , & décidèrent la victoire en fa faveur.

Tuakum & *Blifil* étoient déjà par terre avant que *Jones* eût eu le tems de jeter les yeux fur le généreux champion qui venoit de le fecourir. Avec quelle joye , avec quels sentimens de reconnoissance , ne reconnut-t'il pas *M. Western* !

Ce gentilhomme , qui se promenoit aux environs avec sa famille , avoit apperçu de loin le combat de deux

hommes contre un : il n'en avoit pas fallu davantage , pour le faire voler au secours du parti le plus foible.

Le reste de sa compagnie ne tarda pas à arriver sur le champ de bataille. C'étoit cet honnête Ministre *Supple* , que nous avons vu dernièrement à la table de M. *Alworthy* , Madame *Western* tante de *Sophie* , & *Sophie* elle-même.

Le spectacle qui s'offrit à leurs yeux , n'étoit pas amusant pour des femmes. On voyoit, d'un côté , le désastreux *Blifil* étendu sur la terre , pâle , & presque sans sentiment ; non loin de là , le glorieux *Jones* couvert de sang , partie du sien propre , partie du révérend *Tuakum* ; plus bas , étoit le *Grand Western* , jettant un œil de clémence sur *Tuakum* , gissant à ses pieds , & pardonnant à l'ennemi vaincu.

Chacun s'empressa d'abord à secourir les blessés ; & *Blifil* , le plus maltraité de tous , commençoit à reprendre l'usage de ses sens, lorsqu'un spectacle bien plus touchant

encore attira d'un autre côté toutes les attentions de l'assemblée.

La charmante *Sophie* elle-même étoit évanouie !

Tous les flacons sont bientôt épuisés ; toutes les voix demandent de l'eau fraîche. Mais , tandis que chacun court , & en cherche vainement , *Tom* qui se souvient d'un petit ruisseau voisin , prend *Sophie* dans ses bras , traverse en courant un champ de bled mur , se plonge dans l'eau jusqu'à mi-corps , en arrose sa belle malade , & parvient enfin à la rappeler à la vie.

M. Western , & le reste de la compagnie , ignorant le dessein de l'impétueux *Jones* , l'avoient suivi à toutes jambes. Ils arriverent au moment même que *Sophie* ouvroit les yeux ; & la scène tragique , à compter de cet instant , fut changée en scène de joye & de reconnoissance. *M. Western*, après avoir mille fois embrassé *Tom* & sa fille , ne voulut pas absolument qu'il retournât chez lui ce soir , & prétendit l'emmener sur le champ à son Château , pour faire panser ses playes.

Mais le bon cœur de *Jones* ne lui permettoit pas d'abandonner ainsi les deux blessés , quoique ses adversaires. Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint , de M. *Werstern* , que l'on revînt à eux.

On les trouva tous deux sur pieds, se consolant mutuellement de leur disgrâce , & se promettant bien d'en tirer vangeance. Ils se hâtèrent même de la commencer dès-lors , en faisant part à la Compagnie du sujet de la querelle. Mais M. *Western* ne fit qu'en rire : ce qui acheva tellement de les irriter , qu'ils refuserent constamment le souper qu'il leur offroit chez lui , dans l'intention de moyenner un traité de paix entre les parties.

Quant à *Jones* , il étoit trop flaté de retourner avec *Sophie* , espérant fort de trouver l'occasion de se justifier auprès d'elle , pour ne pas profiter des offres de M. *Western*.

C'est ainsi que se termina cette querelle sanglante , & que nous mettrons fin au cinquième Livre de cette Histoire.

Fin du cinquième Livre.



L'ENFANT TROUVÉ,¹

LIVRE SIXIÈME.

Contenant l'espace d'environ trois semaines.

CHAPITRE PREMIER.

*Caractère de Madame WESTERN.
Finesse de son discernement.*

QUoique Jones eût eu le tems d'entretenir sa maîtresse dans la route, elle seule fut triste pendant tout le souper. Elle ne fut pas plus gaie le lendemain, au déjeuner, qu'elle quitta brusquement après avoir feint de manger un mor-

ceau , laissant seuls son pere & sa tante.

Cette tante se picquoit d'expérience , & d'érudition. Elle avoit jadis passé quelque tems à la Cour, où elle avoit acquis les dehors de ce qu'on appelle le *monde*. Ses connoissances , depuis sa retraite , s'étoient prodigieusement perfectionnées , par la lecture des Pièces de Théâtre , des Romans modernes , des Gazettes , & de tous les papiers publics : enforte que , dans tout le canton , Madame *Western* passoit pour une femme aussi consommée dans la Littérature , que dans la politique.

Le changement qu'elle avoit remarqué dans l'humeur de *Sophie* , lui avoit paru digne de toute son attention.

Après avoir rassemblé soigneusement toutes les circonstances capables de jeter quelque jour sur une matiere si difficile à approfondir , elle étoit enfin parvenue à se convaincre que la mélancolie de sa niece ne pouvoit partir que d'une

passion secrète. Ce premier point gagné, il ne s'agissoit plus que de découvrir quel en étoit l'objet.

A force d'y rêver, elle se rappela l'évanouissement de *Sophie* dans le bois, le soir du combat de *Jones* contre *Tuakum & Blifil*, ainsi que la tristesse de sa niece pendant le souper qui s'en étoit ensuivi, & dont *Blifil* avoit refusé d'être. Il n'en falut pas d'avantage pour lui persuader que M. *Blifil* étoit l'heureux mortel pour qui la belle *Sophie* soupiroit en secret.

Cependant, la crainte de se compromettre, l'empêcha pendant quelques jours de faire part de sa découverte à son frere : elle ne s'y détermina qu'après avoir cru, par de nouvelles observations, tous ses soupçons changés en certitudes.

M. *Western* fut charmé de cette nouvelle : *Blifil* étoit l'héritier présomptif de M. *Alworthy* ; M. *Alworthy* étoit très-riche ; leurs Terres se touchoient ; rien n'étoit plus convenable que cette alliance ; on

ne pouvoit trop tôt la faire.

J'ai déjà insinué, je crois, que M. *Western* étoit de ces tempéramens vifs, toujours prêts à céder aux premières impressions soit de la peine ou du plaisir, & incapables d'observer jamais les gradations de l'une à l'autre.

A peine eut-il saisi l'idée de ce mariage, d'où le bonheur de sa fille lui paroissoit dépendre, qu'il envoya prier M. *Alworthy* convalescent depuis quelques jours à venir dîner chez lui. C'étoit un nouveau plaisir pour M. *Western*, que celui de surprendre agréablement *Sophie*, en lui annonçant quelques jours avant la nôce, qu'il lui donnoit M. *Blifil* pour époux : car il s'en faisoit de cent lieux qu'il prévît le moindre obstacle à ce mariage, soit de la part de M. *Alworthy*, soit de celle de son neveu.

Le dîné où les deux familles se trouvoient rassemblées, fut très-gai. Il ne fut pas plutôt fini, que M.
Western

Western attira l'oncle de *Blifil*, dans une allée écartée du jardin , & lui proposa , sans aucun préambule , l'alliance qu'il avoit projetée.

M. *Alworthy* , quel que fût le brillant extérieur des objets , étoit toujours en garde contre le premier coup d'œil. Quoique flatté de la proposition , il la reçut sans transport , & même sans émotion apparente : il se contenta de témoigner à M. *Western* combien il avoit toujours désiré cette alliance. Il fit l'éloge de *Sophie* ; il remercia M. *Western* de la bonne opinion qu'il vouloit bien avoir de son neveu ; & l'assura , que si les deux jeunes gens avoient quelque inclination l'un pour l'autre , il ne souhaitoit rien plus sincèrement que d'accomplir au plutôt cette affaire.

La réponse de M. *Alworthy* déconcerta un peu M. *Western* , qui s'attendoit à trouver plus de chaleur dans son voisin. Le doute de sçavoir , si les jeunes gens auroient de l'inclination l'un pour l'autre ,

lui parut surtout du dernier ridicule. Les parens , dit-il avec vivacité , sont les meilleurs juges de ce qui convient à leurs enfans. Quant à moi , je prétends que ma fille m'obéisse ; & si quelqu'un a assez peu de goût pour balancer à prendre une épouse telle que *Sophie* , je suis son très-humble serviteur , n'en parlons plus.

M. *Alworthy* essaya vainement de le calmer , en l'assurant qu'il ne doutoit pas que son neveu ne fût enchanté de ses offres , & très-prompt à les accepter : tout ce qu'il put tirer de l'impétueux Gentilhomme , fut une répétition cent fois réitérée de ses dernières paroles.

Le caractère de M. *Western* étoit trop bien connu , pour que M. *Alworthy* s'offensât de ses emportemens. Il étoit sûr , d'ailleurs , que la réflexion & la nuit le ramèneroient à la raison. On parla d'autre chose , & l'on se quitta le soir , sans que personne se doutât de ce qui s'étoit passé entre eux.

CHAPITRE II.

Matières curieuses.

DEs que M. *Alworthy* fut arrivé chez lui, il apella son neveu dans son cabinet; & il lui fit part des propositions de M. *Western*, en lui témoignant toute la satisfaction qu'il auroit de voir réussir ce mariage.

Bliss, sur qui les charmes de *Sophie* n'avoient fait aucune impression, avoit pourtant songé plusieurs fois qu'un parti aussi considérable pourroit lui convenir, & n'avoit été arrêté dans les idées qu'il avoit déjà eues sur elle, que par la crainte que M. *Western* venant un jour à se remarier, ne diminuât beaucoup la fortune de sa fille.

Dans la circonstance présente, cette crainte disparoissoit. C'étoit M. *Western* lui-même qui proposoit

le mariage : on pouvoit lui donner des entraves. Ainsi , le grave *Blifil* parut consentir avec joye aux desirs de son oncle, en se réiervant de lui faire insinuer par autrui ce que son ambition , & plus encor son avarice , n'osoit mettre au jour par rapport aux précautions utiles à prendre contre son beau-pere futur dans les clauses du contrat.

M. *Alworthy* écrivit dès le lendemain à M. *Western* , pour lui apprendre combien son neveu étoit pénétré & reconnoissant des propositions qu'il avoit daigné faire ; & pour l'assurer, que M. *Blifil* n'attendoit que l'heureux moment où il lui seroit permis d'aller se jeter aux pieds de l'aimable *Sophie*.

M. *Western* , au comble de ses vœux , & sans dire un mot de tout ceci à sa fille , fixa l'après-dîné du jour même pour la premiere entrevuë des deux Amans.

Très-satisfait de lui-même , après cette belle expédition , il courut à l'appartement de Madame *Western*.

pour lui en faire part. Elle étoit occupée à lire , & à interpreter la gazette au Ministre *Supple. M. Western* , qui sçavoit combien il étoit dangereux d'interrompre sa sœur dans une occupation aussi sérieuse , fut malgré son impetuosité naturelle obligé d'attendre plus d'un quart-d'heure , avant qu'il lui fût permis de parler. Il annonça enfin , qu'il avoit quelque chose de très-important à communiquer ; à quoi Madame *Western* ayant répondu , qu'elle étoit entierement aux ordres de son frere , ajouta qu'elle étoit si contente de la situation des affaires du *Nord* , qu'il n'étoit pas possible de lui parler dans un quart-d'heure plus favorable.

Le Ministre retiré , M. *Western* apprit à sa sœur tout ce qu'il avoit fait , en la priant de porter toutes ces bonnes nouvelles à *Sophie* : commission dont la tante se chargea très-volontiers , & sans rien objecter à son frere. Graces , sans

K iij

doute, à l'aspect favorable du *Nord*, sans quoi la vivacité de la conduite de M. *Western* eût été la matière de plus d'un commentaire politique.

Sophie étoit occupée à lire, lorsque sa tante arriva à son appartement. De bout, de bout, ma nièce ! (s'écria Madame *Western*, d'un ton & d'un air semillant) il est bien question maintenant de lecture. Allons, dis-je, que l'on se coëffe, que l'on s'habille au plutôt de son mieux..... oh ! j'ai tout découvert ; je vous ai bien servie : nous l'aurons cette après-midi ; jugez si je vous aime !....

Eh qui, Madame ? répondit *Sophie* interdite, la rougeur sur le front, & pouvant à peine parler.

Pauvre innocente ! repliqua Madame *Western*, Eh qui ?.... c'est donc à votre tante que vous comptiez en imposer ? c'est donc à moi que vous imaginiez pouvoir cacher votre passion ? à votre pere, passe : mais à moi ! à moi !... j'ai

trop vécu , ma pauvre nièce ; ne dissimulons plus. J'ai lû , je lis encore jusqu'au fond de votre ame. Dès le lendemain de mon arrivée , j'ai connu la carte de votre cœur ; j'ai suivi , j'ai interprété ses moindres mouvemens : j'ai vû votre vainqueur !..... n'en rougissez pas : j'approuve votre choix ; j'en ai instruit votre pere , qui l'approuve aussi ; & M. *Alworthy* , d'accord avec nous , consent aux vœux des deux jeunes Amans que nous croyons tous très-dignes l'un de l'autre..... Eh bien , vous rougissez encor ? vous ne répondez pas ?..... Aux armes, dis-je encore un coup ! il vient dès cette après-midi : c'est M. *Alworthy* , c'est votre pere qui l'envoie.

Cette après-midi ! s'écria *Sophie*, en soupirant. Oui , oui , cette après-midi même , dit la tante. Pourquoi ce tremblement ? pourquoi ce trouble , & cet air abattu ? Pour moi , je le trouve très-bien ! & j'eusse été de votre goût , si mon âge.....

Je conviens, interrompit *Sophie*, en bégayant, qu'il est aimable ; & que j'en connois peu qui soient plus dignes d'inspirer de tendres sentimens..... courageux, & compatissant ; plein d'esprit, sans méchanceté ; humain, poli..... en un mot, fait pour plaire... Eh, qu'importe le défaut de la naissance, quand il est compensé par tant de vertus !

Qu'appellez-vous, défaut de la naissance ? repartit Madame *Western* ; Où prenez-vous cela ? qui peut vous avoir fait de tels contes ?

Hélas, Madame, répondit *Sophie*, les yeux baissés, ai-je pû ignorer une chose aussi publique ? ai-je pû ne pas sçavoir combien le pauvre M. *Jones* a eu à souffrir, & souffre peut-être encore, d'un malheur dont il n'est pas comptable ?.....

M. *Jones* ! s'écria tout-à-coup la tante. M. *Jones* ! Ciel, qu'entends-je ?.... ce n'est donc pas

M. *Blifil* ? quoi , malheureuse , c'est M. *Jones* que vous aimez !.... le silence & la pâleur de *Sophie* , qui étoit plus morte que vive , ne pouvoient laisser plus long-tems Madame *Western* incertaine sur le véritable objet de la tendresse de sa nièce.

Ce que la surprise , le mépris , la rage , tout enfin ce qui peut inspirer une femme ambitieuse qui se voit si cruellement trompée dans ses esperances , fut employé pour accabler la triste *Sophie* , & le malheureux *Jones*.

La nièce , presque inanimée , étoit aux pieds de l'implacable tante , qui rugissant de fureur , vouloit sortir pour aller tout apprendre à son frere : rien ne pouvoit appaiser les fougueux transports de sa colére ; & *Sophie* frémissait à chaque instant qu'ils ne fussent entendus !

A force de pleurs & de supplications , elle obtint enfin une promesse de Madame *Western* de ne

point trahir son secret : mais ce ne fut qu'en promettant , à son tour , de travailler à étouffer son indigne passion pour *Jones* , & de recevoir la visite de M. *Blifil* avec toute la politesse & tous les égards que la tante prétendoit être dûs à l'héritier de M. *Alworthy*.

C H A P I T R E I I I .

Plus intéressant encore.

DÈS que Madame *Western* fut sortie de l'appartement de *Sophie* , Mlle *Honora* y entra , & trouva sa jeune maîtresse dans un état digne de pitié. *Honora* , qui n'avoit pas quitté l'anti-chambre pendant la scène qui venoit de se passer entre la tante & la nièce , avoit prêté l'oreille au trou de la serrure , & n'en avoit pas perdu un mot. Nouveau redoublement de confusion pour *Sophie* ! qui se

voyant à la merci de sa femme de chambre, fut obligée de lui dévoiler un secret que Mlle *Honora* sçavoit aussi-bien qu'elle.

Cette fille, quoique babillarde, étoit sensible : elle aimoit sa maîtresse; & nous avons déjà vû qu'elle ne haïssoit point *Jones*. Elle déclama longtems contre les peres assez injustes pour vouloir forcer l'inclination de leurs Enfans; eneo-re plus vivement, contre les gens qui se mêlent sans mission des affaires d'autrui : Chapitre où Madame *Western* ne fut point oubliée : elle exhorta *Sophie* à céder pour un tems à l'orage, en feignant de recevoir sans répugnance apparente les visites de M. *Bliss* ; promit enfin à sa maîtresse de lui être fidelle, & de la servir au risque même de sa vie.

Après le dîné, M. *Western*, pour la premiere fois, déclara ses intentions à sa fille, en lui faisant valoir la vivacité avec laquelle il avoit travaillé à hâter son bonheur, dès l'instant qu'il avoit été

instruit de ses inclinations par Madame *Western*.

Sophie, encouragée par les caresses de son pere, & par sa bonne humeur, alloit ouvrir la bouche pour lui apprendre combien sa tante s'étoit trompée dans ses conjectures, lorsque l'on annonça M. *Blifil*.

M. *Western*, après avoir embrassé fortement son gendre futur, se crut de trop dans cette premiere entrevue, & laissa les Amans ensemble.

Son départ fut suivi d'un bon quart-d'heure de silence : le jeune Gentilhomme, parmi toutes ses bonnes qualités, étoit encore doué de cette défiance stupide de soi-même, que l'on traite assez vulgairement de modestie, & qui naît communément d'un fond d'orgueil mêlé avec le sentiment intérieur de notre insuffisance.

Ce n'est pas qu'il crût mal parler : mais, il vouloit ici parler mieux ; & les mots expiroient sur ses lèvres. Il gagna pourtant enfin

assez sur lui-même pour hasarder quelques lieux communs tournés en complimens guindés , auxquels on répondit , en baissant les yeux , par quelques demie-révérances , & autant de monosyllabes polies.

M. *Blifl* , fondé sur l'expérience qu'il croyoit avoir des femmes , & sur sa bonne opinion de lui-même , interpréta favorablement le trouble de *Sophie* , qu'il regarda comme un aveu tacite des sentimens qu'elle avoit pour lui. Lors même que *Sophie* , excédée de la longueur de sa visite , se leva pour passer dans une autre chambre , il ne manqua pas d'imputer cette démarche à l'excès de sa pudeur , & de s'en consoler dans l'espoir d'être bientôt dans le cas de pouvoir la corriger de ce défaut.

Quant à l'amour , son cœur n'en avoit pas la moindre idée : très-digne fils de feu son pere , la fortune de *Sophie* le flattoit bien plus que ses charmes. Ainsi , sûr de l'aveu & de la protection du pere ; également certain de l'obéissance

d'une fille bien née aux volontés de ses parens , M. *Blifil* sortit extrêmement content de sa visite.

M. *Western*, qui veilloit l'instant de sa sortie de chez sa fille , le trouva si satisfait de la reception qu'il en avoit eüe , que ce vieux gentilhomme , qui de sa vie n'avoit commandé un instant à ses passions , pensa danser de joie , & étouffer son futur gendre à force de caresses.

Il courut ensuite à l'appartement de sa fille , où ses transports furent encore moins ménagés. Ordre à elle de choisir tout ce qui pouvoit lui plaire tant en habits , qu'en bijoux : sa fortune n'étoit pas à lui , tout étoit à *Sophie* , il vouloit qu'elle seule en disposât.

Sophie , qui n'imaginoit pas avoir donné lieu à *Blifil* d'être fort content d'elle , ne concevoit pas trop d'où partoît cette effusion de cœur de la part de son pere. Elle crut pourtant ne devoir pas laisser échapper cette occasion de lui ouvrir le sien propre : *Blifil* étoit homme à

presser le mariage ; la vivacité de son pere ne manqueroit pas de seconder l'impatience de cet odieux amant ; la haine qu'elle avoit pour lui, aussi forte que sa tendresse pour *Jones*, ne pouvoient plus être long-tems cachées. . . . Tant de motifs réunis la jetterent aux pieds de M. *Western*, & lui donnerent assez de force pour supplier son pere de ne point la contraindre à recevoir pour époux l'homme du monde pour lequel elle se sentoît le plus d'aversion.

Quelle surprise ! Quelle chute d'idées pour le fougueux M. *Western* ! ... Cette *Sophie*, cette fille l'instant auparavant si chere à ses yeux, n'est plus pour lui qu'un objet de mépris & de haine : rien ne peut appaiser un courroux d'autant plus terrible, qu'il le croit légitime. Sa fille gémit, & l'implore envain, il s'arrache brusquement de ses bras ; & lui annonce, en jurant à l'Angloise, qu'il faut se résoudre à épouser *Bliss*, ou à être chassée de la maison paternel-

le , pour n'y jamais rentrer.

L'emportement de M. *Western* étoit monté au point , qu'il étoit forti fans s'appercevoir que la pauvre *Sophie* , après avoir envain prétendu le retenir par son habit , étoit tombée la face contre terre , & nageoit dans son sang.

Jones étoit dans l'appartement de M. *Western* , quand celui-ci revint de chez sa fille. Le vieux Gentilhomme , encore tout fumant de colere , ne se fit point presser pour faire part à *Tom* de ce qui y donnoit lieu.

Jones , qui n'avoit pas eu le moindre indice de ce qui s'étoit passé en faveur de *Bliss* , pensa tomber à la renverse en apprenant ces étranges nouvelles. Cependant , ayant par degrés recouvré ses esprits , le désespoir lui inspira assez d'audace pour demander à M. *Western* la permission d'aller voir sa fille , sous prétexte de hasarder ses efforts pour l'engager à se soumettre aux désirs de son pere.

L'extrême agitation de M. *West-*

tern , ne lui permettoit pas de remarquer celle de *Jones*. Ce dernier obtint sans peine l'effet de sa demande.

CHAPITRE IV.

Scène touchante.

Sophie , que son pere avoit laissée évanouie en sortant de chez elle , se relevoit avec peine , lorsque *Jones* y entra : les larmes , & le sang , baignoient le visage de cette belle fille. Quel spectacle pour lui ! Ah , M. *Jones* , dit-elle , vous voyez la plus malheureuse personne du monde ! Hélas , qui vous amène ici ? ... Vous ignorez sans doute toute l'horreur de ma situation ; & votre présence seule peut l'augmenter encore ! Fuyez , fuyez au plutôt : c'est moi qui vous en prie !

Dispensez-moi , dit-il , d'obéir à cet ordre cruel.... Mon cœur saigne

du sang que je vois couler. . . . O *Sophie*. Que ne puis-je épuiser mes veines , pour épargner la moindre goutte de ce sang précieux ! . . . Je ne vous dois déjà que trop , interrompit-elle , en le regardant tendrement. . . . Hélas , pourquoi m'avoir sauvé la vie ? ... Nous ferions tous deux moins infortunés !

Tous deux ! O Ciel , que dites-vous ? repartit *Jones* : est-il quelque supplice plus douloureux pour moi que les souffrances de *Sophie* ? Puis-je respirer que pour elle ?

Sa voix & ses regards , en prononçant ces mots, étoient embrasés du feu de sa passion. Il se saisit de l'une des mains de *Sophie* , que cette fille trop occupée de sa douleur , ne songea guères à lui retirer. . . . Tous deux observoient un profond silence , tandis que leurs yeux mouillés de pleurs , & fixés l'un sur l'autre , lisoient mutuellement dans leurs ames.

Sophie enfin recouvra assez de forces pour presser de nouveau son amant de sortir au plutôt de sa

chambre , en lui faisant entendre qu'elle étoit perdue si on les y rencontroit ensemble.

Jones la tranquillisa , & la surprit encore davantage en l'assurant , que c'étoit par ordre de son pere , qui lui avoit appris toute l'avanture de l'après-diné , qu'il s'étoit rendu auprès d'elle.

C'est en faveur d'un odieux rival , s'écria-t-il , c'est en faveur de *Blifil* qu'il croit que je viens vous parler. . . . Mais , que n'eussai-je point promis , pour pouvoir pénétrer jusqu'à vous ? ... Parlez , parlez-moi donc , chere *Sophie* , consolez mon cœur affligé... Quelqu'un aima-t-il jamais si tendrement que moi !... Quoi , vous êtes assez barbare , pour m'envier cette main adorable ? Tandis que ce moment fatal va peut-être me priver de vous pour jamais !... Hélas ! Il ne falloit pas moins qu'une occasion aussi cruelle pour surmonter tout le respect que vous aviez sçu m'inspirer !..

Sophie , levant alors sur lui un œil où toute la tendresse énergique

du sentiment étoit peinte. Ah! qu'exige M. Jones ? dit-elle , que prétend-t-il que je lui dise ?

Promettez, promettez seulement, s'écria-t-il en soupirant , que vous n'épouserez jamais *Blifil*.

Arrêtez , répondit *Sophie* : le son même de ce nom détesté est mortel pour mon cœur ! soyez certain qu'il n'obtiendra jamais rien de tout ce qu'il dépendra de moi de lui refuser... Achevez, adorable *Sophie* , ajouta *Jones*, en lui baissant la main; mettez le comble à mon bonheur , en me permettant d'espérer !

Hélas ! lui dit *Sophie*, à quoi prétendez-vous que je m'engage ? quel espoir puis-je vous donner ? Ignorez-vous tout ce que je dois à mon pere ? Ignorez-vous ses intentions ?

Non , répliqua-t-il , mais je sçai qu'il ne peut vous forcer à vous rendre malheureuse.

Ce n'est pas mon malheur qui me touche , répartit *Sophie* , c'est plus encore la crainte de troubler le repos de ses jours. C'est plus

encore celle de rendre votre perte aussi inévitable que la mienne , si je suis assez foible pour ne pas résister à vos feux... C'est cette pensée seule qui m'affermirait assez pour vous ordonner d'éviter votre perte en vous séparant de moi pour jamais.

Révoquez cette horrible Sentence ! s'écria *Jones* , je ne crains rien , que de perdre *Sophie* Ciel ! prononce ma mort , avant que de nous séparer.

Les deux Amans , fondans en larmes , s'attendrissoient ainsi mutuellement , lorsqu'un bruit mille fois plus effrayant pour eux , dans cette circonstance , que celui du tonnerre , annonça l'arrivée du redoutable M. *Western*.

Sa sœur qu'il avoit instruite de la désobéissance de sa fille , s'étoit cruë affranchie de la promesse qu'elle avoit faite à *Sophie* ; & n'avoit pas balancé à révéler tout ce qu'elle sçavoit des sentimens secrets de sa nièce en faveur de *Tom Jones*.

Outré contre sa fille , autant qu'e

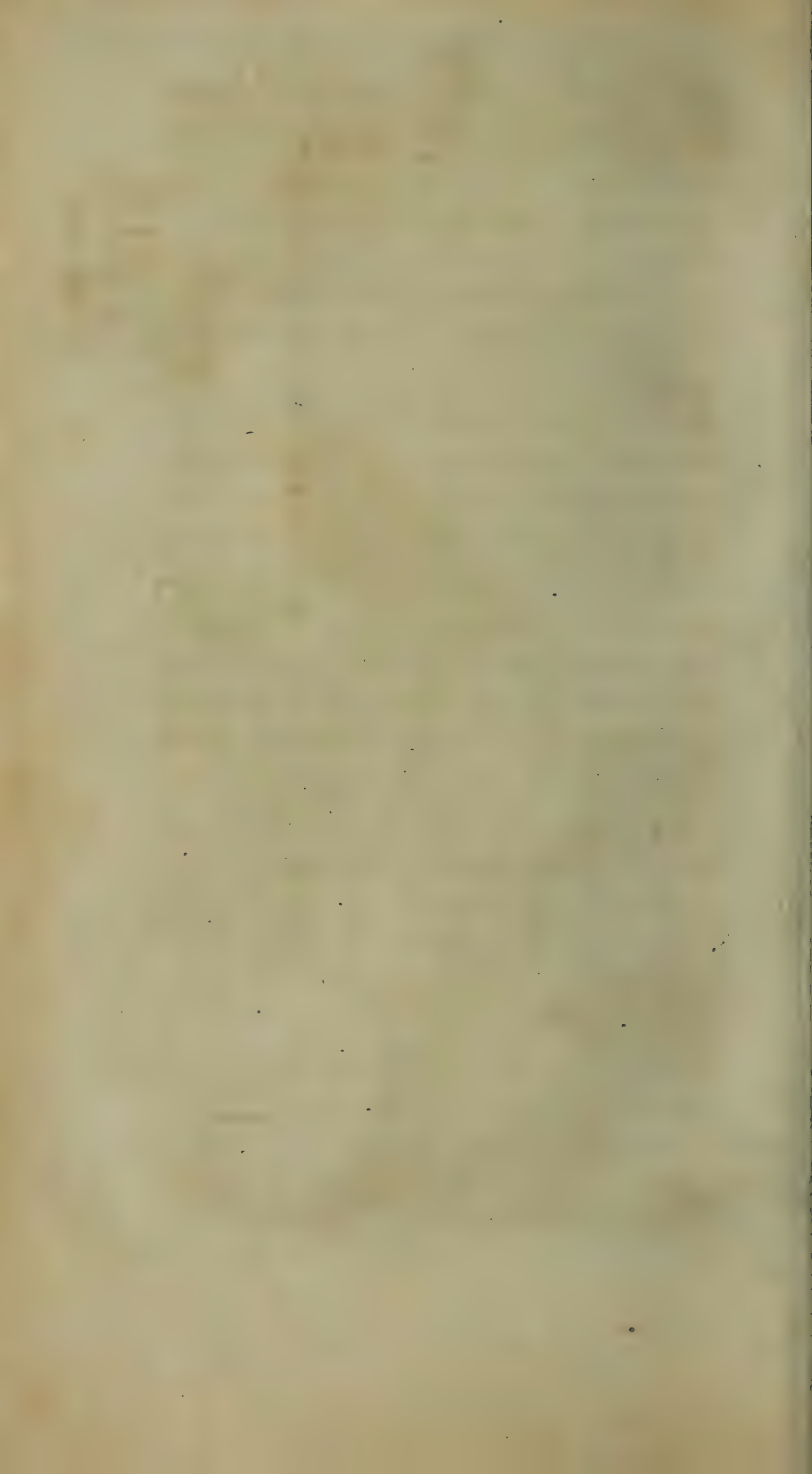
contre son téméraire Amant , M. *Western* n'avoit fait qu'un saut de l'appartement de sa sœur à celui de *Sophie* , dont il avoit presque enfoncé la porte.

Mais un spectacle auquel il ne s'attendoit pas, suspendit en entrant tout à coup sa rage : *Sophie* , pâle, sanglante , & presque sans sentiment, étoit tombée dans les bras de *Jones* ! ... Son premier mouvement fut de courir à sa fille , qu'il croyoit morte; de là, à la porte de la chambre , pour appeller du secours ; de raccourir ensuite à elle , sans faire attention dans les bras de qui elle étoit , pour la prendre dans les siens propres , & tâcher de la rappeler à la vie.

Toute la maison , ainsi que *Madame Western* , fut bientôt dans la chambre de *Sophie* , que l'on eut peine à faire revenir , & que l'on mit au lit , après avoir congédié tous les hommes.

M. *Western* , un peu rassuré sur le danger de sa fille , reprit toute sa fureur en jettant enfin les yeux





sur *Tom Jones*. Heureusement peut-être pour tous deux , que le Ministre *Supple*, homme très-robuste & pacifique , s'opposa aux premiers transports du vieux Gentilhomme.

Le désolé *Jones* , tandis que son adversaire étoit enchaîné dans les bras du Ministre , employoit vainement tout ce que l'amour & la douleur ont de plus patétique pour appaiser le ressentiment du pere de *Sophie*. Il n'en reçut que des injures , avec les menaces les plus humiliantes , au cas qu'il osât jamais reparoître au Château ; & il se vit enfin forcé , en cédant aux conseils du Ministre , de se soustraire à la présence de ce fougueux vieillard , pour retourner dès l'instant même au Château de M. *Alworthy*.



CHAPITRE V.

Visite de M. WESTERN à M. ALWORTHY. Effets qu'elle produit.

LE lendemain de ce désastre , M. *Alworthy* étoit à déjeuner tranquillement avec son neveu *Bli-fil* , lorsque M. *Western* encore tout échauffé de la veille , entra sans se faire annoncer ; & leur fit tout d'une haleine le récit de ce qui s'étoit passé chez lui. C'étoit du nouveau pour les deux Auditeurs ; on peut juger de leur étonnement.

M. *Alworthy*, véritablement touché de ce contretems imprévû , & déjà indisposé contre *Tom Jones* , s'en remit à M. *Western* sur la punition du coupable , & sur les mesures à prendre pour prévenir les suites d'une passion ridicule qui dérangeoit tous leurs projets.

Il fut arrêté , que le Château de M. *Western*, & les environs mêmes, feroient

feroient à l'avenir interdits à *Tom*, sur peine d'être banni pour jamais de chez son bienfaicteur ; qui se chargea de le réprimander de façon à ne laisser rien à craindre de sa conduite à l'avenir.

M. *Western*, content de ces assurances de la part de M. *Alworthy*, se retourna vers le triste *Blifil*, à qui la surprise & la rage n'avoient pas encore permis d'ouvrir la bouche : il lui protesta par serment qu'il n'auroit jamais d'autre gendre que lui ; il l'embrassa plus d'une fois en cette qualité, & retourna chez lui avec autant de précipitation qu'il en étoit venu, dans la crainte de ce qui pouvoit y arriver pendant son absence.

Après le départ de M. *Western*, M. *Alworthy* voyant son neveu soupirer en rêvant profondément, lui demanda avec bonté à quoi il se déterminoit.

Hélas, Monsieur, lui répondit *Blifil*, peut-on douter du parti que pourra prendre un Amant, quand la Raison & la Passion lui indiquent

chacune un chemin contraire ? La Raïson m'insinuë de quitter une femme dont le cœur est épris pour un autre : la Passion me flatte que le tems pourra changer son inclination en ma faveur. Je sens, d'un autre côté, l'injustice de vouloir supplanter quelqu'un dans un cœur dont il semble être en possession : mais la résolution déterminée de M. *Western* me fait en même tems appercevoir, qu'en disputant ce cœur, je travaille à procurer le bien de toutes les parties : non seulement celui des parens, mais encore celui des Amans mêmes, dont la perte est infaillible, s'ils sont jamais époux. La fille, & j'en suis bien certain, est perdue sans ressource ; puisqu'indépendamment de la ruine de sa fortune, & d'une alliance aussi honteuse, elle aura encore la douleur de voir dépenser avec une misérable le peu de bien que M. *Western* n'aura pû se dispenser de lui donner... Ah, mon cher oncle ! si vous connoissiez *Jones* aussi bien que moi ? si vous

ſçaviez tout ce que j'ai crû devoir vous taire?.... Quoi donc? (interrompit M. *Alworthy*) qu'a-t'il encore fait de nouveau? parlez, je vous l'ordonne. Non, Monsieur, répliqua *Blifil*, tout cela eſt paſſé; il peut ſ'en être repenti.

Je vous ordonne, ſur peine de défobéiſſance, dit M. *Alworthy*, de ne me rien cacher.

Vous ſçavez, répondit *Blifil*, que vos ordres furent toujours ſacrées pour moi: je ſuis pourtant fâché d'en avoir tant dit; vous pourriez dans la circonſtance préſente me ſoupçonner de quelque animoſité contre lui: cependant le Ciel m'eſt témoin, qu'un motif auſſi bas n'entra de mes jours dans mon cœur! daignez donc me diſpenſer d'en dire davantage; ou ſi vous m'y forcez, ſouffrez que dès à préſent j'oſe vous demander ſa grace!

Je n'admets aucune condition, répliqua M. *Alworthy*; je n'ai montré, je crois, que trop de foibleſſe pour ce libertin; & beaucoup

plus peut-être que vous n'avez lieu de m'en sçavoir gré. Plus qu'il ne méritoit, sans doute, s'écria *Blifil*, puisque le jour où l'on désespéroit le plus de votre vie, quand toute la famille, ainsi que moi, étoit en larmes, il faisoit retentir la maison de ses chants & de ses infâmes débauches. Indigné de son mauvais cœur, je crûs devoir lui faire quelques représentations sur l'indécence de sa conduite : mais l'état où le vin l'avoit réduit lui permettoit peu de m'entendre : il poussa l'insolence, après m'avoir accablé d'un torrent d'injures, jusqu'à porter la main sur moi. Qu'entends-je ! interrompit *M. Alworthy* : le traître a osé vous frapper ?

Hélas, continua *Blifil*, je le lui ai depuis longtems pardonné. Puiffe-t'il aussi aisément oublier son ingratitude envers le plus digne & le plus généreux des bienfaiteurs !

Blifil étoit en trop beau chemin pour s'arrêter. Après avoir mis son oncle au point où il le désiroit de-

puis longtems , il acheva d'écraser *Jones* , en chargeant des plus noires couleurs l'Histoire du prétendu rendez-vous avec *Moly* dans le bois ; & la façon cruelle dont *Tuakum* & lui-même avoient été maltraités par *Tom* : Histoire que la charité l'avoit , disoit-il , empêché d'apprendre à son cher oncle , & surtout dans un tems de convalescence.

M. *Alworthy* avoit déjà prononcé dans son cœur la sentence de *Jones*. Il fit pourtant appeller *Tuakum* , qui après avoir confirmé tout ce qu'avoit dit *Blifil* , mit la dernière main à l'ouvrage de son disciple , en montrant à M. *Alworthy* son estomach encore meurtri des coups qu'il avoit reçus du coupable.

Le Lecteur est peut-être surpris que *Blifil* & *Tuakum* eussent tardé si longtems. à instruire M. *Alworthy* des dernières fredaines de *Jones*. Mais , il avoit fallu attendre que le rétablissement de la santé de M. *Alworthy* eût fait ren-

voyer le Médecin qui auroit pû les démentir , du moins pour la premiere scène. Ils étoient sûrs , d'ailleurs , que l'étourderie de *Jones* ne pouvoit manquer de leur fournir bientôt matiere à ajouter à son procès : au moyen de quoi leur succès ne pouvoit plus être douteux. Ajoutons enfin , que *Blifil* , en paroissant avoir exigé le silence de *Tuakum* (par rapport aux outrages qu'il avoit reçus) paroissoit en même-tems aux yeux de M. *Alworthy* être véritablement ami de *Jones* ; & qu'il étoit sûr de ne pouvoir prendre son oncle par un endroit plus délicat.

CHAPITRE VI.

Bon , pour les cœurs sensibles.

Monsieur *Alworthy* avoit pour coutume de ne jamais punir personne , de ne pas même congédier un domestique, dans la cha-

leur de son ressentiment. Il attendit l'après-dîné , pour mettre la sentence de *Jones* à exécution.

Le pauvre garçon assista au dîner , à son ordinaire ; mais son cœur étoit trop surchargé de peines pour lui permettre de manger. Certains regards irrités qu'il vit de tems en tems tomber sur lui de la part de M. *Alworthy* , l'avertirent que M. *Western* avoit révélé toute son intrigue avec *Sophie* , & acheverent de le déconcerter. La table levée , & les domestiques partis , M. *Alworthy* commença sa harangue.

Il rappella en détail toutes les iniquités de *Jones* , principalement celles dont il n'avoit été informé que le jour même ; & finit par lui dire , que s'il étoit hors d'état de se justifier clairement sur chaque article , il pouvoit dès à présent partir , pour ne jamais remettre le pied dans le Château.

L'étonnement de *Jones* , déjà accablé par ses autres chagrins ; le trouble qui s'empara de son

cœur , aux accusations imprévues d'un Juge qu'il n'avoit jamais éprouvé si sévère , ne lui laissoient pas assez de liberté d'esprit pour défendre sa cause avec quelque ombre d'avantage. D'ailleurs , les charges au fond , étoient vraies : les circonstances seules auroient pû l'excuser : mais , il n'en avoit là d'autre témoin que lui-même. Il perdit la tête ; & semblable à un criminel , réduit au désespoir , il n'invoqua que la clémence de son Juge.

La pitié que j'ai eüe de votre jeunesse , lui dit M. *Alworthy* , & l'espoir de vous ramener à la vertu , ne m'ont déjà que trop de fois séduit. Je serois aussi coupable que vous , si je vous pardonnois encore. Que dis-je ? votre criminel le audace , en tentant de séduire une fille , à qui vous ne deviez que le respect le plus profond , me force à justifier mon propre caractère , en punissant votre attentat : on me croiroit votre complice. Vous avez dû connoître

mon horreur pour tout ce qui tient de la fraude , ou de la lâcheté. Si mon humeur , & mon repos vous eussent été chers , vous n'eussiez pensé , qu'en frémissant , à l'indignité de votre entreprise. Est-il de châtimens assez sévères pour un traître & pour un ingrat ? Je me crois à peine excusable en songeant à ce que je fais encore pour vous. N'importe : je vous ai élevé comme mon fils , je ne vous enverrai pas nud dans le monde. Vous trouverez , en ouvrant ce papier , de quoi vous mettre en état de vivre , pour peu que vous vouliez être honnête homme. Mais , si vous abusez de ce dernier témoignage de ma bonté , ne vous attendez pas à recevoir jamais aucun secours de la part d'un homme , qui passé ce jour , ne veut plus avoir de commerce avec vous..... je veux bien vous dire encore , que rien dans toute votre conduite ne m'a touché plus sensiblement , que votre extrême ingratitude pour un ami (en mon-

trant *Bliss*) dont les tendres sentimens méritoient de vous un tout autre retour.

Ce dernier trait étoit d'une amertume trop cruelle pour être supporté par *Jones*. Un torrent de larmes ruissela de ses yeux ; toutes les facultés de la parole & du mouvement lui furent interdites. Il se sentit pendant quelques instans incapable d'obéir à l'ordre terrible qu'il avoit reçu de sortir de la maison. Il s'y résolut enfin , après avoir baisé à diverses reprises les mains de M. *Alworthy*, avec des transports aussi difficiles à affecter qu'à décrire.

CHAPITRE VII.

Lettres tendres.

*J*ones , dûement averti qu'il n'y avoit aucun retour pour lui dans le Château , fut en même-tems informé que ses habillemens,

ainfi que tout ce qui pouvoit lui appartenir , lui feroit envoyé par-tout où il jugeroit à propos.

Il partit, après avoir reçu cet avis ; & fit environ un quart de lieu   fans fe retourner , ni fans ſçavoir vers quel endroit il dirigeoit ſes pas.

Il ſe vit enfin arrêté par un petit ruiſſeau , qui ſ'oppoſoit à ſon paſſage ; & bien plus fatigué par ſa douleur, que par le chemin qu'il avoit fait , notre infortuné Héros jugea à propos de ſe repoſer quelques momens dans la prairie, dont ce ruiſſeau baignoit les bords. Mon pere , ſ'écria-t'il , avec une   ſpece d'air d'indignation , ne m'enviera du moins pas la conſolation de gémir ici !

C'eſt-là qu'il ſ'abandonna tout entier aux violens transports de ſa douleur ; & qu'après avoir long-tems pleuré ſur ſon fort , il ſe trouva inſenſiblement en état de réfléchir ſur ſa paſſion , & ſur le parti qui lui reſtoit à prendre dans la ſituation déplorable où il ſe voyoit réduit.

L vj

Son plus grand embarras étoit de sçavoir comment agir envers *Sophie*. L'idée de se détacher d'elle , lui portoit la mort dans le cœur ; mais celle de causer la perte de cette aimable fille , s'il persistoit plus long-tems dans un espoir trop chimérique , étoit pour lui un autre supplice aussi cruel que le premier.

Déchiré tour à tour par ces pensées accablantes , le malheureux *Jones* se relevoit & retomboit à chaque instant dans le désespoir. Mais le ressentiment de M. *Alworthy* , l'amertume de ses reproches, l'impossibilité apparente du succès , & surtout la gloire de sacrifier sa passion au repos de sa maîtresse , le déterminèrent enfin à fermer l'oreille à l'amour , pour n'entendre plus que la voix de l'honneur.

Son amour-propre , flatté de la grandeur du sacrifice , lui ferma les yeux sur tout ce qu'il pourroit lui coûter. Il courut à une maison voisine , où ayant trouvé tout ce

qu'il falloit pour écrire , il se hâta de tracer cette Lettre.

MADAME,

Si vous daignez réfléchir sur l'horreur de ma situation , je présume assez de la bonté de votre cœur pour me flatter que les expressions de ma lettre , sans doute mal conçues , trouveront grace devant vous. Hélas ! c'est le cœur seul qui me les dicte , & nul langage ne peut rendre tout ce qu'il sent.

J'ai résolu , Madame , de vous obéir , en me privant pour jamais de votre chere & aimable présence : cet ordre est bien cruel pour moi ! mais j'en accuse la fortune bien plus que ma Sophie. Et tel est mon malheur , qu'il devient même nécessaire pour vous , & que la félicité de ce que j'aime est attachée à la nécessité d'oublier qu'il exista jamais un infortuné tel que moi !

Croyez , croyez , belle Sophie , que je vous cacherois mes souffrances mêmes , si je pouvois probablement

imaginer que la voix publique dût ne pas vous en instruire. Je connois la bonté , & la sensibilité de votre cœur ; je voudrois lui épargner les peines qu'il ressent toujours pour les malheurs d'autrui. Puissent les miens ne point troubler votre repos. Après vous avoir perduë , tous les maux que l'avenir me prépare ne pourront me trouver sensible.

O ma Sophie ! qu'il est affreux de vous quitter ! Qu'il est bien plus affreux encore d'être forcé de souhaiter d'être oublié de vous ! Cependant l'amour le plus pur , l'amour le plus tendre & le plus sincere exige l'un & l'autre.

Pardonnez-moi d'oser penser que le moindre ressouvenir d'un malheureux soit capable d'altérer en rien votre repos. Mais s'il étoit possible que cela fût , immolez , sacrifiez jusques à ma mémoire à la tranquillité de votre cœur. Croyez , s'il le faut , que je ne vous aimai jamais ; pensez combien je vous méritois peu ; écoutez la voix de la gloire , & méprisez un présomptueux , dont la témé-

rité ne sçauroit être trop punie... La plume me tombe des mains... Puisse le Ciel veiller toujours sur ma Sophie !

Jones, cherchant dans ses poches de quoi cacheter cette Lettre, fut fort étonné de les trouver absolument vuides. La vérité du fait est, que notre héros, dans un des accès de fureurs douloureuses qu'il avoit eû l'instant auparavant dans la prairie, s'étoit défait de tout ce qu'il avoit sur lui : le porte-feuille même qu'il avoit reçu de M. *Alworthy*, & qu'il n'avoit pas encore ouvert, quoiqu'il renfermât un billet de la Banque de 500 livres sterling, avoit été jetté avec le reste ; & le pauvre *Jones* ne s'en ressouvint qu'alors.

Il trouva, dans la maison où il étoit, ce qu'il falloit pour fermer sa lettre ; après quoi, il n'eut rien de plus pressé, que de retourner sur les bords du ruisseau, dans l'espérance d'y retrouver tout ce qu'il avoit perdu.

A peine *Jones* s'étoit-il mis en

chemin , qu'il rencontra son ancien ami *George* le Garde-Chasse , qui après l'avoir très-tendrement complimenté sur son infortune , (qui avoit déjà transpirée dans le canton) s'étoit hâté de le suivre pour lui faire offre de ses services.

Il retourna avec son ami dans la prairie , où ils cherchèrent long-tems ensemble ce qu'ils n'avoient garde de trouver ; & ce , par une raison toute simple. C'est que le portefeuille , & tout le reste , étoit dans la poche de *George* , qui l'instant auparavant ayant fait cette trouvaille , dont il connoissoit toute la valeur , avoit jugé à propos d'en faire son profit.

Jones , ayant perdu tout espoir de recouvrer ses effets perdus , & beaucoup moins touché de cette nouvelle disgrâce que bien des gens ne le croiront , se retourna tout-à-coup vers son ancien ami , & lui demanda avec chaleur , s'il pouvoit attendre de son amitié le service le plus signalé que sa situation présente pût lui permettre d'en recevoir ?

L'honnête *George* , qui avoit amassé quelque argent au service de *M. Western* , au sçu de son ami *Tom* , appréhendant qu'il ne fût question d'en prêter une partie , ne répondit qu'en hésitant plus d'une fois , que *M. Tom* pouvoit en toute occasion compter sur ses services. Mais son inquiétude se dissipa , en apprenant qu'il ne s'agissoit que de porter une Lettre à *Sophie*. Il s'en chargea de tout son cœur : car , à l'argent près , *Tom Jones* étoit ce qu'il aimoit le plus au monde.

Mlle *Honora* fut regardée par tous les deux comme le seul canal par où la Lettre pouvoit passer jusqu'à *Sophie*. *George* partit au moment même , & *Jones* alla attendre le retour de son Messager dans une Hôtellerie à un quart de lieuë de là.

George ne fut pas plutôt arrivé chez *M. Western* , qu'il rencontra Mlle *Honora* , à qui , après l'avoir fondée par quelques questions préliminaires , il remit la Lettre pour sa Maîtresse ; & de qui il en reçut

une autre qu'on avoit portée tout le jour dans son sein , & qu'on désespéroit déjà de pouvoir faire tenir à M. Jones.

Le Garde - chasse , charmé de s'être si heureusement acquitté de sa commission , revint à toutes jambes au Cabaret où étoit Jones , qui s'étant saisi avidement de la Lettre de Sophie , y trouva ce qui suit.

MONSIEUR,

Il ne m'est pas possible de vous exprimer tout ce que j'ai souffert depuis que je ne vous ai vu. La patience avec laquelle vous avez supporté , par rapport à moi , toutes les insultes de mon pere , fait naître dans mon cœur des sentimens de reconnaissance que je ne croirai jamais pouvoir assez acquitter. Vous connaissez son caractère ; daignez , à ma priere , éviter partout sa rencontre. Je voudrois bien pouvoir vous consoler... Croyez pourtant , que la plus grande violence pourra seule me faire disposer de ma main en faveur de

quelqu'un qui ne vous sera point agréable.

Jones lut , relut & baïsa cent fois cette lettre ; elle ralluma tous ses desirs. Il se repentit de la façon dont il avoit écrit à *Sophie* ; mais il se reprocha bien plus d'avoir envoyé une autre lettre pendant l'absence de son Messager , par laquelle il promettoit solennellement à M. *Alworthy* , d'étouffer jusqu'aux moindres lueurs de sa passion pour Mlle *Western*.

Cependant , dès qu'il fut un peu plus de sang froid , il sentit que le billet de *Sophie* n'adoucissoit ni ne changeoit rien à sa situation , qu'en lui laissant l'espoir que la constance de cette fille pouvoit être assez durable pour que le tems pût amener quelque événement favorable à deux amans aussi fidèles.

Cette dernière idée le raffermît dans ses premières résolutions ; & après avoir pris congé de *George* , il se mit en chemin vers une petite ville voisine , où il avoit prié M.

Alworthy, (au cas qu'il lui plût de ne pas révoquer sa sentence ,) de lui envoyer son porte-manteau.

CHAPITRE VIII.

Conduite de SOPHIE , qui sera approuvée par celles de son sexe capables de penser comme elle.

S*ophie*, depuis vingt-quatre heures, n'avoit point passé le tems agréablement. Elle avoit essuyé de très-longues conversations, & de très-ennuyeuses lectures de la part de sa tante, dont le but étoit de lui prouver que l'amour, dans le monde poli, n'étoit plus regardé que comme une passion ridicule. Le mariage, disoit-elle, n'est aujourd'hui considéré de la part des femmes, que comme une charge ou un office de judicature l'est par les hommes; proportionné aux avantages qu'on en retire, soit pour la fortune, ou pour s'avancer dans le monde. Ces maximes solides,

appuyées par nombre d'exemples illustres , & très-prolixement commentées par la scientifique tante , avoient tellement excédé la pauvre *Sophie* , qu'elle s'étoit enfin déterminée à se mettre au lit ; où elle étoit encore au retour de son pere de chez M. *Alworthy*.

Il étoit environ dix heures du matin, lorsque M. *Western* entra précipitamment dans l'appartement de sa fille. Je suis charmé de vous trouver ainsi , lui dit-il ; tout est en sûreté : je ferai en sorte qu'il en soit toujours de même.

A ces mots , il ferma la porte , & en donna la clef à *Honora* , après avoir joint aux ordres les plus précis les plus brillantes promesses au cas qu'elle lui fût fidelle , & les menaces les plus terribles , au cas qu'elle trahît sa confiance.

Les ordres d'*Honora* , étoient , de ne pas souffrir que *Sophie* mît le pied hors de sa chambre , à moins qu'il ne jugeât à propos de la faire appeller ; & de n'en permettre l'entrée qu'à sa tante seule. Ordre pour

tant à la Duégne , de faire toutes les volontés de sa maîtresse , en lui interdisant seulement l'encre , les plumes & le papier , dont l'usage étoit défendu à *Sophie*.

A l'heure du dîner , le vieux Gentilhomme fit descendre sa fille , qui fut contrainte d'obéir. Tout se passa à l'ordinaire , on ne parla de rien ; & la table levée , on la reconduisit à sa prison.

Le soir , la Géoliere *Honora* lui remit la lettre qu'elle avoit reçue des mains du Garde-chasse. *Sophie* la lut très-attentivement deux ou trois fois de suite , & se jetta sur son lit en versant un torrent de larmes.

Honora aussi affligée que surprise des nouvelles douleurs de sa maîtresse , s'empressa de lui en demander la cause.... O ma chere *Honora* ! je suis perduë , s'écria la tendre *Sophie* ; je suis convaincuë que tu m'aimes : c'est trop longtems te cacher mon secret.... j'ai laissé surprendre mon cœur par un ingrat , qui n'en étoit pas digne.... hélas , il m'abandonne , il me trahit !

Ciel ! répondit la femme - de - chambre , se peut-il que M. Jones soit un perfide ? il l'est , il l'est , sans doute ! vois cette lettre , répliqua *Sophie* , m'abandonneroit-il , me prieroit-il d'oublier jusqu'à son nom , s'il m'eût jamais aimée ? l'auroit-il pû penser ? auroit-il pû me l'écrire à moi-même ?....

Eh bien , Madame , il faut le mépriser , interrompit *Honora* : il faut vous en vanger en vous donnant à M. *Blifil*. Il convient fort à un drôle , tel que M. Jones , à un misérable bâtard , dont le pere même n'est pas encore bien connu , d'oser manquer à ma maîtresse ! lui qui n'étoit pas digne.... Arrête , lui dit *Sophie* avec aigreur , arrête tes blasphêmes , & garde - toi de jamais prononcer son nom devant moi , qu'avec respect.... lui me manquer jamais ? juste Ciel , que je suis injuste ! son cœur , son triste cœur a plus souffert en écrivant ces mots cruels , que je ne souffre moi-même en les lisant.... Tout est vertu , tout est générosité , tout est héroïque en

lui ! ah que je dois rougir de ma foiblesse , quand je condamne ce que je devrois admirer !.... Chere *Honora* , le croiras-tu ? c'est mon seul intérêt qui le guide ! c'est à mon intérêt seul qu'il se sacrifie , & qu'il m'immole moi-même !... la crainte d'être un obstacle à mon bonheur , l'a jetté dans le désespoir !

Je suis charmée , lui dit *Honora* , qu'il ait senti , & que vous sentiez enfin combien cette crainte est juste. N'auroit-il pas été bien triste, n'auroit-il pas été cruel de vous voir risquer de vous perdre , pour un jeune Avanturier chassé de chez son bienfaicteur , & chassé , dit-on , sans un sol ?

Chassé ! s'écria *Sophie* , en frémissant... Qu'entens-je ? explique-toi.

Honora , lui apprit alors ce quelle avoit appris , par le bruit du Village , du bannissement de *Tom Jones* , fondé sur la hardiesse qu'il avoit eue de porter ses vœux jusqu'à la fille unique de *M. Western* : ce qui
 avoit

avoit tellement fâché M. *Alworthy*, qu'il avoit mis *Jones* à la porte, sans lui faire présent d'un denier.

C'est donc moi, dit *Sophie* en sanglottant ! C'est moi qui cause sa ruine !... Chassé, sans un denier !... Hâte-toi, chere *Honora*, prends tout ce que je possède : ôte mes bagues de mes doigts. . . . Tien, voila ma montre : porte-lui tout. . . . Cours, vole, tâche au plutôt de le trouver.

Honora, qui craignoit que M. *Western* ne lui demandât raison des bijoux de sa fille, se jetta aux genoux de *Sophie* pour lui représenter les suites de sa libéralité, & le danger certain qui les menaçoit toutes deux, peut-être même son amant, au cas qu'elle fût sourde à ses remontrances.

Eh bien, prends donc tout mon argent, lui dit *Sophie*, n'en reserve pas une obole; fais en sorte de trouver cet infortuné, & de le lui remettre... Cours, cours, te dis-je; ne perds pas un moment.

La tendre amante fut obéïe; *Ho-*

nora retrouva *George* dans le Château , & lui remit une bourse contenant environ seize *Guinées* , ce qui étoit alors toute la fortune de *Sophie* : car , quoique son pere ne lui refusât rien , *Sophie* étoit trop généreuse pour beaucoup amasser.

George se sentit encore tenté de garder cet argent : mais la crainte que son larcin , dont il subsistoit deux témoins , ne fût un jour découvert ; ou peut-être (prenons le parti le plus honorable pour l'humanité) un mouvement de compassion pour l'état actuel de *Jones* l'emporta sur la violence de la tentation. Il s'acquitta fidèlement de sa commission , & remit la bourse intacte à son ami.

Fin du sixième Livre.



L'ENFANT TROUVÉ.¹

LIVRE SEPTIÈME.

Contenant l'espace de trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Monologue de Jones.

Jones reçut ses effets le lendemain matin, de chez M. *Alworthy*, avec cette réponse à la lettre qu'il lui avoit écrite.

Mon Oncle m'ordonne de vous dire, Monsieur, que le parti qu'il a pris de se défaire d'un hôte tel que vous, n'ayant été fondé que sur une résolution bien réfléchie, & sur l'évidence même du peu que vous valiez,

M ij

vous avez tort d'imaginer que votre éloquence puisse jamais changer ses dispositions à votre égard. La présomption avec laquelle vous osez lui mander , que vous renoncez à toutes vos prétentions sur certaine personne , lui paroît aussi admirable que rare : vous avez apparemment oublié ce que vous êtes , ainsi que ce qu'elle est. Quoiqu'il en soit , j'ai ordre exprès de vous dire , que mon Oncle n'exige d'autre preuve de complaisance de votre part , que celle de quitter le Pays au reçu de la présente.

Je ne puis finir cette lettre , sans faire des vœux sincères pour votre amendement , dans l'espoir de pouvoir me dire votre très-humble Serviteur ,

BLIFIL.

La lecture de cette Lettre éleva dans le cœur de Jones mille sentimens aussi impétueux qu'opposés : celui de la douleur prévalut enfin sur celui de l'indignation & de la rage ; les larmes vinrent à propos à son secours , & détournèrent le

danger qui menaçoit sa tête.

Il rougit pourtant bientôt du remède ; & se relevant tout à coup, il s'écria , eh bien , donnons donc à M. *Alworthy* la seule preuve qu'il exige de mon obéissance. Partons dès ce moment. . . . Mais où aller ? De quel côté tourner mes pas ? . . . Laissons ce soin à la fortune : puisque nul Etre sur la terre ne s'intéresse pour un malheureux tel que moi , tout me devient également indifférent. . . . Nul ne s'intéresse à mon sort ? Ingrat , tu sçais trop le contraire ! . . . Les vœux que quelqu'un fait pour toi , ne te sont-ils pas plus précieux que ceux de l'Univers entier ? . . . Je veux , je dois penser que mon destin n'est pas indifférent à ma *Sophie*. . . Faut-il donc abandonner le seul ami , le seul bien qui me reste ? & quel ami , grand Dieu ! . . . Mais , puis-je rester auprès de *Sophie* ? dût-elle le souhaiter aussi ardemment que moi , ai-je quelque espérance de pouvoir l'aborder , sans l'exposer à la vangeance de son pere ? Puis-je la

faire consentir à sa ruine ? & dût-elle y consentir , oserois-je me prévaloir de sa foiblesse ?..... comme un méprisable brigand , roderois-je autour du Château de son pere , en nourrissant un si coupable espoir ?... Non , j'en déteste jusqu'à la pensée. Adieu , *Sophie* ! adieu , la plus aimable , & la plus aimée des femmes !

Il s'agissoit pourtant enfin de sçavoir où aller , & que faire ? Le monde, suivant l'expression de *Milton* , étoit ouvert devant lui ; & *Jones* , ainsi qu'*Adam* , ne voyoit , ne connoissoit aucun humain de qui il pût attendre quelque secours.

Quel genre de vie choisir ? Quel état embrasser ? L'univers n'offroit à ses regards effrayés qu'un vuide affreux !

Toutes les professions , tous les métiers exigeoient un long apprentissage ; & pour comble de disgrâce , il se trouvoit presque sans argent. L'*Océan* enfin , cet ami secourable des malheureux , vint s'offrir à sa pensée , & parut

lui tendre les bras : *Tom* se décida tout à coup ; &, pour parler moins figurément , se déterminâ à se faire marin.

Mais , avant que de le suivre sur la route de *Bristol* , où il projette de s'aller embarquer , nous ramènerons le Lecteur chez M. *Western* , pour voir ce que fait la charmante *Sophie*.

CHAPITRE II.

Querelles de famille.

LE jour que M. *Western* avoit tenu sa fille prisonniere , la tante de *Sophie* étoit absente du Château. Le soir , à son retour , elle avoit trouvé la conduite du pere d'autant plus mauvaise , qu'il avoit agi sans la consulter ; & que pour se tirer d'embarras , il s'étoit totalement reposé sur sa sœur de la conversion de sa fille.

Le matin même du départ de M.

M iiii

Jones , Madame *Western* fit appeler *Sophie* dans son appartement ; où après lui avoir appris qu'elle avoit obtenu sa liberté , cette femme Philosophe déploya toute son éloquence pour prouver à sa nièce que le choix d'un époux devoit être indifférent pour une fille raisonnable , pourvû qu'il fût riche & pût lui donner un rang dans le monde. Elle déclama fortement contre l'amour , qui , suivant elle , n'étoit qu'une passion romanesque , depuis longtems proscrite par les personnes sensées , & reléguée dans l'obscurité des Provinces ; & conclut enfin , après un pompeux éloge des biens & des qualités de M. *Bliss* , par exhorter sa nièce à consentir de recevoir ses vœux.

J'épargne au Lecteur toutes les sentences , toutes les citations , toutes les maximes & les raisonnemens politiques dont Madame *Western* avoit fortifié divers endroits faillans de sa harangue. Je crois devoir aussi passer sous silence , & les réponses de *Sophie* , & les re-

pliques de la tante. Il fuffit de fçavoir , que notre héroïne fe défendit bien ; & que Madame *Western* , outrée de n'avoir encore pû remporter fur une petite Provinciale une victoire qu'elle croyoit certaine , & dont elle avoit flatté fon frere , après avoir paffé rapidement du ton de la perfuafion à celui de la menace , insultoit *Sophie* fur la baffeffe de fes fentimens , & croyoit déjà lire dans les yeux effrayés de fa nièce l'inftant de fa défaite , lorsque M. *Western* qui avoit tout écouté à la porte , vint brusquement l'interrompre pour joindre fa voix à celle de fa fœur.

Madame *Western* étoit en colère : cette imprudence de fon frere , qu'elle interpréta comme procédant de la défiance qu'il avoit de la fublinité de fes lumieres , la rendit furieufe. Sa médiation méprifée à ce point ne lui permettoit plus de fe mêler d'une négociation , que l'interêt feul d'un frere ingrat lui avoit fait entreprendre , & qu'il venoit de faire échouer

au moment de la réussite ; & ce manque de respect , de la part d'un homme sans teintures , sans notions même les plus communes des premiers principes du *monde* & de la politique , ne permettoit pas à une femme comme elle de rester plus longtems chez lui. A ces mots, elle sort, en lui lançant un regard indigné , demande son carosse , & va se disposer à partir.

Autre scène pour *Sophie* ! son pere resté seul avec elle, quoiqu'humilié par les injures de sa sœur , reprend bientôt assez de forces pour accuser sa fille d'une rupture qui va peut-être lui coûter l'opulente succession de Madame *Western*. Il tonne , il éclate en reproches contre la triste *Sophie* ; & jure de se vanger d'elle , en la forçant d'épouser *Bliss* avant qu'il soit deux jours.

L'état de la pauvre *Sophie* , pendant tout cet orage, étoit digne de compassion. La tante , quoique vive & emportée par tempérament , étoit pourtant au fond plus

raisonnable que le pere ; & l'autorité qu'elle s'étoit acquise sur l'esprit du vieux Gentilhomme avoit été plus d'une fois utile à *Sophie* : il ne s'agissoit que de flatter l'amour-propre de Madame *Western* , en paroissant quelquefois céder à la force de ses raisonnemens , pour tout obtenir d'elle. Cette réflexion , qui vint frapper *Sophie* , la fit dans le moment précipiter aux pieds de son pere, pour le supplier , puisqu'elle étoit la cause infortunée de leur rupture , de courir après Madame *Western* , pour empêcher son départ , ou du moins pour le retarder jusqu'à ce que sa colere fût apaisée.

M. *Western* , ébranlé par les pleurs de sa fille , & peut-être encore plus par la crainte de perdre la succession de sa sœur , consentit enfin , mais non pas sans lâcher plus d'une apostrophe peu mesurée contre le sexe , à s'humilier jusqu'à faire ce qu'il appelloit *cette bassesse*.

Madame *Western* alloit monter en carrosse , lorsque son frere arri-

va. Moitié par force , moitié par prieres , il parvint à l'appaiser , & à faire renvoyer les chevaux à l'écurie. Nous avons déjà insinué qu'elle n'étoit pas méchante; ajoutons , qu'elle aimoit son frere , quoiqu'elle eût un souverain mépris pour son ignorance sur ce qu'elle appelloit le *bon ton* , & la connoissance du monde.

Sophie , qui avoit de si bonne foi motivé cette réconciliation , en fut la victime. Les Parties réunies concourant également à condamner sa conduite , & à chercher les moyens de la mettre à la raison , la prompte conclusion de son mariage avec *Blifil* fut résolue , sinon par la force ouverte , du moins par la surprise.

Ce projet , conçu par Madame *Western* , & adopté par son frere , venoit d'être arrêté , lorsque l'on annonça M. *Blifil*.

Le vieux Gentilhomme , par l'avis de sa sœur , part comme un éclair ; & signifie en jurant à sa fille , qu'il faut se disposer à rece-

voir dans le moment la visite de son futur époux , ou s'exposer à tous les traits de la vangeance d'un pere justement irrité.

Sophie , comme sa tante l'avoit sagement prévû , étoit dans un état d'accablement qui ne lui laissoit guères la force de résister à un pere qu'elle aimoit , & auquel elle n'avoit encore jamais défobéi : son trouble , & son silence furent pris pour aveu ; *Blisfil* fut admis. Le détail d'une scène de cette espece ne feroit pas intéressant pour beaucoup de Lecteurs : suivons donc la règle d'*Horace* , qui conseille aux Ecrivains censés de supprimer toutes les situations qu'ils ne pourront placer dans un beau jour.

L'art avec lequel *Blisfil* se conduisit dans cette seconde visite , auroit pû engager toute autre que *Sophie* à l'estimer assez pour lui confier l'état de son cœur : mais elle avoit conçu des idées si odieuses du caractère de ce jeune homme , qu'elle aimoit mieux se con-

traîdre avec lui que de risquer en de pareilles mains l'ombre même de la confiance.

Mais elle n'en fut pas plus heureuse. *Blifil* guidé par l'intérêt, poussé par la vengeance, & brûlant d'enlever à *Tom Jones* une maîtresse aimable, interpréta tout en sa faveur : les mépris mêmes de *Sophie* n'étoient, selon lui, que les effets de la pudeur ordinaire des jeunes personnes bien élevées à la vue d'un futur époux.

C'est du moins ce qu'il fit entendre à M. *Western*, à la sœur de ce Gentilhomme, & à M. *Alworthy* même au sortir de cette visite, dont il affecta d'être extrêmement content.

L'inclination que *Sophie* avoit paruë avoir pour *Jones*, n'étoit à l'entendre, qu'un feu passager dont elle rougissoit maintenant au fond de l'ame, & d'où naissoit son embarras & sa contrainte aux yeux de son nouvel Amant.

M. *Western*, & sa sœur, quoique sçachant à quoi s'en tenir,

étoient trop intéressés à confirmer *Blifil* dans cette opinion pour n'y pas employer tous leurs efforts , & pour ne pas seconder ceux de ce tendre Amant auprès de son oncle , dans l'esprit duquel il subsistoit encore quelques restes de défiance.

Enfin , la vivacité de *M. Western* , excitée par celle de son futur gendre , secondee par la tante de *Sophie* , ne trouvant , & ne prévoyant plus d'obstacles , fixa , avec le consentement de *M. Alworthy* , le mariage au sur-lendemain.

CHAPITRE III.

*Etrange résolution de SOPHIE.
Stratagème de Mlle HONORA.*

ON n'avoit eu garde de faire part de cette résolution à *Sophie* , qui après avoir relu plus d'une fois la Lettre de *Tom Jones* ,

& l'avoir baignée de ses larmes ; ainsi que le manchon qu'elle avoit retiré des mains de sa femme-de-chambre , étoit entierement absorbée dans ses tendres idées , lorsque Mlle *Honora* entra tout à coup dans sa chambre , en s'écriant , tout est perdu , Mademoiselle ! je viens d'entendre M. votre pere ordonner au Ministre *Supple* d'obtenir aujourd'hui des dispenses : on prétend sûrement vous marier dès demain matin.

Sophie pâlit , à ces mots , en répondant avec indignation , dès demain matin !.....

Oui , Madame , répliqua la fidelle femme-de-chambre , je vous jure que je l'ai entendu ainsi ! *Honora* , lui dit *Sophie* , tu viens de me surprendre , de m'effrayer au point , qu'il me reste à peine la force de parler !.... dis moi , chere *Honora* , que ferois-tu dans le cas où je suis ?.... moi , Madame , dit-elle , j'épouserois M. *Blissl*. Il est jeune , il est riche , il vous aime ; & vous pourriez l'aimer à l'ave-

nir. L'autre est mieux fait , & plus aimable , j'en conviens : mais voilà tout ; & c'est vouloir vous perdre, que *Honora*, fière d'être consultée par sa maîtresse , alloit donner carrière à la prolixité de ses avis , lorsque *Sophie* lui coupant la parole , j'aimerois mieux , dit-elle , me plonger un poignard dans le sein , que d'épouser ce monstre..... Tais-toi ; laisse-moi réfléchir un moment..... ç'en est fait !..... j'y suis déterminée : je pars dès cette nuit ; je suis , je quitte pour jamais la maison de mon pere : Si tu m'aimes , tu me suivras.

Doutez-vous de mon zèle ? s'écria la Duégne , que le moment présent avoit toujours droit de subjuguier. Doutez-vous , que je ne sois prête à vous suivre au bout du monde même ?.... mais daignez réfléchir aux suites d'une telle entreprise ! qu'allez-vous devenir ? quel est votre but ? où prétendez-vous aller ?

J'ai une parente à Londres ; ré-

pliqua *Sophie*, femme du plus haut rang, qui a passé quelques mois à la campagne de ma tante, & qui dès-lors m'aimoit assez pour l'avoir fortement priée de permettre que j'allasse passer quelque tems chez elle. J'y serai certainement bien reçue..... je ne m'y fierois pas, interrompit la femme-de-chambre : la première maîtresse que j'ai eue avoit la manie d'inviter ainsi toutes les Dames campagnardes à la venir voir en ville : mais, à leur arrivée, elle n'étoit jamais au logis. D'ailleurs, quand celle-ci sçaura que vous vous êtes sauvée de la maison paternelle....

Tu te trompes encore, lui dit *Sophie*, l'autorité d'un pere est d'un foible poids à ses yeux. Quand je la lui objectois, pour me dispenser de la suivre à Londres, sans le consentement de M. *Western*, j'étois l'objet de ses railleries perpetuelles. Ainsi, j'ai tout lieu d'espérer un azile chez elle, & sa protection, jusqu'à ce que mon pere, me voyant hors de sa puissance,

consente enfin de revenir à la raison.

Honora, fatisfaite de ce côté, se retrancha sur nombre d'autres objections. Comment sortir du Château, sans être vuës ? quels chevaux, quels domestiques avoir ? Comment affronter seules, & nuitamment, les rigueurs de la saison, les voleurs, & les autres dangers d'un pareil voyage ?

Sophie, affermie dans son dessein, leva toutes ces difficultés. Nous sortirons du Château la nuit, dit-elle ; nous trouverons des chevaux dans la Ville voisine : ce seroit un grand hazard que nous fussions attaquées dans le peu de chemin que nous avons à faire d'ici là. En un mot, si tu veux me suivre, je te promets une récompense qui surpassera ton espoir.

Ce dernier argument prévalut. Il ne fut plus question que de convenir de la façon de sortir du Château, & d'un obstacle très-difficile à lever : c'étoit, comment emporter leur bagage ? Ce dernier ar-

ticle n'intéressoit guères *Sophie* ; une fille résolüe à suivre , ou à fuir un Amant , s'embarrasse peu de ce qu'elle laisse derriere elle. *Honora* n'avoit pas de motifs pour penser ainsi : l'amour n'inspiroit à son cœur ni espoir , ni craintes ; & la valeur réelle de ses nippes , en quoi consistoit toute sa fortune , lui tenoit vivement au cœur.

La nécessité , mere de l'invention , lui suggéra enfin le moyen de sauver sa chere garde-robbe. Ce fut de se faire chasser par *Sophie* , dès le soir même. L'expédient fut approuvé par sa maîtresse ; & la femme-de-chambre , après lui avoir promis de lui donner dans la journée matiere plus que suffisante pour être mise à la porte , se chargea d'emporter dans son paquet tout ce qui pourroit être nécessaire à toutes deux pour le voyage.



CHAPITRE IV.

Altercations.

HOnora n'eut pas plutôt quitté sa Maîtresse, pour se disposer à jouer son rôle, que quelque chose lui suggéra qu'en sacrifiant *Sophie* & son secret à M. *Western*, elle feroit infailliblement sa fortune. Plus d'une considération importante la pressaient de faire cette découverte. La perspective séduisante d'une récompense proportionnée à un si grand service, tentoit son avarice ; les dangers de l'entreprise à laquelle elle avoit eu la foiblesse de consentir, l'incertitude du succès, la nuit, le froid, les voleurs, les ravisseurs mêmes, tout augmentoit ses craintes !

D'un autre côté, un voyage à Londres, après lequel elle aspirait depuis si longtems ; les délices vantées, & mille fois exagérés dans son

imagination, quelle croyoit aller goûter dans cette grande Ville; la récompense promise par *Sophie*, beaucoup plus libérale que son pere; les remords anticipés d'une si noire trahison, & surtout l'amitié sincere qu'elle avoit pour sa Maîtresse, faisoient panacher la balance en faveur de *Sophie*. Mais, une autre idée de bien plus grand poids, pensa tout perdre. *Sophie* étoit mineure, ses promesses ne pouvoient de longtems être remplies; quoiqu'héritiere de sa mere, quoique Légataire d'une somme considérable de la part d'un de ses oncles mort depuis peu, elle ne pouvoit encore disposer de rien; mille accidens imprévus pouvoient dans la suite mettre obstacle à sa générosité: tandis que la récompense qu'on espéroit de M. *Western*, pouvoit être acquise, & acquittée dans le moment!

Ces différentes réflexions troubloient étrangement Mlle *Honora*, & eussent peut-être été fatales à *Sophie*, si le hazard n'avoit occa-

donné un incident qui leva toutes ces difficultés , & préserva la fidélité de la femme-de-chambre.

Madame *Western* en avoit une , beaucoup moins âgée , & beaucoup plus fiere. *Honora* , qui supportoit impatiemment ses airs de hauteurs , avoit déjà eu plus d'une querelle avec elle , & ne pouvoit la souffrir. J'ignore , non , mais il importe peu de connoître quel sujet amena la suivante de Madame *Western* dans la chambre de Mlle *Honora* , au moment où cette dernière étoit occupée de ses importantes réflexions : il suffit de savoir , que ces deux femmes , par les mêmes motifs , également contradictoires en tout , n'eurent pas été un quart-d'heure ensemble , que le Château retentit de leurs clameurs & de leurs cris ; que Madame *Western* , qui passoit par là , étant accourue au bruit , fut , ou crut être insultée par *Honora* ; & qu'il n'en fallut pas davantage à cette Dame pour voler chez son frere , & pour lui signifier que si *Honora* n'étoit

pas mise à la porte dès le jour même , il ne devoit pas compter que sa sœur passât la nuit dans le Château.

M. *Western* n'étoit pas homme à refuser une si légère satisfaction à sa sœur : il crut même ne la point assez vanger ; & prétendit (en sa qualité de *Juge de paix*) envoyer la coupable à *Bridwel*. Mais Madame *Western* , qui , comme nous l'avons déjà dit , s'appaisoit aussi aisément qu'elle se mettoit en colère , intercéda pour elle , & se contenta d'un simple mais très-prompt bannissement hors du Domaine de son frere.

Le paquet d'*Honora* se trouva prêt avant le soir : on lui paya ses gages , & elle partit à la satisfaction de tout le monde ; surtout de *Sophie* , qui lui avoit donné rendez-vous pour l'aller joindre à minuit juste dans un endroit convenu , & peu éloigné du Château.

Mais il falloit encore essuyer deux audiences bien pénibles : l'une de la part de la tante , l'autre de celle du pere.

Celle

Celle de la tante fut longue & vive ; celle du pere fut terrible , & troubla tellement *Sophie* (dans la crainte que sa fuite ne rencontrât quelques obstacles) qu'il arracha d'elle une espee de promesse de ne plus résister à sa volonté.

Le vieux Gentilhomme fut si agréablement surpris , & si flatté de ce prétendu consentement de sa fille , que changeant tout à coup ses reproches en remerciemens , & les menaces en caresses , il lui fit présent d'un billet de banque de cent livres sterlin , en la priant d'en disposer pour toutes les emplettes qui pourroient lui plaire.

Sophie avoit l'ame aussi bonne que tendre : la joye de *M. Western* , la générosité envers elle la toucha jusqu'aux larmes , & pensa opérer ce que la sagacité de la tante , & toutes les menaces du pere n'avoient encore pu faire. La reconnaissance & la tendresse filiale balancerent pendant quelques instans l'amour dans son cœur. Mais ce combat , quoique cruel , ne pou-

voit être ni long ni douteux : deux souvenirs, quoiqu'opposés, celui de l'odieux *Blissl* & de l'aimable *Jones*, en l'affermissant dans son premier dessein, étouffèrent bientôt ses remords.

Laissons-la dans ces dispositions, pour voir ce que fait maintenant notre ami *Jones*.

CHAPITRE V.

Matières diverses, peut-être assez naturelles, mais ignobles.

IL plaira au Lecteur de se souvenir, que nous avons laissé notre Heros sur la route de *Bristol*, déterminé à chercher fortune sur Mer, ou plutôt à fuir celle qu'il auroit pu trouver sur Terre.

Il avoit pris des chevaux, & un guide ; & par malheur, le guide étoit mauvais ; il y a plus, il étoit vain. La honte de demander aux passans le chemin duquel il sentoît

bien qu'il s'écartoit , lui fit prendre tant de détours , que la nuit vint enfin ; & que *Jones* , qui malgré ses rêveries , commençoit à se douter de l'aventure , voulut absolument s'arrêter au premier Village , où il apprit qu'il étoit sur le chemin de *Gloceſtre* , directement opposé à l'autre.

Il exhaloit son courroux contre le guide , lorsqu'un honnête *Quaker* s'approchant , le chapeau sur la tête : ami, dit-il à *Jones*, j'apperçois que tu t'es égaré. Si tu veux m'en croire , tu ne marcheras pas la nuit ; elle est obscure , la route est difficile. ; & depuis quelques jours , on y rencontre des voleurs. L'Hôtellerie prochaine est bonne ; crois-moi , profite-en pour ton bétail & pour toi , jusqu'à demain matin.

Jones , quoique surpris de la familiarité de l'inconnu , adopta l'avis ; & suivit le *Quaker* au cabaret du Village.

Jones étoit bien vêtu , & marchoit avec deux chevaux : il fut

bien accueilli par l'Hôte , qui le pria pourtant d'excuser s'il n'étoit pas traité suivant son rang , attendu que sa femme , qui étoit absente depuis le matin , avoit sans y penser , emporté ses clefs avec elle.

Notre Héros avoit trop de choses dans la tête , pour faire attention à ce compliment : il ne désiroit que d'être seul pour se livrer à toute sa mélancolie. Le *Quaker* qui s'en apperçut , en eut pitié ; & fit tant d'instances , que *Jones* se vit forcé de rester avec lui.

Après un assez long silence , le *Quaker* poussé par un esprit de charité , peut-être entre-mêlé d'un peu de curiosité , ouvrit la bouche , & dit..... ami , j'apperçois qu'il t'est arrivé quelque infortune : mais pour quoi te laisser abbattre ? si c'est un ami que tu pleures , tu dois songer que tout homme est né pour mourir. De quel secours lui sont tes larmes ? l'homme doit apprendre à souffrir , l'affliction est son partage : j'ai les miennes ainsi que toi , & peut-être plus grandes.

Avec un bien de cent livres sterling de revenu , qui ne doit rien à personne , & qui suffit à tous mes besoins ; avec une conscience , qui grâce au Ciel , ne me reproche rien ; avec une constitution robuste , & un cœur pacifique , ami , je suis sûrement plus malheureux que toi.

J'en suis sincèrement fâché , répondit *Jones* , en soupirant.

Ah , mon ami ! répliqua le *Quaker* , c'est ma fille , c'est une fille unique qui me rend malheureux ! elle seule faisoit ici-bas toute ma félicité : elle m'a quitté cette semaine , elle s'est enfuie de chez moi pour aller épouser un jeune Avanturier qui n'a pas un sol !..... ah , que n'est-elle morte , ainsi que l'ami dont le trépas t'attriste : je me croirois bien plus heureux !

Ce que j'entends est bien étrange ! lui dit *Jones*. Quoi , vous aimeriez mieux la voir morte ?

Sans doute , répliqua le *Quaker* , ne vaudroit-il pas mieux qu'elle le fût , que de la voir exposée à de-

mander son pain ?.... Ne t'ai-je pas dit que le drôle qu'elle a épousée est un gueux ?

Eh bien , répartit *Jones* , n'est-ce pas votre fille ? avez-vous d'autres enfans ? n'êtes-vous pas riche ? l'imprudence d'une jeune fille doit-elle vous faire cesser d'être pere ?

Moi ! s'écria le *Quaker* : puisqu'elle m'a désobéi , puisqu'elle m'a trompé , puisqu'elle n'a écouté que l'amour , c'est à l'amour à la nourrir ; je n'ai plus rien à lui donner. Je la verrois à ma porte , mourant de faim , & de misère , sans en avoir pitié.

Jones , à ces derniers mots , le regarda en frémissant , & voulut le quitter.

Allons , allons , mon ami , lui dit le *Quaker* , en le retenant , reste avec moi , ne t'abandonne pas à la douleur : tu vois qu'il est des malheurs plus à plaindre que les tiens..... je vois , qu'il est des infensés & des barbares dans le monde , s'écria *Jones* , en s'arrachant des bras du *Quaker*.

Tu te fâches , lui dit l'autre ; mets-toi donc en place : dis-moi , que ferois-tu ?

Je chercherois ma fille & mon gendre , répondit *Jones* ; je pardonnerois à leur jeunesse , je les prendrois chez moi : je ne penserois pas , sans horreur , à causer le malheur de quelqu'un que je prétends aimer.

Moi , les chercher ! s'écria le *Quaker* , moi , les prendre dans ma maison !.... persuade - moi plutôt d'y appeller mes deux plus mortels ennemis !

Eh bien , vas y donc toi-même , lui dit *Jones* , outré d'indignation , & le mettant hors de la chambre par les épaules , je déteste la société d'un monstre tel que toi.

Les propos du *Quaker* avoient fait une telle impression sur *Jones* , que son air en étoit tout égaré : l'autre s'en étoit apperçu ; & cette observation , jointe à ce qu'il avoit déjà remarqué de singulier dans le reste de sa conduite , avoit assez frappé l'honnête *Quaker* pour pou-

voir juger en conscience que notre Héros étoit réellement fou.

Ainsi , bien loin d'être offensé de l'affront qu'il venoit d'en recevoir , le bon *Broadbrim* touché de compassion pour son frere , alla faire part de sa découverte à l'Hôte , en l'exhortant à traiter avec tous les ménagemens possibles un Gentilhomme infortuné qui n'étoit qu'à plaindre.

L'Hôte , qui avoit déjà fait jaser le guide , & qui étoit instruit de la naissance , ainsi que des aventures de *Jones* , répondit en jurant & en riant au nez de *Quaker* , que son prétendu Gentilhomme , quoiqu'en habit galonné , n'étoit qu'un bâtard de Paroisse des environs , chassé pour ses friponneries , & dont il voudroit déjà être défait , dût-il en être pour l'écot d'un tel vaurien , pourvu qu'il sauvât son argenterie de ses griffes.

Il est bon de sçavoir , que ce propos se tenoit discrettement dans la cuisine , auprès du feu , & en présence de tout ce qui étoit dans l'Hôtellerie.

Le *Quaker* ne fut pas plutôt défabusé sur la noblesse de *Jones*, & instruit de la bassesse de sa naissance, que la pitié sortit tout-à-coup de son cœur, & fit place à l'indignation. Il partit, aussi outré de l'affront qu'il prétendoit avoir reçu, que le seroit un de nos Ducs bravé par un simple Gentilhomme.

L'Hôte, comme on l'a vû, n'étoit pas dans de meilleures dispositions : *Tom* avoit beau sonner, les domestiques étoient sourds ; envain demandoit-il un lit, il ne s'en trouvoit point pour lui. Il fallut prendre patience : accablé de chagrin, de fatigue, & de sommeil, notre Héros qui sçavoit se prêter au tems, se jetta dans un large fauteuil de jonc, & s'endormit.



C H A P I T R E VI.

Réveil de JONES.

Tout étoit à peine couché dans l'Hôtellerie , lorsqu'un grand bruit se fit entendre à la porte de derriere , que l'on menaçoit d'enfoncer. L'Hôte , qui ne dormoit que d'un œil & veilloit de l'autre , depuis ce qu'il avoit appris de *Jones* , se hâta d'aller ouvrir ; & vit en un instant sa cuisine pleine d'hommes armés , & agissant chez lui comme dans une forteresse prise d'assaut. Forcé de céder à la force , il descendit dans sa cave pour chercher dequoi raffraîchir ces redoutables Hôtes ; & ne fut pas peu étonné , à son retour , de trouver *Jones* éveillé , & jasant familièrement avec eux. Pour le coup , il se crut perdu ! ses idées brouillées par le sommeil & par la crainte , ne lui montrèrent plus en *Jones*

qu'un scélérat, qui, d'accord avec les autres, avoit d'avance concerté le pillage de sa maison.

Tandis qu'il se livroit à ses terreurs, *Tom* s'entretenoit paisiblement avec celui qui paroissoit commander ; & de qui il apprit, que la troupe qu'il conduisoit étoit une compagnie de recruë pour l'Armée du Duc de *Cumberland*, destinée à combattre les rebelles d'Écosse.

Notre Héros étoit né courageux ; on a même déjà apperçu qu'il avoit des idées un peu romanesques. Celle d'être utile à sa Patrie, en combattant contre ceux qu'on lui peignoit comme n'ayant d'autre but que d'en renverser les loix & la Religion, échauffa tout-à-coup sa tête. Le projet d'aller chercher à s'enrichir sur mer, dans de pareilles circonstances, ne lui parut plus qu'ignoble, & peu digne de lui : le titre de volontaire dans une expédition, d'où dépendoit le salut de la Patrie, lui sembla bien plus glorieux. Ce parti pris

en un instant, & proposé à l'Officier, fut accepté avec ardeur : on loua le courage du nouveau camarade ; on but largement à la santé du Roi *George*, & à la sienne ; on maudit élégamment (suivant l'usage) celle du Prétendant & des Rébelles ; *Jones*, pour sa bienvenue, paya l'écot ; & l'on partit, au grand étonnement de l'Hôte, charmé d'en être quitte pour la peur.

Le Sergent s'étant emparé de *Jones*, l'entretint pendant toute la route de l'histoire de la compagnie, surtout de la sienne propre, & de celle de ses campagnes. En arrivant à la Dinée, *Jones* fut présenté au Lieutenant de la Compagnie, qui y étoit arrivé avant la troupe. Cet Officier étonné de la bonne mine de ce nouveau Soldat, & de la richesse de son habillement, exalta son courage, l'assura qu'il seroit toujours libre dans son service, & après l'avoir embrassé cordialement, le retint à dîner avec le reste des Officiers.

CHAPITRE VII.

Apprentissage Militaire.

LE Lieutenant , dont nous venons de parler , étoit un homme d'environ soixante ans. Il avoit servi en qualité d'Enseigne à la bataille de *Tannieres* , où il avoit reçu deux blessures , & où il s'étoit tellement distingué , que le Duc de *Marlborough* l'avoit nommé Lieutenant sur le champ de bataille.

Il exerçoit par conséquent cette commission depuis environ quarante ans. Pendant ce presque demi-siècle , il avoit eu le désagrément de servir d'échelon à un nombre immense de ses inférieurs , & il avoit maintenant celui de se voir commandé par des enfans dont les peres étoient en nourrice lors de son entrée au service du Roi.

Le malheur de cet honnête homme ne venoit point uniquement.

d'avoir toujours été sans protections à la Cour : son Colonel, qui depuis très-longtems conservoit le Régiment, étoit son ennemi secret. Ce n'est pas non plus que le Lieutenant l'eût offensé, ni qu'il négligeât jamais ses moindres devoirs : mais il avoit une belle femme, il en étoit aimé, & elle étoit assez peu politique pour ne pas songer que l'avancement de son mari dépendoit d'un peu plus de complaisance pour les attentions marquées que le Colonel avoit pour elle.

Le pauvre Lieutenant étoit en ceci d'autant plus malheureux, que tandis qu'il souffroit journellement de l'inimitié de son Colonel, il ne sçavoit ni ne soupçonnoit pas d'en être intérieurement haï : sa femme, trop prudente pour exposer son mari aux suites d'une confiance si délicate, se contentoit d'être vertueuse, sans ambitionner la gloire de l'être avec éclat.

Les autres Officiers de la Compagnie qui marchaient avec lui, étoient au nombre de trois : un se-

cond Lieutenant , François d'origine , depuis assez longtems hors de son pays pour en avoir oublié le langage , & depuis trop peu de tems en Angleterre pour avoir bien appris le nôtre ; deux Enseignes , tous deux très-jeunes : l'un tout frais émoulu de l'Etude d'un Procureur , l'autre fils de la femme du Valet-de-chambre d'un homme de condition.

Le dîner fut gai , on y but largement. Les deux Enseignes , fort fots , fort ignorans , parlant beaucoup , ne disant rien , jurant pourtant aussi doctement que de vieux Grenadiers , entreprirent *Jones* à frais communs. Notre Héros , très-neuf dans ce genre de conversation , y brilloit d'autant moins que les juremens n'étoient point de son goût ; & qu'il cherchoit à répondre sensément à des propos qui lui faisoient pitié , mais que la complaisance qu'il croyoit devoir à ses chefs , en qualité de nouveau venu , ne lui permettoit pas de mépriser ouvertement. D'ailleurs , le respect

qu'il avoit pour la Religion, lui faisoit supporter impatiemment les railleries grossieres de l'un des deux Enseignes contre les gens d'Eglise, & le zèle lui inspiroit quelquefois des réponses un peu plus vives qu'il ne le croyoit.

Cet Officier (c'étoit l'Anglois, & il s'appelloit *Northerton*) s'en trouva enfin piqué, & d'autant plus, que le Lieutenant étoit toujours de l'avis de *Jones*. Il dissimula pourtant son ressentiment, en attendant l'occasion de le faire éclater à l'ombre de quelque motif plus apparent.

Les fantés vinrent, on les solennisa à l'Angloise; & le tour de *Jones* arrivant, il balança d'autant moins à porter celle de sa chere *Sophie*, qu'il n'imaginoit pas qu'elle pût être connue d'aucun des Convives.

Mais le Lieutenant, en cette occasion Maître des cérémonies, ne se trouvant pas satisfait du seul nom de *Sophie*, & ayant exigé le surnom de cette Demoiselle, *Jones*

après avoir hésité un moment ,
nomma *Miss Sophie Western*.

Les choses étant en règle , on
alloit boire , lorsque l'Enseigne
Northerton déclara à haute voix
qu'il s'opposoit à ce qu'une pa-
reille fanté fût buë en même ronde
que celle qu'il avoit portée. Je la
connois , s'écria-t-il , cette *Sophie* ;
nous l'avons vuë aux Eaux de
Bath , & cent autres que je pour-
rois nommer la connoissent encore
mieux que moi : c'est sûrement la
même.... Vous vous trompez , in-
terrompit *Jones* , l'air ému & le
ton menaçant : vous vous trom-
pez , dis-je ; celle dont je parle est
une fille respectable tant par son
nom que par sa fortune.

Justement ! c'est cela même , ré-
pliqua l'Enseigne ; va six bouteil-
les du plus fin *Bourgogne*, que *Tom*
French , Officier de notre Régi-
ment , la fait venir partout où nous
voudrons l'avoir ? Notre homme
fit ensuite le portrait de *Sophie* , &
& le fit très-ressemblant , attendu
qu'il l'avoit en effet vuë à *Bath* ,

avec sa tante ; & finit par dire , que le pere de cette même fille avoit de très-grands biens dans le Comté de *Somerset*.

Ce dernier point est vrai , répliqua *Jones* ; & aussi vrai , que vous êtes le plus impudent , & le plus infâme coquin que la terre ait produit.

Ces mots étoient à peine achevés , qu'une bouteille des plus lourdes , lancée par un bras vigoureux , vole à travers la table , vient frapper *Jones* à la tête , & le renverse aux pieds du Lieutenant.

Tous les convives effrayés du coup se lèvent , entourent le blessé , & cherchent à le secourir ; tandis que le féroce assaillant , à l'aspect du sang coulant abondamment de la playe d'un ennemi qu'il croit mort , ou mourant , ne cherche plus qu'à s'évader.

Mais il se trompe dans son espoir : l'honnête Lieutenant s'est déjà emparé de la porte , & lui interdit la retraite. Envain *Northerton* , envisageant alors toutes les suites

de sa brutalité , représente - t'il à son Officier supérieur , que l'honneur n'exigeoit pas moins de lui en pareille occasion ; envain croit-il s'excuser , en protestant que tout ce qu'il avoit dit de *Miss Sophie Western* , n'étoit qu'un simple badinage , pour exercer & inquiéter *Jones* pendant quelques moments : le Lieutenant n'en est que d'autant plus inébranlable. Vous apprendrez , lui dit-il , M. les conséquences d'un pareil badinage , & ce que la Justice prépare à ceux qui ne rougissent point d'employer d'aussi indignes armes. Vous êtes mon Prisonnier , M. & vous ne sortirez d'ici qu'avec une garde qui me répondra de vous.

L'ascendant du Lieutenant sur l'Enseigne étoit si puissant , que tout le courage que ce dernier venoit de montrer , en mettant notre Héros au niveau de la terre , n'eût peut-être pas suffi pour lui faire mettre l'épée à la main contre le vieux Guerrier , quand même il en auroit eu une à son côté : mais

L'Enseigne François , dès le commencement de la bagarre , avoit eu soin de les mettre toutes hors de la chambre. Ainsi M. *Northerton* fut obligé de prendre patience , & d'attendre l'issue de cette affaire.

La Garde mandée par le Lieutenant , & le Chirurgien du *Lien* , arriverent à la fois. On remit *Northerton* entre les mains de l'une pour être conduit aux arrêts dans une chambre de l'Hôtellerie ; l'autre rappella avec peine *Jones* à la vie ; il visita , fonda , pansa sa playe , branla plusieurs fois la tête en levant les yeux au Ciel , & ordonna qu'on le mît au lit.

CHAPITRE VIII.

Grande aventure.

TAndis que le Chirurgien étoit allé faire coucher le malade ; le bon Lieutenant resta avec l'Hôtesse , à qui il le recommanda ex-

pressément. Il croyoit *Jones* en grand danger ; & le rapport du Chirurgien , après avoir fait mettre son patient au lit , ne fit que le confirmer encore plus dans cette pensée. Sur quoi le Lieutenant donna les ordres les plus précis pour la garde de M. *Northerton* , en attendant qu'il pût lui-même le faire conduire le lendemain chez un *Juge de Paix*. Son intention étoit de suivre rigoureusement cette affaire, & de confier la conduite de la Compagnie jusqu'à *Glocestre* à l'Enseigne François , qui , quoiqu'il ne sçût ni lire , ni écrire , ni parler intelligiblement aucune langue , étoit pourtant un très-bon Officier.

Le soir , notre Commandant inquiet de l'état de *Jones* , lui fit demander si sa visite ne lui seroit point importune. On lui rapporta pour réponse , qu'il seroit le très-bien venu. Mais quel fut l'étonnement du Lieutenant , lorsqu'en entrant avec toutes les précautions possibles dans la chambre du prétendu malade , il le trouva levé.

& dans le meilleur état du monde ! Cette résurrection subite , après y avoir un peu réfléchi , lui parut pourtant suspecte , attendu le genre de la blessure ; mais les raisonnemens de *Jones* , détruisirent bientôt ces soupçons : le malade avoit dormi cinq ou six heures de suite ; il ne sentoît à la tête qu'une douleur assez légère , & bien plus supportable , assuroit-il , que l'abstinence & l'eau de gruau , à laquelle son Esculape l'avoit impitoyablement condamné.

Je suis véritablement enchanté , lui dit le Lieutenant en l'embrassant , de vous trouver beaucoup mieux que je n'osois m'en flatter , après l'état où je vous ai vû. Je le ferois encore plus , de vous voir assez bien rétabli , pour pouvoir , sur le champ vous faire justice à vous-même. Lorsqu'il s'agit de coups reçûs , la plus promptة vengeance est d'autant plus à désirer , que ces sortes d'affaires , parmi nous ne sont point susceptibles d'accommodement. Mais encore

un coup , je crains que vous ne vous flattiez vous-même sur votre état , & que votre foiblesse ne donne à votre ennemi un trop grand avantage.

C'est , répondit *Jones* , ce que je prétends éprouver , si vous daignez m'aimer assez pour me prêter une épée.

La mienne , & mon cœur , sont à vous , s'écria le vieux militaire , en le serrant de nouveau dans ses bras : vous êtes un brave garçon , que j'estime , & que j'aime. Mais je ne souffrirai point que vous vous battiez dans l'état où vous êtes. Vous ferez , dans quelques jours , en état de rejoindre la troupe : nos journées sont courtes ; & je vous jure , par l'honneur , qu'après vous avoir fait tirer raison de votre homme , je le ferai chasser du Régiment. Il n'en est point des blessures de l'honneur , comme de celles du corps : les dernières ne souffrent aucun retardement , & veulent être guéries ; une semaine de délai n'est d'aucun préjudice aux autres.

Jones , prévoyant qu'il n'obtiendrait rien sur l'esprit du Lieutenant , n'insista pas davantage : il demanda à souper ; & après avoir mangé de très-bon appetit , son ami charmé d'une si prompte convalescence , lui souhaita le bonsoir après l'avoir vu remettre au lit.

Mais *Jones* , dont ce repas avoit achevé de rétablir les forces , & qui au gré de son courage ne pouvoit trop tôt laver l'affront qu'il croyoit avoir reçu , rouloit bien d'autres idées dans sa tête.

Il se souvenoit des caresses qu'il avoit reçues du Sergent , & des offres de services que cet homme lui avoit faites dans la route : il voulut le mettre à l'épreuve , & le fit prier de passer dans sa chambre. Le Sergent qui alloit se coucher , se r'habilla , & y accourut dans le moment. *Jones* s'apperçut bientôt que le vieux Soudart n'étoit pas à jeun : d'où il jugea qu'il n'avoit pas à employer de grands détours pour parvenir à son but.

Après avoir témoigné au Sergent ,

gent , qu'il n'avoit pu se résoudre à se rendormir sans le voir , *Jones* fit tomber la conversation sur le métier de la guerre qu'il venoit d'embrasser sous ses auspices , & eut bientôt le plaisir de voir son homme prendre feu , & se répandre en éloges sur la noblesse de la profession en général , & en particulier sur le détail de ses propres exploits : c'est où notre Héros l'attendoit. Dans la juste impatience de courir à la gloire sur les traces d'un si bon guide , il marqua quelque honte de n'être point encore pourvû du meuble le plus nécessaire à un Soldat , c'est-à-dire d'une bonne épée ; & le pria de vouloir bien satisfaire sa fantaisie , en lui en procurant une de son choix , ajoutant , qu'elle lui seroit toujours chere , & qu'il ne regarderoit point au prix.

Le Sergent , qui n'ignoroit pas ce qui étoit arrivé au dîner à *Jones* , & qui avoit même oui dire que sa vie étoit en danger , conclud de tout ceci , & surtout de cette der-

niere demande , que notre Héros avoit la tête un peu troublée. Il résolut d'en faire son profit. J'ai votre affaire, lui dit-il, d'un air important : ce n'est pourtant pas une de ces armes de *Petit Maître*, de ces épées à poignées de vermeil ou d'argent , si peu dignes d'un vrai Soldat : c'est une épée aussi modeste que décente ; mais la meilleure lame de l'Europe.... C'est une lame , qui.... c'est une lame enfin , dont la bonté!... bref , vous l'allez voir ; & je me réjouis d'avance avec vous d'une si bonne acquisition.

Le Sergent ne fit que sortir & rentrer ; & présentant à *Jones* une longue & large rapiere à poignée de cuivre : vous voyez , dit-il , cette épée ? c'est celle d'un Officier, Général François que j'ai tué à *Dettingen* : la garde étoit d'or pur , je l'ai vendue à un de nos jeunes gens du bel air , plus curieux de la poignée que de la lame.... pliez , pliez ceci , c'est une arme digne d'un Roi.

Jones impatient d'avoir l'épée , & brûlant d'être délivré du Sergent , le pria d'en dire le prix. Celui-ci , qui croyoit le malade totalement désespéré & hors de sens , craignant que sa postérité ne lui reprochât un jour d'avoir vendu ce meuble à trop bas prix , hésita quelque tems : il protesta ensuite , avec ferment , que l'amitié seule l'engageoit à céder un aussi précieux trésor , & déclara qu'il se contenteroit de vingt *Guinées*.

Vingt *Guinées* ! s'écria *Jones* ; surpris comme on le peut penser : Ou vous croyez que j'extravague , ou que je n'ai jamais vu d'épées ? vingt *Guinées* ! je ne vous aurois jamais cru capable de m'en imposer.... tenez , M. reprenez ce trésor.... Mais non , j'y réfléchis.... je le garde. Je ferai demain matin part à votre Officier de toute la reconnoissance que je vous dois.

Qui fut surpris , à son tour , ce fut notre Sergent , à qui cette réponse prouvoit que la tête de *Jones* étoit beaucoup meilleure qu'il

n'avoit cru. Mais le matois sçavoit se retourner : & feignant une surprise extrême du procédé de *Jones*, je ne croyois pas, lui dit-il, vous avoir demandé un prix exorbitant. C'est mon épée, au bout du compte, que l'amitié m'engage à vous céder : c'est la seule que j'aye ; & je cours risque, en m'en défaisant, de déplaire à mon Officier. Tout ceci bien considéré, je ne vois pas qu'il y ait tant à se récrier sur les vingt *shellings* que j'en demande !

Vingt *shellings* ? interrompit *Jones*, vous me demandiez tout à l'heure vingt *Guinées* !

Moi ! répliqua le Sergent effrontément, en vérité, vous vous trompez..... ou je ne suis pas bien éveillé..... non, Monsieur, cela n'est pas possible : j'ai dit vingt *shellings*, je vous assure ; l'extravagance seroit trop forte de ma part. Je sçais même que vous pourriez, pour le prix que je demande, trouver une plus belle épée, en apparence.... mais, je défie....

Jones l'interrompit ici , en lui disant qu'il étoit si peu dans l'usage de marchander , qu'il alloit même lui donner un *shelling* au-delà de sa demande : sur quoi , il tira une *guinée* de sa bourse , & le congédia , en lui souhaitant un bon voyage , & en l'assurant qu'il comptoit rejoindre la Compagnie avant qu'elle eût atteint *Worcestre*.

Dès que le Sergent fut parti , *Jones* se hâta de s'habiller de nouveau , & de sortir de sa chambre pour aller chercher son ennemi. Ce n'est pas qu'il ne sentît quelques remords de l'action qu'il alloit commettre ; mais , la crainte de passer pour un lâche , surtout en entrant dans le service , les rendoit sans effet.

Il étoit minuit sonné ; tout dormoit dans l'Hôtellerie , à la réserve de la sentinelle qui gardoit *Northerton*, lorsque notre Héros, après avoir ouvert doucement la porte de sa chambre, s'achemina vers celle de son ennemi. Il seroit difficile d'imaginer une figure plus effrayan-

te que celle qu'il avoit alors. Son habit, de couleur blanchâtre, étoit tout tacheté de fang ; son visage, grace aux copieuses saignées que le Chirurgien avoit jugées nécessaires pour dégager la tête, étoit pâle & livide ; cette même tête étoit enveloppée de plus de linges qu'il n'en eût fallu pour un turban : sa main droite étoit armée d'une épée nuë, la gauche d'une chandelle : jamais spectre, en un mot, celui du sanglant *Banquo* * même, n'eut plus de droit de jeter la terreur dans l'ame de quiconque croit encore aux revenans.

Dès que le Grenadier, qui gardoit la porte de *Northerton*, vit approcher notre Héros, ses cheveux se dresserent d'horreur, ses genoux tremblans s'affoiblirent, il lâcha son coup de fusil en l'air, & tomba la face contre terre.

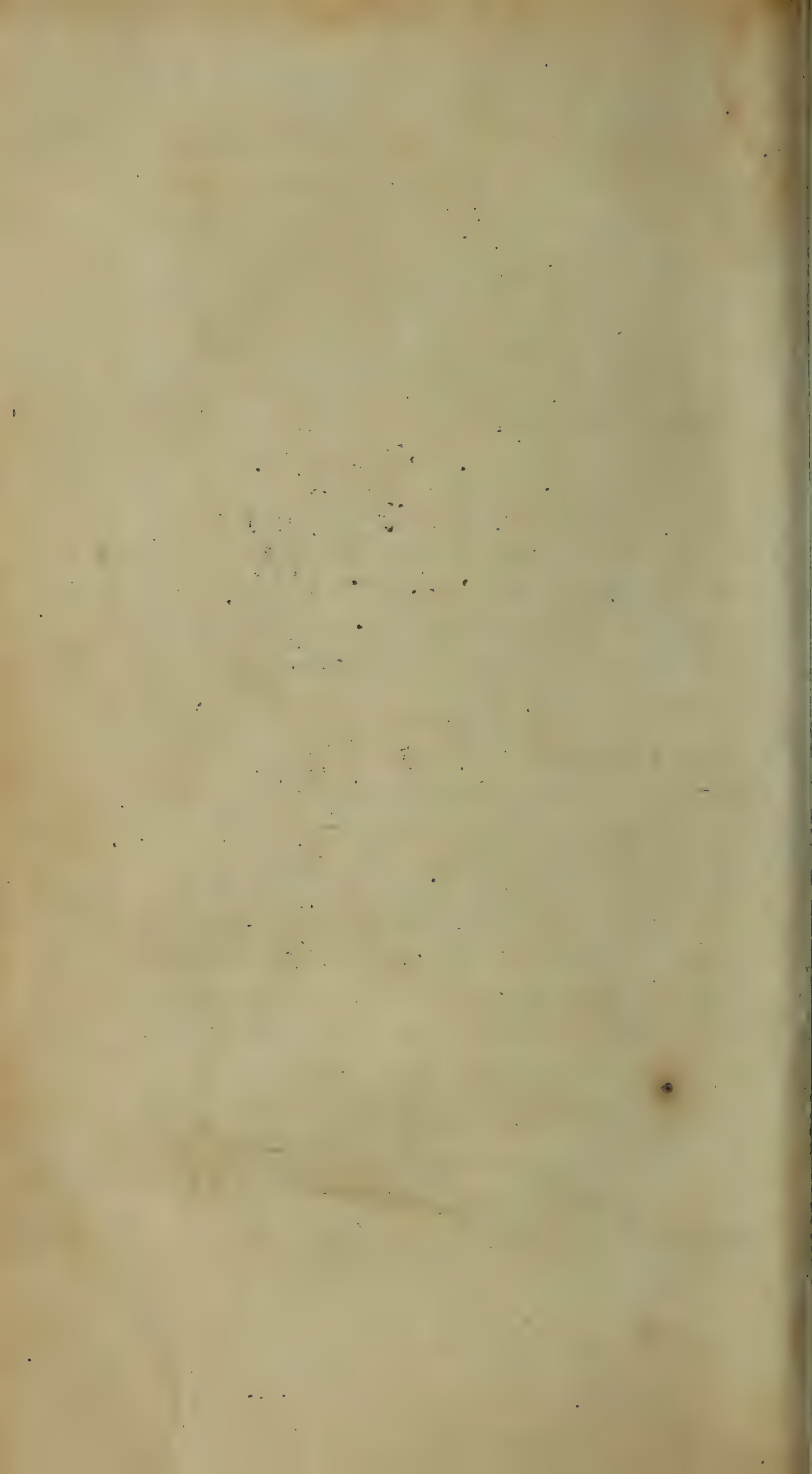
Jones, très-peu ému du danger qu'il venoit de courir, & sentant

* Dans *Macbeth*, Tragédie de Shakespeare.



H. Gravelot. pin.

J. Pasquier. sc.



d'où partoît l'épouvante du Soldat , ne put s'empêcher de rire de sa chute , & pénétra sans obstacle , jufques dans la chambre de *Northerton* , où il trouva..... des bouteilles tout fraîchement vuides , & quelques reftes d'un foupper , mais nul être vivant.

La crainte de s'être trompé de chambre s'étant offerte à fon idée , il appella diverfes fois *Northerton* : mais ces cris ne fervirent qu'à redoubler l'effroi de la fentinelle , pleinement convaincuë que le volontaire , mort de fes bleffures , étoit revenu fur la terre pour tourmenter fon meurtrier.

Sûr de l'évafion de fon ennemi , défefpérant de pouvoir fitôt le rejoindre , craignant d'ailleurs que le bruit du coup de fufil n'eût allar-mé toute l'Auberge , notre Héros après avoir foufflé fa chandelle , crut qu'il étoit de fa prudence de regagner tout doucement & fa chambre & fon lit.

Tout étoit effectivement en l'air dans la maifon. *Jones* rentroit à

peine dans sa chambre , que le corridor où étoit la sentinelle se trouva plein de monde , moitié nud , moitié habillé , mais également curieux de sçavoir la cause du bruit effrayant qu'on venoit d'entendre.

Le Soldat , toujours pénétré de la même terreur , n'avoit point changé de posture. Ce ne fut pas sans peine , qu'après avoir employé la force pour le relever , on parvint à lui faire articuler quelques mots..... Je l'ai vû , s'écrioit-il , je l'ai vû !.... tout couvert de sang..... vomissant le feu par la bouche & par les narines.... oui , je le jure sur mon ame ! j'ai vû le jeune volontaire tué d'hier... Il est entré chez *Northerton* , il l'a pris à la gorge.... Le tonnerre a grondé : ils ont disparus tous deux!

Cette relation trouva du crédit dans un tel Auditoire. Le Grenadier , reprenant par degrés ses sens , répondit à toutes les interrogations de l'assemblée , intérieurement aussi épouvantée que lui ; &

ajoutoit , à chaque réponse , de nouvelles ombres au Tableau, lorsque l'Hôtesse & le Lieutenant arriverent. L'une avoit des raisons, que nous dirons bientôt , pour révoquer l'histoire en doute ; l'autre , quoique très-honnête homme, & même très-religieux , ne croyoit point aux *esprits*. Il avoit quitté Jones depuis peu d'heures ; l'état où il l'avoit laissé ne faisoit rien craindre pour sa vie : matière à deux soupçons également vraisemblables ; le Grenadier s'étoit endormi , & avoit fait un mauvais rêve ; ou il avoit été gagné par argent , pour laisser échapper le prisonnier. Dans les deux cas , la sentinelle étoit également coupable , & méritoit d'être punie. Le Lieutenant , affermi dans cette idée , ordonna , par provision , que cet homme fût gardé dans la même chambre d'où il avoit laissé évader l'Enseigne , & renvoya tout le monde au lit.

CHAPITRE IX.*Conclusion.*

P Our ne pas laisser plus long-tems en compromis la réputation d'un bon & vaillant Soldat, hâtons-nous d'apprendre au Lecteur l'histoire de la fuite de M. *Northerton*.

Quoique passablement pervers dans sa morale, cet Officier étoit d'une très-jolie figure; l'Hôtesse l'avoit remarqué, & la pitié avoit parlé pour lui: elle avoit obtenu la permission de lui rendre une visite.

Les réflexions qu'il avoit faites de sang froid sur la violence de son action, & sur les suites qu'elle pourroit avoir, lui faisoient supporter impatiemment sa prison: l'Hôtesse redoubla ses craintes, en lui apprenant que le Chirurgien ne répondoit point de la vie de son malade.

Le besoin qu'il avoit de cette femme, le rendit éloquent; il acheva de l'attendrir. La cheminée de la chambre où *Northerton* étoit gardé, communiquoit à celle de la cuisine: il fut convenu entr'eux, qu'à certain signal que feroit l'Hôtesse, le prisonnier grimperoit jusqu'au haut de sa cheminée, & descendroit par l'autre dans la cuisine, au moment où cette femme auroit trouvé le moyen d'en écarter tout son monde.

Quelques Lecteurs condamneront peut-être cet acte de pitié de la part de l'Hôtesse. Voilà le sexe, diront-ils! voilà de ces actes de compassion, presque toujours déplacés, ou pernicioeux à la société!.. un instant, s'il vous plaît. Certaine circonstance, à laquelle nous reviendrons peut-être dans le cours de cette Histoire, peut encore concourir à justifier l'action de cette femme. D'ailleurs, *Northerton* étoit chargé du trésor de la Compagnie, à cause de certains débats survenus depuis quelques jours, entre le Ca-

pitaine & le Lieutenant ; il avoit montré cet argent à l'Hôtesse , il l'avoit déposé dans ses mains , pour gage de son retour auprès d'elle : pouvoit-on résister à de tels procédés ?

Quoiqu'il en soit , tout étoit tranquille dans l'Hôtellerie ; l'Hôtesse & le Lieutenant seul , qui vouloit faire partir la Compagnie de bonne heure , étoient occupés à vuidier une jatte de *Punch* , * lorsqu'on entendit sonner vivement de la chambre de *Jones*. Grande surprise pour les domestiques , qui fermement le croyoient encore mort ; grande dispute entre eux , à qui iroit , ou plutôt à qui n'iroit pas sçavoir ce qu'il vouloit !.... les cris de l'Hôtesse , les menaces du Lieutenant prévalurent enfin , ils y monterent tous ensemble ; & ne firent pas peu de plaisir , en rapportant à cet honnête Officier , que

* Sorte de boisson forte , très-usitée en Angleterre , composée d'eau-de-vie , d'eau commune , de sucre , & de jus de citron &c.

le défunt qui paroïssoit se très-bien porter , le supplioit de vouloir bien monter un instant chez lui avant son départ.

L'Officier y vola ; & s'étant assis à côté du lit du malade , lui raconta tout ce qui étoit arrivé la nuit dans la maison , & apprit à *Jones* la résolution où il étoit de faire un exemple de la sentinelle.

Jones alors crut devoir lui découvrir la vérité de tout , en lui demandant grace pour le pauvre Grenadier , qui n'étoit coupable que d'avoir eu peur.

C'est du moins un poltron , répondit le bon Lieutenant ; & je serois tenté de l'en punir. Mais , qui peut répondre de soi-même en de telles occasions ? je l'ai toujours vû brave devant l'ennemi. Allons , c'est toujours quelque chose qu'il reste à ces drôles-là , quelque idée de Religion. Je vous promets qu'il sera libre en partant..... mais , j'entends battre la générale. Adieu , mon ami ; embrassez-moi encore une fois , guérissez-vous , foyez

tranquile ; si vous ne pouvez mieux faire , laissez votre vangeance au Ciel ; & venez nous rejoindre dès que vous le pourrez.

A ces mots , le Lieutenant partit , & Jones tâcha de se rendormir.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES CHAPITRES

Du premier Volume.

LIVRE PREMIER.

Contenant à peu près ce qu'il faut,
quant à présent, pour mettre le
Lecteur au fait de la naissance du
Héros de l'Histoire.

CHAPITRE PREMIER.

*C*araçtère de M. Alworthy, &
de Miss Brigitte Alworthy sa
sœur, pag. 1

CHAPITRE II.

*Etrange événement pour M. Alwor-
thy. Caraçtère de Debora Wil-
kins,* 5

CHAPITRE III.

Description abrégée. Complaisance de

Miss Brigitte Alworthy, 10

CHAPITRE IV.

Découvertes de Debora. Combien il est dangereux, pour les jeunes filles, de vouloir devenir trop savantes, 16

CHAPITRE V.

Matières graves, où le Lecteur ne trouvera guères le mot pour rire, si ce n'est peut-être aux dépens de l'Auteur, 22

CHAPITRE VI.

Moins instructif, & moins ennuyeux peut-être que le précédent, 27

CHAPITRE VII.

Sujet de surprise pour le Lecteur, 30

CHAPITRE VIII.

L'hospitalité de M. Alworthy. Caractères crayonnés de deux freres, un Médecin, & un Capitaine, 33

CHAPITRE IX.

Amours raisonnables, 40

CHAPITRE X.

Matieres prévues , 43

CHAPITRE XI.

Conclusion du premier Livre , 45

LIVRE SECOND.

Contenant divers événemens arrivés pendant les deux premières années après le mariage du Capitaine *Blifil* avec *Miss Brigitte Alworthy*.

CHAPITRE PREMIER.

DÉlicateſſe du Capitaine , au ſujet des Bâtards. Grandes découvertes de *Debora Wilkins* , 50

CHAPITRE II.

Suite du précédent , 59

CHAPITRE III.

Changement de Scène , 64

CHAPITRE IV.

Recette infallible pour regagner l'affection d'une épouse , même dans les cas les plus désespérés , 67

LIVRE TROISIÈME.

Contenant ce qui s'est passé de remarquable chez M. *Alworthy* , dans le cours de deux années : c'est-à-dire , depuis que *Tom Jones* eut atteint l'âge de quatorze ans , jusqu'à seize.

CHAPITRE PREMIER.

P*eu de choses , mais nécessaires ,* 71

CHAPITRE II.

Caractère de M. Square le Philosophe , & de M. Tuakum le Puritain , 80

CHAPITRE III.

*Apologie nécessaire pour l'Auteur:
Incident trivial, qui peut-être en
a aussi besoin, 83*

CHAPITRE IV.

Opinions diverses, 87

CHAPITRE V.

Cela est encore mieux fondé, 93

CHAPITRE VI.

*Où l'Auteur lui-même paroît sur la
Scène, 96*

CHAPITRE VII.

*Evénement peu important, qui fait
pourtant mieux augurer de Tom
Jones, 100*

CHAPITRE VIII.

*Un malheur n'arrive jamais seul,
103*

CHAPITRE IX.

*Dans lequel Messieurs Blifil & Jones
paroissent dans un jour opposé,
105*

LIVRE QUATRIÈME.

Contenant l'espace d'une année.

CHAPITRE PREMIER.

*P*ortrait abrégé de Sophie Western. *Enfantillage qu'il étoit nécessaire de rappeler à cause de ses suites importantes ,* 109

CHAPITRE II.

Matière accommodée à tous les goûts , 116

CHAPITRE III.

Motifs de l'indifférence de Jones pour Sophie , 127

CHAPITRE IV.

Le plus court de ce Livre , 134

CHAPITRE V.

Combat , 137

CHAPITRE VI.

Nouvelles racontées par le Ministre Supple. Effets qu'elles produisent , 141

CHAPITRE VII.

C'est fort bien fait ! dira quelqu'un ,
144

CHAPITRE VIII.

Plus de choses , & plus claires , mais
partant de la même source , 151

CHAPITRE IX.

A quelque chose malheur est bon ,
155

CHAPITRE X.

Suite du précédent. Conversation de
Sophie avec sa femme de chambre ,
161

LIVRE CINQUIÈME.

Contenant l'espace d'un peu plus
de six mois.

CHAPITRE PREMIER.

*V*isites faites à Jones. Pâturage
pour ceux qui ont un cœur , 171

CHAPITRE II.

Second service pour les mêmes gens ,
176

CHAPITRE III.

Grand incident , 185

CHAPITRE IV.

Premieres approches , 191

CHAPITRE V.

Maladie de M. Alworthy , 197

CHAPITRE VI.

Fête interrompue , 202

CHAPITRE VII.

Que de maux le vin cause ! 206

LIVRE SIXIÈME.

Contenant l'espace d'environ trois
semaines.

CHAPITRE PREMIER.

C *Aractère de Madame Western.
Finesse de son discernement ,*
213

CHAPITRE II.

Matieres curieuses , 219

CHAPITRE III.

Plus intéressant encore , 226

CHAPITRE IV.

Scène touchante , 233

CHAPITRE V.

*Visite de M. Western à M. Al-
worthy. Effets qu'elle produit ,*
240

CHAPITRE VI.

Bon , pour les cœurs sensibles , 246

CHAPITRE VII.

Lettres tendres , 250

CHAPITRE VIII.

*Conduite de Sophie , qui ne sera ap-
prouvée que par celles de son sexe
capables de penser comme elle ,*
260

 LIVRE SEPTIÉME.

 Contenant l'espace de trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Monologue de Tom Jones ,
267

CHAPITRE II.

Querelles de famille , 271

CHAPITRE III.

Etrange résolution de Sophie. Stratagème de Mlle Honora , 279

CHAPITRE IV.

Altercations , 285

CHAPITRE V.

Matieres diverses , peut-être assez naturelles , mais ignobles , 290

CHAPITRE VI.

Réveil de Jones , 298

CHAPITRE VII.

Apprentissage Militaire , 301

CHAPITRE VIII.

Grande Avanture , 308

CHAPITRE IX.

Conclusion , 322

Fin de la Table du I. Vol.

HISTOIRE

DE

TOM JONES.

HISTORICAL

OF

THE JONES

HISTOIRE

DE

TOM JONES,

OU

L'ENFANT TROUVÉ,

TRADUCTION DE L'ANGLAIS

DE M. FIELDING.

Par M. D. L. P.

ENRICHIE D'ESTAMPES

dessinées par M. GRAVELOT.

TOME SECOND.



A L O N D R E,

Chez J E A N N O U R S E.

1750.

WYATT

10

TOYOTA

THE

THE

THE

THE

THE

THE



THE

THE

THE

THE



L'ENFANT TROUVÉ,¹
OU
HISTOIRE
DE TOM JONES.

LIVRE HUITIÈME.

Contenant plus de deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

Visite de l'Hôtesse à JONES.



JONES, après le départ du Lieutenant, chercha vainement le sommeil ; ses sens étoient trop agités. De sorte, qu'après s'être amusé, ou

Tome II. A

plûtôt tourmenté jusqu'au grand jour de l'idée de sa chere *Sophie*, il sonna pour demander du thé ; & l'Hôteffe saisit cette occasion pour lui faire une visite.

Elle ne l'avoit pas encore vû, & ne s'en étoit pas même embarrassée : mais ayant apperçû, dans la dernière conversation qu'elle avoit eüe avec le Lieutenant, qu'il soupçonnoit *Tom Jones* d'être d'une grande naissance, elle s'étoit déterminée à témoigner plus d'égards à son Hôte.

Elle n'eut pas plûtôt commencé à lui servir le thé, qu'elle enfla cette harangue.

Hélas ! Monsieur, (dit-elle en soupirant) c'est en vérité bien dommage qu'un jeune & aimable Gentilhomme, tel que vous, s'estime assez peu lui-même pour s'associer avec des gredins tels que ceux qui viennent de partir d'ici. Ils sont pourtant assez vains pour se croire nobles ; & Dieu sçait comme ils s'en vantent ! mais, comme disoit fort bien mon pre-

mier mari , ils ne devroient pas oublier que c'est nous qui les payons ; & cela est bien rude pour de pauvres particuliers tels que nous. J'en avois vingt à loger la nuit dernière , sans compter les Officiers : quelle charge pour une pauvre veuve ! encore préférerois-je les Soldats , car rien n'est trop bon pour ceux qui les commandent ; & leur dépense , qui pis est , est la plus petite chose du monde. Il faut voir les airs qu'ils se donnent , comme ils se quarent , comme ils jurent , comme ils traitent les domestiques , & l'Hôteffe même , quand ils ont dépensé un *shellings* par tête ! J'aimerois mieux un de nos bons Gentilshommes campagnards , n'eût-il que 500 livres sterlin de revenu , que tous ces *vers luisans* de militaires qui ne payent qu'en bruit , en menaces , & en blasphêmes. Une maison peut-elle prospérer avec de telles gens ? Hélas ! comment l'un d'entr'eux ne vous a-t'il pas traité ? J'étois bien sûre que les autres le laisse-

roient échapper : toute cette race ressemble à celle des hanetons ; vous feriez mort des coups que vous avez reçus , qu'il n'en eût été ni plus ni moins. Mais , grace au Ciel , de ce qu'un pareil malheur n'est pas arrivé chez moi , & de ce que je vois tout à espérer pour votre santé ! cet accident , si Dieu m'exauce , produira même un grand bien , si vous réfléchissez sur les désagrémens d'un si vilain métier. J'aurai le plaisir de vous voir retourner dans votre famille , & dans les bras de vos amis , sans doute très-affligés de votre perte , & qui le seroient bien plus encore si le danger que vous courûtes hier leur étoit connu. Ciel , quelle barbarie ! puissent-ils l'ignorer toujours !..... allons, Monsieur, allons courage : renoncez à cette infâme profession ; je suis au fait de votre histoire , je sçais ce qui vous a jetté dans le désespoir : courage , dis-je ! pour une de perdue , cent de retrouvées. Un jeune homme , fait comme vous , peut-il

manquer de maîtresses ? Dans votre place , moi , je verrois pendre la plus belle plutôt que de me résoudre à m'enroller pour ses beaux yeux..... ah , ah ! vous rougissez ? vous croyez donc que je ne suis point au fait ? Eh , non , non , nous ne connoissons pas , Madame *Sophie* ! on ne sçait pas que vous l'aimez : c'est un rêve que je viens de faire !.....

Que dites - vous , s'écria *Jones* frappé d'étonnement, vous connoissez ma chere *Sophie* ?

Si je la connois , s'écria l'Hôtesse à son tour , combien de fois n'a-t'elle pas logée ici ?.... avec sa tante sans doute , lui dit *Jones*.... avec qui donc ? répliqua l'Hôtesse : allez , allez ; nous connoissons depuis long-tems la vieille Dame. Il faut l'avouer , Mlle *Sophie* est charmante , & je suis bien de votre goût.... charmante ? interrompit *Jones*.... dites , qu'elle est adorable ! que ses attraits , sa vertu , sa douceur , sont dignes de l'hommage des cœurs les plus féroces !.... mais

pouvois - je jamais imaginer que vous connussiez ma *Sophie* ? je voudrois , dit l'Hôteffe , qu'elle vous fût en tous points auffi connue qu'à moi. Que n'eussiez - vous pas donné pour être assis , ainsi que moi dans sa ruelle ? quelle peau ! que d'attraits ! quelle taille !.... ce lit , ce même lit pourroit en dire des nouvelles.... Ce lit ! s'écria *Jones* avec transport, quoi , se peut-il que *Sophie* ait couchée ici ?

Ici , ici , oui dans ce lit , dans ce lit même , répondit l'Hôteffe ; & plût au Ciel qu'elle y fût encore à présent ! elle n'en seroit peut-être pas si fâchée , malgré tout ce qu'on a voulu me faire entendre , car elle m'a souvent parlé de vous.... ah ! pour le coup , vous me flattez , interrompit-il : se seroit-elle abaissée jusqu'à se souvenir , jusqu'à parler du malheureux *Jones* ?.... j'ignore le mensonge , répondit l'Hôteffe , tout ce que je sçais , c'est que ce nom est souvent sorti de sa bouche . & toujours de façon à me faire croire que son cœur en disoit tout

bas encore plus.... O ma chere Dame , s'écria *Jones* en l'embrassant , serois-je jamais digne d'occuper ce cœur ? Tout en elle est bonté , tout en elle est adorable , tout en elle est généreux ! Un misérable tel que moi , étoit-il né pour troubler un instant le repos d'un cœur tel que le sien ? Serois-je assez haï du Ciel , pour avoir à me reprocher un tel crime ? moi qui affronterois tous les maux que l'ennemi du genre humain peut inventer pour se vanger des hommes , si je croyois hâter l'accomplissement du moindre des vœux de *Sophie* ! moi , qui dans l'abîme du malheur même , me croirois assez fortuné en la voyant heureuse !

Elle en est convaincuë , lui dit l'Hôteffe ; apprenez même que je vous ai peint à ses yeux , comme le plus fidèle & le plus tendre des amans.... Mais Madame , dit *Jones* en l'interrompant : apprenez-moi de grace , depuis quand j'ai le bonheur d'être connu de vous ? Quant à moi , je rappelle envain ma mé-

moire : je n'eus , je crois , jamais celui de vous connoître.

Vous étiez trop jeune , lui répondit-elle , pour vous souvenir du tems où je vous ai maintes fois tenu sur mes genoux , chez le plus digne des Gentilshommes du Canton...

Quoi ! répliqua *Jones* , M. *Alworthy* est aussi connu de vous ?.... sans doute , dit-elle , eh qui ne le connoît pas ? est-il quelqu'un dans le Pays , à qui son nom & son bon caractère ne soient point en vénération ?.....

Sa réputation s'est sans doute étendue bien plus loin encore , répondit *Jones* ; mais le Ciel seul connoît toutes les vertus de ce grand Homme ; le Ciel seul connoît toute l'excellence d'un cœur , dont il n'a gratifié là Terre , que pour lui montrer un échantillon de la Divinité. Les hommes sont aussi ignorans dans ce genre sublime de bontés , qu'ils sont indignes de les ressentir ; mais personne n'en fut jamais plus indigne que moi. Moi , qu'il avoit pris plaisir d'élever si haut , après m'avoir , comme vous

le sçavez sans doute , recueilli dans la bouë ; moi , pauvre & infortuné bâtard , qu'il avoit adopté , qu'il avoit daigné prendre pour son fils , & qui étois traité de même : j'ai osé lui manquer , j'ai été assez imprudent , ou plutôt assez malheureux , pour mériter sa vengeance ! mais , que dis-je ? oui , je l'ai méritée , je l'ai trop méritée , Madame ; je ne ferai jamais assez ingrat pour oser croire qu'il ait pû commettre une injustice à mon égard. J'étois sans doute punissable ; il a dû me chasser pour jamais de sa présence ; je n'ai rien à reprocher qu'à moi-même ! Jugez maintenant , ma chere Dame , si je suis si condamnable de m'être fait Soldat ; surtout , dans l'état désespéré de ma fortune ? ... Jugez-en par vous-même : la voilà toute entière.

A ces mots , *Jones* tira une bourse de sa poche , qui étant jetée sur la table , fit si peu de bruit en tombant , que l'Hôtesse crut notre Héros encore moins pécunieux qu'il ne l'étoit en effet.

Cette relation, terminée par une démonstration si évidente, produisit tout-à-coup un effet des plus singulier dans l'esprit de l'Hôtesse. Elle répondit froidement à *Jones*, que chacun sçavoit mieux que personne le parti qui lui convenoit le plus.... mais écoutons, dit-elle, n'ai-je pas entendu sonner ? oui, c'est moi qu'on appelle.... attendez, j'y suis.... ce sont des étrangers, sans doute: j'y cours.... Adieu, Monsieur; s'il vous manque quelque chose, je vous enverrai la servante.

Ces mots n'étoient pas finis, que l'Hôtesse, sans attendre de réponse, avoit déjà quitté la chambre, & dégringoloit l'escalier.

C H A P I T R E I I.

Eclaircissemens.

N'Induifons personne en erreur. Le Lecteur pourroit peut-être croire, que l'Hôtesse étoit

en effet instruite des amours & des aventures de *Jones* : elle n'en sçavoit pas un mot. Le Lieutenant lui avoit dit tout simplement , que le nom de *Sophie* avoit occasionné la querelle où *Tom* avoit été blessé ; il n'en avoit pas fallu davantage pour la mettre sur les voyes d'apprendre le reste de la bouche de *Jones* même , comme le Lecteur intelligent l'a pû remarquer dans le dernier Chapitre. La curiosité tenoit un rang considérable parmi les vertus de cette femme : elle ne souffroit pas volontairement que ses moindres Hôtes sortissent de chez elle , sans être instruite autant qu'il lui étoit possible de leur nom , de leur famille & de leurs facultés.

Dès qu'elle eut quitté *Jones* , notre Héros sans faire attention à la vivacité de sa retraite , ne s'occupait que de l'idée de se trouver dans le même lit où sa chère *Sophie* avoit couchée. Quelle source d'images tendres & riantes ! que nous aurions beau jeu à raconter en détail tous les plaisirs que notre Héros

dut à la chaleur de son imagination ; si nous ne pensions pas tout à coup que les Amans de ce genre ne feront pas le gros de nos Lecteurs.

Il étoit encore dans cette situation heureuse , lorsque le Chirurgien arriva pour panser sa blessure. Le Docteur ne pouvoit manquer de trouver le poulx du Malade un peu ému ; il avoit de plus appris dans la cuisine que *Jones* n'avoit pas dormi la nuit : ç'en fut assez pour déclarer , que *Tom* étoit en grand danger ; & que le seul moyen de prévenir les ravages de la fièvre , étoit de resaigner abondamment le Malade. Mais *Jones*, qui ne croyoit plus l'être , pria le Chirurgien de se contenter de lui panser la tête.

L'Esculape étoit entêté , il insista ; *Jones* ne l'étoit pas moins , il tint bon. Le Docteur céda enfin , en déclarant qu'il ne répondoit pas des conséquences dangereuses qui suivroient le refus du malade ; & en le priant de reconnoître du moins en tems & lieu , que lui-

même s'étoit opposé au remède ; seul capable de le guérir. *Tom* le promit, le Docteur s'en alla.

Il fit pourtant part à l'Hôteſſe , en traversant la cuisine , de l'obſtination du jeune Gentilhomme ; & cette femme n'eut rien de plus preſſé à lui apprendre , que l'erreur dans laquelle ils étoient tombés tous deux au ſujet de la naiſſance & des facultés de *Jones* , ſans oublier ſon banniſſement de chez M. *Alworthy* , encore moins la crainte où elle étoit d'en être pour l'écot de cet Avanturier , & M. le Docteur pour ſes peines.

Quoi ! s'écria le Chirurgien en colère , j'ai pû ſouffrir patiemment qu'une pareille eſpèce voulût m'apprendre mon métier , & réſiſter à mon ordonnance ? Je me ſerai laiffé inſulter par un drôle qui ne me payera pas ? Je ſuis charmé d'avoir été averti à tems. Voyons , voyons ce qui en fera.

Le Docteur , ſans perdre de tems en paroles , remonte à la chambre de *Jones* , en ouvre bruſquement

la porte , éveille le pauvre garçon ; qui plongé dans un profond sommeil étoit délicieusement occupé de sa *Sophie*..... Voulez-vous être saigné , ou non ? s'écria d'une voix tonnante , le Docteur irrité.

Je vous ai déjà dit que non , répondit *Jones* , en bâillant... & plût au Ciel que vous m'eussiez mieux entendu ! vous me privez du sommeil le plus doux que je goûtai jamais.

Bon , bon , repliqua le Chirurgien , le sommeil , ainsi que le manger , a souvent été fatal à plus d'un Malade. Encore un coup , & pour la dernière fois , voulez-vous être saigné tout-à-l'heure ?

Eh bien , pour la dernière fois , lui cria *Jones* , je vous répète , que je ne le veux point.

En ce cas , je vous abandonne , & je m'en lave les mains , s'écria le Docteur. Mais payez-moi les peines que j'ai déjà prises pour vous : deux visites à cinq *shellings* chacune , deux pansemens *idem* , & un demi écu pour la saignée.

J'espere , lui dit *Jones* , que votre intention n'est pas de m'abandonner dans l'état où je suis ?..... Et je vous réponds moi , que c'est mon intention , lui dit brutalement le Docteur. En ce cas , répondit *Jones* , vous êtes un indigne ; sortez d'ici tout-à-l'heure : vous n'aurez pas un sol de moi.

Fort bien ! s'écria le Chirurgien, (à qui l'air & le ton de *Jones* en avoient un peu imposé) la première perte est toujours la plus légère..... la belle chienne de pratique ! A quoi pense l'Hôtesse , de m'appeller pour de tels vagabonds ?

Ces derniers mots furent dits en fuyant. Mais *Jones* loin d'en être ému , se retournant dans son lit , rechercha son sommeil & son rêve.



CHAPITRE III.

*Arrivée d'un Barbier, digne Confrere
de celui de BAGDAD, & de
celui de DON QUICHOTTE
même.*

L'Horloge avoit frappé cinq heures, lorsque *Tom Jones* s'éveilla en sursaut, après en avoir dormi sept; ce sommeil avoit tellement rafraîchi son sang, & si bien réparé ses forces, qu'il se trouva en état de s'habiller, & de descendre dans l'Hôtellerie. Il ouvrit son Portemanteau, en tira du linge blanc, & un habit complet; après quoi, sentant que son estomach exigeoit de lui quelque ressouvenir, il passa une robe de chambre dans l'intention de visiter d'abord la cuisine.

L'Hôtesse étoit au bas de l'escalier; *Jones* l'aborda civilement, en lui demandant ce qu'elle avoit pour dîner. Pour dîner! (lui dit-

elle) il est ma foi tems d'y penser. Ignorez-vous qu'il est cinq heures passées ? . . . Eh bien , pour souper soit , répliqua *Jones* ; peu m'importe , pourvû que je soupe bien-tôt , car je n'eus en vérité jamais tant de faim. Il n'y a plus rien , répartit l'Hôtesse , à moins que vous ne vouliez vous contenter d'un morceau de bœuf froid aux carottes , car il n'y a plus de feu dans la maison : Il faut vivre de ce qu'on trouve ; & plus d'un Seigneur de ma connoissance fait ses choux gras d'un pareil ragoût. . . . Je compte aussi en faire les miens , lui dit *Jones* ; mais de grace , daignez le faire réchauffer.

La politesse & la douceur de *Jones* lui gagnoit tous les cœurs : l'Hôtesse à-demi défarmée ; ne put lui refuser sa demande ; & ajouta même avec un léger sourire , qu'elle étoit charmée de le voir si bien rétabli. Cette femme , au fond , n'étoit pas mauvaise : mais elle aimoit si tendrement l'argent , que l'apparence seule de la pauvreté la

mettoit de mauvaise humeur.

Jones alors remonta dans sa chambre, pour se faire raser, & s'habiller, tandis qu'on préparoit son dîner.

Le Barbier qu'on lui envoya, sous le nom du petit *Benjamin*, étoit d'un caractère unique, & d'une familiarité si singulièrement ridicule qu'elle lui rapportoit presque journellement un revenu passablement honnête, de soufflets (par exemple) de coups de pied-au cul, & autres politesses semblables de la part des Etrangers qui sçavoient assez peu leur monde pour ne point goûter ses plaisanteries. *Benjamin* n'en étoit pourtant pas plus sage; & quoique ses petites libertés eussent été souvent très-mal payées, la rage de faire le gentil étoit si enracinée en lui, qu'il étoit incapable de retenir une idée bone ou mauvaise, quand l'occasion se présentoit de la mettre au jour. Il avoit encore d'autres singularités dans le caractère dont je ne ferai pas mention pour

laisser au Lecteur le plaisir de les appercevoir à mesure qu'il fera plus ample connoissance avec ce rare personnage.

Jones, qui avoit ses raisons pour être impatient d'être habillé, s'apercevant que le Barbier ne finissoit pas de lui favonner la face, le pria enfin de vouloir bien se dépêcher ; à quoi l'autre répondit gravement : car de sa vie il n'avoit ri... *Festina lentè*, est un adage que j'ai appris longtems avant que d'avoir touché un razoir.

L'ami, répliqua *Jones*, j'apperçois que vous êtes sçavant. Pauvre sçavant ! dit le Barbier, *Non omnia possumus omnes*. Encore ? dit *Jones*, je crois, parbleu, qu'il récite des vers ? Pardonnez-moi, Monsieur, dit *Benjamin*, *Non tanti me dignor honore...* (& , procédant à son opération) Monsieur, ajouta-t-il, depuis que je me mêle de la *barberie*, je n'ai pû trouver que deux raisons qui la justifiaient ; l'une, l'envie d'avoir de la barbe, l'autre celle d'en être débarassé. Je

conjecture , mon cher Monsieur , que l'un de ces motifs vous a engagé à en tâter , il n'y a pas encore longtems , pour la première fois. Sur ma parole, vous avez fort bien réussi : on peut dire , de votre barbe , qu'elle est *Tondenti gravior*. Et moi , je conjecture , lui dit Jones , que vous êtes un drôle de corps.

Vous vous trompez extrêmement , Monsieur , répondit le Razeur , je suis trop attaché aux matieres Philosophiques : *hinc illa lacryma!* Monsieur , voilà d'où vient mon infortune ; trop de sçavoir a causé ma ruine. Eh , comment donc cela ? répondit Jones. Hélas , Monsieur , répliqua le Barbier , c'est ce qui m'a fait deshériter par mon pere. Il étoit maître de danse : j'ai sçu lire avant que de sçavoir danser ; il m'a pris en grippe , mes freres ont eu son bien , il ne m'a pas laissé un sol !.... souhaitez-vous que je raze les temples ?..... Ciel ! me trompais-je ? je crois voir *hiatus in manuscriptis!*..... on

m'a dit que vous alliez à la guerre : mais , je n'y vois point d'apparence. Pourquoi donc ? lui dit *Jones*.

Mais , répondit le Barbier , c'est que je vous crois trop sage pour porter là une tête fêlée : j'aimerois tout autant porter du charbon à *Newcastle* *.

Par ma foi ! s'écria *Jones* , tu m'as l'air d'un maître original. Je t'aime de cette humeur : viens boire un coup avec moi après dîner , je serai charmé de te connoître mieux.

Ah , mon cher Seigneur ! dit le Barbier , je suis en état , pour peu que la chose vous plaise , de faire vingt fois davantage pour vous obliger. Que feras-tu , l'ami ? répondit *Jones*. Eh parbleu , nous vuiderons la bouteille , répliqua le petit *Benjamin*. J'aime les bons cœurs , moi ; & de même que vous m'avez jugé à la première vuë comme un drôle de corps , de même , ou les règles de la phisionomie me

* Ce Pays est très-abondant en mines de charbon.

trompent , je crois voir en vous l'un des meilleurs cœurs qu'il y ait au monde.

Jones , qui pendant ce colloque , avoit achevé de s'habiller , descendit alors dans la cuisine , avec une figure plus aimable peut-être , que celle du fameux *Adonis* tant célébré par les Poètes. Et cependant le cœur de notre Hôtesse y fut insensible : les charmes de la bonne femme avoient si peu de rapport avec ceux de *Venus* , qu'il n'est pas étonnant qu'elle ne lui ressemblât pas plus dans son goût. Heureuse la pauvre *Nanny* , sa servante , si elle avoit vu notre Héros des mêmes yeux que sa maîtresse ! que de vains soupirs ne se feroit-elle pas épargnée !

Jones , après avoir mangé de grand appétit , demanda une bouteille de vin , en attendant le Barbier , qui ne tarda pas à arriver ; & qui seroit venu bien plutôt , s'il n'avoit pas été occupé à écouter l'Hôtesse , qui après avoir rassemblé un cercle de son voisinage , ra-

contoit dans sa cuisine , l'histoire de notre Héros à qui vouloit l'entendre.

C'étoit , selon elle , un pauvre Enfant-trouvé , nourri par charité dans la maison de M. *Alworthy* ; enfin mis à la porte pour ses friponneries , & notamment pour avoir osé en conter à la fille de son bienfaicteur , &c.

Le Barbier , au nom de M. *Alworthy* , avoit levé les oreilles ; & après avoir appris de l'Hôtesse , que le jeune homme qu'il avoit rasé s'appelloit *Tom Jones* , il avoit prié l'assemblée , en la quittant , de suspendre son jugement sur le compte d'une personne qu'il connoissoit très-parfaitement , & dont la naissance étoit peut-être bien plus illustre qu'on ne pensoit.



CHAPITRE IV.

*Conversation de JONES & du
Barbier.*

Jones , à l'arrivée du Barbier , but une rasade à sa santé , en le décorant du titre de *doctissime Tonforum* ; à quoi notre homme répondit gravement , *ago tibi gratias , Domine* ; puis regardant notre Héros fixement , & comme cherchant à le reconnoître : oserois-je , lui dit-il , Monsieur , vous demander si vous ne vous appelez pas *Jones* ? à quoi l'autre ayant répondu qu'oui.... *Proh Deum , atque hominum fidem !* s'écria le Barbier , qu'il arrive d'étranges choses dans le monde ! M. *Jones* , recevez mes plus sinceres obéïssances. Je vois que vous ne me connoissez pas ; je n'en suis pas du tout étonné : vous ne m'avez vu qu'une fois , & vous étiez encore bien jeune.

Dites-

Dites-moi , de grace , des nouvelles de M. *Alworthy* ? comment se porte ce digne & respectable Seigneur ? *optimus ille omnium patronus* ? J'apperçois , lui dit *Jones* , que vous me connoissez ; mais quant à moi , je n'ai pas le bonheur de vous connoître. Vous étiez trop jeune , vous dis-je , répliqua *Benjamin*. Mais Monsieur , puis-je sans vous offenser , sçavoir où vous allez en partant d'ici ?.... Vuidez votre verre , M. le Barbier , lui dit *Jones* un peu émû , & trêve de questions , je vous prie.

Le Barbier , après s'être beaucoup excusé , protesta que l'intérêt seul qu'il prenoit à la réputation de notre Héros l'avoit rendu assez hardi pour le questionner. Il lui apprit alors tout ce qu'il venoit d'entendre dans la cuisine de la part de l'Hôtesse , & la façon dont il avoit confondu cette femme & ses auditeurs. Personne au monde , ajouta-t-il , Monsieur , ne vous respecte plus que moi , depuis l'excès de votre générosité envers *George*

le Garde-chasse , dont j'ai été instruit , ainsi que toute la Province , où votre nom est chéri par tous les cœurs qui ne sont point ingrats. Pardonnez-donc encore , un coup à mon zèle , & non pas à ma curiosité , des interrogations que lui seul a fait naître : j'aime les cœurs tels que le vôtre ; & ce que j'ai dit , est parti du mien , *amoris abundantia erga te.*

Les infortunés sont sensibles ; les moindres témoignages d'amitié trouvent leurs cœurs ouverts ; celui de *Jones* étoit naturellement bon : qu'on ne s'étonne donc pas si , à dater de ce moment , il se trouva bien disposé pour le petit *Benjamin*. Les bribes de Latin que cet homme lâchoit à chaque instant , assez mal-à propos , n'offroient qu'un ridicule aux yeux de *Jones* , & lui prouvoient en même tems que l'éducation de ce Barbier avoit été moins vulgaire que celle des gens de son état : ses façons mêmes l'indiquoient encore plus ; ainsi *Jones* crut pouvoir se confier à lui.

Notre Héros lui raconta toute son Histoire, à quelques circonstances près, telle par exemple que celle qui avoit occasionnée sa bataille dans le bois avec *Tuakum*; & termina son récit, par la résolution qu'il avoit prise d'aller servir sur Mer: résolution qu'il auroit effectuée, si la rebellion nouvellement élevée dans le Nord de l'Angleterre, en changeant ses desseins, ne l'avoit pas conduit dans le Village où il étoit maintenant.

Le petit *Benjamin*, après l'avoir écouté sans l'interrompre, avec toute l'attention dont il étoit capable, conclut de toute cette Histoire, que *Jones* avoit sûrement été desservi & trahi auprès de son bienfaiteur par quelques ennemis secrets. Il n'étoit point probable, selon lui, qu'un homme aussi généreux & aussi équitable que M. *Alworthy*, se fût si aisément détaché d'un jeune homme qu'il aimoit avec tant de tendresse, sans le secours de quelque infâme artifice tramé dans les ténèbres pour perdre l'in-

nocent & malheureux *Jones*.

Ce sentiment étoit trop honorable pour M. *Alworthy*, par conséquent trop conforme à la façon de penser de notre Héros sur le compte de son cher bienfaiteur, pour n'être point avidement adopté. Le plaisir qu'il en ressentit intérieurement l'attacha encore plus au Barbier ; qui, bientôt enhardi par les caresses de *Tom Jones*, osa le prier de vouloir bien achever de satisfaire sa curiosité, en lui disant le nom de cette aimable maîtresse seule cause de toutes ses infortunes.

Tom réfléchit un moment ; puis prenant tout à coup son parti : Vous en sçavez déjà trop, lui dit-il, pour vous cacher le reste ; & puisque ce nom, comme j'ai tout lieu de le craindre, n'est peut-être devenu que trop public à propos de moi, apprenez que celle que j'adore, est l'aimable *Sophie Western*.

Proh Deum, atque hominum fidem!

M. *Western* a déjà une fille à marier !

Oui , mon cher *Benjamin* , lui dit *Jones* , & une fille digne des vœux d'un Monarque même. L'univers ne vit jamais rien de si beau ; mais ce n'est pas encore son plus grand mérite : sa bonté , ses vertus surpassent sa beauté ! hélas , je pourrois la louer pendant un siècle entier , j'oublierois encore la moitié de ses charmes !

M. *Western* a déjà une fille à marier ! s'écria encore une fois *Benjamin* , lui que j'ai vû petit garçon : *Tempus edax rerum* !

La bouteille étant alors sur les fins, le Barbier insista pour payer la sienne. *Jones* s'y opposa , en se rappelant son mal de tête , pour lequel il n'avoit peut-être déjà que trop bû. Avant que de se retirer dans sa chambre , il pria le Barbier de lui procurer quelques livres pour s'amuser en attendant le sommeil. Des livres ! s'écria *Benjamin* , en quelle langue les voulez-vous ? J'en ai en Latin , j'en ai en Anglois , & tous très-curieux : *Erasmi Colloquia*, *Ovidius de Tristibus*, *gradus ad Par-*

nassum , tous Auteurs excellens , vous plairoient-ils ? Mes Anglois sont un peu en désordre : mais , j'ai la meilleure partie des *Chroniques de Stowe* ; le *sixième Volume de l'Homere de Pope* ; le *troisième volume du Spectateur* ; le *second volume d'Echard* ; le *Crafman* , *Robinson Crusoe* , *Thomas à Kempis* , presque complets ; & deux Tomes des *Œuvres de Tom Brown*.

Envoyez-moi ces deux derniers, lui dit *Jones* , je ne les ai pas lûs , & j'en ai oui-dire du bien. On a eu raison , s'écria le Barbier , & *Tom Brown* est un des grands génies , & des plus singuliers que l'Angleterre ait produit. Vous les aurez dans le moment. Mais, croyez-moi , ne lisez pas longtems ; tâchez plutôt de reposer : adieu , mon cher Monsieur , je reviendrai vous voir demain. Au surplus , comptez sur mon tendre attachement , & surtout sur ma discrétion.



C H A P I T R E V.

*Nouveaux talens du petit
B E N J A M I N .*

LE lendemain , à son réveil , *Jones* ressentit quelques inquiétudes de la désertion de son Chirurgien : sa tête n'avoit pas été pansée depuis deux jours , il en craignoit les suites. De renvoyer chercher cet homme , cela n'étoit point praticable ; d'en prendre un autre , si tant est qu'il y en eût dans le Village, cet autre pouvoit être déjà endoctriné par le premier ; tous ces Messieurs se soutiennent en pareil cas : comment faire ? Le Garçon du Cabaret le tira enfin d'embarras , en l'assurant que personne n'étoit plus propre à lui rendre service en cette occasion que celui qui l'avoit rasé la veille. Le petit *Benjamin* ? s'écria *Jones* , tout étonné..... lui-même , répondit le gar-

çon : c'est, de tous les Chirurgiens du Village , celui qui a fait les plus belles cures.

En ce cas , courez donc le chercher , lui dit notre Héros.

Benjamin , instruit par le garçon , que c'étoit en qualité de Chirurgien qu'il étoit maintenant mandé , s'habilla en conformité ; prit une toute autre mine que celle qu'il avoit la veille , en portant un bafin sous son bras ; & entra dans l'Hôtellerie , d'un air à se faire regarder comme un tout autre personnage.

Ah , ah , mon cher Raseur , s'écria *Jones* , vous vous mêlez , à ce que je vois , de plus d'un métier ! eh , que ne me disiez-vous cela hier au soir ? la Chirurgie, répondit gravement *Benjamin* , est un Art , & non pas un métier. La raison pour quoi je ne vous ai pas dit hier que je la professois , c'est que vous étiez déjà dans les mains d'un autre , & que je n'aime pas à courir sur les brisées de mes Confreres. *Ars omnibus communis.* Mais,

voyons maintenant , s'il vous plaît : quand j'aurai mis le nez dans votre tête , je vous dirai ce que j'en pense.

Quoique *Jones* n'eût pas grande idée de sa science , il souffrit pourtant que le Barbier visitât sa blessure : ce qui ne fut pas plutôt fait , que *Benjamin* se tût en laissant échapper un soupir.

Ne cherchez point à m'effrayer , lui dit *Jones* , encore moins à me flatter mal-à-propos ; dites-moi sérieusement ce que vous pensez de mon état.

Est-ce en Chirurgien , ou en ami , dit *Benjamin* , que vous voulez que je réponde ? En ami , répliqua *Jones*. Sachez donc , lui dit le raseur , qu'il faudroit beaucoup d'art pour empêcher cette playe d'être guérie avant qu'il soit trois jours. Voici une emplâtre qui ne vous coûtera pas plus qu'à moi : si vous voulez y avoir confiance , je répons de votre santé corps pour corps. *Jones* consentit à tout : l'emplâtre fut bientôt faite , & le pansement terminé.

Maintenant , s'écria *Benjamin* , je vais avec votre permission , reprendre mon premier caractère : mais il faut un air de dignité aux gens de notre espèce , surtout dans les opérations , sans quoi nous n'en imposerions jamais. Vous ne sçauriez croire combien l'air grave ajoute au peu de poids réel d'un personnage. Un Barbier, sans que sa vanité en souffre , voit rire ses pratiques ; un Chirurgien aimeroit mieux les faire pleurer.

Jones , de plus en plus enchanté du caractère de *Benjamin* , crut que l'histoire d'un semblable original pouvoit avoir quelque chose d'amusant : il le pria instamment de la lui raconter. Le Barbier, qui aimoit à parler , & qui avoit ses raisons pour ne pas se faire presser en cette occasion , se leva , alla fermer la porte de la chambre , & s'étant rapproché de *Jones* avec un air sévère.... vous voulez , dites vous , sçavoir mon histoire ? eh bien , apprenez donc , que je vois ici en vous mon plus grand ennemi. Moi !

dit *Jones*, étonné de cette déclaration imprévuë, moi votre ennemi ! je ne vous vis , je crois , jamais !.... Calmez-vous, lui dit *Benjamin* , je ne suis pas le vôtre. Si vous avez causé tous mes malheurs , vous étiez un enfant ; je ne sçau-rois vous en vouloir.... Vous rap-pellez-vous le nom d'un certain *Partridge*, qui eut l'honneur de pas-ser pour votre pere , & dont ce titre a causé la ruine ? J'en ai beau-coup oui parler , lui dit *Jones* , & je me suis toujours cru son fils. Vous voyez ce *Partridge* , répondit *Benjamin* ; & vous n'êtes point mon fils. Ciel , qu'entends-je ! s'é-cria *Jones* , eh qui donc est mon pere ? & comment se peut-il qu'un faux soupçon vous ait causé tous les maux dont je ne suis que trop instruit ?..... Ce qu'on a le plus de peine à comprendre , lui dit gra-vement *Benjamin* , n'en est sou-vent pas moins vrai. Mais , quoi-qu'il soit assez dans la nature de l'homme , de haïr la cause même innocente de ses malheurs , je suis

d'un tempérament différent. Je vous ai même aimé, depuis que la noblesse de vos procédés envers *George* (le Garde-chasse) est venue à ma connoissance ; & ce qu'il y a d'extraordinaire dans notre rencontre, me persuade intimement, que vous êtes né pour réparer tout ce que j'ai souffert à cause de vous. J'ai même fait trois rêves consécutifs, & très-suivis, qui m'annoncent une grande fortune que je suis très-résolu de poursuivre, à moins que vous n'ayez assez de cruauté pour vous y opposer.

Je serois charmé, répondit *Jonas*, d'en être l'instrument, & de pouvoir vous rendre aussi heureux que je vous ai rendu misérable. Je n'y vois pourtant, du moins pour le présent, pas grande apparence. N'importe, disposez de tout ce que je puis.

Je suis satisfait, répliqua *Benjamin*, puisque je ne désire que de vous suivre à la guerre. Que dis-je ? ce désir est si violent en moi, que

si vous alliez me refuser , vous tueriez d'un seul mot un Barbier , & qui pis est un Chirurgien.

Jones , après l'avoir assuré en riant , qu'il se croiroit trop coupable envers le public , s'il s'exposoit à ce double homicide, employa toutes les raisons que la prudence put lui suggérer pour détourner *Benjamin* d'un projet aussi chimérique : son éloquence fut perdue ; le Barbier , que nous appellerons désormais *Partridge* , insista sur ses rêves , & ne voulut pas démordre de son dessein. Notre Héros , qui avoit conçu de l'amitié pour cet homme , eut recours au dernier remède : vous me croyez peut-être, lui dit-il, en état de vous faire actuellement une espèce de fort ? mais vous vous trompez , mon cher ami , en voici la preuve. A ces mots , vidant sa bourse sur la table , & y trouvant à peine , tant en or qu'en argent , la valeur de dix *Guinées* , il déclara à *Partridge* , que c'étoit exactement toute sa fortune.

Partridge , dont les espérances n'étoient fondées que sur l'avenir , ne fut pas du tout ému de la modicité du trésor de *Jones*. Je suis , lui dit-il , un peu plus riche que vous : prenez tout ce que j'ai ; je demande , pour toute grace , de vous suivre en qualité de domestique : *nil desperandum est Tencro duce , & auspice Tencro*.

Mais l'offre généreuse de *Partridge* , concernant l'argent , fut absolument refusée par *Jones*.

Il fut délibéré entr'eux , de partir le lendemain matin ; & la seule difficulté qui les retint encore¹ , ne prévenoit que de la maniere d'emporter le porte-manteau de notre Héros , trop considérable pour ne pas exiger un cheval.

Partridge proposa enfin de ne se charger que du linge , & de laisser tout le reste chez lui. L'expédient fut adopté ; & le Barbier quitta son nouveau Maître dans l'intention d'aller tout préparer chez lui pour le départ du lendemain.

CHAPITRE VI.

*Autres raisons , qui justifient mieux
la conduite de PARTRIDGE ,
que celles du Chapitre précédent.*

Q Uoique *Partridge* fût le plus superstitieux des mortels , il ne se seroit peut-être pas si aisément déterminé à suivre notre Héros dans son expédition militaire , si l'espoir du butin , à la suite de quelque Bataille , ne l'avoit pas violemment tenté.

Ajoutons à ceci , que *Partridge* après avoir profondément réfléchi sur l'histoire de *Jones* , ne pouvoit concevoir que M. *Alworthy* eût ainsi chassé son fils , car il croyoit fermement que *Jones* l'étoit , pour des raisons aussi légères que celles dont notre Héros lui avoit fait part. Il avoit par conséquent conclu , que tout ceci n'étoit que pure fiction ; & que le libertinage de *Jones* ,

dont il avoit souvent oui parler ; étoit la seule cause qui lui eût fait désertter la maison paternelle. Cette idée s'étant fortifiée dans la tête du Barbier , il sentit que s'il pouvoit parvenir à disposer petit à petit ce jeune homme à retourner chez son pere , ce seroit un service assez signalé pour calmer l'ancien ressentiment de M. *Alworthy*. Poussant encore plus loin ses espérances , le spéculatif Barbier se voyoit déjà accueilli , récompensé & enrichi dans le Château de son ancien Maître ; il alloit enfin passer le reste de ses jours en paix au sein de sa patrie , qu'il aimoit intérieurement mille fois plus que ne font certains déclamateurs de ce pays , qui semblent ne respirer que cet unique sentiment.

Quant à *Jones* , il se croyoit trop convaincu du zèle & de l'amitié de *Partridge* , pour oser soupçonner que le moindre motif d'intérêt pût corrompre la pureté de ces généreux sentimens. Il n'étoit pas né défiant ; il étoit trop jeune pour

l'être devenu. Quand la défiance n'est pas née avec nous , l'âge seul nous la donne.

Le lendemain , au point du jour , le diligent *Partridge* parut à la porte de *Jones* , le havre-sac sur le dos , & tout prêt à partir. Ce meuble étoit son ouvrage ; car il joignoit encore à tous ses autres talens , celui de Tailleur. Son linge étoit déjà emballé ; il en fit autant de celui de *Jones* ; & sortoit déjà chargé des nippes superflues de notre Héros , qu'il comptoit aller ferrer chez lui , lorsqu'il se vit arrêté tout court par l'Hôtesse , qui avec un petit compliment aigre-doux , lui signifia que l'usage immémorial de son Hôtel , étoit qu'il n'en sortît jamais un chaufson , jusqu'à ce que la *Carte* fût acquittée.

Partridge , indigné de l'affront fait à un domicilié tel que lui , rappella envain toutes ses qualités , & cracha beaucoup de latin : l'Hôtesse , ferme sur l'étiquette de la maison , fut inébranlable. Il fallut payer ; & qui pis est , se voir écor-

ché vif, après quoi nos deux voyageurs partirent, fans que l'on daignât même s'abaiffer jufqu'à leur fouhaiter un bon voyage.

CHAPITRE VII.

Où le Traducteur François parle feul.

L'Auteur Anglois, après avoir conduit *Tom Jones* & *Partridge* jufqu'à *Gloceftre*, fans aucune aventure digne d'être transmise à la poftérité, les fait dîner dans une fameufe Auberge, dont l'Hôteffe auffi aimable que polie fait un très-honnête accueil à notre Héros, qui a même le plaifir de dîner avec elle. Deux autres Voyageurs fe trouvent dans la même Hôtel-lerie. L'un, eft ce même Procureur que nous avons vû dans le premier Volume venir annoncer à M. *Alworthy*, malade alors, la mort de Madame *Blifl* fa fœur; & qui étoit refté trop peu de tems au Châ-

teau, pour connoître *Tom Jones* : le nom de ce Procureur est *Dowling*. L'autre personnage, est un soit disant Avocat, au fond courtier d'affaires, tranchant de l'important, que le hazard ou le besoin avoit conduit quelquefois dans la cuisine de M. *Alworthy*, sans avoir jamais parlé au Maître de la maison ; au demeurant, mauvaise langue, & menteur comme un Laquais.

Ce dernier, piqué de n'être pas assez accueilli par *Jones*, qui ne se rappelle pas de l'avoir jamais vû, attend que notre Héros soit sorti de table pour le peindre des plus noires couleurs, & pour le rendre odieux à l'Hôtesse. Le Procureur, qui a pris quelque amitié pour *Tom*, tâche en vain de le défendre, en assurant l'Hôtesse qu'il n'a jamais oui parler qu'en bien de ce jeune homme. L'autre affirme, par serment, qu'il n'a rien dit que de vrai, & qu'il n'ait appris d'original au Château de M. *Alworthy*, d'où il ne fait, dit-il, que de revenir. Le Procu-

reur reste muet , ronge ses doigts , paye son écot , & part. Le Méditant , satisfait de sa victoire , ne tarde pas à en faire autant , & laisse l'Hôtesse très-indisposée contre *Jones* ; qui , rentrant dans la chambre dans l'intention de prendre du thé avec elle , se voit trompé dans son espérance par un refus , dont on dédaigne même de lui dire la cause. Ce subit changement d'humeur , dans une femme que *Jones* avoit trouvée très-affable au dîner , le surprend , & l'offense au point de ne vouloir pas rester plus longtemps dans l'Hôtellerie. *Partridge* , qui s'y trouvoit tout au mieux , objecte envain que la nuit est prochaine , & beaucoup d'autres bonnes raisons pour ne pas hazarder d'aller plus loin dans l'obscurité , & surtout dans l'hyver. Notre Héros s'entête , paye l'Hôtesse , & voilà nos deux Aventuriers partis.

CHAPITRE VIII.

*Dialogue de JONES , & de
PARTRIDGE.*

IL étoit cinq heures sonnées, (dit l'Auteur Anglois , en stile beaucoup plus fleuri ,) lorsque nos deux Voyageurs sortirent de *Gloceſtre* ; & la nuit n'eût pas tardé à devenir très-noire , si heureusement pour eux , la Lune dans son plein ne fût venue tout-à-coup éclairer l'horison.

Jones ne marcha pas long-tems sans jetter des regards de reconnaissance sur cette belle & secourable Planette , & sans demander à son compagnon , si de sa vie il avoit vu une soirée plus délicieuse ? Le bon *Partridge* , qui n'avoit quitté qu'à regret l'abondante cuisine de *Gloceſtre* , étant trop occupé de ses tristes idées pour songer à lui répondre , notre Héros conti-

mua à s'étendre sur les louanges de la lune , en répétant plus d'un Passage de *Milton* , celui de tous les Poètes qui a parlé *le plus sublimement des deux flambeaux Célestes*. *Jones* , pour amuser le triste *Partridge* , lui raconta même l'histoire mentionnée dans le *Spéctateur* , de deux tendres amans , qui forcés de se séparer , étoient convenus de s'entretenir , quoique très-éloignés l'un de l'autre , en regardant attentivement la Lune à certaine heure convenüe : tous deux contents & satisfaits de la pensée que chacun d'eux , au moment même , étoit occupé à contempler le même objet. De tels amans , ajouta *Jones* en poussant un soupir , avoient sans doute des cœurs bien capables de sentir tout ce que l'amour a de plus sublime & de plus délicat !..... Cela est assez probable , répondit *Partridge* en murmurant ; mais j'envie encore plus leur bonheur , si leurs corps étoient insensibles au froid. Quant à moi , je suis transi ; & si nous ne trouvons

bientôt un gîte convenable , je crains bien de perdre mon nez en route. Fi donc ! M. *Partridge*, lui dit *Jones*: Est-ce là ce courage que vous me vantiez hier ? quoi, nous allons chercher l'ennemi , & le moindre froid vous épouvante ! Je désirerois , il est vrai , pour ce moment , que quelque bon guide nous enseignât lequel de ces chemins nous devons prendre : voilà ma seule inquiétude.... Oserois-je vous donner un conseil ? lui dit *Partridge*.... *Interdum Stultus opportuna loquitur...* Eh bien , lequel choisiriez-vous ? s'écria *Jones* , ni l'un , ni l'autre , répondit *Partridge* : le seul chemin dont nous soyons sûrs , c'est celui qui nous a conduit jusqu'ici ; en allant bon train , nous nous retrouverons en moins d'une heure à *Gloucestre*. Mais si nous risquons d'aller en avant , Dieu sçait si nous arriverons quelque part. Vous vous trompez , lui dit notre Héros , prenons à gauche , j'apperçois les Montagnes qu'on nous a dit n'être pas éloignées de *Worcestre*. Là ,

si vous voulez absolument me quitter vous en ferez le maître : à mon égard , rien ne pourra m'empêcher de suivre mon dessein.

Partridge , fâché qu'on le soupçonnât d'être capable de se rebuter si-tôt , assura *Jones* que l'intérêt seul de son ami l'avoit fait parler , & qu'il étoit bien résolu de le suivre partout.

Ils marcherent alors quelque tems , sans se rien dire. *Jones* soupiroit ; & *Partridge* bien plus amèrement encore , quoique par une cause bien différente , lorsque notre Héros s'arrêtant tout à coup , & prenant la main de *Partridge* : qui sçait , lui dit-il , mon cher ami , si la plus charmante des créatures n'a pas en cet instant les yeux fixés sur cette même Lune que je regarde maintenant ? Cela pourroit bien être , répondit *Partridge* ; mais si les miens étoient maintenant fixés sur un bon alloyau , le D..... pourroit emporter & la Lune & ses cornes , avant que la blafarde arrachât de moi le moindre regard. Cette

te réponse est bien d'un Cannibale !
s'écria Jones. Mais dis-moi , mon
cher Benjamin : ne fus-tu jamais
amoureux ? hélas , répondit-il en
soupirant ,

Infandum Regina jubes renovare dolorem.

plût au Ciel que je n'eusse jamais
connu cette fatale passion ! ta maî-
tresse étoit donc cruelle , lui dit
Jones ? tu n'en étois donc pas aimé ?

Jugez-en , Monsieur , lui dit *Partridge* , puisque la chienne m'épou-
sa pour avoir le plaisir de me faire
enrager plus à son aise. Mais grace
au Ciel , elle n'est plus ; & si je
croyois qu'elle fût dans la Lune ,
conformément à certain Livre que
l'ai lû jadis , je frémirois en regar-
dant cet Astre , dans la crainte de
la revoir. Je voudrois cependant ,
pour votre consolation , que cette
même Planette devînt tout-à-coup
un miroir , & que votre chere *Sophie*
se trouvât maintenant placée vis-
à-vis..... Ah ! cher *Partridge* , s'é-
cria Jones , quelle heureuse pen-
sée ! l'imagination seule du plus

tendre des Amans a pu la faire naître. O *Partridge* ! que ne puis-je seulement espérer de la revoir un jour..... hélas ! mon rêve étoit délicieux ; il s'évanouit pour jamais !..... L'excès de mon malheur présent ne peut être adouci , que par l'oubli de mon bonheur passé !

Eh pourquoi , répondit *Partridge* , pourquoi désespérer de revoir jamais l'aimable *Sophie* ? Si vous vouliez m'en croire , non seulement vous pourriez la revoir , mais vous pourriez la posséder.

Ah ! garde-toi , lui dit *Jones* , de réveiller en moi de pareilles idées : je n'ai déjà que trop combattu pour étouffer de si funestes desirs.

Ma foi , lui dit *Partridge* , si vous aimez non seulement sans espoir , mais encore sans desir de posséder votre maîtresse , votre amour est d'un genre que je ne sçaurois définir. A la bonne heure, lui dit *Jones* , mais laissons-là cette matiere..... dis-moi pourtant, quel étoit ce conseil que tu me propofois à ce moment ?

De nous en retourner à *Gloceſtre* , lui dit *Partridge* ; & là , je vous dirai le reſte.

Je vous ai déjà inſtruit de ma réſolution , répondit *Jones* : j'apperçois que la vôtre eſt de me quitter ; ne vous contraignez plus , partez , & recevez cette *Guinée* , comme un foible gage de ma reconnoiſſance. Il ſeroit injuſte que je vous forçaffe d'aller plus loin ; & pour vous parler vrai , mon ſeul projet , mon ſeul déſir eſt d'affronter une mort glorieuſe au ſervice de ma Patrie.

Partridge , attendri par la généroſité de *Jones* , & ſentant l'inutilité de ſes efforts pour détourner notre Héros d'accomplir ſa réſolution , jugea à propos de filer doux , en l'appaiſant par des promeſſes réitérées d'un attachement éternel.



CHAPITRE IX.

Etrange Avanture.

AU moment qu'ils finissoient leur dialogue, nos Voyageurs arrivèrent au pied d'une montagne extrêmement escarpée. Là, *Jones* s'arrêtant tout-à-coup, & levant les yeux en haut, garda quelques instans le silence. Enfin, se retournant vers son ami *Partridge* : je ferois, dit-il, tenté de monter au sommet de cette montagne ; la vuë y doit être charmante par ce beau clair de Lune, & surtout pour quelqu'un qui aime à s'entretenir dans ses idées mélancoliques. Cela peut être, répondit *Partridge* : mais, si la cime de ce mont est propre à procurer des idées tristes, j'imagine par la même raison que cette vallée doit en produire d'agréables ; ainsi trouvez bon que j'y reste. Il fait déjà assez froid ici,

sans risquer d'aller nous morfondre là-haut : cherchons plutôt quelque trou , où nous puissions nous réfugier & reprendre des forces..... A vous permis , répliqua *Jones* ; placez-vous seulement à portée de ma voix , & j'aurai soin de vous appeller à mon retour.

Je me flatte , Monsieur , lui dit *Partridge* , que depuis quelques momens , vous ne vous avisez pas d'extravaguer ? Pardonnez - moi , répondit *Jones* , si l'envie de monter jusques-là-haut est une extravagance. Mais , puisquè vous avez si froid , je voudrois que vous restassiez ici : je serai sûrement à vous , avant qu'il soit une heure..... non pas , s'il vous plaît ! s'écria *Partridge* , qui à sa poltronnerie naturelle joignoit encore la crainte des *Esprits* : j'ai juré à part moi , quelque part que vous alliez , de ne jamais abandonner mon Maître & mon Ami.

En parlant ainsi , *Partridge* aperçut , à travers les arbres , une lumière qui ne lui parut pas éloi-

gnée. Ravi de cette découverte ; ah , Monsieur , s'écria-t'il , le Ciel exauce enfin mes vœux ! je vois une maison , peut-être même est-ce une Hôtellerie ! si vous avez pitié de moi , & de vous-même , ne méprisons pas les faveurs de la Providence. Quiconque habite dans ces affreux déserts , pour peu qu'il soit Chrétien , ne peut refuser un petit coin de chambre à des malheureux tels que nous. *Jones* ne put pour cette fois résister aux pressantes instances de *Partridge* ; & tous les deux dirigèrent leurs pas vers l'endroit d'où partoît la lumière.

Ils se trouverent bientôt à la porte d'une espèce d'hermitage , où *Jones* frappa , & appella plusieurs fois sans que personne répondît. *Partridge* , dont la tête n'étoit farcie que de revenans , de lutins , & de forciers , trembla bientôt de tous ses membres , & commençoit à invoquer toute la Cour Céleste , lorsqu'au redoublement des cris de *Jones* , une vieille fem-

me, montrant sa tête par la lucarne du grenier , leur demanda d'une voix tremblante & cassée , qui ils étoient ? & ce qu'ils prétendoient d'elle ?..... Ce sont deux pauvres Voyageurs égarés , & demi-morts de froid , répondit *Jones* , qui ne vous demandent rien qu'un azile , & du feu. Qui que vous soyez , répliqua la vieille , vous n'avez point d'affaires ici , & surtout à pareille heure : ne vous flattez donc pas que je vous ouvre.

Partridge , que le son d'une voix humaine avoit un peu rassuré , devint tout-à-coup éloquent : il exagéra patétiquement ses souffrances , & le danger où il étoit de perdre la vie , ainsi que son Compagnon, si la vieille avoit la cruauté de ne pas les recueillir. Il ajouta même , que la personne avec qui il s'étoit égaré étoit un des plus grands Seigneurs de la Province , & n'oublia enfin que le seul argument capable de toucher l'inéxorable vieille. *Jones* dit beaucoup moins : mais l'offre d'un demi-écu ,

jointe à sa figure que la Sibylle avoit eu le tems de considérer au clair de la Lune , & qui ne ressembloit en aucune façon à celle d'un voleur, dissipèrent toutes les craintes de la bonne femme , & la déterminèrent enfin à leur ouvrir la porte. Ils trouverent bon feu ; & *Partridge* au comble de la joye , n'eut rien de plus pressé que d'y courir. Mais , il étoit à peine réchauffé , que les mêmes idées qui dominoient toujours dans sa tête , vinrent la troubler de nouveau.

Il ne croyoit à aucun article du Décalogue avec une foi plus vive, qu'il ne croyoit aux enchantemens, & aux sortilèges ; & le Lecteur ne peut imaginer une figure plus propre à inspirer de pareilles idées , que celle de la vieille femme qui se tenoit alors debout devant le timide *Partridge*. C'étoit le vrai pendant de la forcieriè si énergiquement peinte par *Otway* dans sa Tragédie de l'*Orpheline* : une femme, en un mot , qui sans être même interrogée , eût été pendue

Tous le règne du Roi *Jacques Premier*.

Plusieurs autres circonstances , également graves s'élevoient en foule pour confirmer le pauvre *Partridge* dans son opinion. Le genre de vie de cette femme , qui , à ce qu'il croyoit , vivoit seule dans un lieu si désert ; une maison , dont le dehors paroissoit encore trop bon pour elle , & dont le dedans étoit d'une propreté , & d'une magnificence surprenante ; tout cela lui sembloit si peu naturel ; que le D..... devoit nécessairement y avoir quelque part.

Jones lui-même n'étoit pas peu surpris de ce qu'il voyoit : car , indépendamment de la richesse recherchée des meubles , chaque coin de l'appartement offroit aux yeux des raretés dignes d'occuper les regards des plus fins connoisseurs. Tandis que notre ami *Jones* étoit tranquillement occupé à admirer toutes ces curiosités , & que *Partridge* trembloit , en se grillant auprès du feu , sans oser jeter les

yeux sur la vieille , cette femme après avoir touffé élevant tout-à-coup la voix , j'espere , leur dit-elle , Messieurs , que vous voudrez bien vous hâter de repartir : car j'attends dans le moment mon Maître , & je ne voudrois pas pour le double de ce que j'ai reçu de vous , qu'il vous rencontrât ici. Vous avez donc un Maître , lui dit *Jones* ? Pardon , ma bonne femme ; j'étois en effet surpris , en vous croyant maîtresse d'une maison où je vois un assemblage de tant de belles choses. Ah , Monsieur ! s'écria t-elle , si la vingtième partie de leur valeur étoit à moi , je me croirois une femme riche.... Mais encore un coup , ne restez pas plus longtems ici ; il va certainement arriver dans la minute !... que craignez-vous donc ? interrompit notre Héros , pourra-t'il condamner un acte d'humanité aussi louable que le vôtre ? hélas , dit-elle , c'est un homme bien étrange ! il ne ressemble en rien aux autres : il n'en veut fréquenter aucun , il

les déteste tous ; il ne sort presque point , & ne va jamais que la nuit , sans doute dans la crainte d'en être vu. Mais on craint également de le voir , car son aspect seul suffit pour effrayer quiconque le rencontre. On l'appelle dans le pays , *l'homme de la montagne* , parce qu'il s'y promène volontiers la nuit ; & le D..... même n'est pas plus redouté par le peuple.... ah , que je crains sa fureur , s'il faut qu'il vous rencontre ici !

Partons, M^r, dit *Partridge* à *Jones*, d'une voix entre-coupée , je n'eus jamais plus chaud de ma vie : me voilà prêt à vous suivre ; n'irritons pas le Maître de cette bonne femme ; elle pourroit s'en ressentir , &.....croyez-moi, Monsieur , partons..... la nuit est admirable..... voyez-vous ces pistolets le long de la cheminée ?..... ils sont chargés , sans doute..... & qui sçait !.... ne crains rien , lui dit *Jones* , en le regardant de travers : je te garantis de tout danger..... Oh , quant à ce , interrompit la vieille ,

il n'a jamais fait de mal à personne : s'il a des armes , c'est pour sa sûreté ; cette maison a déjà soutenu plus d'un siège ; & depuis quelques nuits , nous avons crû entendre des voleurs. Quant à moi , je ne conçois pas comment il n'a pas encore été assassiné dans quelque-une de ses promenades nocturnes. Il ne le doit sans doute qu'à la crainte qu'il a répandue dans l'esprit du Peuple , & au peu d'apparence qu'il vaille la peine d'être volé.

J'aurois crû , lui dit *Jones* , à la vuë de toutes ces raretés qui ornent son appartement , que votre Maître étoit un Voyageur. Aussi l'a-t'il été , répondit la vieille Gouvernante , & même très-fameux : il est peu d'hommes plus sçavans que lui ; & je soupçonne qu'il n'a pas été heureux en amour. Mais , quelque soit la cause du genre de vie qu'il a choisi , il est bien sûr que depuis trente ans passés que je suis à son service , il n'a peut-être pas dit quatre mots à six personnes vivantes.

Le plaisir de parler avoit fait oublier à la bonne femme que son Maître pouvoit arriver à chaque instant ; & celui de s'entretenir d'un homme aussi extraordinaire, rendoit *Jones* aussi fertile en questions , que *Partridge* en bonnes raisons pour décamper au plutôt , lorsque la vieille pâlisant tout-à-coup , s'écria qu'elle entendoit le signal de son Maître ! Au même instant , une autre voix se fit entendre au dehors, répétant à grands cris : *Allons , vieux coquin , où est ton argent ? montre-nous ton trésor , traître , ou je te brûle la cervelle !*

Grand Dieu ! s'écria la vieille , c'est sûrement quelque scélérat qui vient d'attaquer mon Maître... hélas , que faire ? ô Dieu , que vais-je devenir ?..... Que faire ? s'écria *Jones* : ces pistolets sont-ils chargés ? hélas , hélas , non Monsieur... au nom du Ciel , ne nous massacrez point ! (la bonne femme n'avoit point meilleure opinion alors de ceux du dedans , que de ceux du dehors.) *Jones* ne daigna pas

lui répondre ; mais s'étant saisi d'un vieux sabre très-large , qui pendoit à la tapisserie , il vola au secours du Solitaire , qu'il trouva terrassé par deux hommes auxquels il demandoit la vie. Notre Héros ne leur fit aucunes questions ; mais il travailla si vivement sur eux avec son redoutable cimeterre , que les ~~voleurs~~ ^{ennemis d'une sorte} qu'ils n'avoient point prévue , n'eurent rien de plus pressé que de lâcher prise , & de se sauver en roulant en bas de la montagne.

Jones , après les avoir reconduits quelques pas , accourut au vieux Solitaire , qu'il trouva encore sur la terre presque sans sentiment ; & qu'il fit revenir , en lui témoignant toute la part qu'il prenoit à son malheur , au cas qu'il fût aussi blessé que l'on pouvoit le croire.

L'homme de la montagne , ouvrit les yeux , fixa quelques instans *Jones* , & s'écria , en soupirant..... Non , Monsieur ! non mes blessures sont peu de chose ; je rends

grace à votre pitié..... j'apperçois, Monsieur, lui dit *Jones*, que vous n'êtes pas sans quelque appréhension de la part de ceux mêmes qui ont eu le bonheur de vous être de quelque secours : je ne puis même totalement condamner vos soupçons. Rassurez-vous pourtant ; vous ne voyez ici que des amis, charmés d'avoir été assez heureux pour vous défendre. Nous nous étions égarés dans ces déserts ; le froid de la nuit nous avoit forcés de prendre la liberté de demander à nous réchauffer chez vous ; & nous allions en partir, lorsque vos cris nous ont fait voler à votre défense. Voilà votre arme, Monsieur ; c'est pour vous servir que je m'en étois emparé, je la remets dans vos mains.

Le bon vieillard, après avoir repris son sabre teint du sang de ses ennemis, jettant un regard de surprise & d'admiration sur notre Héros, poussa un long soupir, & s'écria, pardon ! pardon, jeune étranger ! je ne fus pas toujours si

soupçonneux , & je ne fus jamais ingrat. Rendez donc grace au Ciel, lui dit *Jones* : c'est la Providence seule qui vous a sauvé. Quant à moi , vous ne me devez rien : l'humanité exigeoit que je vous secourusse ; j'eusse fait pour tout autre ce que j'ai fait pour vous.

Souffrez que je vous regarde un peu plus attentivement , lui dit le vieux Solitaire !.... Vous êtes donc une créature humaine ?..... Oui , je commence à sentir que cela peut être. Venez , entrez dans ma chaumière : c'est à vous que je dois la vie. La vieille femme étoit partagée entre la crainte que lui inspiroit son Maître , & celle qu'elle ressentoit pour lui : *Partridge* étoit, s'il est possible encore plus effrayé. L'une cependant , lorsqu'elle vit le vieux Solitaire faire à *Jones* un accueil gracieux , commença à se rassurer : mais *Partridge* , au contraire , n'eut pas plutôt jetté les yeux sur l'étrange habillement de cet homme , que ses terreurs devinrent plus grandes que jamais.

A dire le vrai , la premiere vuë de ce personnage auroit eu droit de troubler une ame plus ferme que celle de *Partridge*. Figurez - vous une taille fort au - dessus de l'ordinaire , une barbe blanche longue & épaisse , l'air aussi sévère que décrépit ; le tout enveloppé d'une peau d'âne taillée grossièrement en forme simarre , & la tête couverte d'un énorme bonnet d'ours : tel étoit notre Hermite.

Je crains bien , Monsieur , leur dit-il , dès qu'ils furent entrés chez lui , de n'avoir rien à vous présenter maintenant qui soit digne de vous : mes provisions sont médiocres , & journalieres. Je ne puis vous offrir qu'une goutte d'excellente eau-de-vie , que je conserve soigneusement depuis trente ans. *Jones* se dispensa poliment d'en boire. Et la douceur de son caractère ayant achevé d'établir la confiance dans l'esprit de son Hôte , le Solitaire lui demanda par quel hazard un homme du rang dont il paroïssoit être , se trouvoit

égaré à pareille heure , & à pied , dans des lieux si déserts ?

Les apparences sont souvent trompeuses , répondit *Jones* : je ne suis pas plus ce que vous pensez , que je ne suis en état de vous dire où je vais maintenant.

Qui que vous soyez , & quelques soient vos desseins , lui dit le vieil Hermite , je ne suis pas moins hors d'état de jamais reconnoître à mon gré tout ce que je vous dois.

Encore un coup , répliqua *Jones* , vous ne me devez rien. Que peut-on mériter en hasardant pour le service d'autrui , un bien que l'on n'estime pas ? rien n'est à mes yeux si méprisable que la vie.

Je suis fâché , jeune homme , répondit l'Inconnu , qu'à l'âge où vous êtes , vous ayez quelques raisons pour vous croire si malheureux.

Je le suis , je le suis en effet , Monsieur , s'écria *Jones* , & personne ne le fut jamais davantage !... C'est sans doute un ami , répliqua

l'autre , c'est peut-être une maîtresse qui cause vos regrets ?

Ah ! quels mots osez-vous prononcer , lui dit en soupirant notre Héros ? un seul des deux suffit pour briser un cœur aussi sensible que le mien....

J'ai tort, en ce cas , interrompit promptement le vieillard ; pardon , si ma curiosité , sans doute indiscrette , m'a fait peut-être hasarder de vous déplaire. Hélas je ne sçau-rois vous condamner , s'écria *Jonnes* ! je vais peut-être risquer de vous déplaire aussi.

Tout ce que j'ai vu depuis mon arrivée en ces lieux , votre genre de vie extraordinaire , les raisons peu communes qui ont pu vous déterminer à l'embrasser , la crainte que d'étranges malheurs n'en aient été la cause , les bontés que vous daignez me témoigner , & les sentimens que je me sens pour vous , tout me force & m'enhardit à vous supplier de pardonner à ma propre curiosité.

Ici le vieil Hermite soupira en-

core , & se tut pendant quelques minutes ; de-là regardant *Jones* , tendrement : j'ai lû , dit-il , jadis , qu'une belle physionomie étoit pour celui qui la porte une lettre de recommandation ; & en ce cas , personne ne fut jamais mieux recommandé que vous. Je me croirois pourtant le plus ingrat de tous les monstres , si ce sentiment seul commandoit maintenant à mon cœur ; & la plus grande de mes peines , est de ne pouvoir vous prouver que par des paroles , toute la vivacité de ma reconnoissance. Si l'histoire du plus infortuné des hommes , vous paroît digne d'exciter votre curiosité , je suis prêt à la satisfaire ; & avec d'autant moins de répugnance , que je n'entrevois que trop une espece de parité dans nos fortunes , qui ajoute la pitié la plus tendre aux sentimens d'estime que j'ai si justement conçus pour vous.

Après quelques complimens de part & d'autre , le Solitaire alloit commencer son histoire , lorsqu'il fut interrompu par *Partridge* , qui

revenu de ses terreurs , crut , pour se rétablir entièrement , devoir faire quelque mention de cette eau-de vie de trente ans , si vantée l'inst-
tant auparavant par son Hôte. Il s'en laissa patiemment verser ras-
fade ; après quoi l'Hermite com-
mença ainsi l'histoire de sa vie.

C H A P I T R E X.

Histoire de l'H O M M E D E L A M O N T A G N E.

JE suis né en 1657. dans un Village , du Comté de *Sommer-
set*. Mon pere étoit ce qu'on ap-
pelle un bon Gentilhomme Fer-
mier. Il avoit , en propriété, un pe-
tit bien d'environ 300 livres ster-
lin de revenu , & en avoit pris un
autre à ferme à peu près de même
valeur. Sa prudence & son œcono-
mie l'eussent mis en état de vivre
avec beaucoup d'aïfance, s'il n'avoit
eû une méchante femme. Il prit
pourtant le parti , en la confinant

presque totalement chez lui , de s'exposer à toutes ses mauvaises humeurs , plutôt que de risquer à se voir ruiner en peu de tems par ses extravagances , s'il lui eût laissé la clef des champs.

Il eut pourtant de cette moderne *Xantippe* , (c'étoit aussi le nom de la femme de Socrate , interrompit *Partridge*....) il en eut , dis-je , deux fils , dont j'étois le plus jeune. Le plus cher désir de mon pere , étoit de nous donner une bonne éducation ; mais mon aîné , qui malheureusement pour lui , étoit l'enfant gâté de ma mere , se piqua toujours de ne vouloir rien apprendre : enforte qu'après avoir passé sans fruits cinq ou six années à l'école , mon pere averti par le maître de l'incapacité volontaire du disciple , se vit forcé de le retirer des mains d'un très-digne Précepteur , qu'il plaisoit à ma mere d'appeller le tyran de son fils.

Oh ! que j'ai connu de ces meres , s'écria *Partridge* , & que j'en ai été de fois la victime ! de tels parens

sont plus dignes de châtement, que leurs enfans mêmes. *Jones* reprocha un peu aigrement au Pédagogue son intempérance de langue, & le Solitaire continua ainsi.

Mon frere, dis-je, à l'âge de quinze ans, renonça à toute espece de sciences : il se borna uniquement à son fusil & à son chien ; & parvint bientôt au sublime degré de tuer aussi adroitement un lièvre au gîte, qu'une corneille en l'air : grand sujet d'admiration pour les payfans de notre Village ; & de satisfaction pour ma mere !

Le sort de mon frere me parut d'abord bien plus gracieux que le mien : il étoit libre, & j'étois obligé d'étudier ; mais je changeai bientôt d'avis. A force de travailler, le travail me devint aisé ; il me devint même agréable au point, que les jours de fête & de congé étoient devenus pour moi des jours d'ennui. Ma mere, qui s'en apperçut, & qui avoit le désagrément d'entendre vanter mon application & mes progrès par tous les Gentils-

hommes du voisinage , ne tarda pas à craindre que mon pere ne vînt à m'aimer trop. Elle prévint cet inconvénient, qui croisoit ses desseins par rapport à son enfant chéri, en me rendant la maison paternelle si odieuse , que je demandai à aller à *Oxford* , où je continuai utilement mes études , jusqu'au moment , où un accident fatal , en mettant fin à mes travaux littéraires , devint la source de tous les malheurs de ma vie.

Nous avions dans notre Collège un jeune Gentilhomme , nommé *Sir George Gresham* , propriétaire d'un très-gros bien. Mais , par le testament de son pere , il n'en pouvoit librement disposer qu'à l'âge de vingt-cinq ans. Cependant , par la facilité de ses tuteurs & sa propre industrie , il se trouvoit en état de faire une très-grosse dépense en tout genre.

A travers toutes les mauvaises inclinations que ce jeune homme avoit reçues de la Nature , il en avoit une que je puis sans rien outrer ,

trer , appeller diabolique. Son suprême plaisir étoit de ruiner tous les jeunes gens d'une fortune inférieure à la sienne , en les entraînant insensiblement dans des dépenses auxquelles leurs facultés ne pouvoient longtems subvenir. Plus la victime étoit estimée dans l'Université , soit par les mœurs , soit par la science ou l'attachement à l'étude , plus le traître trouvoit de charmes à triompher de sa perte.

Mon mauvais fort voulut que je me trouvasse en liaison avec lui : ma petite réputation s'étoit trop étendue dans *Oxford* , pour qu'il ne me crût pas un objet digne de ses attentions ; aussi ne négligeait-il aucune des avances capables de lui concilier mon amitié ; & mon propre penchant concourut bientôt au succès de ses mauvais dessein : car , quoique j'aimasse passionnément l'Étude , je commençois à envisager encore d'autres plaisirs , que je présumois devoir être plus doux. J'étois vif , plein de feu , un peu fier , & mon cœur

palpiroit toujours à l'aspect d'une femme.

Je ne fus pas fitôt des amis de *Sir George*, que je partageai tous ses plaisirs. Aussi vain sur cette nouvelle scène, que je l'étois sur l'autre, je me serois cru deshonoré en y jouant les seconds rôles ; & j'excellai si fort dans les premiers, que jamais débauché d'*Oxford* ne se fit un nom si célèbre. *Sir George* même, aux yeux de l'Université, ne passa bientôt plus que pour mon disciple ; & ce ne fut qu'à force de protections & de promesses, que j'évitai d'être enfin chassé du Collège par sentence du Vice-Chancelier.

Vous croirez aisément, Monsieur, que ce nouveau train de vie étoit totalement incompatible avec de nouveaux progrès dans les sciences ; & que plus je m'attachois au plaisir, moins je m'appliquois à l'étude : mais ce ne fut pas tout.

Mes dépenses étoient parvenues à excéder non seulement la rente qui m'étoit assignée, mais encore les supplémens que j'arrachois de

mon pauvre pere sous mille prétextes supposés. Cependant mes demandes devinrent à la fois si réitérées & si exorbitantes , que mon pere commença à prêter l'oreille aux différens rapports qu'il recevoit de tous côtés de ma conduite, & que ma mere ne manquoit jamais d'empoisonner encore.

Au lieu d'argent , je ne reçus bientôt plus que des remontrances : je devois beaucoup ; mes affaires étoient dans la crise ; les refus de mon pere acheverent de hâter ma perte. Il fit bien cependant. Pour peu qu'il eût voulu croire un libertin , qui prétendoit aller de pair avec *Sir George Gresham* , le bon-homme eût été bientôt sur la paille.

L'état horrible où je me trouvais alors , est au-dessus de toute expression. Je n'ouvris les yeux que pour me voir entouré d'abîmes, & pour chercher envain quelque sentier qui pût faciliter ma délivrance.

Tel étoit le grand art de *Sir Geor*

ge ! C'est ainsi , qu'après avoir étouffé , en naissant , vingt de mes pareils , le cruel insultoit encore à la chute des petits *phosphores*, (c'étoit son expression) qui avoient eu l'audace de vouloir briller à côté de lui.

Ma tête se trouvant alors aussi dérangée que ma fortune , je n'entrevis rien de criminel que je ne me sentisse disposé à affronter dans l'espoir de me relever de ma chute. Le projet d'attenter sur moi-même devint même l'objet le plus sérieux de mes réflexions ; & je l'aurois sans doute adopté , si une autre idée plus honteuse , quoique peut-être moins criminelle , ne fût venue tout-à-coup m'en distraire..... ici le Solitaire hésita quelques momens , & s'écria , oui je proteste à la face du Ciel , que malgré les pleurs que je répands depuis tant d'années , je ne crois pas encore avoir expié la honte de mon crime ! jugez-en , Monsieur , par ma rougeur & par mon trouble en vous le racontant !.....

Jones attendri , pria le Solitaire de supprimer de son histoire tout ce qui pourroit renouveler trop vivement ses peines : *Partridge* , au contraire , le pressa de tout dire , en promettant d'être discret ; & le Pédagogue alloit essuyer une nouvelle mercuriale de la part de notre Héros , lorsque le vieillard continua ainsi.

J'avois un camarade , qui quoique jeune , étoit aussi sobre , & aussi arrangé que je l'étois devenu peu. Il avoit poussé ses épargnes au point d'avoir amassé quarante *Guinées* , qu'il conservoit dans son secrétaire. Je saisis l'instant de son sommeil pour prendre la clef , que je remis aussi heureusement dans sa poche , après m'être emparé de son petit trésor.

Les voleurs timides se perdent presque toujours par trop de précautions : c'est ce qui m'arriva. Si j'eusse tout naturellement brisé la ferrure du secrétaire , je n'eusse peut-être pas été plus soupçonné qu'un autre. Mais comme il étoit

clair que le voleur s'étoit servi de la clef de mon ami , on ne pouvoit jetter les yeux que sur celui qui partageoit sa chambre. Mon camarade étoit craintif , moins fort , & moins âgé que moi ; il n'osa m'accuser en face , crainte de pis : mais , après avoir raconté le fait & toutes ses circonstances au Vice-Chancelier du Collège , il n'eut pas de peine à obtenir un décret contre celui de tous les Etudiens dont les mœurs étoient les plus décriées.

Heureusement pour moi , je ne couchai point cette nuit au Collège. J'avois eu un rendez-vous à *Witing* avec une jeune personne que j'aimois ; & nous revenions le lendemain matin à *Oxford* , lorsqu'instruit par un de mes amis de ce qui s'y étoit répandu sur mon compte , je pris sur le champ le parti de suivre une autre route.

Je proposai à ma Compagne d'aller à *Londre* : ce n'étoit pas trop son avis ; mais après lui avoir montré mon argent , elle consentit à tout.

Vous jugez , que dans une pareille Ville , & en si bonne Compagnie , je vis bientôt la fin de mes finances ; & que ma situation devint bientôt beaucoup plus déplorable qu'auparavant. Je vivois du moins à *Oxford* ; tout me manquoit à Londres ; & je n'envisageois aucunes ressources. Pour comble d'affliction , j'étois devenu passionnément amoureux de ma maîtresse , & ses besoins étoient égaux aux miens. Voir souffrir une Amante , être dans l'impuissance de la soulager , sentir en même tems que c'est à son Amant seul qu'elle peut imputer son malheur , est peut-être la situation la plus horrible qu'il soit possible d'imaginer ; & pour bien l'imaginer , il faut l'avoir sentie !

Ah , Monsieur , interrompit *Jones* , je le crois , je le sens , je vous plains de toute mon ame ! Pénétré de cette idée , *Jones* après quelques tours de chambre , vint se rasseoir , demanda pardon à son Hôte , & s'écria , grace au Ciel ! j'ai

ſeu me garantir de ce malheur.

Cette cruelle circonſtance , continua le Solitaire, aggrava tellement l'horreur de ma ſituation préſente , qu'elle me devint abſolument inſupportable. Je ſouffrois pourtant toutes les extrémités de ma propre miſère avec bien moins de peine que je n'en reſſentois , lorſque l'impoſſibilité même me mettoit hors d'état de ſatisfaire à la moindre fantaiſie de mon amante. Eh quelle amante encore ! Tous mes amis avoient été les ſiens !... n'importe, mon aveuglement, ou plutôt ma fureur, allèrent juſqu'au point de vouloir en faire ma femme; mais la bonne créature n'avoit garde de conſentir à une action qui m'eût fait, diſoit-elle , trop de tort dans le monde. Ce fut apparemment auſſi par un principe de compaſſion des peines que je prenois journellement pour la faire ſubſiſter , qu'elle ſe détermina enfin à me ſoulager d'un fardeau ſi pénible , en ſe confiant à l'un de ſes anciens amans d'*Oxford* , à la diligence duquel on vint

un beau matin m'enlever , pour me constituer prisonnier.

Je commençai alors à réfléchir sérieusement sur les égaremens de ma vie , sur les forfaits dont je m'étois rendu coupable , sur les infortunes que je m'étois attirées par ma faute , & sur les chagrins cuisans que j'avois causés au plus digne des peres. Lorsqu'à toutes ces réflexions accablantes , vint se joindre le souvenir de ma maîtresse & de sa perfidie , l'horreur que je me sentis pour moi-même , me saisit au point de regarder la vie comme un supplice.

Le tems des *Assises* étant arrivé , je fus transféré à *Oxford* , où , pour recevoir ma condamnation , je n'avois besoin que d'un accusateur. Mais , contre toute attente , il ne s'en présenta aucun : enforte que les sessions finies , je me vis pleinement déchargé , faute de poursuites contre moi. Mon camarade , à ce que j'ai sçu depuis , avoit quitté *Oxford* ; & soit par indolence , ou par quelque autre motif que j'i-

gnore , s'étoit peu embarrassé de suivre cette affaire.

Ici , dit l'Auteur Anglois , le Solitaire encore une fois interrompu par *Partridge* , jugea à propos de reprendre haleine. Invitons le Lecteur à en faire autant.

CHAPITRE XI.

Suite de l'Histoire de l'HOMME DE LA MONTAGNE.

J'Avois enfin recouvré ma liberté , reprit le bon Vicillard , mais j'avois perdu ma réputation ; car la différence est grande entre un homme absous d'un crime en Justice , faute de preuves , & celui qui se sent aussi innocent dans son cœur que dans l'opinion du Public. Je me sçavois coupable : je croyois paroître tel à tous les yeux , & n'osois regarder personne en face. Je me hâtai de quitter *Oxford* dès le lendemain matin.

En sortant de la Ville , l'idée de

retourner chez mon pere , & de me jeter à ses pieds pour en obtenir mon pardon, me passa par l'esprit. Mais , n'ayant aucune raison pour douter qu'il ne fût pas instruit de mon aventure , & connoissant son extrême aversion pour les vices de ce genre , pouvois-je me flatter de l'attendrir & d'en être accueilli? Sur-tout , devant m'attendre à tous les bons offices que me préparoit une mere implacable, dont les sentimens ne m'étoient déjà que trop connus! D'ailleurs, Eussai-je été aussi sûr du pardon, que je croyois l'être du ressentiment de mon pere , comment oser soutenir ses regards? Comment m'exposer à vivre avec tant de témoins de mon infamie ?

Je revolai donc à Londres , l'azile le plus sûr de la douleur ainsi que de la honte , pour quiconque n'occupa jamais un rang trop élevé. C'est là qu'un infortuné, à travers le tourbillon d'un monde occupé de tant d'intérêts divers , environné d'objets dont la succession rapide laisse à peine le tems de

fixer un regard , & d'arrêter une pensée ; c'est là , dis-je , où seul s'il prétend l'être , un homme peut trouver les avantages de la solitude , sans en craindre les désagréments ; qu'il peut être en même tems seul , & en compagnie ; qu'il peut suivre son goût , agir & vivre à sa manière , sans être remarqué qu'autant que sa volonté , ses intérêts , ou sa fantaisie l'exigent.

Mais, comme nul bien dans la nature n'est exempt de maux , nécessairement attachés au bien même , disons aussi , que cette extrême dissipation des grandes Villes , en rendant ceux qui les habitent presque indifférens les uns pour les autres , à de cruels inconvéniens pour certaines personnes : j'entens pour celles qui se trouvent dans le besoin. Si vous n'avez point à rougir devant ceux avec qui vous vivez , n'en étant point connu , quels secours en pouvez-vous légitimement attendre ? Un homme isolé peut aussi aisément mourir de faim au milieu du marché de *Leaden-*

hall , que dans le fond des Déserts d'*Arabie*.

J'étois exactement dans le cas. Aussi destitué d'amis que d'argent, très-affamé , très-misérable à tous égards , je rodois un soir aux environs du *Temple* , lorsque je m'entendis appeller familièrement par mon nom de baptême : je me retournai, & reconnus celui qui m'appelloit pour un de mes anciens amis de Collége , qui avoit quitté *Oxford* environ un an avant la disgrâce qui m'y étoit arrivée. Ce jeune homme , qui s'appelloit *Watson* , me combla de caresses , en me témoignant le plaisir qu'il avoit de me revoir ; & me proposa d'entrer dans le premier cabaret, pour renouveler l'ancienne connoissance. Je cherchai d'abord à m'excuser, sous prétexte de quelques affaires : mais la vivacité de ses instances , & surtout la faim qui me pressoit , vainquirent enfin mon petit orgueil ; & je lui avouai franchement, que je n'avois pas un sol dans ma poche , attendu quelques en-

plettes que j'avois faites le jour même. M. *Watson*, après m'avoir reproché mon peu de confiance, me prit par le bras, & me fit entrer dans l'une des plus fameuses tavernes de Londres; où, n'imaginant pas que je fusse encore à jeun à cinq heures du soir, il se contenta de demander une bouteille de vin. Ce n'étoit pas mon compte: aussi les mêmes emplettes que je supposois avoir faites dans la journée me servirent-elles encore de prétexte pour le prier de faire ajouter une grillade à notre bouteille, ayant lui dis-je, à peine eu le tems en courant les boutiques, de manger un morceau à la hâte. Après avoir bû & mangé comme un Ogre, je commençai à trouver quelque plaisir dans la conversation de mon camarade, avec qui je me sentoís d'autant plus à mon aise que je le croyois moins instruit de l'opprobre que j'avois essuyé à *Oxford*. Mais il ne me laissa pas long-tems dans une erreur aussi flatteuse: le drôle sçavoit tout, & me l'apprit au mo-

ment où je m'y attendois le moins, en me complimentant, le verre à la main, sur mon vol de *deux cent Guinées*, & sur le bonheur que j'avois eu de me tirer de cette affaire.

Un coup de foudre ne m'eût pas plus frappé ! Je ne songeai pas même à me défendre, mon trouble étoit trop grand ; je niai seulement que la somme que j'étois accusé d'avoir prise, fût à beaucoup près aussi considérable.

J'en suis fâché, répondit mon homme ; & j'espère qu'une autre fois vous serez plus heureux. Vous pouvez pourtant, si vous voulez m'en croire, vous enrichir avec moins de danger. Tenez, dit-il, en tirant des dez de sa poche, en voilà le moyen ; voilà les restaurateurs des fortunes délabrées ! soumettez-vous à mes lumières, & vous remplirez votre bourse, sans crainte de *voyager à Tyburn*. * Dans la situation cruelle où je me voyois réduit, j'étois homme à tout

* C'est la Grève de Londres.

faire : je consentis à tout. Nos bouteilles étant vuidées , M. *Watson* me pressa de l'accompagner dans un brelan voisin , pour essayer ma fortune. Il avoit sans doute oublié combien ma bourse étoit légère ; je l'en fis ressouvenir , en le priant au nom de l'amitié qu'il venoit de me jurer , de me prêter quelque petite somme pour me mettre en état de jouer. Fi donc ! me dit-il , de quel monde venez-vous?..je vous montrerai bientôt quelqu'un qui fera vos fonds. J'apperçois que vous connoissez peu ce pays.

On avoit apporté la carte de notre dépense , & mon homme se disposoit à sortir. Payez du moins ma part , lui dis-je : vous sçavez que je suis sans argent. Bon , me dit-il , qu'importe : demandez hardiment crédit..... ou plutôt..... non , demeurez.... je vais descendre le premier. Voilà ma part sur la table : prenez-la pour la donner , comme si c'étoit la vôtre , au cas qu'on vous arrête en passant. Je ne suis pas en peine de ma sortie ; & je

vais vous attendre au coin de la rue.

Cet expédient ne me plaisoit guères : je le lui témoignai , en le priant instamment de payer le tout , & de ne pas m'exposer à quelque nouvel affront. Il me jura , qu'il ne lui restoit pas un demi *shelling* dans la poche ; & je me vis forcé d'en passer par tout ce qu'il voulut.

Mon homme descendit alors , & je l'entendis dire d'une voix ferme à un garçon du cabaret qu'il rencontra sur l'escalier , que la dépense étoit sur la table. Heureusement ce garçon montoit plus haut , d'où l'on sonnoit très-fort ; je saisis ce moment pour déloger à mon tour , avec mon argent dans la main ; je traversai la boutique du cabaret , sans que personne me dît un mot , & je trouvai M. *Watson* qui m'attendoit dans la rue à l'endroit indiqué.

Nous arrivâmes au jeu , où je ne fus pas peu surpris de voir M. *Watson* , à l'exemple des autres joueurs , étaler sur la table une

grosse somme en or. Chacun de ces Messieurs arrangeoit & contemploit son propre tas comme un appas très-propre à attirer bientôt celui de son voisin, qu'il regardoit déjà comme destiné à grossir bientôt ses richesses.

Tous les caprices de fortune dont je fus alors témoin, seroient trop ennuyeux à raconter. Des monts d'or en un instant réduits à rien, & s'élevant le moment d'après à l'autre bout de la table; le riche tout-à-coup devenu pauvre, & le pauvre soudainement enrichi, m'offrirent un tableau beaucoup plus propre à inspirer le mépris des richesses, & l'incertitude de leur durée, que tous les raisonnemens des Philosophes tant anciens que modernes.

Quant à moi, après avoir multiplié plus d'une fois mon modique trésor, j'eus la douleur de me le voir inhumainement enlevé par un seul coup de dé. M. *Watson* lui-même, après avoir long-tems éprouvé la fortune diverse, déclara en

se levant tout à coup, avec quelque émotion , qu'il avoit perdu cent *Guinées* , & qu'il ne tenoit plus. Il voulut ensuite me ramener à notre Taverne ; je le refusai net , & même avec quelque colere , après le tour qu'il m'avoit joué , ayant ses poches pleines d'argent , & qu'à plus forte raison il me joueroit encore maintenant , puisqu'il avoit , disoit-il , tout perdu. Bagatelle ! me répondit cet homme singulier : je viens d'emprunter deux *Guinées* à un ami ; en voilà une à votre service. Il me la mit en effet dans la main , & je n'eus garde de me faire presser davantage.

J'avois pourtant quelque répugnance à retourner dans la même maison dont nous étions sortis si mal. Que j'étois peu au fait de tout ce monde-là ! Le garçon , dès qu'il nous vit paroître , vint à nous le chapeau à la main , & parut à peine oser nous demander si nous n'avions pas oubliés de payer en sortant notre dépense de l'après-midi ? j'affectai quelque surprise de

notre distraction ; & tirant négligemment ma *Guinée* de ma poche , je lui dis en riant de se payer.

M. *Watson* ordonna alors le souper le plus extravagant. Il s'étoit contenté, deux heures auparavant, du vin le plus commun : le *Bourgo-gne* le plus fin , n'étoit pas maintenant trop bon pour lui.

Notre compagnie se trouva bientôt grossie de bon nombre des joueurs que nous venions de quitter , qui sous prétexte de mauvaise santé, mangeoient peu, & buvoient encore moins ; mais , qui versaient abondamment à de jeunes gens entrés avec eux , & que l'on avoit intérêt de mettre de bonne humeur , pour les pouvoir piller plus aisément. C'est aussi ce qui fut exécuté sans miséricorde. J'eus même le bonheur de partager au butin , quoique je n'eusse pas encore l'honneur d'être initié dans les mystères de cette honnête Compagnie.

Je n'oublierai jamais un événement remarquable, arrivé dans cette fameuse partie de jeu. Lorsqu'on

la commença , la table étoit couverte d'or : mais ce même or diminua tellement par degrés , que le lendemain matin avant la fin du jeu , à peine y pouvoit-on compter quatre *Guinées*. Ce qu'il y eut de plus étrange , quoique personne n'eût quitté la partie , c'est que chacun excepté moi se plaignoit amèrement de ses pertes !

C H A P I T R E X I I.

*Suite de l'Histoire de l'HOMME DE
LA MONTAGNE.*

M On Affocié me fit alors entrer dans un nouveau train de vie. Il me procura la connoissance de toute la Confrairie des Escrocs de la Ville ; & je m'attachai si bien à leur plaisir , que je fus bientôt instruit de la plupart de leurs secrets. J'entens, de ces tours vulgaires parmi les Initiés , de ces finesses d'usage pour duper la mul-

titude inexpérimentée : car il en est d'un genre plus sublime , & réservés aux *Matadors* de la Clique , à ceux enfin qui par la sagesse de leur conduite ont mérité d'être à la tête de la profession. Ce degré d'honneur étoit au-delà de mes espérances : j'avois trop de penchant pour le vin ; & le feu naturel de mes passions m'interdisoit les grands succès dans un Art qui exige autant de sang froid que l'Étude de la Philosophie la plus austère.

M. *Watson* , avec qui je vivois alors dans la plus grande intimité, avoit malheureusement les mêmes foiblesses : en sorte , qu'au lieu de fonder sa fortune comme la plupart de ses camarades , il étoit alternativement riche & gueux ; & souvent dans le cas , en buvant une bouteille , dont son ami plus sobre que lui ne tâtoit pas , de restituer tout le butin qu'il avoit fait pendant huit jours sur les dupes de sa connoissance.

Notre société dura cependant

deux ans, pendant lesquels j'éprouvai toutes les variations de la fortune, quelquefois nageant dans l'abondance, le lendemain réduit aux expédiens les plus extrêmes, le matin vêtu comme un Duc, le soir comme un cocher.

Un soir, en revenant du jeu, où j'avois été mis à sec, le bruit d'une populace en rumeur & qui couroit en foule dans une petite rue voisine, me tira de ma rêverie. Je ne craignois pas les filoux; curieux seulement de sçavoir de quoi il s'agissoit, je suivis le torrent. C'étoit un homme qui venoit, disoit-on, d'être attaqué, & blessé par des voleurs : il étoit tout en sang, & paroissoit se soutenir à peine. Quoique mon genre de vie actuel m'eût insensiblement affranchi de toute espece de honte, & de tous sentimens d'honneur, ceux de l'humanité n'étoient pas encore totalement éteints en moi : l'état de ce malheureux me toucha, je courus lui offrir mon assistance. Il me pria, en me remerciant, de le

conduire au cabaret le plus voisin ; d'où il pût faire au plutôt appeler un Chirurgien , se trouvant , me disoit-il , extrêmement affoibli par la perte de son sang. J'étois très-bien mis ; tout ce qui environnoit ce bon-homme , ne lui avoit point paru , du moins à l'extérieur , digne de sa confiance ; il étoit enchanté de ma politesse , & de ma générosité. Je pris le blessé dans mes bras ; la taverne où nous tenions nos assises ordinaires se trouvant la plus voisine , je l'y fis entrer. Le hazard y avoit amené un Chirurgien , que je priai de visiter ses blessures ; & j'eus le plaisir d'entendre qu'elles n'étoient pas mortelles.

Le Chirurgien , après avoir fait sa besogne avec autant de promptitude que d'adresse , demanda au blessé , en quel quartier de la Ville il demeueroit ? celui-ci répondit , que n'étant arrivé que le matin même , il avoit laissé son cheval à une Auberge dans *Piccadilly* ; qu'il n'avoit pas encore pris d'autre

d'autre logement , & qu'il avoit très-peu , pour ne pas dire point de connoissances dans Londres.

Ce Chirurgien, dont j'ai oublié le nom , quoique je me rappelle fort bien qu'il commence par un R , * étoit du premier ordre dans sa profession , & l'un des Chirurgiens du Roi : très-galant homme à tous égards , ami des humains ses semblables , & toujours prêt à les secourir dans leurs besoins. Il offrit son carosse au malade , pour le conduire à son Hôtellerie , & lui glissa en même-tems, à l'oreille , *que s'il manquoit d'argent , il en avoit à son service.*

L'Inconnu n'étoit point alors assez à lui-même , pour le remercier dignement de ses offres : ce bon vieillard m'avoit envisagé ; jugez de ma surprise , en le voyant tout à coup renversé sur sa chaise ,

* On sent ici la finesse dont l'Auteur Anglois louë sans doute un Chirurgien de ses amis.

Tome II.

E

s'écrier d'une voix mourante , ô mon fils , ô mon fils !

Tous les assistans attribuèrent d'abord cet accident à l'extrême quantité de sang que l'étranger avoit perdu : je fus le seul qui ne s'y trompa point. Malgré mes longues dissipations , la nature me retraça dans le moment des traits que je chériffois encore..... Je me précipitai sur l'inconnu : ses lèvres pâles , son visage déjà glacé par le froid de la mort , tout fut en un instant couvert & réchauffé par mes vives caresses.

Je tire le rideau sur une scène que je voudrois envain décrire. Je n'avois pas encore , ainsi que l'inconnu , totalement perdu mon Etre ; mais la surprise & l'effroi que causèrent à la fois dans mon cœur une rencontre aussi imprévue , agirent si puissamment sur mes sens , que j'ignore tout ce qui s'est passé jusqu'au moment , où me sentant pressé par les embrassemens les plus tendres , je me trouvais dans les bras de mon pere !

Plus cette reconnoissance touchante intéressoit l'Assemblée, plus l'affluence des Spectateurs gênoit les Acteurs principaux : nous ne songeâmes qu'aux moyens de nous en débarrasser , afin d'être plus libres. Mon pere ne se fit plus presser d'accepter la voiture du Chirurgien , & je l'accompagnai à son Auberge.

Dès que nous fûmes seuls , il me reprocha avec bonté l'oubli total que j'avois fait de lui pendant un si longtems , mais sans toucher un mot du crime qui en avoit été la cause. Il m'apprit ensuite la mort de ma mere , & me pressa de retourner en province avec lui. L'incertitude de votre sort , me dit-il , en soupirant , n'a fait que trop long-tems le supplice de ma vie ; j'ignore même si j'ai plus craint que je n'ai souhaité votre mort !

Il me dit , qu'un Gentilhomme de notre voisinage avoit depuis peu ramené son fils de Londres ; c'étoit par lui qu'il avoit appris le genre de vie que j'avois embrassé ;

& que l'espoir seul de m'en retirer avoit occasionné son voyage. Il bénissoit enfin le Ciel de l'accident fatal qui avoit menacé sa vie, puisqu'il avoit la consolation de la tenir de moi, & le plaisir d'avoir trouvé dans son fils des sentimens d'humanité mille fois plus chers à son cœur, que tous les devoirs de pieté filiale que j'eusse pû lui rendre s'il eût été mieux connu de moi.

Je n'étois pas assez pervers pour être insensible à tant de bonté : plus je m'en sentoís indigne, plus mon cœur en étoit pénétré. Je consentis à tout ce qu'il plût à mon pere d'exiger de mon obéissance ; & la joye de ma conversion, jointe aux soins assidus de l'habile homme qui avoit entrepris sa cure, le mit en peu de jours en état de soutenir la fatigue du voyage.

Je n'avois pas quitté mon pere pendant sa maladie : je sortis, la veille de notre départ, pour aller prendre congé de tous mes amis, & particulièrement de M.

Watson , qui s'épuisa en raisonnemens pour me détourner d'un acte de complaisance, qu'il traitoit de pure foiblesse. J'eus même à essuyer les sermons , & les railleries de tous ceux qu'il jugea à propos d'ameuter pour me dissuader , disoit-il , de tomber dans un ridicule aussi pitoyable. Je tins bon ; j'abrégeai les adieux , je revolai vers mon pere , & je goûtai enfin le plaisir de revoir ma Patrie.

A peine y avois-je passé quinze jours , que mon pere me sollicita de m'y fixer par un mariage avantageux, dont il étoit le maître. Mais un établissement de cette nature étoit trop contraire à mes inclinations. Je n'avois déjà que trop connu l'amour ; & peut-être avez-vous déjà passé, ainsi que moi , par toutes les extravagances de cette passion aussi tendre que violente.... ici , le vieux Solitaire s'arrêta un instant, en regardant fixement *Tom Jones* , dont la physionomie , en moins d'une minute , changea six fois du blanc au rouge. Sur quoi

l'Hermite , fans paroître y faire attention , continua ainfi fon hiftoire.

Sûr des aifances de la vie , je me replongeai de nouveau dans l'étude avec plus d'ardeur & d'application que jamais. Mes livres favoris, étoient ceux des anciens & des modernes qui traitent de la vraie Philofophie , fcience aujourd'hui décriée par bien des gens , comme la chimère la plus vaine & la plus ridicule. Je regardois cependant les Ouvrages d'*Aristote* & de *Platon* , & le refte des trésors que nous a laiffés l'ancienne Grèce , comme ce que l'efprit humain a pû produire jufqu'à ce jour de plus parfait & de plus utile aux êtres penfans.

Ces Auteurs , quoiqu'ils ne m'enfeignaffent aucun des moyens par lesquels les hommes peuvent fe flatter de parvenir à la moindre opulence , ou d'acquérir la moindre autorité fur leurs femblables , m'apprenoient du moins à méprifer également l'une & l'autre de ces acquisitions.

Leurs principes , bien sentis & bien réfléchis , élèvent l'ame , l'affermissent, l'endurcissent même contre les coups de la fortune. Ils nous instruisent non seulement dans la science de la sagesse , mais ils confirment l'homme dans l'habitude du bien ; ils lui répètent sans cesse , que la probité seule doit être son guide , s'il prétend jamais parvenir en ce monde à quelque état heureux : en préparant son ame à tous les maux de cette vie , ils la disposent à n'en être jamais accablée.

A cette étude , j'en ajoutai une autre, vis-à-vis laquelle toute la Philosophie des Payens les plus éclairés , peut tout au plus être regardée comme un rêve. C'est cette Sagesse véritablement Divine qu'on cherche vainement ailleurs que dans les Livres Saints : c'est là seulement , où l'ame en tous points satisfaite, trouve les assurances d'un bonheur bien plus digne de son attention , que celui dont le monde peut flatter ses desirs : félicité suprême , dont sans le secours de la révélation , l'ame

humaine la plus sublime n'eût jamais pû concevoir la moindre idée ! Oui , mes amis , je compris alors que l'étude des Philosophes anciens , avoit été pour moi un tems à peu près perdu : quelque utiles , quelques délicieuses que soient leurs leçons , quelque conformes qu'elles puissent être à la conduite régulière qu'exige ce monde seulement , si vous les comparez aux promesses que nous fait l'*Ecriture* , ce ne sont plus des Philosophes , ce ne sont plus que des enfans que vous croyez entendre. Rendons pourtant quelque justice à la Philosophie , elle nous rend plus sages ; mais la Religion nous rend meilleurs. Elle élève & fortifie l'ame ; mais la Religion la dompte , & l'adoucit. L'une nous concilie l'estime des hommes , l'autre nous rend dignes de plaire au Créateur ; l'une enfin ne promet qu'une félicité passagère , l'autre l'affure pour jamais... Je crains pourtant , interrompit le bon Hermite , d'abuser de votre

patience , en m'étendant si fort sur une matière.....

Point du tout , s'écria *Partridge* , Dieu nous garde d'être ennuyés de si bonnes choses !

J'avois passé , continua le Vieillard , environ quatre années d'une façon si agréable pour moi , totalement livré à la contemplation , & entièrement débarassé des affaires de ce monde , lorsque je perdis le meilleur & le plus aimé des pères. Ma douleur fut inexprimable. J'abandonnai mes livres , & me livrai pendant un mois entier à mes regrets & à mon désespoir. Le tems , seul médecin des ames , m'apporta pourtant enfin quelque consolation..... Oh , sans doute , interrompit *Partridge* : *Tempus edax rerum*..... mes études que je repris , continua l'Hermite , acheverent de me guérir : car la Philosophie , encore un coup , & la Religion , peuvent être appelées les exercices de l'ame , & lui sont aussi salutaires dans ses dérangemens , que les exercices matériels le sont au corps dans ses maladies.

Ma situation n'étoit pourtant plus la même , depuis la mort de mon pere : je m'en apperçus chaque jour. Mon frere aîné, qui étoit devenu le maître de la maison , étoit d'un caractère tout différent ; nous ne pûmes vivre longtems ensemble. Mon extrême mélancolie , jointe à la vie sédentaire que j'avois menée , avoient altéré mon tempérament : les Médecins m'ordonnerent les Eaux de *Bath* ; & je saisis cette occasion pour me séparer d'un frere , dont toutes inclinations étoient diamétralement opposées aux miennes.

Le lendemain de mon arrivée ; étant allé me promener le long de la riviere , je trouvai le Soleil si brûlant , quoique dans l'arriere-saison , que je jugeai à propos de m'asseoir à l'abri de quelques saules qui bordoient le rivage. Je n'y fus pas un quart-d'heure , sans entendre quelqu'un au-dessus de moi qui soupiroit & se plaignoit amèrement. J'allois me lever , lorsqu'un bruit semblable à celui d'un corps qui

tombe dans l'eau , vint fraper mon oreille. Je criai , j'appellai du secours : un Pêcheur accourut , & m'aida à retirer de la riviere un homme , à qui il reſtoit à peine quelques ſignes de vie. On le porta dans une maiſon voiſine , où je le laiſſai entre les mains d'un Apotiquaire , qui demouroit à quatre pas de là , avec ordre de lui donner tous les ſecours néceſſaires , & de le mettre au lit.

Touché de compaſſion pour ce malheureux , je me hâtai de l'aller voir le lendemain de grand matin , dans l'intention de ſçavoir la cauſe de ſon déſeſpoir , & d'en prévenir d'autres ſuites.

Je n'eus pas mis le pied dans ſa chambre , que nous nous reconnûmes tous deux : c'étoit mon ancien ami *Watſon* ! Le détail de cette premiere entrevuë ne ſeroit pas amuſant pour vous , & je crains la prolixité ; ainſi abrégeons.... Non , non , Monſieur , ſ'écria *Partridge* , je brûle de ſçavoir ce qui l'amenoit à *Bath* , & ſurtout pour ſ'y noyer.

E vj

Il faut vous satisfaire , répondit le Vieillard , je n'ai rien à vous refuser.

Mais , si l'Hermite n'est point las de parler , l'Auteur est las d'écrire : reposons-nous un instant , en attendant que le bon-homme reprenne son discours , comme on va le voir.

CHAPITRE XIII.

Conclusion de l'Histoire de l'HOMME DE LA MONTAGNE.

M. *Watson* m'apprit en peu de mots , & sans aucuns détours , qu'après avoir essuyé différens revers de fortune , il s'étoit trouvé réduit si bas & si dépourvû de ressources , qu'il avoit eu recours à celle de terminer sa vie & ses malheurs.

Je le tançai très-sérieusement d'une résolution aussi criminelle ; je tâchai de combattre le plus for-

tement qu'il me fut possible le principe infernal du Paganisme qui autorise le *suicide* ; je rassemblai enfin tout ce que je crus capable d'intimider un Payen même , en lui ouvrant les yeux sur son erreur. Mais j'apperçus que je parlois en vain : le dessein de mon homme étoit pris , & tout m'annonça qu'il n'attendoit qu'une autre occasion pour l'exécuter. J'insistai encore ; mais avec aussi peu de fruit. *Watson* , après m'avoir regardé long-tems d'un œil tranquillement finistre , ouvrit enfin la bouche pour me dire , que j'étois bien changé depuis notre séparation ; que nul de nos Evêques ne prêchoit plus sçavamment que moi ; mais , que si quelqu'un n'avoit pas cent *Guinées* à lui prêter dans la journée , il sçavoit bien ce qu'il lui restoit à faire.

Je suis changé, en effet , lui répondis-je : j'ai eu le loisir de penser à mes égaremens , & le bonheur de m'en repentir ; il ne tiendra qu'à vous de m'imiter. Si j'étois

convaincu que la somme à laquelle vous attachez le prix de votre vie , pût rétablir vos affaires , & ne dût pas être hazardée sur une carte ou sur un coup de dé , je serois peut-être homme à vous l'offrir. Parlez , sçachons du moins si je puis compter sur vous.

M. *Watson*, que la première partie de mon discours avoit paru assoupir , se réveilla tout à coup à la seconde. Il me ferra les mains avec ardeur , m'embrassa avec transport , & m'appella cent fois le seul ami qu'il eût au monde. Il voulut me persuader ensuite, qu'il avoit acquis trop d'expérience pour être encore attaché au jeu , après en avoir été si cruellement maltraité. Non , non , s'écria-t-il , que l'on me mette en état de reparôître décemment dans le monde , & d'y choisir une occupation honnête ; si la fortune me séduit , & me trahit encore , je le lui pardonne.

Je confirmai M. *Watson* dans des dispositions aussi louables, dont

j'avois cependant quelque peine à ne pas soupçonner la sincérité. Il me les confirma par mille sermens; & je lui lâchai un billet de cinquante livres sterling, avec promesse de lui apporter le reste en argent le lendemain dans la matinée.

Je lui tins parole beaucoup plutôt qu'il ne pensoit. Mais, quel fut mon étonnement, lorsque l'après-dîné même, arrivant sans être annoncé dans sa chambre, je trouvai mon homme assis sur son lit, & jouant aux cartes avec un des plus fins Escrocs de notre ancienne Société ! Cette vision, comme vous jugez bien, ne m'indigna pas médiocrement; & surtout, après avoir vu le malade livrer mon billet de 50 livres, moyennant 30 guinées, à son Antagoniste, qui se hâta de sortir, en affectant de ne pas plus me reconnoître que s'il ne m'eût jamais vu.

Watson étoit confondu..... J'ai voulu faire une dernière épreuve, me dit-il; & je suis enfin convaincu que mon *guignon* ne peut se dé-

mentir : je renonce au jeu pont
jamais. J'ai réfléchi sur vos bontés,
& je vous réitère mes promesses :
vous pouvez désormais , cher ami,
compter sur leur exécution.

Jugez , combien j'avois lieu d'y
ajouter foi ! j'achevai cependant
de compléter la somme que j'a-
vois promise , & dont M. *Watson*
voulut absolument me donner son
billet , que je regardai comme tout
ce que j'aurois jamais en retour de
mon argent.

Notre conversation fut inter-
rompuë par l'arrivée de l'Apoti-
quaire , qui sans s'informer de l'é-
tat de son malade , n'eut rien de
plus pressé que de nous annoncer
une grande & très-intéressante nou-
velle , dont lui seul , disoit-il , ve-
noit d'être informé , & qui seroit
bientôt publique. Le Duc de *Mon-
mouth* étoit débarqué dans l'Ouest
d'Angleterre, avec une armée Hol-
landoise ; une autre flotte formi-
dable , croisoit à la hauteur de *Nor-
folk* ; & cherchoit à y faire une
descente, pour favoriser l'entrepri-

se du Duc, par une puissante diversion de ce côté.

Cet Apotiquaire , étoit un des plus grands Politiques du canton : le plaisir d'être informé d'un aussi grand événement deux heures plutôt qu'un autre , le transportoit de joie. Ses nouvelles étoient cependant très-rarement de bon alloi : son ridicule étant si vulgairement connu , que chacun prenoit plaisir à abuser de sa crédulité. C'est ce qui étoit encore arrivé en cette occasion ; car nous ne tardâmes pas à apprendre , que le Duc de *Monmouth* avoit en effet pris terre dans notre Isle , mais sans armée , & suivi de très-peu de troupes : quant à la prétendue diversion dans le Comté de *Norfolk* , c'étoit une chimère.

Cependant, notre Apotiquaire ne resta avec nous qu'autant de tems qu'il en falut pour nous débiter ses nouvelles ; après quoi , sans proférer une syllabe qui eût trait à la situation de son malade , il disparut comme un éclair, pour al-

ler répandre sa relation dans la Ville.

Les événemens de cette nature , font ordinairement taire les intérêts particuliers : notre conversation devint totalement politique. J'étois attaché à la Religion & au gouvernement de mon pays ; le Roi sembloit menacer l'une & l'autre : je me persuadai que *Monmouth* , qui venoit , disoit-on , les défendre , feroit bientôt suivi de tous les zélés Anglicans : je me déterminai à le joindre. *Watson* , par différens motifs peu nécessaires à détailler , prit la même résolution ; nous nous pourvûmes de tout ce que la guerre exige, & nous allâmes offrir nos services au Duc à *Bridgewater*.

Le malheureux succès de cette entreprise, vous est sans doute aussi connu qu'à moi-même.

J'échappai avec M. *Watson* , de la déroute de *Sedgemore* , où j'avois été légèrement blessé. Après avoir erré long - tems à travers champs dans le Comté d'*Exeter* ,

nous trouvâmes enfin dans un endroit peu habité une vieille femme, qui nous retira dans sa cabane, & pansa ma blessure.

M. *Watson* me laissa là le lendemain, sous prétexte d'aller chercher quelques provisions à *Cullumpton*. J'attendois son retour avec toute l'impatience & l'inquiétude que l'amitié inspire, lorsque je me vis enveloppé & saisi par un détachement de Cavalerie du parti du Roi *Jacques*.

En déplorant mon sort, je déplorais celui de mon ami, qui suivant mes craintes ne pouvoit manquer d'être bientôt arrêté par le même détachement. Les Cavaliers ennemis, au nombre de six, m'avoient déjà lié, & me traînoient hors de la cabane pour me conduire dans les prisons de *Taunton* : Quelle surprise ! quel coup de foudre pour moi, lorsqu'en mettant le pied hors de la porte, j'aperçus *Watson* au milieu des soldats qui gardoient les dehors de la maison. Le perfide m'avoit trahi ; le

traître m'avoit vendu aux Royalistes , dans l'espoir d'obtenir sa grace à mes dépens ! . . Pardonnez à l'horreur que cet affreux souvenir jette encore dans mon ame.

Ce monstre eut d'abord l'impudence de vouloir encore s'excuser. Mais, dès qu'il apperçut qu'il n'avoit à attendre de moi que les mépris & les reproches les plus sanglans , il changea tout à coup de langage. Il me dénonça à nos conducteurs , comme le plus déterminé & le plus dangereux des rebelles ; il rejetta sa propre révolte sur moi ; & m'accusa , non seulement de l'avoir séduit , mais de l'avoir forcé par mes menaces de prendre les armes contre son légitime Souverain.

Si jamais l'indignation pénétra vivement un cœur dans le degré le plus suprême , je lui laisse à se former l'idée de tout ce que le mien sentit alors.

Cependant la fortune , par un de ces caprices qui n'étonnent presque jamais que le vulgaire, ou

ceux qui les éprouvent , me regarda enfin d'un œil de pitié. En entrant dans un chemin creux , aux environs de *Willingthon* , mes gardes eurent le vent qu'un parti de cinquante Révoltés étoit à leur suite , & alloit tomber sur eux. Il n'en falut pas davantage pour leur inspirer une allarme si chaude , qu'ils se disperferent en un moment , & me laisserent libre , ainsi que mon odieux Camarade ; qui à son tour, crut n'avoir rien de mieux à faire que de se hâter de me fuir. Je n'en suis pas fâché maintenant : quoique privé de l'usage des mains, j'eusse tenté sans doute de me vanger de son infâme lâcheté.

Maître alors de mes pas , je jugeai à propos de quitter le grand chemin. Je traversai beaucoup de pays , sans suivre de routes certaines, & sans sçavoir précisément où chercher un azile : toute figure humaine m'étoit suspecte ; je lisois sur tous les visages un dessein formé de me trahir.

Enfin , après plusieurs jours de

marche, durant lesquels les champs seuls me fournirent le même lit & les mêmes alimens que la Nature offre toujours aux Sauvages nos semblables, le hazard me conduisit sur cette Montagne, où la solitude & l'éloignement apparent de toute espece de commerce avec les hommes, me fixèrent.

La premiere personne avec qui je fondai mon habitation, étoit la mere de cette vieille femme, avec laquelle j'ai vécu ignoré jusqu'au moment où la nouvelle de la grande révolution arrivée en Angleterre a mis fin à mes craintes, & m'a permis d'aller encore une fois revoir ma Patrie. J'y ai réglé, à l'amiable, tous mes intérêts avec mon frere; je lui ai abandonné mes biens, à la charge d'une Pension viagere, qu'il me paye exactement; & qui est plus que suffisante, au genre de vie que je mene, pour subvenir à mes besoins. Tels sont les principaux traits de mon histoire: le reste n'est, je

crois , pas digne de vous être ra-
conté.

Se peut-il , lui dit *Jones* après l'avoir remercié de sa complaisance , que vous ayez pû persister depuis si long-tems sans ennui , ou sans dégoût , dans un genre de vie aussi uniforme ?

J'ai beaucoup voyagé , lui répondit le Solitaire , il est même peu de parties de l'Europe qui me soient inconnuës. Mais c'est une histoire à part , & qui demanderoit trop de tems : le jour commence à luire , vous êtes sans doute fatigué ; votre compagnon dort profondément ; je vous conseille d'en faire de même , & de vous croire en sûreté. Quant à moi , comme je vous l'ai dit , soumis aux besoins de la Nature , je ne les satisfais , que lorsque je m'en sens pressé : l'aurore me paroît belle ; & je vais jouir du haut de ces montagnes , d'un spectacle toujours aussi beau , que nouveau pour mes yeux.

Jones, qui n'avoit nulle envie de dormir , pria son Hôte de vouloir permettre qu'il l'accompagnât. Ils sortirent ensemble , & laisserent *Partridge* dans les bras du sommeil.

Fin du huitième Livre.



L'ENFANT.



L'ENFANT TROUVÉ;¹

LIVRE NEUVIÈME.

Contenant douze heures.

CHAPITRE PREMIER.

Avanture surprenante.

TOm Jones & le Solitaire , en s'entretenant des beautés de la Nature , étoient parvenus au haut de la Montagne , au bas de laquelle , du côté du *Nord-west* , on voyoit un grand Bois , lorsque des cris perçans qui paroissoient en sortir , vinrent tout à coup frapper leurs oreilles. Jones écouta pendant quelques instans ; & prenant

Tome II.

F

aussitôt son parti, sans songer à dire adieu à son Hôte, il descendit, ou plutôt se laissa glisser, au risque de se briser mille fois les os, jusqu'au bas de la Montagne, & s'enfonça dans le plus épais du Bois.

Les cris qui redoubloient, lui servoient de guide : il vit bientôt un spectacle aussi cruel qu'intéressant. C'étoit une femme, diminuë, se défendant encore à peine contre les efforts d'un homme, qui à l'aide d'une jarretière passée au col de cette malheureuse, l'entraînoit vers un arbre où il paroissoit avoir dessein de l'attacher. Notre Héros, sans perdre le tems en informations inutiles, appercevant un gros bâton de chêne que cet homme avoit laissé par terre à quelques pas de lui, s'en servit si utilement avant que ce scélérat eût le tems de se mettre, en défense, que la femme même, croyant son ennemi hors d'état de jamais l'offenser de nouveau, crut devoir demander sa grace au redoutable *Jones.*

Cette belle affligée étoit aux pieds de *Tom*, & lui marquoit par ses gestes uniquement toute la sincerité de sa reconnoissance. Il étoit tendre, il en fut ému; & s'empressant de la relever, il l'assura en bégayant de toute la joye qu'il ressentoit d'avoir eu le bonheur d'être utile à une femme aussi charmante.

La vérité du fait est, que l'inconnüe n'étoit pas ce qu'on appelle une beauté; elle n'étoit point non plus de la premiere jeunesse: mais elle étoit aimable, & fraîche; & le désordre de son habillement, qui laissoit voir une gorge d'albâtre, avoit tellement exagéré le mérite du reste aux yeux du susceptible *Tom*, qu'il ne sçavoit plus qu'admirer, & se taire.

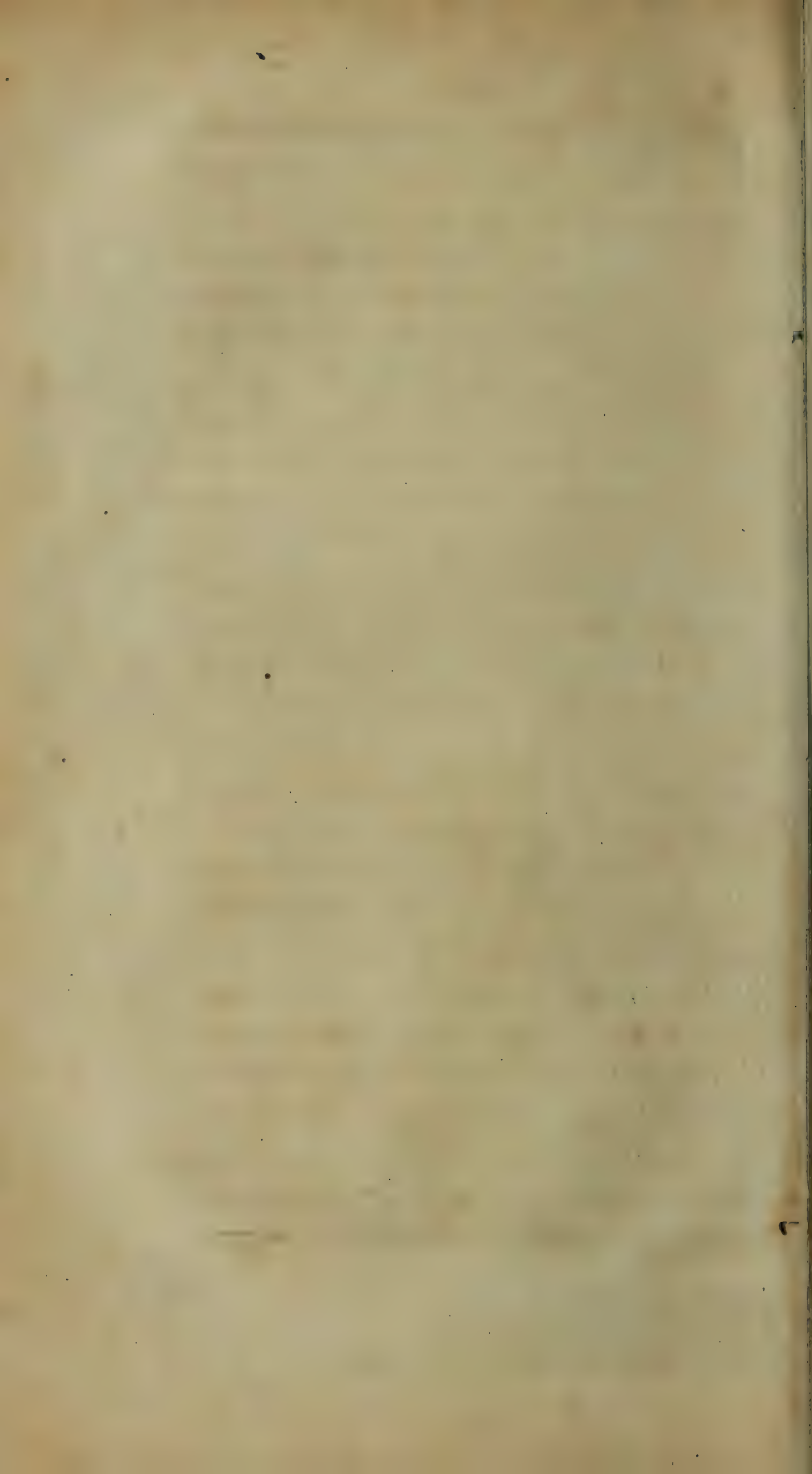
La Dame se trouvoit à peu près dans la même situation: *Jones* étoit beau, & fait à peindre, nous l'avons déjà dit; tout cela joint à un service aussi essentiel, & si à propos rendu, avoit fait naître une foule de sentimens si divers dans le

cœur de l'inconnuë , que sa bouche manquoit de termes pour les exprimer à son gré.

Leur silence mutuel ne fut interrompu que par les mouvemens du blessé, qui tentoit de se relever : ce que *Jones* n'eût pas plutôt apperçu , qu'il lui lia les mains derrière le dos avec la même jarretière dont ce perfide avoit prétendu faire un usage bien plus funeste. Ce malheureux étoit d'abord tombé la face contre terre , & *Jones* ne l'avoit point encore envisagé ; il ne fut pas peu surpris , ni peut-être moins satisfait , de reconnoître en lui ce même Enseigne , ce même *Northerton* , qui quelques jours auparavant , l'avoit si indignement blessé à la tête !

Jones eut bientôt pris son parti. Il demanda à la Dame si elle étoit éloignée de chez elle , ou si elle n'avoit aucunes connoissances dans le voisinage chez lesquelles il pût la conduire , en attendant qu'il pût s'assurer de cet homme en le remettant dans la prison la plus pro-





chaine. L'inconnue lui apprit qu'elle étoit absolument étrangère dans ce pays ; & *Jones* commençoit à se trouver dans un grand embarras , lorsqu'il se ressouvint du bon Hermite , qui l'attendoit peut-être encore au haut de la montagne. Ce ne fut qu'un saut pour notre Héros. Il trouva , en effet , le Solitaire assis au même endroit , avec un fusil à la main , & attendant tranquillement la fin de l'aventure.

Le Vieillard lui conseilla de mener la Dame à *Upton* , ville voisine , & où elle ne pouvoit manquer de trouver tous les secours nécessaires dans sa situation présente.

Jones satisfait sur l'article qui l'intéressoit le plus , remercia l'Hermite , prit congé de lui , le pria d'envoyer *Partridge* à l'endroit convenu , & revint à toutes jambes au Bois. Lorsque notre Héros étoit parti pour aller consulter l'*Homme de la Montagne* , il avoit bien pensé que le misérable *Northerton* , avec les mains liées der-

rière le dos , n'étoit pas en état de rien entreprendre de criminel contre la femme qu'il laissoit avec lui. Il sçavoit , d'ailleurs , que l'endroit où il alloit n'étoit pas hors de la portée de la voix de cette même femme , au cas qu'il prît encore envie à *Northerton* de vouloir tenter de nouveaux outrages ; & il avoit menacé l'Enseigne d'être lui-même son bourreau , s'il donnoit lieu à la Dame de former encore la moindre plainte contre lui.

Tout cela étoit fort prudent , à un point près , que *Jones* avoit malheureusement oublié. *Northerton* avoit les bras très-bien liés , mais ses jambes étoient libres ; & l'Enseigne , pendant l'absence de *Jones* , avoit jugé à propos de s'en servir pour se sauver , en s'enfonçant dans le plus épais du Bois.

L'imprudent *Jones* , à son retour , piqué de cette escapade , vouloit absolument courir après : mais la Dame effrayée de la nouvelle absence que projettoit son libérateur ,

qui pouvoit s'égarer dans la forêt ; & la laisser seule dans un état très-peu décent , le pria de si bonne grace d'abandonner cette poursuite , que le complaisant *Jones* ne put résister à ses instances.

Elle avoit encore une grace à lui demander : nous avons dit qu'elle étoit à demi-nuë ; & sa pudeur souffroit de se voir ainsi exposée aux regards de son jeune libérateur. C'est ce qu'elle lui fit entendre, avec tous les ménagemens possibles. Ils étoient alors en route pour aller à *Upton*. *Jones* sçavoit trop bien vivre , pour ne pas chercher tous les moyens de calmer les scrupules d'une belle Dame : il lui offrit son habit pour la couvrir ; mais j'ignore par quelle raison l'Inconnuë refusa absolument d'accepter son offre. Ce que je sçai positivement , c'est que *Jones* , sans doute pour la rassurer contre l'inquiétude que pouvoit lui causer l'avidité de ses regards , lui proposa de marcher devant elle jusqu'à la Ville ; & qu'ils y arriverent ainsi.

Quelques malins prétendent pourtant , que dans le cours de cette marche , assez semblable à celle d'*Orphée* & d'*Euridice* , notre moderne *Orphée* fut plus d'une fois tenté , & succomba même à la tentation de regarder derrière lui sous différens prétextes. Cependant, plus heureux que le pauvre Chantre de la *Thrace* , il parvint à amener sa compagne sans accident , jusques dans les murs de la fameuse ville d'*Upton*.

CHAPITRE II.

Arrivée de JONES , & de la Dame Inconnue , dans l'Hôtellerie d'UPTON. Nouvelles aventures.

Jones , qui comme nous venons de le dire , marchoit en avant , choisit en entrant dans la Ville l'Hôtellerie qui lui parut la plus apparente , & y entra tout de suite. Il demanda une chambre hau-

te ; & la servante alloit l'y conduire , lorsque la Dame échevelée & demi-nuë, qui le suivoit alors en doublant le pas, fut arrêtée tout court par l'Hôte. Cet homme , très-choqué de ce qu'une *créature* (c'étoit son expression la plus modifiée) osât en pareil équipage entrer chez lui , prétendoit la mettre à la porte avec scandale , lorsque *Jones* revenant au bruit sur ses pas , lui parla d'un ton si imposant, que l'Aubergiste alloit lâcher prise, si sa femme n'étoit pas accouruë à son secours. Grand carillon ! grand tapage dans la cour de l'Hôtellerie !..... l'Hôtesse jure , en mettant les mains sur l'inconnuë , que jamais femme de son espèce n'a logé ni ne logera jamais chez elle. Cette femme épouvantée veut répondre ; *Jones* indigné veut se faire entendre ; l'Hôte , qui se sent secondé par sa femme , hurle à l'unisson avec elle ; la servante , méchante bête de sa nature , vient aussi mêler sa voix à la leur ; *Partridge* , qui arrive tout éssoufflé ,

& qui ignore le motif de cette *Bacchanale* , y foute aussi sa musique : tous parlent , tous crient , tous tempêtent , tous jurent à la fois , tous enfin alloient se battre , lorsque l'arrivée d'un carrosse à quatre chevaux qui se fit entendre à la porte , attirant tout-à-coup de ce côté toutes les attentions de l'Hôte & de sa femme , laissa enfin l'entrée de l'escalier libre à nos Voyageurs. La chambre , dont ils s'emparerent , étoit sans contredit la plus belle de la maison ; & *Jones* félicitoit déjà sa belle inconnuë de son arrivée , sans autre accident , dans *Upton* , lorsque l'Hôtesse entrant , avec un air radouci , les pria de vouloir bien céder cet appartement à une jeune Dame de la plus grande condition qui venoit d'arriver dans le carrosse à quatre chevaux , avec sa femme-de-chambre.

Jones , & son inconnuë , crurent devoir y consentir , à condition d'avoir une autre chambre dans l'Hôtellerie : l'Hôtesse la pro-

mit ; & l'on descendit dans la cuisine , en attendant que ce nouvel appartement fût préparé.

Ils y entroient à peine , lorsqu'un détachement de Soldats , conduisant un déserteur , arriva dans l'Hôtellerie. Le Sergent s'informa d'abord à l'Hôte du nom & de la demeure du principal Magistrat du lieu ; & fut fort surpris d'apprendre, que c'étoit l'Hôte lui-même. Il lui demanda à la fois les billets de logement , & une bouteille de bierre ; & se campa auprès du feu en attendant. Tandis que tout ceci se passoit , *Jones* étoit occupé à consoler sa Dame affligée , qui assise vis-à-vis une table de la cuisine , & la tête appuyée sur son bras , pleuroit ses infortunes..... mais , de crainte que le Lecteur (attendu certaine circonstance qu'il n'a sûrement pas oubliée , ne soit ici dans l'embarras) je crois qu'il est bon de l'avertir , que notre inconnuë , avant que de quitter la chambre haute , s'étoit emparée d'une taye d'oreil-

ler , dont elle s'étoit servie de façon à pouvoir paroître dans un état à peu près décent vis-à-vis tant de monde.

Le Sergent , qui du coin du feu la regardoit très-attentivement depuis quelques minutes , fût alors de ne se point méprendre , quitte sa place avec vivacité , vient à elle le chapeau à la main , & lui demande si ce n'est point à l'épouse du Capitaine *Waters* qu'il a l'honneur de parler ? La pauvre femme , qui jusques-là n'avoit osé lever les yeux sur personne , reconnut d'abord le Sergent , l'appella par son nom , & lui avoua qu'il ne se trompoit point. Ce qui m'étonne , dit-elle , en soupirant , c'est d'être reconnue dans l'état déplorable où l'accident le moins prévu vient tout-à-coup de me réduire ! Vous voyez mon libérateur (ajouta-t'elle en montrant *Jones*) c'est à lui que je dois la vie , c'est à lui que je dois peut-être plus encore.

Quoique ce Gentilhomme ait fait pour vous , s'écria le Sergent ,

en retrouffant sa mouffache , il peut compter sur la reconnoissance du Capitaine , & j'en suis le garant. En attendant , Madame , si je puis vous rendre quelque service , ordonnez , disposez de moi sans façons : je connois la générosité du Capitaine ; ce fera m'obliger.

Tous les yeux furent alors fixés sur cette Dame. L'Hôtesse , qui avoit tout entendu , accourut à elle , l'accabla d'excuses , rejetta la réception qu'on lui avoit faite sur la crainte de deshonorer une Hôtellerie bien famée , & finit par la supplier de disposer de sa plus belle robe , en attendant que l'équipage de la Dame , volé sans doute , pût être retrouvé.

Madame *Waters* avoit peine à pardonner à cette femme : l'intercession de *Jones* l'y détermina. La robe fut acceptée , on fit faire grand feu dans une autre chambre de l'Hôtellerie , où l'Hôtesse accompagna la Dame , qu'elle vouloit absolument avoir l'honneur

d'aider à sa toilette. Le calme ainsi rétabli partout, *Jones* en attendant que la Dame fût habillée, & que le dîner qu'il commanda alors fût prêt, rassembla toute la compagnie auprès du feu, & fit faire un jatte de *Punch* qui fut buë à la ronde (suivant l'usage) pour sceller la paix générale.

CHAPITRE III.

On pouvoit s'y attendre.

LA Table mise, & le dîner servi dans la chambre de Madame *Waters*, *Jones* ne se fit point attendre. Il n'avoit pas mangé depuis près de vingt-quatre heures; on peut juger s'il s'en acquitta bien. Il n'en fut pas tout-à-fait de même de la Dame: elle avoit déjà trop regardé *Jones*, elle le regardoit encore, & ne voyoit que lui; un sens n'est presque jamais pleinement satisfait qu'aux dépens des autres.

Notre Héros , sans être petit maître , interceptoit pourtant quelques-unes de ces œillades qu'on feignoit de ne lui lâcher qu'à la dérobée ; il en faisoit son profit à part lui , & mangeoit d'autant , très-resolu de sçavoir à quoi s'en tenir dès que la table seroit levée. Ce moment arriva.

Les sentimens d'une reconnoissance très-légitime , de la part de la Dame , ouvrirent la scène. *Jones* y répondit avec chaleur : le dialogue fut vif & pressant , l'amour & l'occasion le dictoient ; point de raisonnemens , point de digressions inutiles , rien qui s'écartât du but ; bien attaqué d'un côté , assez bien défendu de l'autre , jusqu'au moment où certain point cédé mit enfin les interlocuteurs d'accord , à leur satisfaction mutuelle.

Jones profita de la trêve qui suivit ce premier débat , pour laisser entrevoir quelque curiosité sur l'aventure extraordinaire qui lui avoit procuré le bonheur de rencontrer

Madame *Waters*. Mais il apperçut bientôt, par l'adresse avec laquelle elle écartoit ses demandes, qu'elle avoit des raisons pour n'entrer dans aucun détail sur ce sujet. Notre Héros étoit poli, il n'insista pas davantage : mais il ne présuma pas moins, qu'une femme qui se tâit en pareil cas, craint de trop, ou de trop peu rougir.

Tandis que la Dame détourne cette conversation, & la remet sur une autre matiere, écoutons un instant celle que l'on tient sur leur chapitre dans la cuisine.

Partridge, le Sergent, & le cocher qui avoit amené la jeune Demoiselle avec sa femme de-chambre, bûvoient auprès du feu; l'Hôte & l'Hôtesse, autant que leurs occupations le permettoient, venoient de tems à autre leur tenir compagnie.

Partridge venoit de raconter ce qu'il avoit appris de l'*Homme de la Montagne*, concernant la situation dans laquelle Madame *Waters* avoit été trouvée par notre Héros, dans

le bois ; le Sergent procéda à son tour , à débiter ce qu'il sçavoit des antécédens de cette histoire. La Dame , disoit-il , étoit regardée comme l'épouse du Capitaine *Waters* ; on l'avoit vuë partout en quartier avec lui , elle portoit même son nom ; mais il ignoroit , ainsi que bien d'autres , si elle étoit véritablement sa femme. Peu importoit pourtant : elle étoit d'un excellent caractère , elle protégeoit le Soldat , & étoit aimée de tous les Officiers. Il est vrai , qu'elle avoit quelque prédilection pour l'Enseigne *Northerton* : mais qu'importe encore ; le Capitaine l'ignoroit , ou n'en étoit pas inquiet ; il n'en aimoit pas moins sa femme ; qu'avoit-on à y dire ? J'ai à y dire , répondit l'Hôteffe , qui arrivoit alors , qu'il y a des gens qui feroient mieux de se taire. Elle est sa femme légitime , j'en mettrois ma main au feu : voyez-la seulement habillée comme elle l'est maintenant , & dites-moi si vous avez jamais vû une femme de con-

dition ? beau connoisseur , en vérité ! une gredine donne-t'elle une *Guinée* pour le louage d'une robe ? allez , allez encore un coup , vous feriez bien mieux de vous taire.

Le Sergent, piqué de la *sortie* que lui faisoit l'Hôtesse , lui préparoit une réponse militaire. Mais l'Hôte, dont le présent de la *Guinée* avoit frappé l'oreille , lui coupa la parole pour chanter pouille à sa femme , sur l'imprudence qu'elle avoit eue de recevoir d'abord si impoliment une aussi bonne pratique. Tandis qu'ils se querelloient réciproquement sur ce sujet , le Sergent après avoir versé rasade à la ronde , interrogea *Partridge* sur ce qu'étoit son maître , & sur l'objet de son voyage. *Partridge* , offensé d'être pris pour un Domestique , répondit qu'il n'avoit point de maître ; que M. *Jones* étoit son ami ; que ce même M. *Jones*, étoit fils unique de M. *Alworthy* ; qu'il voyageoit pour son plaisir ; & qu'il avoit laissé son Equipage à *Glocestre* , pour aller voir plus familièrement
' *Homme de la Montagne*.

Au nom de M. *Alworthy* , l'Hôte & l'Hôtesse ouvrant les oreilles aussi grandes que les yeux , Quoi ! s'écrièrent-ils , ce Gentilhomme est fils de M. *Alworthy* ? de ce M. *Alworthy* si riche , & qui fait tant de bien à tout le monde dans sa Province ?

Lui-même , répliqua gravement *Partridge*.

Je m'étois doutée , interrompit l'Hôtesse , que ce jeune homme étoit d'une grande naissance. Tout est noble en lui , sa physionomie enchante , son premier abord m'a charmée

L'Hôtesse en eût sans doute dit bien davantage, si elle n'eût pas été interrompue par les ordres qui vinrent de la part de la jeune Demoiselle , de faire préparer son carrosse pour le départ. Mais elle s'en flattoit envain : le cocher , ainsi que le Sergent , étoient hors d'état de mettre un pied devant l'autre : *Partridge* n'étoit guère plus raffiné ; quant à l'Hôte , dont le seul talent étoit celui de boire , le vin , la

bierre , & l'eau-de-vie même , ne faisoit pas plus d'effet sur lui que sur les vaisseaux de sa cave.

Tel étoit l'état de la cuisine , lorsque la sonnette de l'appartenance Madame *Waters* appella , & fit monter l'Hôtesse. C'étoit du thé que l'on demandoit. L'Hôtesse , en le servant, n'avoit garde de manquer à amuser nos deux Amans du détail de l'embarras où se trouvoit la jeune Demoiselle étrangère, par l'intempérance de ses gens. Hélas ! ajouta-t'elle , avec un air de compassion , il est peut-être bien fâcheux pour elle de ne pouvoir poursuivre actuellement son voyage. C'est , en vérité , la créature la plus douce , & la plus aimable ; & je crois l'avoir déjà vue ailleurs. Je la soupçonne même , d'avoir quelque passion dans le cœur , & de suivre quelque infidèle..... mais non , elle a trop de charmes pour avoir à se plaindre d'un Amant. Il l'attend sans doute , en quelque endroit convenu entr'eux ; & son inquiétude égale certainement celle de sa maîtresse.

Jones, à ces mots, laissa échapper un soupir, auquel *Madame Waters* parut ne point faire attention tant que l'Hôtesse demeura dans la chambre, mais qu'elle releva dès que cette femme fut partie, en laissant entrevoir à notre Héros qu'elle le soupçonnoit de n'avoir pas le cœur aussi libre qu'elle avoit pû le croire. L'air embarrassé de *Jones*, en essayant de lui répondre, dut la convaincre que ses soupçons étoient fondés. Mais cette Amante n'étoit pas assez délicate pour s'en trop allarmer. *Jones* lui plaisoit par la figure, elle étoit sûre de ce point : elle connoissoit peu son cœur ; eh, qu'importe ? Jouissons toujours de ce que nous connoissons... Que de femmes pensent comme elle, & agissent en conséquence !



CHAPITRE IV.

Eclaircissemens.

Nous avons fait remarquer ; dans le Chapitre précédent , avec quelle politesse notre héros s'étoit prêté à la répugnance de Madame *Waters* , concernant le détail des aventures de sa vie. Mais , comme le Lecteur , qui n'a pas les mêmes motifs d'indulgence , pourroit probablement souhaiter d'en être instruit : il faut , en peu de mots , le satisfaire.

La Dame *Waters* n'étoit donc , en effet , comme le Sergent l'avoit soupçonné , que la Maîtresse de son prétendu mari. Nous sommes même bien fâchés d'être obligés d'ajouter , qu'elle avoit eu quelque amitié pour l'Enseigne *Norsherton*. La division du Régiment où servoit M. *Waters* , ayant deux jours de marche au-dessus de la

Compagnie dans laquelle *M. Northerton* étoit Enseigne , étoit arrivée à *Worcestre* le lendemain du jour même du démêlé sanglant ci-devant mentionné, entre *Northerton* & *Tom Jones*.

Le Lecteur sçaura donc , qu'il avoit été convenu entre Madame *Waters* & le Capitaine de ce nom, qu'elle accompagneroit sa marche jusqu'à *Worcestre* seulement , pour de là retourner à *Bath* , où son prétendu mari iroit la rejoindre après la campagne finie.

M. Northerton avoit été instruit de cet arrangement par la Dame , qui avoit même promis de rester à *Worcestre* jusqu'à ce que la Compagnie de l'Enseigne y arrivât. A quel dessein ? Le Lecteur peut le deviner. Notre devoir est de narrer fidèlement les faits , & rien ne nous oblige à faire violence à la candeur de notre caractère , par d'injurieux commentaires sur la plus aimable partie du genre humain.

Northerton ne s'étoit pas plutôt

échappé de l'Hôtellerie, ou il avoit si brutalement blessé *Jones*, qu'il avoit couru à *Worcestre* à la rencontre de Madame *Waters*, dont l'époux en titre n'étoit parti que depuis très-peu d'heures. L'Enseigne n'avoit pas cru devoir cacher à cette Dame son démêlé avec *Tom Jones*: il avoit seulement cru devoir supprimer toutes les circonstances qui eussent pû le faire croire coupable, mais sans dissimuler le danger qui pouvoit menacer sa tête au cas que cette affaire fût mal prise par les Juges, s'il avoit le malheur d'être attrapé.

Les femmes sont généralement plus compatissantes, & plus désintéressées que les hommes. Madame *Waters*, instruite du péril qui menaçoit son ami, n'eut plus d'autres considérations devant les yeux que celle de sa sûreté. Il fut arrêté entr'eux, que *M. Northerton*, après avoir passé à travers champs le Comté d'*Hereford*, se rendroit dans un des Ports de la Principauté de *Galles*, où il pouroit, en s'embarquant

harquant , défier le ressentiment de ses ennemis.

Il est vrai que la Dame , toujours par un même principe de compassion & d'amitié pour lui , s'étoit absolument déterminée à lui tenir fidèle compagnie Oh , dira-t'on, ceci est de trop ! Patience Lecteur : pouvoit-elle moins faire ? Ce malheureux , comme nous l'avons dit , n'avoit rien ; il avoit laissé son argent à l'Hôtesse qui avoit facilité sa fuite : comment eût-il vécu ? Elle , au contraire , étoit dans l'opulence , & le prouva à M. *Northerton* , en lui mettant sous les yeux trois billets de banque de 90 livres sterlin chacun , sans compter l'argent comptant , & un diamant-d'un prix assez honnête.

On sent que M. *Northerton* , dans la situation de ses affaires , n'étoit pas homme à s'opposer aux desseins d'une amie aussi tendre que généreuse : cela seroit trop étonnant. Ce qui l'est moins , attendu les foiblesses auxquelles certains ca-

raâterres ont une pente si connue , c'est que le projet de voler cette Dame ait entré dans la tête de M. Northerton.

Sans doute , il est des gens qu'il ne faut point tenter : maudite occasion ! C'est toi qui fait le crime. Madame Waters auroit dû le sçavoir , & ne l'ignoroit pas sans doute : son imprudence fut punie.

Quoiqu'il en soit, il paroît maintenant assez inutile d'entrer dans un ample détail sur la façon dont Northerton parvint, dans la route, à conduire cette femme dans le fond d'un bois. Le moindre prétexte de se croire poursuivis étoit plus que suffisant pour en imposer à une amie aussi chaude que Madame Waters ; & nous croirions faire injure à la sagacité de nos Lecteurs , en surchargeant de circonstances vraisemblables un fait si vraisemblable par lui-même.

Fin du neuvième Livre.



L'ENFANT TROUVE.

LIVRE DIXIÈME.

Qui contient encore environ douze heures.

CHAPITRE PREMIER.

*Arrivée d'un Gentilhomme Irlandois.
Grandes Aventures dans l'Hôtellerie.*

IL étoit minuit sonné , tout dormoit , on étoit censé dormir dans l'Hôtellerie , excepté la servante *Susanne* , lorsqu'un Cavalier arrivant à toute bride frappa brusquement à la porte , & demanda en entrant , s'il n'étoit point arrivé quelques femmes dans la maison ?

A l'air effaré de cet homme , la Servante effrayée ne sçavoit que

lui répondre. Parlez , parlez , lui dit-il ; c'est ma femme que je cherche : je l'ai déjà manquée deux fois aujourd'hui. Si elle est ici , faites-la-moi voir ; si elle en est partie , dites-moi le chemin qu'elle a pris , & soyez sûre de votre fortune. Il ouvroit , en prononçant ces mots , une main pleine de *Guinées* , spectacle séduisant , & très-propre à engager toute autre même qu'une pauvre Servante à de plus grandes choses !

Susanne , qui sur ce qu'elle avoit oui-dire par le Sergent de Madame *Waters* , ne doutoit pas qu'il ne fût ici question d'elle ; & qui crut ne pouvoir jamais trouver une occasion de faire plus légitimement sa fortune , qu'en rendant une épouse à son mari , offrit sans balancer de le conduire dans l'appartement de cette Dame.

Le fougueux Irlandois ne se le fit pas répéter deux fois. Il monte , sans chandelle , avec *Susanne* ; il trouve la porte fermée en dedans : il frappe , on ne lui répond point

assez-tôt ; il restrappe de façon que la serrure faute , & voilà mon homme tombé tout de son long dans la chambre.

A peine étoit-il relevé , qu'un autre homme sortant du lit s'offrit à ses regards... nous l'avouons avec honte , & même avec douleur..... c'étoit notre Héros lui-même ! qui , d'une voix menaçante , lui demanda à quel titre on osoit ainsi venir troubler son repos ?

L'Irlandois , qui croyoit s'être trompé de chambre , se préparoit à de grandes excuses , lorsque les rayons de la Lune lui montrèrent une robe , des cotillons , des bas , & des souliers de femme répandus confusément dans la chambre. Quelle vision pour un jaloux ! la rage ne lui permet pas de parler ; il vole droit au lit. *Jones* , indigné de son audace , s'y oppose ; les Parties s'irritent ; les coups tombent comme la grêle ; & Madame *Waters* (car il faut confesser que c'étoit elle) crie à tuë tête au meur-
tre , & au voleur ! C iij

Un autre Gentilhomme Irlandois , arrivé trop tard le soir même dans l'Hôtellerie pour qu'on ait songé à en faire mention , étoit couché dans la chambre voisine. C'étoit un cadet de famille , qui n'ayant pas grande fortune à attendre chez lui , s'étoit mis en chemin pour en chercher une meilleure aux eaux de *Bath*.

Ce jeune homme , éveillé par le tapage qui se faisoit à côté de lui , se lève , prend une chandelle qu'il avoit laissé brûler dans la cheminée , d'une main , & son épée de l'autre , & arrive dans la chambre de Madame *Waters*.

Si l'aspect de ce Survenant , en chemise , ajouta à l'indignation que ressentoit déjà la Dame , il diminua pourtant considérablement ses craintes , lorsqu'elle l'entendit s'écrier , Eh , mon cher *Fitz-patrick* ! que D.... fais-tu donc ici ? sur quoi , l'autre répondit sur le champ , O M. *Macklachland* , que je suis charmé de vous y rencontrer !... Ces

infâme a débauché mon épouse....
 Je les surprends enfin ensemble.....
 Quelle épouse , interrompit M.
Macklachland ? Ne connois-je pas
 Madame *Fitzpatrick* ? Où diantre
 la voyez-vous donc ici ?

Fitzpatrick , ouvrant de grands
 yeux, & s'appercevant enfin de son
 erreur , demanda mille pardons à
 Madame *Waters*; puis se retournant
 vers *Tom Jones* : quant à vous , lui
 dit-il , en le regardant fièrement, je
 n'ai rien à vous dire. Vous m'avez
 frappé ; demain matin vous m'en
 ferez raison.

Jones ne répondit à cette bra-
 vade , qu'avec mépris ; & M. *Mac-
 klachland* , prenant son Compa-
 triote par le bras , après lui avoir
 reproché vertement son impru-
 dence, se mit en devoir de l'entraî-
 ner dans sa chambre.

Pendant tous ces propos , la
 Dame qui avoit eu le tems de res-
 pirer & de reprendre ses sens ,
 avoit remarqué une porte de com-
 munication entre sa propre cham-
 bre , & celle qui avoit été destinée

à *Tom Jones* : il ne lui en fallut pas davantage pour trouver jour à sauver sa réputation.

Elle se mit à crier de nouveau au meurtre ! à la violence ! & l'Hôtesse étant enfin accouruë au bruit, la Dame *Waters* l'accabla des reproches les plus aigres , sur le peu de sûreté d'une maison , ou une femme de condition se trouvoit exposée à se voir ravir dans son lit & la vie & l'honneur.

L'Hôtesse cria bientôt aussi haut qu'elle , en soutenant que sa maison, ainsi que sa réputation, avoient toujours été sans tache ; & demanda , en jurant , aux hommes la cause de toute cette avanie.

Fitzpatrick , la tête baissée , répéta qu'il avoit fait une méprise , & qu'il en demandoit pardon ; après quoi , son ami l'emmena dans son appartement.

Jones , qui avoit trop d'esprit pour n'avoir pas saisi l'idée de Madame *Waters* , (à propos de la porte qui communiquoit dans sa chambre) soutint fermement , qu'ayant

entendu enfoncer celle de cette Dame, sans sçavoir à quel dessein, il étoit accouru pour la défendre.

L'Hôteſſe affirma à ſon tour, qu'il n'avoit jamais été commis dans ſa maiſon ni vol, ni violence; & leur fit une longue énumération de toutes les perſonnes de qualité qui, de tems immémorial, avoient logées chez elle. On l'écouta patiemment: la Dame feignit enfin de ſ'appaifer; *Jones*, après l'avoir aſſurée qu'il n'avoit pas moins fallu qu'un danger auſſi imminent pour le déterminer à paroître devant elle dans un état auſſi peu régulier, prit congé d'elle, & ſe retira dans ſa petite chambre. Et l'Hôteſſe, en ſouhaitant plus de repos pendant le reſte de la nuit à Madame *Waters*, ſe retira dans ſa cuiſine.



C H A P I T R E II.

*Conversation de l'Hôtesse avec sa
Servante. Arrivée d'une autre jeu-
ne Demoiselle dans l'Hôtellerie.*

LA tête encore toute échauffée de cette aventure, l'Hôtesse se ressouvint que *Susanne* seule avoit pû ouvrir la porte de la maison au nouveau venu, Auteur de tout le désordre. Elle courut interroger cette fille.

Susanne lui raconta toute l'histoire, à quelques circonstances près, telle que celle de l'argent qu'elle avoit reçu, dont elle imaginoit que sa maîtresse n'avoit pas grand intérêt d'être instruite.

Mais l'Hôtesse ayant témoigné à *Susanne* combien elle compatissoit aux allarmes que la pauvre Dame avoit ressenties, par rapport à sa vertu menacée, la Servante ne put s'empêcher de consoler sa Maîtresse, en lui affirmant qu'elle

avoit très-distinctement vû M. *Jonnes* sauter à bas du lit de Madame *Waters*.

Cette déclaration renouvela toute la fureur de l'Hôtesse, non pas contre les prétendus coupables, mais contre la pauvre *Susanne*. La belle histoire ! s'écria-t-elle ; elle est en vérité bien vraisemblable ! une femme, en pareil cas se fera avisée de crier, & de s'accuser elle-même ?..... Eh, quelle preuve prétends-tu donc qu'elle pût donner de son innocence, que celle d'avoir appelé du secours ? vingt témoins ne sont-ils pas en état de le déposer ? Dispensez-vous une autre fois, ma mie, de vouloir répandre un tel scandale sur mes Hôtes : songez du-moins que ma maison s'en ressentiroit ; & que jamais gens capables de pareilles indignités ne logerent chez moi.

Ainsi, lui dit *Susanne*, je n'en croirai donc plus mes yeux ?

Non sans doute, repartit l'Hôtesse, il faut s'en défier ; & je démentirois les miens en pareil cas : il faut

bien d'autres preuves pour accuser des personnes de condition. Ai-je livré, depuis six mois, un plus beau souper que celui qu'ils me commanderent hier au soir ? vistu jamais des personnes plus polies , & de meilleure humeur ? ont-ils trouvé un mot à redire au poiré de *Worcestre* que je leur ai donné pour le plus fin *Champagne* ? n'en ont-ils pas bû deux bouteilles ? Il est vrai qu'il vaut le meilleur *Champagne* du Royaume, sans quoi je me serois bien gardée de le présenter à gens comme eux. Non, non, encore un coup, je ne croirai jamais que des personnes si bien élevées soient capables de s'oublier jusqu'à ce point.

Susanne ainsi condamnée au silence, on parla d'autre chose. L'Hôteesse apprit, que l'Irlandois nouveau venu, étoit arrivé en poste, & que ses domestiques & les chevaux étoient encore à la porte. Elle se hâta de les faire entrer, & d'envoyer demander à ce Gentilhomme s'il ne souhaitoit point souper.

La Servante lui rapporta , que les deux Irlandois étoient déjà couchés , & endormis dans le même lit : ce qui indigna l'Hôtesse jusqu'au point d'en conclure , que deux hommes de cette espèce avoient sans doute pû former de longue main le complot de voler Madame *Waters*.

Elle avoit pourtant grand tort ; car M. *Fitz-Patrick* étoit réellement né Gentilhomme , quoique très-gueux. Il est vrai , que s'il n'avoit pas le cœur beaucoup meilleur que la tête , il étoit pourtant incapable , ainsi que son ami , d'aucune lâcheté de cette espèce. Sa générosité avoit même été poussée si loin , qu'après avoir eu de grès biens de sa femme , il lui restoit à peine de quoi vivre , s'il ne la forçoit pas à vendre certaines rentes assignées sur sa tête. C'étoit même les efforts qu'il avoit faits pour l'y contraindre , qui joints à son extrême jalousie , avoient enfin déterminés Madame *Fitz-Patrick* à se sauver de chez son mari.

La fatigue que ce Gentilhomme avoit essuyée depuis *Chester*, quelques contusions dont il avoit le corps un peu moulu, & le désespoir de ne pouvoir cette nuit même atteindre son épouse, étoient donc les seules raisons qui avoient engagé M. *Fitz-Patrick* à accepter sans façon la moitié du lit de son compatriote.

Le Laquais & le Postillon ne pensoient pas tout-à-fait de même : ils demandèrent à manger ; & l'Hôteffe, après s'être à peu près assurée, par plus d'un interrogatoire, que M. *Fitz-Patrick* n'étoit pas en effet un larron, venoit de leur servir quelques morceaux de viande froide, lorsque *Partridge* arriva dans la cuisine.

Il avoit d'abord été éveillé par la scène bruyante que nous venons de raconter ; mais, tandis qu'il faisoit ses efforts pour se rendormir, une choïette l'avoit régalaé d'une si belle aubade, qu'après avoir sauté à bas de son lit en tremblant, & s'être habillé à la hâte,

il s'étoit venu mettre sous la protection des gens qu'il entendoit parler dans la cuisine.

Son arrivée empêcha l'Hotesse de retourner au lit , quoiqu'elle se fût déjà déterminée à laisser ses deux nouveaux Hotes à la garde de *Susanne*. Mais l'ami du jeune M. *Alworthy* n'étoit pas pour elle un homme à négliger , surtout après lui avoir entendu demander une pinte de vin brûlé.

Le Laquais Irlandois se retiroit ; & le Postillon alloit le suivre : *Partridge* l'arrêta , en l'invitant à boire sa part du restaurant qu'il avoit commandé. Le bon Pédagogue n'osoit pas retourner seul au lit : il ignoroit si l'Hotesse seroit d'humeur à lui tenir longtems compagnie ; il vouloit s'assurer du moins de ce garçon.

Dans cet instant , un autre Postillon frappa à la porte de l'Hotel-lerie ; sur quoi *Susanne* dépêchée , rentra bientôt , suivie de deux jeunes Demoiselles en habits de voyage , l'une desquelles étoit si riche-

ment galonnée , que *Partridge* & son postillon se leverent tout étonnés de leur place , tandis que l'Hottesse courant au-devant de ces Dames , les accabloit de complimens.

La jeune Dame , au bel habit , s'approchant avec un sourire gracieux , demanda seulement qu'il lui fût permis de se chauffer un instant au feu de la cuisine , attendu le froid excessif de la nuit , pourvû cependant que personne ne se déplaçât pour elle.

Ceci regardoit *Partridge* , qui s'étoit retiré à l'autre bout de la chambre , frappé d'étonnement & d'admiration. Il est vrai que rien n'étoit plus beau que cette jeune personne.

Après avoir envain prié *Partridge* de reprendre sa place , la Dame ôta ses gants , & laissa voir des mains , * dont la blancheur &

* L'Original dit... *deux mains qui renfermoient en elles toutes les propriétés , excepté celle de se fondre au feu.* Faudroit-il

la beauté éblouirent la compagnie :
 Sa compagne , qui avoit l'honneur
 d'être sa femme-de-chambre , tira
 aussi les siens , sans doute pour
 montrer aux yeux des assistans
 le plus parfait de tous les con-
 trastes.

Je voudrois bien , Madame , dit
 la dernière , que vous ne vous ex-
 posassiez pas à aller plus loin cette
 nuit. Je crains terriblement que
 vous ne vous trouviez hors d'état
 de soutenir tant de fatigue !

Cela n'est pas douteux , s'écria
 l'Hôteffe , & ce n'est sûrement pas
 l'intention de Madame. Ah , bon
 Dieu , vouloir aller plus loin cette
 nuit ! Madame me permettra de la
 supplier de n'en rien faire : ce se-
 roit vouloir absolument périr. Sou-
 pevez plutôt ici , Madame , & ordon-
 nez tout ce qui pourra vous plaire.

Je crois , répondit la jeune Dame,
 qu'il seroit plutôt heure de déjeu-
 ner ; mais je ne puis rien manger

parler ainsi , pour éviter le reproche de
 trop franciser les Traductions Angloises :

maintenant ; & si je reste ici , ce sera seulement pour m'y reposer une heure ou deux. Cependant , si vous pouvez me faire un petit *chaudeau* * bien foible , j'essayerai de le prendre.

Oh , cela sera fait , Madame , répliqua l'Hotesse , nous avons d'excellent vin blanc.

Vous n'avez donc pas de vin d'Espagne ? lui dit la jeune Etrangere.

Pardonnez-moi , Madame , & je défie qu'on en trouve de meilleur dans tout le pays ; mais souffrez que je vous supplie de manger un morceau !

Je ne le puis en vérité , lui dit la Dame. je n'ai besoin que de repos ; faites-moi préparer une chambre : c'est tout ce que je vous demande.

L'Hotesse , alors , dont les chambres les plus propres étoient occu-

* *Sack-whey*. Cette Boisson se fait en Angleterre , avec du vin d'Espagne , ou de Canaries , du petit-lait , du sucre , &c.

pées, voulut faire lever les deux Irlandois : l'Inconnuë s'y opposa, & se contenta d'une autre, où l'on envoya allumer du feu. L'Hôtesse toujours officieuse, ne vouloit pas absolument que l'Etrangere montât, jusqu'à ce que sa chambre fût bien échauffée.

Je veux y monter à l'instant, répliqua-t-elle ; il n'y a peut-être que trop longtems que j'empêche Monsieur (en montrant *Partridge*) de s'approcher du feu ; & dans un tems aussi froid que celui-ci, c'est une espèce d'inhumanité que je me reproche.

Elle partit alors, tenant sa femme de chambre sous le bras, & conduite par l'Hôtesse, portant deux flambeaux devant elle.

Au retour de cette femme, toute la cuisine retentissoit des louanges de la jeune Demoiselle. Il est certainement dans la beauté une puissance à laquelle peu de personnes sont capables de résister : car l'Hôtesse elle-même, quoique piquée du refus qu'on avoit fait de man-

ger chez elle , avoua qu'elle n'avoit jamais rien vû de plus aimable.

CHAPITRE III.

Grande Découverte !

DÈS que la femme-de-chambre eut mis sa Demoiselle au lit , elle redescendit dans la cuisine , & demanda à souper. Celle-ci étoit aussi difficile à contenter , que sa Maîtresse l'étoit peu : elle dénigra tout , trouva tout détestable , & s'empara seule du feu , sans égards pour M. *Partridge* même , à qui elle y laissa à peine une petite place. Elle mangea pourtant , & but à proportion , c'est-à-dire beaucoup ; puis s'humanisant par degrés vers la fin du repas , elle interrogea l'Hôtesse sur le monde qu'elle avoit actuellement dans sa maison.

L'Hôtesse , très-mal édifiée des

airs de hauteur de la Soubrette ; faisoit l'occasion de lui prouver que cette même Hôtellerie , pour laquelle on avoit d'abord marqué tant de mépris , étoit pourtant actuellement remplie de gens de condition.

Elle en grossit le détail avec emphase , & ne manqua pas de citer parmi ses Hôtes , M. *Alworthy* , fils & héritier du fameux *Squire Alworthy* , du Comté de *Sommerfet*.

Vous m'apprenez , dit la femme-de-chambre étonnée , une étrange nouvelle ! je connois M. *Alworthy* du Comté de *Sommerfet* ; mais je ne lui connus jamais de fils.

Vous me pardonnerez , Madame , dit *Partridge* un peu déconcerté tout le monde le connoît pour son fils , quoiqu'il n'ait pas été marié à sa mere..... mais il n'en est pas moins certainement son fils , & ne sera pas moins certainement son héritier , qu'il est certain que son nom est *Tom Jones*.

A ces mots , la femme-de-cham-

bre , laissant tomber le morceau qu'elle portoit à la bouche , quoi ! s'écria-t'elle , est-il possible que M. *Jones* soit actuellement ici ? *Quare non ?* répondit *Partridge* , la chose est non seulement possible , mais elle est vraie.

La Soubrette ne dit plus mot. Elle se hâta d'achever son souper ; & courut à la chambre de sa Maîtresse.

Madame !.... Madame , s'écria-t'elle en entrant , devinez , devinez s'il est possible , qui est couché sous même toit que vous ?

Sophie , car c'étoit elle-même , treffaillant tout-à-coup , & sautant à bas de son lit , Dieu ! dit-elle d'une voix entrecoupée , seroit-ce mon pere ?

Non , non , rassurez-vous , Madame , lui dit *Honora* en souriant , c'est bien un autre homme qu'un pere ! c'est M. *Jones* , c'est lui-même qui est dans la maison..... M. *Jones* ! interrompit *Sophie* en rougissant ; cela n'est pas possible , je serois trop heureuse.

Le fait ayant été certifié par la femme-de-chambre Cours , vole , va le chercher , ma chere *Honora* , s'écria *Sophie* : je veux le voir dans le moment.

Honora n'avoit pas sitôt quitté la cuisine pour aller retrouver sa Maîtresse , que celle du logis avoit donné carrière à sa langue sur son chapitre : la pauvre femme , qui s'étoit trop long-tems contrainte , avoit le cœur si gros , qu'elle ne crut pas devoir perdre l'occasion de le soulager. *Partridge* , qui étoit dans les mêmes dispositions , fit *chorus* avec elle ; & (ce qui surprendra peut-être le Lecteur) poussa son ressentiment contre la femme-de-chambre jusques sur la Maîtresse. L'une , disoit-il , étoit plus aimable , mieux vêtue , & plus polie que l'autre : mais ni l'une ni l'autre , à les bien priser , ne valaient pas grand argent. C'étoit , tout au plus , deux aventurieres de *Bath* , forcées peut-être d'aller chercher fortune ailleurs : n'étant pas naturel , suivant lui , que des

femmes de qualité courussent ainsi la nuit sans domestiques.... Dieu me pardonne ! interrompit l'Hôtesse , vous avez touché le but : jamais femme de condition n'arriva dans une Hôtellerie , sans commander à souper , fût-elle sûre de n'en pas manger un morceau.

Ils en étoient-là , lorsque Mlle *Honora* vint s'acquitter des ordres de *Sophie* , en priant l'Hôtesse d'envoyer éveiller M. *Jones* , & de lui dire, qu'une Dame qui venoit d'arriver , avoit à lui parler. Adressez-vous à Monsieur , répondit l'Hôtesse , en montrant *Partridge* , il est l'ami de M. *Jones* : ce que vous exigez de moi , n'est pas de mon métier ; & je vous donne le bon soir.

Honora , voyant l'Hôtesse décampée , s'adressa à *Partridge* , & n'en fut pas mieux accueillie : mon ami , dit-il , s'est couché fort tard , & trouveroit fort mauvais d'être éveillé sitôt. Il en fera ravi , répondit *Honora* , c'est moi qui vous le garantis !.... En tout autre tems
peut-

peut-être , repartit l'autre ; mais maintenant , *non omnia possumus omnes* : il est occupé , vous dis-je.... il est occupé. Eh , avec qui donc , s'il vous plaît ? interrompit la femme-de-chambre. Eh, mais.... avec une autre femme apparemment , lui dit *Partridge*. Que veut dire ce drôle-là , avec son autre femme , s'écria *Honora* toute émuë. Point de drôle , s'il vous plaît , ma mie , s'écria à son tour *Partridge* , je sçais ce que je dis , apprenez à en faire de même ; & allez rendre compte du succès de votre message.

Honora furieuse , & indignée des propos de *Partridge* , bien moins honnêtes que nous ne les rapportons , remonta toute enflâmée chez sa maîtresse , à qui loin de rien cacher de ce qu'elle venoit d'apprendre , elle crut devoir l'exagérer encore , pour la détacher d'un Amant si peu digne d'elle. L'ancienne histoire de *Moly* fut même remise sur le tapis , & ornée de toutes les circonstances qu'*Honora*

crut les plus capables de piquer sa maîtresse contre un infidèle qui l'avoit toujours trompée.

Sophie étoit trop abattuë pour songer à opposer une digue au torrent d'éloquence de sa femme-de-chambre. Elle l'interrompit pourtant enfin. Je ne croirai jamais cette horreur, lui dit-elle : C'est quelque infame calomniateur qui noircit mon amant.... Et tu prétens, qu'il se dit son ami ! Vit-on jamais l'amitié trahir de pareils secrets ?...

Tandis que *Sophie*, déchirée par ses incertitudes, ne sçavoit plus que croire, ni que résoudre, *Susanne* étoit arrivée dans sa chambre avec le *chaudeau*. *Honora* en avertit sa maîtresse, en lui conseillant tout bas de sonder cette fille, qui probablement pouvoit l'instruire de la vérité. *Sophie* approuva cette idée ; elle interrogea adroitement *Susanne*, qui, au moyen de quelques *Guinées*, & d'une promesse solennelle qui lui fut faite de ne rien dire à sa maîtresse, déclara tout ce qu'elle sçavoit : c'est-à-dire

beaucoup plus que la triste *Sophie* n'en eût voulu sçavoir.

Je ne peindrai ni le trouble , ni la douleur , ni l'indignation de *Sophie* , pendant le cruel récit de la servante. Elle n'ouvrit la bouche , quand cette fille n'eut plus rien à dire , que pour la prier d'ordonner au Postillon de préparer au plutôt les chevaux.

Restée seule avec sa fidelle femme-de-chambre : je ne fus jamais si tranquille , s'écria - t - elle , après avoir rêvé quelques instans. Je suis maintenant convaincuë combien l'objet de ma tendresse est véritablement méprisable. Oui , ma chere *Honora* , oui , je te jure que je suis tranquille , & que mon cœur est libre !..... Ceci se disoit pourtant en versant un torrent de larmes.

Après quelques minutes employées de la part de cette Amante affligée à assurer *Honora* , que son cœur étoit libre , *Susanne* vint avertir que les chevaux étoient prêts ; & *Sophie* , en s'essuyant les yeux , se dispoisoit à partir , lors-

qu'il lui vint une idée que sa passion rendoit en cet instant bien naturelle. Elle voulut que *Jones* pût ne pas ignorer qu'elle avoit passé une partie de la nuit dans cette Hôtellerie ; & qu'il en fût instruit de façon à détester sa propre ingratitude , au cas qu'il restât dans son cœur quelque ombre de tendresse pour l'Amante qu'il avoit volontairement perdue.

Le Lecteur se ressouvient sans doute du manchon , qui a déjà joué un si grand rôle dans cette Histoire. Ce même manchon n'avoit jamais quitté le bras de *Sophie* depuis le départ de *Jones*. Elle chargea *Susanne* , après y avoir attaché son nom avec une épingle , de le porter sur le lit de *Jones* ; & de le mettre si bien en vue, que ce fût le premier objet qui frappât les regards de son perfide , lorsqu'il rentreroit dans son appartement.

Cette disposition exécutée , *Sophie* , en protestant toujours à sa chère *Honora*, que son cœur n'avoit jamais été plus libre , paya l'Hô-

tesse , monta lestement à cheval ;
& partit.

C H A P I T R E I V.

Autres Aventures de l'Hôtellerie.

IL étoit environ six heures du matin , & le monde commençoit à descendre dans la cuisine , lorsque *Jones* , qui étoit retourné dans son lit , fit appeller *Partridge*. Ce dernier se plaignit amèrement de la mauvaise nuit qu'il avoit passée , & tenta encore une fois d'engager notre héros à ne pas pousser plus loin son voyage : mais la façon dont cette proposition fut reçue fit bientôt changer de propos au Pédagogue. Je crois , dit-il , Monsieur , que cette maison n'est pas une des plus honnêtes de ce monde : ce n'est même pas sans peine que j'ai empêché deux femmes de troubler votre repos cette nuit..... mais , que vois-je ! je crois , Dieu

me pardonne , qu'elles ont trouvé le fécet de pénétrer dans votre chambre ? J'apperçois à terre un manchon qu'elles y ont fans doute oublié.

Partridge , après l'avoir ramassé , alloit le mettre dans sa poche. Notre héros voulut le voir auparavant.

Ce manchon étoit si remarquable , qu'indépendamment de l'étiquette qui y étoit attachée , *Jones* l'eût certainement reconnu. Mais , que ne devint-il pas , en lisant sur le petit papier *Sophie Western !.....* O Ciel , s'écria-t'il , par quel prodige ce manchon se trouve-t'il ici ?

Je l'ignore , répondit *Partridge*. Ce que je sçais , c'est qu'il étoit au bras de l'une des deux femmes qui vouloient interrompre votre sommeil , si je l'eusse voulu souffrir. Où sont-elles ? lui cria *Jones* , en sautant à bas de son lit , & s'habillant déjà. A quelques milles * d'ici,

* On compte par milles en Angleterre , & non pas par lieues.

si elles ont toujours marché , répondit *Partridge*.

Notre héros n'eut pas besoin de plus grands éclaircissémens pour être pleinement convaincu que la porteuse du manchon étoit sa chère *Sophie*.

Quel moment pour lui ! ses pensées , ses regards , ses discours , ses actions , seront suppléées par l'imagination du Lecteur.

Après avoir maudi mille fois *Partridge* , sans s'être trop épargné lui-même , il ordonna à ce pauvre haïre qui trembloit de tous ses membres , de courir lui louer des chevaux à quelque prix que ce pût être. Ensuite , ayant achevé de s'habiller à la hâte , il descendit , pour exécuter lui-même l'ordre qu'il venoit de donner.

Mais avant que d'en venir à son arrivée dans la cuisine , il faut nécessairement rendre compte de ce qui s'y étoit passé depuis que *Partridge* en étoit sorti pour monter chez son Maître.

Le Sergent venoit de partir avec

son détachement , lorsque les deux Gentilshommes Irlandois se leverent , & descendirent en , se plaignant du tapage de la nuit qui les avoit empêché de fermer l'œil.

Il faut encore sçavoir , que le carosse à quatre chevaux , arrivé de la veille , avec une jeune Dame & sa femme-de-chambre , n'étoit qu'un carosse de louage , dont le cocher apprenant que M. *Maklachland* alloit à *Bath* , étoit venu lui offrir une des deux places qui restoient vuides dans sa voiture. M. *Maklachland* , non seulement accepta la proposition , mais engagea même son ami *Fitz-Patrick* à remplir la quatrième place vacante : ce qu'il accepta d'autant plus volontiers , qu'il se croyoit sûr de rencontrer sa femme à *Bath*.

Maklachland , qui étoit le plus délié des deux Irlandois , ayant appris du cocher , que la Dame qu'il avoit amenée venoit de *Chester* , soupçonna d'abord que ce pouvoit être la femme de son ami , & lui fit part de sa pensée. Il n'en fallut

pas davantage pour échauffer de nouveau la tête de M. *Fitz-Patrick*, qui sans chercher d'autres lumières, regrimpe l'escalier, va frapper à toutes les portes, les fait ouvrir ou les enfonce, insulte l'un, demande excuse à l'autre, cherche, remuë, renverse, visite tous les coins de la maison, & finalement ne trouve rien.

Il redescendoit tristement dans la cuisine, lorsqu'un homme aussi bruyant que lui y faisoit son entrée, avec une suite nombreuse.

Mais, pour sçavoir qui c'est ; ainsi que bien d'autres choses importantes, il faut, s'il vous plaît, attendre le Chapitre suivant.



CHAPITRE V.

Conclusion des aventures de l'Hôtellerie d'UPTON.

A Pprenez donc d'abord , ami Lecteur , que ce Gentilhomme arrivant , étoit M. *Western* en personne , courant après sa fille ; & qui non seulement l'eût rencontrée , s'il étoit arrivé deux heures plutôt ; mais encore sa nièce avec elle : car il faut aussi vous apprendre , que cette nièce n'étoit autre que l'épouse de M. *Fitz-Patrick* ; qui , ayant été élevée par la sage Madame *Western* , s'étoit sauvée de chez elle , il y avoit environ cinq ans , pour épouser cet Irlandois , contre le gré de sa famille.

Cette Dame étoit partie de l'Hôtellerie à peu près en même-tems que *Sophie*. La voix redoutable de son mari , qu'elle avoit reconnue dans le corridor , lors de son incur-

sion chez Madame *Waters* , l'avoit tellement effrayée , qu'ayant sur le champ fait appeller l'Hôteffe , à qui elle avoit abondamment *graisfé la patte* , elle en avoit obtenu des chevaux pour s'esquiver au plutôt par une porte de derriere.

M. *Western*, & M. *Fitz-Patrick* son neveu , ne se connoissoient point ; & l'espece de rapt que ce dernier avoit commis pour parvenir à son mariage , avoit tellement irrité l'oncle , qu'il n'avoit plus voulu entendre parler ni du mari ni de la femme.

La cuisine étoit maintenant un vrai théâtre de confusion. *Western* juroit en demandant sa fille , *Fitz-Patrick* rugissoit en demandant sa femme , lorsque *Jones* parut , avec le manchon de *Sophie* à la main.

A cet aspect , *Western* poussant le cri ordinaire des chasseurs à la vuë du gros gibier , s'élança sur *Jones* : le voilà ! le voilà , dit-il , je le tiens le maudit renard ! à moi ! à moi ! la femelle n'est sûrement pas loin !.....

Le jargon qui suivit ce coup de surprise pendant quelques minutes , est un composé de différentes choses , dites & criées en même-tems , qui seroient aussi difficiles à rendre , & aussi peu agréables pour le Lecteur , que certains Chœurs d'Opera pour certaines oreilles.

Jones s'étant enfin dépêtré de *M. Western* , & quelques-uns des assistans s'étant mis entre eux deux , notre Héros protesta hautement de son innocence , & affirma qu'il n'avoit pas vû *Mlle Western*. Vous avez tort de le nier , lui dit en se levant le *Ministre Supple* , surtout dans le moment où la preuve convainquante du contraire se trouve dans vos mains. Je suis moi-même en état d'affirmer , que le manchon dont vous faites parade , est celui de *Mlle Sophie* : je le lui ai vû si souvent , que je ne puis le méconnoître.

Le manchon de ma fille ! s'écria *Western* en fureur. Quoi ce gre lin auroit pris le manchon de ma fille !. Messieurs , soyez témoins du vol :

le criminel est pris les mains garnies : où est le *Juge de paix* ? coquin , où est ma fille ?

Eh , de grace , Monsieur , lui dit *Jones* , daignez calmer vos sens. Ce manchon , j'en conviens , est celui de Mlle *Sophie* ; mais je jure , sur mon honneur , que je ne l'ai point vuë !

A ces mots , M. *Western* , suffoqué par la rage , se trouva hors d'état d'articuler sa réplique.

Quelqu'un des domestiques avoit trouvé le moment , pendant cette bagarre , d'instruire *Fitz - Patrick* de ce qu'étoit M. *Western*. Le bon Irlandois , croyant avoir trouvé l'occasion de rendre un service agréable à l'oncle de sa femme , s'approcha de *Jones* , & lui dit : vous devriez rougir , en soutenant devant moi , que vous n'avez pas vu cette jeune Demoiselle , tandis que je vous ai surpris tous deux en même lit.

Venez , Monsieur , dit-il à *Western* , je vais vous conduire à leur chambre.

Cette offre ne pouvoit manquer d'être acceptée. Tout , jusqu'au Ministre même , suivit l'Irlandois , qui fit dans la chambre de Madame *Waters* une seconde entrée aussi éclatante que l'avoit été la première.

Cette Dame étoit endormie ; l'air sauvage & hagard de M. *Western* , premier objet qu'elle apperçut dans sa ruelle , pensa la faire mourir de peur. Il ne l'effraya pourtant pas long-tems : le premier coup d'œil avoit suffi au pere de *Sophie* , pour lui prouver que l'Irlandois s'étoit trompé. Il se retira sans rien dire ; & la compagnie de même. Toute la maison ayant été visitée du haut en bas avec le même succès , M. *Western* très-désolé , revint dans la cuisine , où il retrouva *Jones* gardé par ses gens.

Quoique le jour commençât à peine à luire , un vacarme aussi violent avoit tout mis sur pieds dans l'Hôtellerie. Le *Juge de paix* du Comté de *Worcestre* , étoit par hazard logé dans la maison. M. *We-*

stern lui porta sa plainte ; le manchon fut produit comme piece de conviction ; & notre Héros alloit être arrêté juridiquement , lorsque la servante *Susanne* , après avoir demandé audience , déclara que *Sophie* elle-même l'avoit chargée de porter ce manchon dans la chambre de l'accusé.

Si ce fut l'amour de la justice , si ce fut un autre sentiment moins défintéressé qui porta *Susanne* à faire cette démarche , c'est ce que nous ne déterminerons pas ; mais son témoignage parut d'un si grand poids aux yeux du Juge , qu'il leva l'audience , en déclarant notre Héros déchargé de l'accusation intentée par M. *Western* ; qui , parlant à son tour , & donnant le Juge & tous les assistans au D..... remonta à cheval , pour poursuivre sa fille , sans répondre aux complimens de son neveu *Fitz-Patrick* , réclamant envain la parenté , & sans reconnoissance pour l'important service que l'Irlandois avoit voulu lui rendre. Foucade cependant très-

heureuse pour l'ami *Jones* , puisqu'elle empêcha M. *Western* de se souvenir du manchon qu'il laissoit au bras de notre Héros , & que ce dernier n'eût jamais rendu qu'avec la vie.

Il ne tarda pas non plus à se mettre en route avec le bon *Partridge* , dans la ferme résolution de ne jamais abandonner la recherche de son adorable *Sophie* , jusqu'à ce qu'il l'eût retrouvée. Il ne put même se résoudre à prendre congé de Madame *Waters*. Il détestoit jusqu'à son souvenir, n'attribuant qu'à elle seule le malheur qu'il avoit eu de manquer l'occasion d'une si chère entrevue avec *Sophie* , à qui il juroit de nouveau , & bien sincèrement , une constance éternelle.

Quant à Madame *Waters* , elle profita de la commodité du carosse, pour se rendre à *Bath* , avec les deux Gentilshommes Irlandois , après avoir payé pour le louage des habits de l'Hôtesse à peu près le double de leur valeur. Des gens prétendent , qu'elle n'aida pas peu

M. *Fitz-Patrick* à se consoler , chemin faisant , de la perte de son épouse : c'est pourtant ce que nous n'osons certifier , faute de preuves suffisantes.

Telle fut la fin des étonnantes aventures que rencontra M. *Jones* dans la fameuse Auberge d'*Upton* , où l'on parle encore aujourd'hui des charmes & de la beauté de *Sophie* , sous le nom du bel Ange de *Sommerset*.

CHAPITRE VI.

Où l'Histoire rétrograde.

Avant que de pousser plus loin notre Histoire , il paroît assez convenable de rendre raison de ce qu'il y a d'extraordinaire dans l'apparition de *Sophie* & de son père à l'Hôtellerie d'*Upton*.

Le Lecteur est prié de se rappeler , que dans le quatrième Chapitre du septième Livre de cette

Histoire , nous avons laissé *Sophie* après un long débat entre l'amour & le devoir , décidant suivant l'usage , en faveur du premier. Ce débat , comme nous l'avons dit , s'étoit élevé à la suite d'une visite que son pere lui avoit faite , & dans laquelle il avoit prétendu la forcer à consentir au mariage qu'il avoit arrêté entre M. *Blifil* & elle.

Repartons maintenant de -là , pour suivre notre narration.

L'espece de promesse que *Sophie* avoit faite à son pere , de ne plus résister à sa volonté , avoit tellement enchanté M. *Western* , que toute la maison s'en étoit sentie au souper. La bierre avoit été si libéralement prodiguée dans la cuisine , qu'avant onze heures sonnées, tout étoit yvre dans le Château , excepté Madame *Western* , & sa belle *Sophie*.

Le lendemain , de grand matin, un Messager fut dépêché à M. *Blifil*, pour l'avertir des heureuses dispositions de sa future, afin qu'il vînt les confirmer par sa présence. On

peut juger qu'il ne se fit point attendre.

A son arrivée , le déjeûner fut servi dans la belle Salle du Château , & l'on envoya un Laquais pour en avertir *Sophie*.

Divin *Shakespeare* , que n'ai-je ta plume ! sublime *Hogarth* , que n'ai-je ton pinceau ! J'espérerois peut-être de peindre avec énergie l'air pâle & triste , les regards égarés , & les frémissemens du malheureux Domestique , qui vint annoncer en bégayant..., que l'on ne trouvoit point *Sophie*.

On ne la trouve point ! s'écria *M. Western* , en se levant de son fauteuil. Mor ! tête ! ventre ! sang & furies ! Où , quand , comment , quoi ?..... On ne la trouve point ! Où donc est-elle ?

Là , là ! mon frere , lui dit *Madame Western* , avec son sang froid politique : vous vous passionnez toujours pour rien , ou sans sçavoir pourquoi. Ma nièce , j'en suis sûre , se promène actuellement dans le jardin ; & vous voilà aux champs !

Vous devenez , en vérité , si déraisonnable , qu'il n'est plus possible de vivre avec vous.

Oh !... en ce cas , répondit-il , en rentrant aussi promptement en lui-même qu'il en étoit sorti , si ce n'est que cela , à la bonne heure ! mais , sur mon ame , la réponse de ce drôle-là m'avoit d'abord renversé la cervelle. Que l'on sonne la cloche , que l'on cherche dans le jardin , qu'on lui dise que nous sommes ici.

Ces ordres donnés , M. *Western* se replongea tranquillement dans son fauteuil.

Deux choses ne furent jamais plus exactement le revers l'une de l'autre , que ce frere & cette sœur. L'un ne prévoyoit jamais, n'entrevoit même jamais rien dans l'avenir , mais saisissoit avec beaucoup de sagacité les choses présentes ; la sœur discernoit , réalisoit tout dans le plus grand éloignement , mais ne voyoit plus rien dès que l'objet étoit devant ses yeux. Le Lecteur connoît sûrement

des gens faits comme cela. Les talens de ceux-ci étoient vraiment extraordinaires. Car , si la sœur prévoyoit souvent ce qui ne pouvoit jamais arriver , le frere voyoit presque toujours au-delà de la réalité.

Il n'étoit pourtant point dans le cas cette fois-ci. Madame *Sophie* , suivant le rapport des domestiques , ne se trouvoit pas plus dans le jardin que dans sa chambre.

Pour le coup , rien ne fut plus capable de retenir le pere : toute la maison accourut à sa voix ; hommes , femmes , enfans , tout fut rassemblé dans le jardin , tout eut ordre de chercher & de crier *Sophie* , & lui-même s'en acquitta jusqu'à perte d'haleine. La confusion regnoit partout , dura long-tems , & ne produisit rien ; c'est assez l'ordinaire. Fatigué , triste , & très-enroué , le bon M. *Western* retourna enfin dans la salle , se rejeta en jurant dans son fauteuil , & sa sœur lui parla ainsi :

Je suis véritablement touchée ;

mon frere , du malheur imprévu qui vous arrive , & de ce que la conduite de ma nièce jette un opprobre aussi humiliant sur une famille telle que la nôtre ; mais vous sçavez à qui vous en prendre , & si vous êtes juste , vous vous en accuserez seul. Tout dépend de l'éducation , mon frere ; & celle qu'a reçue de vous ma nièce , fut toujours contraire à mes avis. Combien de fois ne vous ai-je pas reproché votre condescendance ridicule pour les volontés d'un enfant ! Combien de fois ne m'avez-vous pas rebutée ! mais, que dis-je, n'ai-je pas plus fait encore ? n'ai-je pas entrepris , en prenant cet enfant chez moi , de déraciner tous les mauvais principes dont vous l'aviez infectée ? de rectifier ses erreurs ? de réparer tout ce que les vices de votre politique avoient gâté en elle ? Vous m'enviâtes mon ouvrage ! vous reprîtes votre fille. Vous détruisîtes , en huit jours , tous les travaux de deux années. N'imputez donc rien qu'à vous-

même. Si vous m'eussiez laissé faire, jamais pareil accident ne seroit arrivé, jamais ma nièce n'eût souillé la gloire de son sang. Ainsi consolez-vous, mon frere, en pensant bien que vous l'avez voulu; en convenant qu'une telle indulgence.....

Eh morbleu, ma sœur, interrompit *Western*, vous seriez jurer un Martyr..... que D..... m'allez-vous chercher? qu'appellez-vous mon indulgence?..... pas plus loin qu'hier au soir, ne l'ai-je pas encore menacée, si elle osoit résister à ma volonté, de l'enfermer pour jamais au pain & à l'eau dans sa chambre?..... Dieu me pardonne, vous seriez femme à impatienter *Job* même!.... Entendit-on jamais pareil propos? répliqua la sublime sœur. Ah, mon frere! si je n'avois pas le sang froid de cinquante de vos *Jobs* ensemble, vous me feriez perdre de vue toute décence. Pourquoi récriminer de mauvaise foi? ne vous ai-je pas prié, ne vous ai-je pas pressé cent fois de

vous reposer sur moi du soin de la conduire ? il vous a plû de tout gâter en un moment. Jamais pere sensé fit-il de telles menaces à sa fille ? Ne vous ai-je pas répété mille fois , que les Angloises ne veulent pas être menées comme les esclaves de *Ciracsie* ? * Que ce monde-ci protege les femmes ? que la douceur & les bons procédés ont seuls droit de nous gagner ? & que la violence & la rusticité ne peuvent rien sur nous ? La Loi *Salique* , grace au Ciel , n'est point connue ici ! Parlons vrai , mon frere ; vous avez une dureté de caractère , une rudesse dans les façons , que toute autre femme que moi ne pourroit supporter. Il n'est pas étonnant que ma nièce n'ait pû s'y faire , & n'ait été mortellement saisie de votre dernier compliment. L'aveu que vous en faites , suffit même , puisqu'il faut tout vous dire , pour la jus-

* Peut-être vouloit-elle dire *Circassie*.

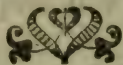
tifier devant le monde : traita-t-on jamais ainsi une femme ? Je le répète encore , consolez-vous , consolez-vous , mon frere , en n'accusant que vous de vos chagrins. Combien de fois , si vous m'en eussiez voulu croire.... Ici M. *Western* se leva brusquement , & après avoir lâché deux ou trois grosses imprécations, se sauva de la chambre.

Dès qu'il fut parti, sa sœur témoigna encore (s'il est possible) plus d'aigreur contre lui qu'elle n'avoit fait en sa présence ; elle prit M. *Blifil*, à témoin de la légitimité de son ressentiment ; & il se garda bien de n'être pas de son avis. Il excusa pourtant avec ménagement, M. *Western*, en rejetant sa faute sur les foibleesses trop ordinaires de l'amour paternel. Foibleesses inexcusables, s'écria Madame *Western*, puisqu'elles sont la perte des enfans ! sentence à laquelle le poli *Blifil* accéda.

Madame *Western*, touchée de sa docilité , lui exprima combien elle

étoit sensible aux chagrins que lui caufoit une famille qu'il avoit bien voulu honorer de son alliance. Elle condamna févèrement la conduite de fa nièce , en rejetant pourtant toujours tout fur fon frere , dans tous les sens blâmable , & furtout pour ne s'être pas mieux affuré des vrais sentimens de fa fille.

Après une très-ample conversation fur ce fujet , dont le détail n'amuseroit peut-être pas le Lecteur , M. *Blifil* prit congé d'elle, & retourna chez lui , très-peu content de fa journée. Cependant les Principes de Philosophie qu'il avoit reçus de *Square* , & ceux de Religion que lui avoit inspirés *Tuakum* , joints à quelque autre chose qu'il tenoit immédiatement de la Nature , le mirent en état de foutenir fon malheur avec plus de conftance qu'en ont les Amans vulgaires.



CHAPITRE VII.

Fuite de Sophie.

IL est tems maintenant de revenir à *Sophie* , que le Lecteur , si tant est qu'il l'aime à moitié autant que nous l'aimons , fera bien-aise de voir échapper des griffes de son pere , & de celles de son très-peu tendre Amant.

Il étoit minuit sonné ; toute la maison , comme nous l'avons déjà dit , étoit plongée dans les bras du sommeil , & de l'yvresse ; Madame *Western* seule étoit profondément appliquée à la lecture d'une nouvelle brochure politique , lorsque notre héroïne , après avoir descendu doucement l'escalier , & ouvert aussi adroitement une des portes du Château , se trouva libre , & se hâta de se rendre au rendez-vous convenu avec sa femme-de-chambre.

Que l'amour donne de courage !
Sophie , la jeune & timide *Sophie* ne connut d'autre crainte que celle de se voir poursuivie , & arrêtée par son pere. Son cœur sentit pourtant quelque émotion d'une autre espèce , lorsqu'arrivant à l'endroit désigné , au lieu d'y trouver *Honora* , elle apperçut de loin un Cavalier qui venoit vers elle à toute bride : mais sa terreur fut courte , & ne dura qu'autant de tems qu'il en fallut à cet homme pour l'informer que c'étoit de la part d'*Honora* elle-même qu'il venoit la chercher.

Sophie , qui n'avoit pas lieu de soupçonner cet homme , monta résolument en croupe derriere lui , & arriva bientôt à une petite Ville , distante d'environ cinq milles du Château , où elle eut la satisfaction de trouver sa chere *Honora* , couchée sur un gros balot de ses propres hardes , qu'elle n'avoit pû se résoudre à perdre un instant de vue.

On mit alors en délibération ,

quel chemin il convenoit de prendre , pour se soustraire aux poursuites de M. *Western* , qui selon toute apparence , seroit à cheval en peu d'heures.

Honora insistoit pour la route de Londres , qu'elle avoit une extrême envie de voir, par plus d'une raison dont le Lecteur est déjà instruit.

Sophie , qui avoit plus à risquer qu'elle , pensoit différemment , & vouloit éviter tout grand chemin : elle parla haut , & l'emporta. Il fut arrêté , qu'on voyageroit à travers champs l'espace d'environ vingt milles , pour retomber ensuite avec plus de sûreté , dans la grande route de la Capitale.

Les chevaux furent cependant loués pour Londres ; mais à peine eurent-ils fait deux cens pas hors du Cabaret, que le Guide eut ordre de prendre le chemin de *Bristol*.

A ces mots , soit hazard , soit malice de la part du Postillon , la Cavalerie s'arrêta tout à coup. *Sophie* , au risque de se tromper,

dans sa conjecture, crut devoir promettre une récompense à son conducteur, s'il vouloit essayer de rendre la vigueur à ses chevaux ; mais il étoit aussi sourd qu'eux : le mot indéfini de *récompense*, opère rarement sur ses pareils. *Sophie* le sentit, & lui promit une *Guinée*. Il entendit alors, & voici sa réponse.

Mon Maître m'a expressément défendu de changer de chemin, sur peine d'être chassé : j'ai pensé l'être hier, pour avoir couru à travers le pays, avec un Gentilhomme venant de chez M. *Alworthy*, & dont je n'ai pas été trop bien récompensé. Jugez, Madame, si un pauvre homme peut hazarder de nouveau de perdre sa place, uniquement pour gagner une *Guinée* !

Eh bien, mon ami, tu en auras deux, répondit vivement *Sophie* ; mais quel est ce Gentilhomme qui venoit de chez M. *Alworthy* ? Je crois que c'est son fils, Madame, lui dit le Postillon, du moins l'appelle-t-on ainsi... Où alloit-il ? interrompit-elle. Aux environs de *Bristol*, à

vingt milles d'ici Conduis-moi au même endroit , lui cria *Sophie* , il y a trois *Guinées* pour toi.

Le fouet , & l'éperon , sembloient n'attendre que ces mots pour transformer nos mâtzettes en vigoureux courriers , au grand regret de Madame *Honora* , qui croyoit ne pouvoir assez-tôt aller briller à Londres ; & à la grande satisfaction de l'aimable *Sophie* , qui croyoit ne pouvoir trop tôt revoir l'objet de toute sa tendresse.

Nos Voyageuses arriverent au soleil levant dans le Village où *Jones* avoit rencontré le *Quaker* ; & *Honora* fut chargée , contre son gré , de s'informer adroitement de la route que notre Héros avoit prise. Nous disons , contre son gré , parce qu'elle avoit pris *Jones* en grippe depuis peu , à cause de certaines politesses pécuniaires qu'il avoit un peu négligées auprès d'elle , & qu'elle auroit dû plutôt attribuer aux distractions qu'à l'avarice de notre Héros. Il est pourtant vrai , que le Guide auroit pu

donner à *Sophie* des éclaircissements plus aisés & plus sûrs : mais nous ignorons par quelle raison elle évita toujours de le consulter sur ce sujet.

Lorsqu'*Honora* eut pris ses informations de l'Hôtesse , *Sophie* envoya chercher des chevaux de louage , qui la conduisirent dans l'Hôtellerie où le pauvre *Jones* avoit été blessé par l'Enseigne *Northerton*.

Ici , la femme-de-chambre chargée de nouveau de la même enquête , n'eut pas plutôt interrogé l'Hôtesse , que celle-ci devina qui étoit , & ce que cherchoit *Sophie*. Bon Dieu ! s'écria-t'elle , (en s'adressant à *Sophie* elle-même qui entroit alors dans la cuisine) eh , qui l'auroit jamais pensé ! voilà , en vérité , le plus beau couple que l'on vit jamais de deux yeux ! ma foi , Madame , je ne m'étonne plus si le jeune Gentilhomme est si amoureux. Il m'avoit bien dit , que vous étiez la plus belle Demoiselle du monde ; mais je vois qu'il

ne m'a point menti. Dieu conserve le pauvre cher homme ! il me faisoit pitié ; oui , sans mentir , il me faisoit pitié , lorsque dans ses rêveries , je lui voyois embrasser tendrement son oreiller , qu'il appelloit sa chere *Sophie* ! j'ai fait tout mon possible pour le dissuader d'aller à la guerre ; je lui ai dit assez , qu'il n'y avoit que trop d'hommes qui n'étoient bons qu'à se faire tuer , & qui n'avoient pas , ainsi que lui , le bonheur d'être aimés d'une si belle Dame..... je crois , dit *Sophie* , en se retournant vers *Honora* , que la bonne femme extravagante ?... Non , non , Madame , s'écria l'Hôtesse , je sçais ce que je dis : je suis au fait de tout le mystère , il ne m'a rien caché. Quel est donc le gredin , s'écria à son tour *Honora* , qui a eu le front de vous parler de ma maîtresse ? qu'appellez-vous gredin ? répondit l'autre ; parlez mieux , je vous prie , de celui-même dont vous me demandiez des nouvelles ; d'un jeune Gentilhomme char-

mant qui aime Madame *Sophie Western* de tout son cœur , & qui mérite aussi d'en être aimé. Il aime ma maîtresse , dites-vous !.... sçavez-vous bien ma bonne ?..... Eh , ma chere *Honora* , interrompit *Sophie* , ne vous emportez point contre elle : son intention n'est pas de me fâcher. Dieu men garde ! reprit l'Hôtesse , enhardie par la douceur des accens de *Sophie* , Dieu m'en garde , Madame !

Cette femme enfila alors un long & ennuyeux récit , de tout ce qui étoit arrivé à *Jones* dans l'Hôtellerie , & de tout ce qu'elle avoit appris de lui. Plus d'un passage de cette narration , eut droit de choquer notre Héroïne ; & plus encore sa Gouvernante , qui ne manqua pas cette occasion de nuire au pauvre *Jones* , en le dénigrant dans l'esprit de *Sophie* , dès qu'elles furent seules. Le joli galant ! répétoit-elle à chaque instant , avec un rire amer , qui prostituë le nom de sa maîtresse , dans tous les cabarets de Village !

Sophie ne voyoit pas cette imprudence de son Amant d'un œil aussi sévère, & se trouvoit peut-être plus flattée de ces violens transports d'amour exagérés par l'Hôtesse, qu'elle n'étoit choquée du reste. Elle imputoit le tout à l'extravagance, ou plutôt à l'effervescence de la passion d'un cœur franc & sincère.

Cet incident pourtant, lui ayant été rappelé dans la suite, avec les couleurs odieuses dont *Honora* eut soin de le revêtir, ne servit pas peu à aigrir le ressentiment de *Sophie* contre *Jones*, lorsque l'aventure de l'Hôtellerie d'*Upton* donna si beau jeu contre lui à la Gouvernante.

Quelques Lecteurs austères n'auront sans doute pas attendu jusqu'ici à condamner la conduite de notre Héroïne, & à la regarder comme une de ces infantes de vertu hazardée, dont les amoureuses extravagances sont toujours plus dignes de mépris que de compassion légitime.

Ils sont pourtant ici bien injustes. *Sophie* venoit d'être si violemment agitée par l'espoir & la crainte , par son devoir , par sa tendresse pour son pere , par sa haine pour *Bliss* , par sa pitié , (pourquoi n'avouërions-nous pas la vérité ,) par son amour pour *Jones* ; elle avoit été , dis-je , si effrayée par les menaces de M. *Western* , par celles de sa tante , & si touchée des derniers malheurs & des procédés de son Amant , que sa tête & son cœur également troublés , également affectés , lui permettoient peu de sçavoir apprécier les conséquences de ses démarches.

Elle prêta pourtant enfin l'oreille aux remontrances de sa femme-de-chambre. Le Guide eut ordre d'aller à *Gloceſtre* , pour de-là prendre directement la route de *Londre*.

Mais une rencontre qu'elles firent , les força de changer encore une fois de résolution. Ce Procureur , dont nous avons parlé

en dernier lieu dans le Chapitre sept du huitième Livre , & qui avoit dîné à *Gloceſtre* avec *Jones* , reconnut en paſſant Madame *Honora* , à qui il fit quelques politesses , auxquelles *Sophie* , pour le moment , fit peu d'attention.

Mais , à leur arrivée à *Gloceſtre* , *Sophie* informée plus particulièrement par ſa femme-de-chambre du caractère de cet homme , & de la promptitude avec laquelle il voyageoit , vit tout à craindre qu'il ne s'aviſât d'aller donner des avis à ſon pere ; & d'être ratrapée , par M. *Western* , ſur la route de Londres. Pour parer à cet inconvenient , elle loua des chevaux pour une route qu'elle n'avoit pas deſſein de ſuivre ; & après s'être rafraîchie & reposée quelques heures à *Gloceſtre* , elle partit malgré l'obſcurité de la nuit , & arriva en moins de quatre heures à l'Hôtellerie d'*Upton* , où nous l'avons vuë il n'y a pas longtems.

Après avoir ainſi tracé le voyage de notre Héroïne , depuis ſon

départ jusqu'à son arrivée à *Upton*, nous amenerons en peu de mots M. son pere au même endroit.

Le premier Guide que *Sophie* avoit pris , n'ayant pas manqué à son retour (sans doute par un pur esprit de charité) d'aller avertir M. *Western* de la route que sa fille avoit prise , il n'avoit pas été difficile de suivre ses traces jusqu'à *Glocestre* ; où M. *Western* , ayant appris que M. *Jones* étoit allé à *Upton* , n'avoit pas douté que sa fille n'eût choisi le même chemin.

Fin du dixième Livre.





L'ENFANT TROUVÉ.⁷

LIVRE ONZIÈME.

Contenant environ trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Avantures de SOPHIE , après son départ de l'Hôtellerie d'UPTON.

Avant que notre Histoire eût été obligée de retourner en arriere , nous avons instruit le Lecteur des raisons qui avoient engagé *Sophie* & sa femme-de-chambre à partir si matin de cette fameuse Hôtellerie. Nous allons maintenant suivre les pas de cette jeune Amante , tandis que son peu digne Amant déplore son mauvais fort , ou plutôt sa mauvaise conduite.

Sophie, ayant donné ordre à son Guide de ne songer qu'à s'éloigner, sans tenir aucune route certaine, avoit passé la *Saverne*, & n'étoit pas à un mille d'*Upton*, lorsque regardant derriere elle, la pauvre Demoiselle crut entendre plusieurs chevaux qui la suivoient en diligence. L'effroi qu'elle en conçut lui fit ordonner à son Postillon d'aller à toute bride. Mais plus ils alloient vite, plus on les suivoit vivement; & les chevaux qui les suivoient, plus vigoureux que ceux qui fuyoient, atteignirent bientôt nos Voyageuses.

Notre Héroïne, aussi accablée d'épouvante que de lassitude, alloit succomber à ce dernier malheur, lorsqu'une voix femelle des plus douces lui fit un compliment, auquel notre Héroïne effrayée n'eut pas d'abord la force de répondre, mais qui dissipa bientôt ses craintes.

Cette Cavalerie, qui avoit causé tant de frayeur à *Sophie*, consistoit en deux femmes & un Guide. Les deux troupes rassemblées a-

voient marché environ trois milles sans se dire un seul mot , lorsque *Sophie* , ayant abandonné un instant la bride de son cheval , se trouva tout de son long par terre.

On descendit pour la secourir : elle n'étoit heureusement point blessée ; & l'on se dispoisoit de toute part à remonter à cheval, lorsque les premiers rayons de l'Aurore ayant permis à deux de nos Dames de s'entre-regarder , on les entendit toutes deux s'écrier en même tems , ah ma chere *Sophie* ! ah , ma chere *Henriette* !

Cette rencontre imprévuë surprit beaucoup plus nos deux Cavalières que je n'imagine qu'elle surprendra le Lecteur , qui s'est certainement déjà douté que la Dame Etrangere ne pouvoit être autre que l'Épouse de l'Irlandois *Fitz-Patrick* , cousine de *Sophie* , qui , comme l'on sçait fort bien , étoit partie du cabaret d'*Upton* quelques minutes après notre Héroïne.

La surprise & la joie de ces deux

cousines , qui avoient autrefois vécu ensemble dans la plus grande intimité chez Madame *Western*, ne leur permit pas d'abord de s'interroger mutuellement sur les causes d'une rencontre aussi singulière.

Madame *Fitz-Patrick* se trouva la première en état d'interroger *Sophie*. Mais , quoique la réponse parût devoir être aussi simple qu'aisée , notre Héroïne qui la trouvoit pourtant embarrassante , pria *Henriette* de vouloir bien suspendre sa curiosité jusqu'à la première Hôtellerie , que l'on espéroit de rencontrer bientôt.

Elles y arrivèrent enfin , mais si fatiguées , & surtout la pauvre *Sophie* , qu'il falut nécessairement l'enlever de dessus son cheval , & la porter dans une chambre , où Madame *Fitz-Patrick* informée que sa cousine ne s'étoit pas couchée depuis deux nuits , obtint d'elle de se mettre au lit sur le champ.

Sophie se laissa d'autant plus ai-

fément persuader , que sa cousine ; après l'avoir assurée à tout hazard qu'elles n'avoient rien à craindre dans cet azile trop éloigné des routes ordinaires , offrit très-gracieusement de lui tenir compagnie , & de coucher à côté d'elle.

Les Dames ne furent pas sitôt au lit , que les deux Soubrettes convinrent aisément entr'elles d'en faire autant. Madame *Honora* , à l'exemple de sa Maîtresse , s'humanisa avec sa consœur *Abigail* ; & consentit, après beaucoup de complimens de part & d'autre , à l'admettre à l'honneur de partager sa couche.

L'Hôte , ainsi que tous ses pareils , avoit pour coutume inviolable de s'informer soigneusement du nom , de la qualité , du pays , des affaires même des personnes qui venoient loger chez lui. C'étoit d'abord avec le Cocher , les Laquais , ou le Postillon , qu'il faisoit ses premières enquêtes ; il tiroit ensuite ce qu'il pouvoit des

Maîtres mêmes. Ici sa curiosité fut trompée : les Guides ne sçavoient rien , & les femmes - de - chambre dormoient. Grand sujet d'inquiétude pour lui !

Cet homme , quoique Cabaretier , passoit dans le Village pour un homme de poids : le Ministre même étoit à peine aussi considéré que lui. Son air rêveur & imposant , surtout lorsqu'il avoit la pipe à la bouche , (ce qui arrivoit souvent) sa façon mystérieuse de ne s'exprimer presque jamais que par monosyllabes , & à voix basse , n'avoient sans doute pas peu contribué à étendre sa réputation , & à le faire regarder comme l'Oracle de la Paroisse.

Ce politique Personnage , après avoir rêvé profondément quelques minutes sur l'arrivée de ces deux Dames ; sur ce qu'elles s'étoient mises au lit en plein jour , ainsi que leurs Suivantes ; & notamment, sur l'ignorance , peut-être affectée des Guides , tira tout à coup sa femme à part , & lui dit à l'oreil-

le , sçais-tu , *Marguerite* , quelles sont les Dames logées actuellement chez nous ? ... Apprends que ce sont sûrement les femmes ou les filles de quelques Seigneurs de la suite du Prétendant , qui sans doute ont pris un détour pour éviter l'armée du Duc de *Cumberland*.

Mon ami ! s'écria la femme , tu as certainement mis le nez dessus ; car l'une d'elles est vêtue comme une Princeesse !... Cependant, quand je réfléchis à une chose.... Quand tu réfléchis , s'écria l'Hôte , d'un air & d'un ton méprisant..... Eh bien , à quoi réfléchis-tu ? Mais , dit la femme , c'est que cette Dame est trop humble & trop polie pour être une grande Dame : car , tandis que *Betty* bassinoit son lit , elle ne l'a appelée que *ma chere* , ou *mon enfant* ; & lorsque *Betty* a voulu la déchauffer , elle n'a jamais voulu le permettre.

Brrr ! répondit le mari , tout cela ne dit rien. Parce que tu as vû beaucoup de femmes de qualité , impertinentes , dures , & impolies

pour leurs inférieures , les crois-tu toutes faites dans le même moule ? Va , va , je me connois en gens ; & où je me mouille , d'autres se noyent. N'a-t-elle pas demandé un verre d'eau, en entrant ici ? une bourgeoise auroit demandé du ratafia : ai-je menti ?..... Une femme de cette qualité , voyageroit-elle sans Laquais , si quelque occasion extraordinaire..... Va , c'est une des rebelles , j'en suis pour mon dire.

En vérité , dit la femme , elle est bien aimable ; & je ne pourrois m'empêcher de la plaindre , si tu te voyois forcé , comme je le crains , de la livrer à la cour ! Ne seroit-il pas bien fâcheux qu'une aussi-bonne , aussi douce personne , vînt à périr malheureusement !... Sotisse , interrompit le mari. Mais , quant à ce que je dois faire dans un cas aussi grave , c'est ce qui n'est ma foi pas aisé à déterminer. J'espère , qu'avant son départ , nous aurons des nouvelles de la bataille : si le Prétendant avoit le dessus , cette femme, ne l'ayant pas

trahie , pourroit faire notre notre fortune.... Tu as ma foi raison , répliqua l'Hôteffe ; & je suis sûre qu'elle le feroit , car je ne vis jamais un meilleur petit cœur de femme ; & je ferois au désespoir qu'il lui arrivât mal... Pooh , s'écria l'Hôte , les femmes sont toujours pitoyables ! Ne voudrois-tu pas que je risquasse à me faire pendre , pour sauver des rebelles ? Hem ! qu'en dis-tu ? Non , en vérité , répondit la femme ; & supposé que nous la trahissions , qu'aura-t-on à nous reprocher ? C'est ce que tout autre feroit à notre place.

Tandis que notre Hôte , qui à ce qu'on voit , n'avoit pas tout-à-fait usurpé la réputation de grand Politique , débatoit à part lui cette importante matiere , on vint lui apprendre que les rebelles , au moyen d'un stratagème , avoient gagné un jour de marche sur M. de *Cumberland* , & pouffoient droit à Londres. L'instant après , arriva un fameux *Jacobite* , qui prenant l'Hôte par la main , & la lui serrant à

le faire crier : Tout est à nous, lui dit-il , mon ami ! dix mille braves François ont pris terre dans la Province de *Suffolk*. Tout est à nous , te dis-je ? Dix mille ? oui dix mille François !..... adieu , je cours me joindre à eux.

Ces nouvelles fixerent les irrésolutions de l'Hôte , qui se proposa de faire sa cour à la Dame , à son lever. Il ne doutoit plus maintenant , que ce ne fût Madame *Jenny Cameron* * elle-même.

C H A P I T R E II.

L'un des plus courts du Livre , où l'on trouvera pourtant un Soleil , une Lune , & en Ange.

LE Soleil venoit de se coucher, lorsque nos Dames se levèrent. Jamais *Sophie* n'avoit été plus frai-

* Prétendue Maîtresse du Prince *Edouard*.
che

che ni plus belle ; & Madame *Fitz-Patrick* auroit pû passer pour une beauté , si elle n'eût pas été avec *Sophie*. Ne condamnons donc pas avec trop de sévérité l'hyperbole de la Servante de l'hôtellerie , qui en revenant dans sa cuisine , après avoir allumé du feu dans l'appartement des Dames , affirma à toute la maison, que si jamais Ange avoit paru sur terre , il étoit maintenant dans la chambre haute.

Sophie avoit fait part à sa cousine de son dessein d'aller à Londres, & Madame *Fitz-Patrick* avoit consenti de l'y accompagner : la rencontre qu'elle avoit pensé faire de son mari à *Upton* , l'avoit dégoutée d'aller à *Bath* , où chez sa tante *Western*. Elles n'eurent donc pas fini de prendre leur thé , que *Sophie* , sans s'embarraffer du froid , ni de la nuit , proposa à sa cousine de profiter du clair de lune pour se remettre en chemin.

Mais la cousine, plus timide qu'elle , & encore émuë de la terreur que lui avoit inspirée la voix de

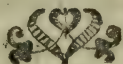
son mari , la supplia d'attendre jusqu'au lendemain matin ; & *Sophie* , qui étoit la complaisance même , n'osant combattre que foiblement les craintes de son ancienne amie , consentit enfin à tout ce qu'elle voulut.

Notre Héroïne ne se fût peut-être pas rendue si aisément , si elle avoit eu connoissance de l'arrivée de son pere à *Upton*. Que n'eût-elle pas crû avoir à craindre de sa part ! quant à la poursuite de *Jones* , j'imagine qu'elle ne lui inspireroit pas grand effroi ; j'augure même , puisqu'il faut tout dire , qu'elle n'eût peut-être pas été trop fâchée de le voir arriver. J'aurois cependant pû cacher cette conjecture au Lecteur : car un honnête Auteur doit toujours supprimer les foiblesses de ses Héros , & surtout ces secrets mouvemens de l'ame auxquels la raison est presque toujours étrangere.

Lorsqu'il fut arrêté que l'on passeroit la nuit dans l'Hôtellerie , l'Hôtesse vint recevoir les ordres

de nos Dames pour le souper ; & retourna si enchantée des charmes , de la douceur de la voix , & de l'affabilité de notre Héroïne , que la bonne femme intimement persuadée que c'étoit Madame *Jenny-Cameron* , qu'elle avoit l'honneur de loger chez elle , devint tout-à-coup déterminée *Jacobite* , & fit les vœux les plus sinceres pour la prospérité du Prétendant.

Les deux cousines, restées seules , commencerent alors à se faire part de leur curiosité réciproque sur ce que leur rencontre avoit d'extraordinaire ; & Madame *Fitz-Patrick* , après avoir tiré parole de *Sophie* d'en faire autant à son tour , raconta son histoire comme on verra dans le Chapitre suivant , s'il plaît au Lecteur de le lire.



CHAPITRE III.

Histoire de Madame FITZ-PATRICK,

Après un instant de recueillement, & un profond soupir, la Dame *Fitz-Patrick* commença ainsi.

Le souvenir de la félicité passée est toujours un surcroît de peine pour les malheureux. Je ne rappelle jamais sans douleur ces jours tranquilles & fortunés que nous avons passés ensemble sous la tutelle de Madame *Western*. Hélas ! pourquoi *Miss Graveair*, & *Miss Vertigène* ne sont-elles plus. Vous vous rappelez sans doute, ces noms de notre enfance. Que c'étoit bien à juste titre que j'avois reçu de vous le dernier ! l'expérience m'a trop appris combien j'en étois digne. *Sophie* fut toujours ma supérieure en tout ; puisse-t-elle l'être aussi dans sa fortune !

mon mariage m'a perduë , vous le sçavez : mais les circonstances vous en ont sans doute été si déguifées , puisque vous étiez partie de *Bath* quelques jours auparavant pour retourner chez votre père ; tous ces faits , dis-je , ont peut-être été si chargés , ou altérés par *Madame Western* , qu'il est bon que je les reprenne dès leur origine.

M. Fitz-Patrick étoit un des jeunes Cavaliers qui brilloient alors aux eaux de *Bath*. Il étoit grand , bien fait , galant , & toujours mieux mis que les autres. En un mot , il étoit tout ce qu'il n'est pas aujourd'hui.

Vous sçavez , que les personnes du plus haut rang qui étoient alors aux eaux ne vivoient qu'entre elles. *M. Fitz-Patrick* , à force de souplesses & de complaisances , avoit trouvé le secret de se faire admettre dans toutes leurs parties de plaisir , & d'en être regardé avec une sorte de considération.

Ma tante , qui avoit toujours vécu à la Cour , étoit aussi reçue dans les mêmes compagnies ; elle

y avoit fait connoissance avec M. *Fitz-Patrick* ; & l'honneur qu'il avoit d'être fauflé avec ce qu'il y avoit de plus grand dans le Royaume étoit trop éminent à ses yeux, pour qu'elle songeât seulement à lui chercher d'autre mérite. Il en eut pourtant bientôt un autre, & celui-là les fit supposer tous ; il parut amoureux d'elle. Ses assiduités devinrent, en effet, si remarquables que tout le monde ainsi qu'elle le crut, & en parla d'une façon pas tout-à-fait avantageuse pour la bonne Dame.

Quant à moi, je ne supposai à M. *Fitz-Patrick* qu'un but assez excusable, c'est-à-dire celui de s'emparer de la fortune d'une femme, par la voye du mariage. Je ne pouvois imaginer que les appas de ma tante pussent faire naître aucune intention criminelle ; mais, quant aux charmes matrimoniaux, je l'en trouvois abondamment pourvue.

Les déférences, & les attentions respectueuses dont il m'accabloit

en toute occasion , servirent encore à me confirmer dans cette idée. Je les attribuois uniquement à l'envie qu'il avoit de diminuer , s'il étoit possible , l'éloignement que je devois naturellement avoir pour un mariage dont mes intérêts ne pouvoient que beaucoup souffrir. Il sembloit , en un mot , n'oser porter ses vœux jusqu'à la tante , que du consentement de la nièce ; & les politesses que ce but supposé m'attiroient , flattoient d'autant plus mon amour-propre , qu'il n'étoit pas accusé d'en trop avoir pour les femmes même les plus titrées.

J'ignorois que *M. Fitz-Patrick* étudiât tous mes mouvemens. Il ne lui en échappoit aucun ; & dès qu'il s'aperçut que j'étois sensible aux égards qu'il vouloit bien avoir pour moi , il me fit aussi appercevoir du changement dans ses manieres , dès que nous nous trouvâmes seuls ensemble. Que vous dirois-je , ma chere *Sophie* ? je connus qu'il m'aimoit !..... & sa pas-

sion étoit si tendre..... que l'aveu en fut bien reçu , interrompit *Sophie*. Eh pourquoi donc en rougir ? ajouta-t-elle , en soupirant : il y a sûrement un charme irrésistible dans la tendresse que trop d'hommes sont capables d'affecter.

Il est vrai , répondit la cousine : les hommes, qui en toute autre affaire n'ont pas le sens commun , sont autant de *Machiavels* en fait d'amour. Plût au Ciel que je ne l'eusse pas éprouvé !..... quoiqu'il en soit , ce secret fut bientôt le sujet de toutes les conversations de *Bath* ; quelques Dames charitables allèrent même jusqu'à affirmer, que *M. Fitz - Patrick* étoit également bien avec la tante & avec la nièce.

Ce qui vous étonnera , comme bien d'autres , c'est qu'elle ne vit ni ne soupçonna jamais rien de ce qui étoit notoire & visible à tous les yeux de quiconque les jettoit sur nous. On croiroit presque que l'amour aveugle les femmes d'un certain âge : elles gobent avec tant d'avidité l'encens amoureux qu'on

leur adresse , que semblables à un glouton affamé qui se rencontre à une bonne table , elles sont toujours trop occupées pour appercevoir ce qui se passe à côté d'elles. C'est une remarque que j'ai faite en dix autres occasions , dans le cours de ma vie. Cette vérité se vérifia parfaitement dans celui-ci ; car quoique ma tante nous surprît souvent ensemble , en revenant de la fontaine , la moindre douceur , la moindre plainte que mon Amant faisoit de son absence, suffisoit pour dissiper tous les soupçons qu'elle eût pû concevoir. Le succès d'un de nos artifices fut admirable. *M. Fitz Patrick* étoit convenu avec moi, quoique je n'eusse guères moins de dix-huit ans , de me traiter toujours en sa présence comme une petite fille : ma tante s'imagina si bien qu'il falloit que cela fût , puisque son Amant le pensoit ainsi , que très-peu s'en fallut qu'elle ne remît en jacquette.

Que vous dirai-je , encore un coup , ma chere *Sophie* ? il faut

Vous l'avouer , j'aimai M. *Fitz-Patrick* ! je fus flattée de ma conquête ; je fus charmée de l'emporter sur ma tante ; je triomphois de me voir préférée à tant d'autres femmes , que je croyois extrêmement jalouses de mon sort.

Tout *Bath* alors se déchaîna contre moi. Quelques jeunes femmes refusèrent même de me voir davantage , & affectèrent de me mépriser , peut-être moins à cause des soupçons qu'elles pouvoient avoir conçus de ma conduite , que pour m'écarter des Compagnies dans lesquelles leur héros favori auroit pû n'avoir des yeux que pour moi. Je suis pourtant ici forcée , par un sentiment de reconnoissance , de vous rapporter un discours que me tint M. *Nash* , dont j'aurois bien plus sagement fait de suivre les conseils !..... Ecoutez , mon enfant , me dit-il un jour , en me tirant à l'écart : je suis pénétré de voir la familiarité qui subsiste entre vous & un drôle qui n'est capable que de vous perdre. Quant à votre

vieille folle de tante , je ferois
 charmé , si ce n'étoit par rapport
 au dommage qui en rejailliroit sur
 vous , & sur mon aimable *Sophie*
Western , (je répète ses propres
 mots) je ferois charmé , dis-je ,
 qu'elle fût en tous points la duppe
 de cet Aventurier. Je n'ai point de
 pitié pour les femmes de son âge.
 Quand une vieille s'est fouré dans
 la tête d'aller au D..... il n'est pas
 plus possible de l'en détourner ,
 que d'empêcher l'autre de la pren-
 dre. L'innocence , la jeunesse , la
 beauté , sont dignes d'un meilleur
 fort ; & je voudrois les sauver de
 sa griffe. Croyez-moi donc , ma
 chere enfant , ne souffrez pas que
 cet escroc ait rien à l'avenir de
 particulier avec vous.... il me don-
 na encore d'autres conseils , aus-
 quels je ne prêtai que l'attention
 du moment : l'amour , dans mon
 cœur , démentoit ses avis ; & rien
 n'eût pû me faire croire , que des
 femmes de condition voulussent
 frayer avec un homme tel que ce-
 lui que *M. Nash* me dépeignoit.

Mais je crains bien , ma chere ; de vous ennuyer par le détail de tant de circonstances peu intéressantes. Ainsi pour abréger , imaginez-moi mariée ; imaginez-moi , avec mon époux , aux pieds de ma tante ; imaginez ensuite ce qu'on vit jamais de plus forcené à *Bedlam* , * c'est elle ; & votre imagination ne vous peindra rien au-dessus de la réalité.

Ma chere tante , pour éviter de revoir M. *Fitz Patrick* , pour me fuir moi-même , & peut-être tous ceux qui avoient quelque connoissance de ses amours , décampa dès le lendemain matin. Je sçai , qu'elle a nié fermement toutes les particularités qui pouvoient la concerner dans cette aventure ; & sans doute son ressentiment dure encore , car malgré toutes mes soumissions , & malgré toutes les lettres que je lui ai écrites en différens tems , je n'ai encore pû parvenir à en tirer un seul mot de réponse. Hélas , c'est pourtant elle ,

* C'est l'Hôpital des Fous à Londres.

qui , quoique sans dessein , est la cause de mon malheur ! si elle ne s'étoit pas ridiculement crûe aimée de M. *Fitz Patrick* , il n'auroit sans doute jamais trouvé les occasions de surprendre mon cœur. Je me flatte du moins , que ma conquête n'eût pas été si facile à faire pour un pareil Amant ; & je ne me ferois peut-être pas trompée si grossièrement dans mon choix , si j'eusse été en état de juger par mes propres lumières. Mais , j'en croyois aveuglément l'opinion d'autrui ; & je fus assez sotte , pour regarder comme universellement reconnu , le mérite d'un homme que je voyois prôné par toutes les femmes. Pourquoi donc , chere *Sophie* , s'il est vrai que nous ayons la faculté de juger égale à celle des plus sages de l'autre sexe ; pourquoi donc , choisissons-nous souvent si mal ? je suis réellement indignée , lorsque je réfléchis sur le nombre des femmes sentées qui ont été trompées par des fots !..... Ici , Madame *Fitz-Patrick* reprit.

haleine ; mais, voyant que *Sophie* ne répondoit rien, elle poursuivit, comme on verra dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

*Suite de l'Histoire de Madame
FITZ-PATRICK.*

Nous ne restâmes à *Bath* qu'environ quinze jours, après notre mariage. Nous n'avions plus d'espoir de réconciliation avec ma tante ; & mon époux avoit encore deux ans à attendre, avant que de pouvoir disposer en aucune façon de mes biens.

Cette considération l'engagea à me presser de passer avec lui en *Irlande* : proposition contraire à une convention expresse que j'avois faite long-tems avant que de me donner à lui. Je rappelai, j'invoquai envain ses promesses ; & très-résoluë de ne point partir, je me bornai à lui demander un

délai d'un mois. Mais il avoit fixé le jour du départ , & je n'obtins rien.

La veille de ce jour même , qui me coûtoit tant de larmes , mon mari sortant de très-mauvaise humeur pour donner quelques ordres , laissa tomber une lettre dont je m'emparai sur le champ ; & que j'ai trop souvent relue , pour n'être pas en état de vous la rapporter presque mot pour mot. Ecoutez , ma chere *Sophie*.

A M. BRIAN FITZ - PATRICK.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre Lettre , & je suis très-surpris de votre façon d'agir avec un homme qui n'a jamais reçu un sol de vous , que pour l'habit de tiretaine que je vous ai vendu à votre arrivée ici ; & à qui vous devez maintenant , par compte arrêté , 150 livres sterlin. Rappelez-vous , Monsieur , depuis combien de tems vous me bercez d'un mariage confi-

dérable avec une telle ou une telle !
 mais je ne puis vivre plus long-tems
 d'espérance & de promesses ; & mon
 Marchand de Drap ne se paye pas
 de cette denrée. Vous me dites , être
 assuré d'avoir ou la tante ou la nièce ;
 & que vous eussiez pû épouser la
 tante , dont le doüaire est immense ;
 mais que vous préférez la nièce , à
 cause de l'argent comptant. De gra-
 ce , Monsieur , prenez une fois dans
 votre vie l'avis d'un sot , & épousez
 bien vite celle des deux qui voudra
 le plutôt de vous. Pardonnez ce con-
 seil à l'intérêt que je prends à ce qui
 vous touche. Soyez cependant avisé ,
 que je tirerai sur vous , par la pre-
 miere poste , le montant de ce que
 vous me devez , payable dans quinze
 jours à M. Jean Drugget & Com-
 pagnie, ou ordre ; & que je me flatte
 que vous y ferez honneur. Je suis ,
 Monsieur ,

Votre humble serviteur ;
 SAMUEL COSGRAVE.

Telle étoit exactement cette let-

tre. Peignez-vous , chere *Sophie* , toute l'indignation qu'elle dut exciter dans mon ame ! *Vous préférez la nièce à cause de l'argent comptant...* Ah ! que chacun de ces mots n'étoient-ils autant de poignards : Avec quel plaisir ne les eussai-je pas plongés dans le cœur de mon perfide ! Je ne vous raconterai pas toutes les extravagances que m'inspirerent ma douleur & mon désespoir. J'avois eu le tems, avant son retour , de me soulager par mes larmes. Il revint ; & feignant de ne pas s'appercevoir de mon état , mon traître alla à l'autre bout de la chambre rêver dans un fauteuil. Lassé enfin de mon silence : Eh bien , Madame , me dit-il d'un ton arrogant , peut-on sçavoir si vos coffres sont faits ? Vous n'ignorez pas, sans doute , que le Carosse sera prêt demain au point du jour ?

Ma patience étoit à bout. Non, Monsieur , lui dis-je, mes coffres ne sont pas faits ; il reste à y enfermer cette lettre.

Et je la jettai sur la table , en l'accablant des reproches les plus amers.

Quoique le plus colérique des hommes , soit que la honte , soit que le sentiment intérieur de son crime l'eût accablé , M. *Fitz-Patrick* , à mon grand étonnement , ne s'emporta point. Il essaya , au contraire , tous les moyens qu'il crut les plus propres à me calmer. Il me jura , que ce qui me piquoit le plus dans cette Lettre , n'étoit pas de lui ; & qu'il n'avoit jamais pensé à rien écrire de semblable. Il m'avoua , qu'il avoit fait mention de son mariage à M. *Cosgrave* , & de la préférence qu'il me donnoit sur ma tante ; mais il nia , avec mille sermens , d'en avoir mandé des raisons aussi basses & aussi insultantes. Il s'excusa enfin d'avoir marqué en termes généraux quelque esperance d'un prochain mariage , forcé par le besoin où il se trouvoit de crédit ou d'argent , attendu sa longue absence de chez lui , dont ses affaires domestiques

avoient extrêmement souffert. C'étoit , ajouta-t-il , ce qu'il n'avoit jamais osé me dire ; & la seule raison qui l'eût engagé à me presser si fortement de passer en *Irlande* avec lui : proposition qu'il ne m'eût jamais faite , si d'aussi cruelles extrémités eussent pû l'en dispenser. Les protestations & les caresses les plus tendres terminerent cette apologie , qui me parut plus vraisemblable que je ne l'avois pensé d'abord.

Une circonstance , qu'il n'avoit pas eu soin de relever , parloit même suivant moi beaucoup en sa faveur. Il étoit fait mention dans la lettre du Tailleur , du doüaire de ma tante , & M. *Fitz-Patrick* n'ignoroit certainement pas que Madame *Western* n'avoit jamais eu d'époux.... Je supposai, par conséquent , que ce créancier avoit pû écrire de sa tête , ou sur des oui-dires ; & que tout ce qui me touchoit, dans sa lettre, pouvoit être dans le même cas... Le beau raisonnement , ma chere ! J'étois bien

meilleur Avocat, que Juge. Mais, fans chercher à justifier le pardon que j'accordai à mon perfide : il me témoignoît alors tant d'amour, qu'eût-il été cent fois plus criminel, je ne l'aurois vû qu'innocent.

De ce moment, je cessai de m'opposer à notre départ ; & en moins de huit jours, nous arrivâmes à la campagne de M. *Fitz-Patrick*.

Si j'étois aussi gaye qu'autrefois, je vous peindrois cette antique Gentilhommiere, trop grande eu égard aux appartemens, trop petite eu égard aux meubles, & à ce que j'y trouvai d'habitable.

Une vieille, au moins contemporaine de l'érection du bâtiment, & très-ressemblante à la maîtresse forciera de *Macbeth*,* nous reçut à la porte ; & dans un langage, ou plutôt un hurlement que j'eus peine à croire humain, célébra la bienvenue de son maître.

La Scène entière, en un mot,

* Tragédie de Shakespear.

fut si disgracieuse , & si maussade à mes yeux , que je pensai m'évanouir. Mon mari , qui s'en aperçut , loin de chercher à me consoler , aggrava encore ma peine par les railleries les plus plattes , & les plus piquantes.

Par ce commencement , vous pouvez présumer les suites. Mon époux quitta le masque , ne se contraignit plus , & me rendit bientôt la plus malheureuse de toutes les créatures.

Vous concevez aisément , ma chere *Sophie* , qu'une femme , qui aux yeux du monde a fait un mauvais mariage , doit nécessairement avoir eu beaucoup d'inclination pour l'objet qu'elle a choisi. Vous concevez aussi aisément , que cette inclination peut diminuer dans le cœur de la femme , & surtout quand le mépris s'en mêle : c'est une épreuve que j'ai faite. Sitôt que j'eus découvert tout le mauvais du caractère de mon époux , je cessai de l'aimer ; je détestai même jusqu'à sa vue,

Dès que ma vingtième année accomplie lui permit la libre disposition de mes biens , notre maison nagea dans l'abondance , & ne désemplit pas de voisins aussi grossiers & aussi crapuleux que mon époux , qui l'aiderent très-volontiers à se faire honneur de la fortune de sa femme. J'avois du moins alors une consolation : je ne le voyois presque pas.

Heureuse , si j'avois pû éviter aussi aisément une autre compagnie qui ne m'étoit pas moins désagréable : hélas ! j'entends celle de mes tristes & désespérantes idées , qui me déchiroient nuit & jour. Il ne me manquoit plus qu'un malheur , ce fut celui de devenir mere , par l'homme que je méprisois , que je haïssois , que j'abhorrois le plus. Je passai par toutes les horreurs d'un état (cent fois plus pénible à supporter dans de si tristes circonstances , que lorsque nous le souffrons pour quelqu'un qui nous est cher !) je supportai , dis-je , tous les maux de l'enfantement ,

dans un désert , ou plutôt dans une infâme taverne , car telle étoit devenue notre maison , sans amis , sans parens , sans consolation , sans aucuns de ces tendres adoucissements , qui non-seulement soulagent , mais compensent peut-être quelquefois les souffrances de notre sexe dans de si douloureux momens !

CHAPITRE IV.

*Méprise de l'Hôte. Terreurs
de SOPHIE.*

MAdame *Fitz-Patrick* alloit continuer , lorsqu'elle fut interrompue , au grand déplaisir de *Sophie* , par l'arrivée du souper. Notre Héroïne prenoit tant d'intérêt aux infortunes de sa parente , qu'elle ne se sentoit d'autre envie que d'en apprendre la conclusion.

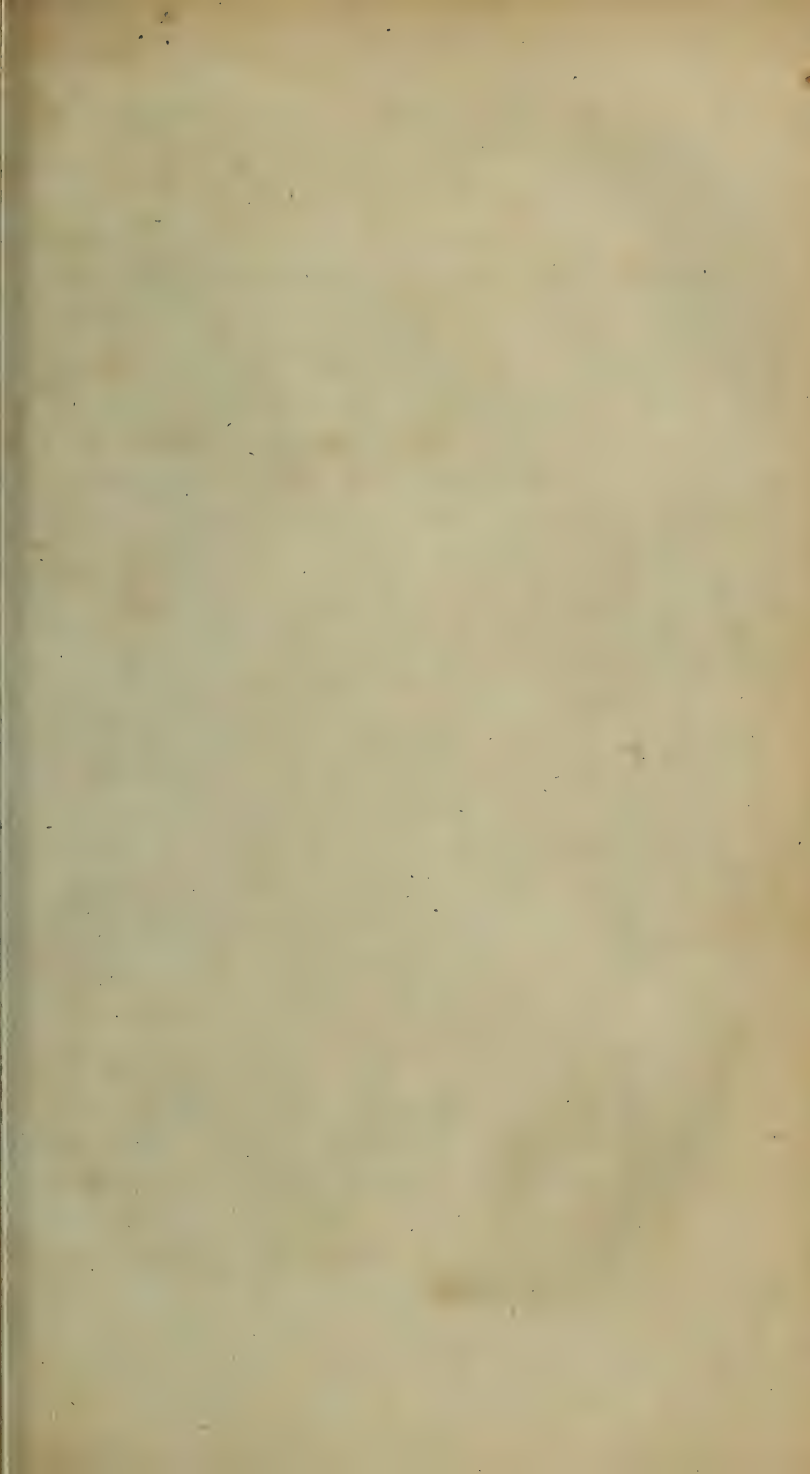
L'Hôte étoit debout , une serviette sous le bras , & dans un

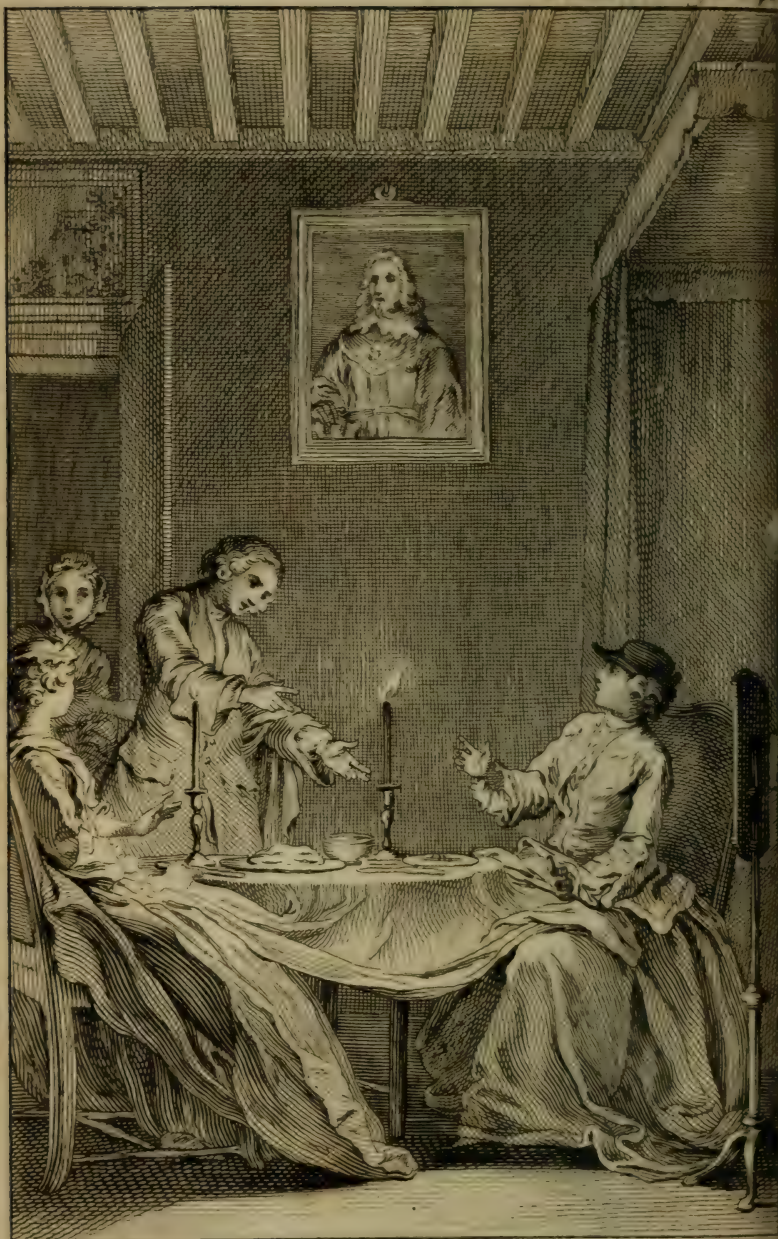
maintien aussi respectueux que si nos Dames fussent arrivées dans un carosse à six chevaux.

Madame *Fitz-Patrick* avoit l'air moins affligée que *Sophie*, qui pouvoit à peine avaler un morceau.

Notre Hôte, qui brûloit depuis long-tems d'avoir occasion de parler, ne laissa pas échapper celle-ci. Je suis fâché, Madame, dit-il, en s'adressant à *Sophie*, que votre *Grandeur* ait si peu d'appétit : depuis le tems qu'elle n'a mangé, elle devrait pourtant avoir faim. J'espere que Madame n'est pas maintenant dans le cas d'avoir de grands chagrins ; car, on prétend ici que tout ira bien mieux qu'on n'osoit le penser d'abord. Un Gentilhomme, qui ne fait que de partir, a apporté d'excellentes nouvelles : certaines gens qui ont fait prendre le change à d'autres, seront peut-être arrivés à Londres avant qu'on les rattrape ; & si cela arrive, ces gens-là trouveront gens qui leur feront un très-bon accueil.

Quiconque





Quiconque craint est bien malheureux ! tout ce qu'il voit , soupçonne , entend , tout a rapport à l'objet de ses craintes. *Sophie* ne manqua pas de conclure , de ce discours , qu'elle étoit poursuivie par son pere , & connue dans l'Hôtellerie. Son saisissement lui ôta pour quelques instans la faculté de parler. Dès qu'elle crut l'avoir recouvrée , elle pria l'Hôte de renvoyer les domestiques ; & s'adressant ensuite à lui : j'apperçois , Monsieur , lui dit-elle , que vous nous connoissez..... mais , souffrez que je vous prie en grace..... oui , je suis convaincuë , si vous connoissez la pitié.... que vous ne nous trahirez pas !.....

Moi , vous trahir , Madame ! s'écria l'Hôte. Moi , vous trahir ! Non , (ici notre homme entassa mille sermens les uns sur les autres) Non , dis-je , dussai-je affronter mille supplices , non je ne vous trahirai pas. Je ne fus jamais traître , Madame ; & ce n'est point par une aussi aimable personne que vo-

tre Grandeur , que je commencerai à l'être. Ne ferois-je pas bien condamnable , puisqu'il sera sitôt au pouvoir de votre Grandeur de récompenser mon zèle & ma fidélité ? Ma femme vous certifiera , Madame , que j'ai connu votre Grandeur dès l'instant de son arrivée dans ma maison. Encore un coup , rassurez-vous , Madame ; je périrois plutôt mille fois , que de trahir votre secret.

Et moi , je vous promets , lui dit affectueusement *Sophie* , que s'il est jamais en mon pouvoir de reconnoître vos bienfaits , vous ne vous plaindrez pas d'avoir été trop généreux. Ah , Madame ! répondit l'Hôte , au pouvoir de votre Grandeur ?..... puisse le Ciel seulement permettre que ce soit votre volonté. Hélas , je ne crains rien que votre oubli. Votre Grandeur fera-t-elle assez bonne pour se souvenir d'un pauvre malheureux *Aubergiste* ? elle se ressouviendra , du moins , de la récompense que j'ai refusée..... refusée , oui , cela re-

vient bien au même , puisque je l'aurois sûrement obtenuë ; & votre Grandeur eût pû tomber dans d'autres maisons où.... mais, quant à moi , je ne voudrois pas, pour le monde entier , avoir conçu cette pensée , même avant que d'avoir appris les bonnes nouvelles que je sçais.....

Eh , quelles sont , je vous prie , ces bonnes nouvelles ? interrompit *Sophie* , avec vivacité.

Bon ! s'écria l'Hôte : se peut-il que votre Grandeur les ignore ?.... cela se pourroit pourtant , car ce n'est que de ce moment que je les sçais..... mais , les eussai-je ignorées toute ma vie , que le Ciel me confonde , si j'eusse jamais songé à trahir votre Grandeur ! Oui , je le jure encore..... il joignit ici grand nombre de sermens & de protestations aux autres ; mais dont *Sophie* interrompit le cours , pour lui demander , encore un coup , ce que c'étoit que ses nouvelles ? & l'Hôte ouvroit la bouche pour l'en instruire , lorsque Madame *Honora* ,

pâle , & toute hors d'haleine , se précipita dans la chambre , en criant à tuë-tête , nous sommes perduës , Madame ! nous sommes perduës ! ils sont arrivés , ils sont tous arrivés , ce malheur n'est que trop certain !.....

Ces mots glacerent le sang de *Sophie*. Mais , Madame *Fitz-Patrick* , moins effrayée qu'elle , ayant demandé à *Honora* de qui elle entendoit parler ?..... de qui ? s'écria *Honora* , Eh , des François apparemment ! plusieurs cent mille d'entr'eux sont débarqués ; ils violent , & massacrent tout !..... Un grand objet de crainte rend le cœur presque insensible à tout ce qui y est étranger. *Sophie* , qui s'attendoit à voir son pere & *Blifil* entrer au moment même dans sa chambre , ne fut presque point émuë du prétendu débarquement des François dans son pays. Elle gronda même , mais doucement , sa femme-de-chambre , de l'alarme qu'elle lui avoit donnée : vous m'aviez fait craindre pire que cela , lui dit-elle ;

& je m'en trouve quitte à bon marché.

Oui, oui, s'écria l'Hôte en riant, sa Grandeur sçait à quoi s'en tenir ; elle est bien sûre que les François sont aujourd'hui nos vrais amis, & ne viennent ici que pour notre bien. Sa Grandeur, je le parierois cent contre un, s'imaginait que le *Cumberland* entroit dans le Village : en falloit-il davantage pour l'épouvanter à la mort ? écoutez donc, Madame, les bonnes nouvelles que j'allois vous apprendre..... Sa Majesté, le brave Prince *Edouart*, a fait prendre le change au Duc ; il marche à grandes journées vers Londres ; & dix mille François, qui viennent de débarquer, vont se joindre à lui sur la route.

Cette nouvelle ne plut guère davantage à *Sophie*, que celui qui la racontait. Cependant, comme elle croyoit toujours être connue de lui (eh, quel soupçon pouvoit-elle avoir de la vérité des choses ?) elle n'osa laisser paroître aucune

marque de mécontentement.

L'Hôte, enfin, après avoir desser-
vi, se retira ; non sans avoir en-
core répété plus d'une fois ses es-
pérances , d'être un jour bien ré-
compensé.

Sophie ne laissoit pas d'être in-
quiette , de se croire connue dans
l'Hôtellerie : elle s'appliquoit à el-
le-même tout ce que l'Hôte croyoit
avoir adressé à *Jenny Cameron*. Elle
fit donc remonter sa femme-de-
chambre , à qui elle ordonna de
pénétrer adroitement par quel
moyen l'Hôte étoit parvenu à la
connoître ; & de qui il avoit refu-
sé une récompense pour la trahir.
Elle lui ordonna aussi , de faire te-
nir les chevaux prêts pour quatre
heures du matin , heure à laquelle
Madame Fitz - Patrick consentoit
aussi de partir. Toutes choses ainsi
réglées , elle pria sa cousine de
vouloir bien continuer son histo-
re.



C H A P I T R E V.

Conclusion de l'Histoire de Madame FITZ-PATRICK.

TAndis que Madame *Honora*, en conséquence des ordres de sa maîtresse, invitoit l'Hôte & sa femme à vuidér une jatte de *Punch* avec elle, Madame *Fitz-Patrick* reprit ainsi son récit.

Presque tous les Officiers, qui étoient en quartier dans la Ville voisine, étoient liés avec mon mari. Peu de tems après mes couches, j'eus occasion de faire connoissance avec la femme d'un Lieutenant; & nous nous plûmes tellement l'une à l'autre, que nous devînmes inséparables. Son mari, qui n'aimoit pas les plaisirs du mien, étoit presque toujours de nos parties. C'en fut assez pour fâcher M. *Fitz-Patrick*, & pour le rendre tout au moins jaloux des petites consola-

tions que je trouvois dans cette innocente Société. Elle dura pourtant environ un an , & Dieu ſçait combien pendant ce tems j'eus de reproches à effuyer ! j'entends , quand il étoit au logis , car il faiſoit de fréquentes abſences d'un mois entier à *Dublin* , où à *Londre*.

Enfin , le Régiment changea de quartier , je perdis mon amie ; je n'eus plus d'autre compagnie que mes triftes réflexions , & de reſſources que mes Livres. J'eus tout le tems de m'ennuyer , & de m'orner l'eſprit.

Pendant cet intervalle , j'écrivis différentes Lettres à ma tante ſur le ton le plus ſuppliant ; mais toujours ſans ſuccès : je n'en eus jamais de réponſe. Mon époux repartit enfin pour *Londre* , où il reſta cette fois-ci plus de trois mois.

Un caractère auffi ſociable que le mien n'étoit pas fait pour ſupporter toujours une ſolitude auffi affreufe ; je tombai dans la plus

extrême mélancolie ; & la mort de mon enfant acheva de rendre mon malheur complet. Ce n'est pas que je l'aimasse de cette tendresse extravagante dont j'aurois pû être capable , ainsi que bien d'autres , s'il fût né sous de meilleurs auspices : mais j'étois mere , je m'étois fait une loi d'en remplir les devoirs , & cette occupation m'empêchoit souvent de succomber au poids de mes ennuis.

J'avois passé plus de six semaines , sans voir que mes domestiques , & sans parler à qui que ce fut , lorsqu'une jeune Dame , parente de mon mari , vint du fond de l'Irlande pour me voir.

Elle avoit autrefois passé quelques jours chez-nous ; & j'en avois été si contente , qu'à ce second voyage je fis tous mes efforts pour la retenir le plus longtems qu'il me seroit possible.

Un jour , que j'étois plus abattue qu'à l'ordinaire , cette Dame après avoir plaint mon sort , & m'avoir assuré que la famille de

mon mari , informée de sa conduite à mon égard , en étoit très-scan-
dalisée , & partageoit mes peines :
cette Dame , dis - je , après bien
d'autres préliminaires , & surtout
après m'avoir demandé le secret ,
m'apprit..... que mon mari entre-
tenoit une maîtresse.

Vous jugez certainement que
j'entendis cette nouvelle avec la
plus grande insensibilité ?..... vous
vous trompez. Le mépris n'avoit
pas adouci l'aigreur de mon res-
sentiment contre mon époux , au
point d'empêcher la haine de se
réveiller en cette occasion. Qui
fait donc naître en nous cette con-
trariété de sentimens ? sommes-
nous en effet assez abominable-
ment exclusives , pour ne pouvoir
souffrir que d'autres jouissent mê-
me de ce que nous méprisons ?
Ou ce terme d'abominable doit-il
tomber uniquement sur notre va-
nité que nous croyons alors blef-
sée ? qu'en pensez-vous , chere *Sophie* ? Je ne me suis jamais , dit-
elle , occupée de réflexions si pro-

fondes. Je pense cependant que cette Dame fit très-mal , & vous rendit un très-mauvais office.

Cependant , répliqua Madame *Fitz-Patrick* , cette conduite me paroît naturelle , dans une véritable amie ; & quand vous aurez lû autant que moi , sûrement vous en conviendrez.

J'en ferois fâchée , repartit *Sophie* , car je n'ai besoin ni de Lecture ni d'expérience , pour être convaincuë de l'indignité de ce procédé ; & je crois aussi imprudent , pour ne rien dire de plus , d'instruire un mari ou une femme des fautes de l'un l'autre , que de les avertir de leurs propres défauts.

Quoiqu'il en soit , reprit Madame *Fitz-Patrick* , mon mari revint ; & si je me rends un bon compte de mes idées , je le détestai un peu plus que jamais. Je le méprisai pourtant moins ; car il est certain que rien n'affoiblit le mépris que nous avons conçu pour quelqu'un , comme la moindre injure faite à notre orgueil ou à notre vanité.

Sa conduite , au retour de ce voyage , eut pourtant lieu de me surprendre : je le revis , avec étonnement , aussi tendre , aussi amoureux , aussi complaisant que dans les premiers jours de notre mariage. Mais , si la haine peut succéder au mépris , il n'en est pas de même de l'amour. Cette dernière passion est trop active pour subsister longtems sans retour de la part de son objet ; & il n'est pas plus possible d'aimer longtems sans être aimé , que d'avoir des yeux sans en faire usage. Ainsi , lorsqu'un époux cesse d'être l'objet de cette passion , il est plus que probable que quelque autre... je dis , ma chere , lorsqu'un mari nous est devenu absolument indifférent.... qu'il s'est même rendu méprisable... & surtout , pour peu qu'on ait un cœur.... dont la sensibilité.... Miséricorde ! Je m'embrouille dans l'abstraction de mes idées.... Ce que c'est , que de n'avoir pas assez là *Loke* ! Bref , la vérité du fait est.... Bref , je ne sçais plus où j'en suis. Je vous di-

Sois pourtant , je crois , que M. *Fitz-Patrick* étoit redevenu plus amoureux que jamais ; mais j'en sçus bientôt le motif , & j'y proportionnai ma reconnoissance. En un mot , il avoit dépensé tout l'argent comptant de ma dot ; & comme il ne pouvoit engager son propre bien plus qu'il ne l'étoit déjà , il désiroit que je signasse au contrat de certaines ventes qu'il ne pouvoit faire sans mon consentement.

Je le refusai net ; & je ne vous ennuyerais pas des fureurs que ce refus fit naître , non plus que des mauvais traitemens qu'il m'attira.

Il lui falloit un prétexte apparent , pour les justifier en quelque façon aux yeux du Public : il devint , ou feignit de devenir jaloux. Et de qui le devint-il encore ? De ce même Lieutenant , dont je vous ai déjà parlé , & qui étoit parti depuis plus d'un an !.... Vite on jamais extravagance plus complotte ! Mais il lui falloit un objet ; & il n'en avoit point d'autre pour

fervir de prétexte à une passion ; qu'il ne sentoît peut-être pas en effet.

N'importe ; après plusieurs Scènes , trop indignes d'être rappelées , & dans lesquelles la parente de M. *Fitz-Patrick* tint toujours ferme de mon côté , il prit le parti de la mettre à la porte , & de me confiner dans une chambre , sans plume , sans encre , sans papier , & même sans livres ; avec une vieille Servante , pour faire mon lit , & m'apporter à manger.

Il vint me voir au bout de huit jours , pour me demander d'un ton de Pédagogue , ou de Tyran , (cela revient au même) si je me déterminois enfin à obéir ? non , répondis-je avec fermeté , je périrois plutôt. Eh bien , tu périras , s'écria-t-il , car tu ne sortiras jamais vivante de ta prison.

Je passai dans ces horreurs encore environ quinze jours ; & j'avouë que ma constance étoit à peu près subjuguée , lorsqu'un soir que mon mari étoit absent..... j'eus le

bonheur..... lorsque le désespoir commençoit à s'emparer de moi.... tout est excusable alors..... j'eus donc le bonheur , dans ce moment critique même..... mais il me faudroit plus d'une heure pour vous détailler tout cela..... en un mot , pour vous épargner toutes ces circonstances , l'or , cette clef de toutes les portes , ouvrit tout-à-coup celle de ma prison , & me remit en liberté.

Je me réfugiai bien vîte à *Dublin* , d'où m'étant procuré un passage en Angleterre , je m'en allois à *Bath* , pour implorer la protection de ma tante , ou de votre pere , lorsque j'entendis hier au soir la voix de mon mari dans l'Hôtellerie que vous aviez quittée quelques heures auparavant ; mais j'ai été assez heureuse pour lui échapper , & pour rencontrer ma chere *Sophie* !

Je vous plains , lui dit *Sophie* en soupirant , & de toute mon ame !..... mais aussi , que pouviez-vous attendre d'un tel mariage ?

pourquoi épousiez-vous un Irlandois ? *

Ah , ma cousine ! répliqua Madame *Fitz-Patrick* , cette censure n'est pas fondée. Il est des hommes , en Irlande , aussi estimables que partout ailleurs : j'y ai connu beaucoup de bons maris , & je ne sçais si vous en connoissez ici plusieurs. Demandez-moi plutôt , pourquoi j'ai épousé un sot ; & je vous répondrai très-sincèrement , que je ne le croyois pas tel.... Eh , croyez-vous , lui demanda *Sophie* , d'une voix basse & altérée , qu'un homme qui n'est pas réellement un sot ne puisse pas faire un mauvais mari ?

La négative , répondit l'autre , seroit trop générale ; mais il n'en est point de plus casuels que les sots. Parmi toutes mes connoissances , je les ai toujours vus mauvais maris. J'oserai même affirmer ,

* Le préjugé des Anglois contre les Irlandois est assez connu. Les gens sensés sçavent aussi combien il est injuste.

comme un fait , qu'il est très-rare qu'un homme sensé en use mal avec une femme qui se conduit bien.

CHAPITRE VI.

*Grande allarme dans l'Hôtellerie.
Arrivée imprévue d'un ami de Ma-
dame FITZ-PATRICK.*

Sophie , conformément à la convention faite avec sa cousine , raconta alors..... non pas ce qu'on va voir , mais ce qu'on a déjà vu dans le cours de cette Histoire. Ainsi nous espérons que le Lecteur nous pardonnera de ne le point répéter.

Une remarque que nous ne pouvons cependant nous dispenser de faire , c'est que dans tout le cours de sa narration , il ne fut pas plus question de *Jones* , que si ce pauvre garçon n'eût jamais existé. Qui eût cru que notre Héroïne dût re-

connoître ainsi la sincérité de sa cousine , dans le récit de son histoire !

Au moment que *Sophie* achevoit la sienne , une rumeur terrible se fit tout-à-coup entendre dans la chambre au-dessous de celle où étoient les deux Voyageuses. Cette orage subit , après avoir grondé quelque tems au loin , s'approcha par degrés , & toujours en grossissant , jusqu'à l'appartement des deux Dames, où il éclata enfin dans toute sa vigueur. Pour quitter la métaphore, Madame *Honora*, après avoir crié en bas comme une furie , & comme deux en montant l'escalier , arriva toute enflammée dans la chambre de sa maîtresse , en s'écriant plus fortement encore , que direz-vous ? que direz-vous , Madame , de ce fripon , de cet insolent gargotier , de ce vilain coquin d'Hôte , qui a l'effronterie de me soutenir en face , que vous êtes cette *Jenny Cameron* , dont le peuple fait tant d'histoires !..... Ce vieil infâme a même l'audace

de prétendre que vous ne l'avez pas nié ; mais j'en ai bien puni le faquin , & mes ongles sont gravés pour longtems sur son impudente face. Ma maîtresse ! ai-je dit , misérable que tu es : ma maîtresse ? sçais-tu bien qu'il n'en est , ni de plus belle , ni de plus riche , ni de plus sage dans tout le Comté de *Sommerfet* ? connois-tu , coquin , as-tu jamais oui parler du fameux M. *Western* ? eh bien , apprends à respecter sa fille unique , & la plus opulente héritière du pays.... ah , Madame ! ah , Madame , je suis au désespoir de l'avoir manqué ! de ne lui avoir pas cassé la tête avec la jatte de *Punch*..... non , je ne m'en consolerai jamais !.....

La plus grande inquiétude que *Sophie* conçut de tout ce bruit , fut celle de se sçavoir nommée par sa femme-de-chambre. Cependant , comme la méprise connue de l'Hôte éclaircissoit plusieurs passages des propos de cet homme , auxquels *Sophie* s'étoit trompée elle-même , cette aimable fille qui se

trouvoit un peu plus à son aise ; ne put s'empêcher de rire du *qui-pro-quo* , & de la colere de Madame *Honora* , qui en fut piquée jusqu'aux larmes.

Son amitié pour sa maîtresse , son amour-propre blessé au premier chef , ne lui permettoient pas de trouver le mot pour rire dans toute cette aventure. Ajoutons, que le *Punch* , qui n'avoit pas peu contribué à mettre le feu aux étoupes , agissoit encore passablement sur elle ; & le Lecteur sentira , que ce ne fut pas sans peine que les deux Dames parvinrent à calmer les flots impétueux de son courroux.

La tranquillité rétablie en haut , il n'en étoit pas de même en bas , où l'Hôteffe enragée des outrages faits à la face de son mari par les griffes de la femme-de-chambre , ne respiroit que haine & que vengeance. Quant au pauvre Politique , principale partie souffrante de cet éclatant démêlé , la honte que lui inspiroit sa méprise , & le

sang qu'il voyoit couler de ses blessures , sembloient avoir éteint en lui toute espece de ressentiment.

La franchise du procédé de Madame *Honora* , à son égard , ne lui laissoit plus de doute sur le compte de *Sophie* ; & cette preuve étoit bien humiliante pour un homme qui se croyoit si raffiné ! ajoutons encore aux motifs de sa modération , qu'un personnage de très-grande apparence arrivé chez lui dans un carosse à six chevaux , lui prouvoit sans réplique , que l'une des deux Dames ne pouvoit être qu'une femme de condition.

Par les ordres de cet illustre inconnu , l'Hôte monta lui-même , en s'effuyant de son mieux , dans la chambre de nos belles Voyageuses , pour leur annoncer qu'un Seigneur arrivé chez lui , demandoit à leur faire l'honneur de les saluer. *Sophie* , à ce message , devint pâle & tremblante. Elle auroit pourtant dû penser que l'Hôte , malgré sa fatale bévue , n'eût pas été si poli , s'il fût venu par ordre de

son pere. Mais la peur a cela de commun avec Mrs. les *Commis-saires* : * elle faisoit avidement les moindres circonstances , & ne voit jamais l'évidence que d'un côté.

Ainsi , pour satisfaire à la curiosité , plutôt qu'aux appréhensions du Lecteur , nous lui dirons , qu'un Pair d'Irlande qui alloit à Londres , étoit arrivé le soir même dans notre Hôtellerie ; que ce Seigneur , au bruit qui s'étoit fait dans la cuisine , ayant quitté son souper , avoit reconnu la Suivante de Madame *Fitz-Patrick* , de qui il avoit appris que sa maîtresse , qu'il connoissoit particulièrement , étoit dans la maison. Instruit de cette nouvelle , il s'étoit adressé lui-même à l'Hôte ; il l'avoit apaisé , & envoyé chez les Dames chargé d'un compliment un peu plus poli que celui qu'on leur avoit rendu.

On s'étonnera peut-être , de ce que la femme-de-chambre de Madame *Fitz-Patrick* n'eût pas été

* En Angleterre , bien entendu.

choisie^l par préférence pour cette commission : mais nous sommes fâchés d'être forcés d'avouer, qu'elle n'étoit pas , dans le moment , plus propre pour cet office que pour tout autre : *Le Rum* * (car, il plaisoit à l'Hôte d'appeller ainsi sa distillation de grain) avoit agi si puissamment sur la pauvre femme , qu'elle-même se trouvoit hors d'état d'agir.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les suites de cette Scène vraiment tragique : mais nous nous sommes crûs obligés par cette rare intégrité historique dont nous faisons profession , de toucher une matiere que nous eussions été charmés de pouvoir éviter. Plusieurs Historiens , faute de cette même intégrité , ou peut-être d'attention (pour ne rien dire de plus) laissent souvent le Lecteur dans l'embaras; c'est ce que nous ne voulons pas que l'on puisse nous reprocher.

* Boisson extrêmement forte que l'on fait dans les Barbades , & fort usée en Angleterre.

Sophie fut bientôt soulagée de ses craintes , à la vuë du Pair Irlandois , qui étoit non seulement de la connoissance de Madame *Fitz-Patrick* , mais encore son ami très-particulier. Pour parler vrai , c'étoit à lui-même à qui elle avoit l'obligation de sa liberté : car il faut vous apprendre , que ce Seigneur avoit les mêmes dispositions à la galanterie que nos anciens Chevaliers des tems héroïques ; & que son nom étoit déjà fameux par la délivrance de plus d'une Infante emprisonnée. Il étoit tout aussi redoutable ennemi de l'autorité féroce , trop souvent exercée par les Epoux & les Peres sur les jeunes & aimables personnes de l'autre Sexe , que jamais Chevalier errant l'ait été du pouvoir barbare des Enchanteurs. J'avouë même , moi , & je l'avouë sincèrement , que j'ai soupçonné tous ces Enchanteurs dont nos vieux Romans abondent , de n'avoir été en effet que des maris de ces tems-là ; & que le mariage seul étoit
peut-être

peut-être le Château où toutes ces pauvres Nymphes étoient confinées.

Ce Seigneur qui avoit une Terre dans le voisinage de *Fitz - Patrick* , avoit eu occasion de voir quelquefois son épouse. Aux premières nouvelles de son emprisonnement , il avoit pris la résolution de briser ses fers , & il en avoit eu la gloire : non pas , à la vérité , en attaquant le Château de bonne guerre , à la façon des Héros anciens ; mais en gagnant le Gouverneur , à force d'argent.

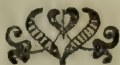
Comme la Dame *Fitz - Patrick* avoit cru ces circonstances trop peu importantes , pour être racontées à sa cousine , nous avons presque pensé de même. C'est ce qui nous a fait prendre le parti de laisser au Lecteur le plaisir d'imaginer lui-même , pendant quelques minutes , où Madame *Fitz - Patrick* avoit pris l'argent nécessaire pour corrompre son Géolier , plutôt que d'interrompre indiscrettement la narration de cette Dame.

Le Pair , après les premiers complimens d'usage , ne put se dispenser de marquer quelque surprise à Madame *Fitz-Patrick* , de la rencontrer dans cette Hôtellerie , tandis qu'il la croyoit à *Bath*. Elle lui en apprit les raisons ; ainsi que la résolution qu'elle avoit prise d'aller à Londres avec sa parente , qui , ajouta-t-elle , venoit aussi de s'échapper du pouvoir d'un Tyran aussi barbare que le sien même.

Mylord concluant de là , que ce Tyran étoit sans doute encore un époux , fit de grandes félicitations aux deux Dames , & invectiva beaucoup contre son propre sexe. Il termina son discours par leur offrir sa protection , & son carrosse à six chevaux , pour les conduire à Londres ; ce qui fut d'abord accepté sans façon , de la part de Madame *Fitz-Patrick* , qui enfin engagea *Sophie* à en faire de même. Les choses ainsi arrangées , Mylord prit congé des Dames , qui ne tarderent pas à se mettre au lit , où Madame *Fitz-*

Patrick entretint beaucoup sa cousine de l'excellence du caractère & des vertus du Seigneur Irlandois. Elle appuya particulièrement sur l'extrême tendresse qu'il avoit toujours eüe pour son épouse, & sur ce qu'il étoit peut-être le seul homme de son rang qu'on ne pût accuser d'avoir donné la moindre atteinte au lien conjugal : elle ajouta enfin, en finissant, ah ! ma chere *Sophie*, que cette vertu est rare parmi les gens de condition ! n'y comptez pas, je vous prie, si vous vous mariez jamais : vous seriez trop cruellement trompée.

Ces mots firent soupirer *Sophie*, & ne contribuerent peut-être pas peu à lui susciter un rêve peu agréable. Mais comme elle n'a jamais parlé de ce rêve à personne, le Lecteur nous dispensera de le raconter.



C H A P I T R E VII.

*Départ de l'Hôtellerie. Arrivée
à Londres.*

LE lendemain , à sept heures , tout étant prêt pour le départ , il survint une difficulté. Le carosse , quoiqu'à six chevaux , ne contenoit que quatre personnes. Mylord , toujours galant , offroit de monter à cheval ; mais Madame *Fitz-Patrick* s'y opposa formellement. Il fut réglé , que les deux Soubrettes se relayeroient , & monteroient tour à tour un des chevaux de Mylord , qui fut sellé pour cet effet.

Sophie , après avoir fait un présent à l'Hôte , pour le consoler des blessures qu'il avoit reçues de sa femme - de - chambre , s'aperçut d'une perte qu'elle avoit faite , & qui lui causa quelque chagrin. C'étoit le billet de banque de cent li-

vres sterling que son pere lui avoit donné la dernière fois qu'elle l'avoit vû ; & qui , joint à très-peu d'argent comptant, composoit tout son trésor.

Elle chercha , & renversa tout vainement dans la chambre , le billet ne se trouva pas. Elle se rappella enfin sa chute de la veille , lorsqu'elle avoit reconnu Madame *Fitz Patrick* , & ne douta pas que ce ne fût alors que son portefeuille étoit tombé de sa poche.

Des pertes de ce genre , quelques suites qu'on en prévoye , sont incapables d'abattre une ame un peu forte , & exempte d'avarice. Aussi *Sophie* , quoique cet accident fût arrivé on ne peut plus à contretens , prit assez sur elle-même pour cacher sa douleur , & pour rejoindre la compagnie avec sa sérénité ordinaire. Mylord aida les Dames à monter dans sa voiture , & même Madame *Honora* ; qui , après beaucoup de complimens , céda aux instances de sa très-bien *Eduquée* compagne *Abigail* ,

qu'elle laissa monter à cheval pour s'établir elle-même dans le carrosse.

L'Equipage partit enfin , escorté par deux Chevaliers domestiques ; & fit si bonne diligence , que nos gens arrivèrent le lendemain au soir à Londres , sans aucun accident , ni aventures dignes d'amuser le Lecteur.

CHAPITRE VIII.

Séparation des deux Cousines.

Toute la Compagnie , en arrivant à Londres , alla descendre à l'Hôtel de Mylord , d'où , tandis que l'on se reposoit des fatigues du voyage , des domestiques furent dépêchés pour chercher un logement particulier que les deux Dames demanderent. L'Epouse de Mylord n'étant pas en ville , Madame *Fitz Patrick* ne vouloit pas absolument accepter un lit chez lui.

Quelques Lecteurs condamneront peut-être cet excès de délicatesse : il faut pourtant se rappeler la situation de cette Dame , & convenir de la méchanceté des médifans , après quoi l'on conseillera sans doute à toute femme d'agir de même en pareil cas. Le logement trouvé , & disposé à recevoir les deux cousines , *Sophie* voulut bien tenir encore compagnie pour cette nuit à Madame *Fitz-Patrick* , très-résoluë de s'informer dès le lendemain matin de la demeure de la Dame sous la protection de laquelle nous avons déjà dit qu'elle avoit projeté de se mettre en fuyant de chez son pere. Quelques remarques faites en route l'avoient tellement affermie dans cette résolution, que rien n'eût pû l'en faire changer.

Ce n'est pas que notre Héroïne fût capable de concevoir, sans fondement, le moindre soupçon odieux de la conduite de son prochain ; ce n'est pas non plus que Madame *Fitz-Patrick* , par ses démar-

ches , & encore moins par ses discours , eût laissé transpirer l'ombre même du scandale : mais Mylord, qui n'avoit pas au même degré qu'elle le talent de garder un secret , s'étoit assez peu observé dans la route , pour éclairer *Sophie* sur toutes les réticences que sa cousine lui avoit faites dans le récit de son histoire.

Sophie n'eut pas de peine à trouver la Dame qu'elle cherchoit : il n'étoit point de porteurs dans la Ville à qui son Hôtel ne fût parfaitement connu ; son messager revint , avec une invitation si gracieuse & si pressante , qu'elle se disposa à s'y rendre sur le champ.

Madame *Fitz-Patrick* ne fit d'autres instances pour la retenir , que celles qu'exigeoit la politesse. Soit qu'elle soupçonnât d'être soupçonnée , soit par quelque autre motif que nous ne pouvons pénétrer , il est certain qu'elle étoit aussi empressée de voir partir *Sophie* , que *Sophie* pouvoit l'être de s'en aller.

Notre jeune Héroïne , au mo-

ment qu'elle lui dit adieu , ne put s'empêcher de lui donner une es- pece de petit avis. Au nom du Ciel, lui dit-elle , tenez - vous sur vos gardes , ma chere cousine , & réfléchissez mûrement sur les dangers de votre situation ! il est peut-être encore des voyes de conciliation avec votre époux : tâchez , je vous en supplie , de ne pas vous les interdire.

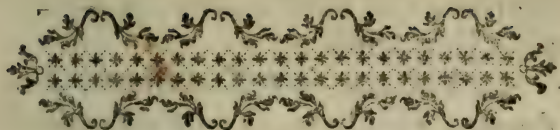
Epargnez-vous ces craintes , ma chere , lui répondit Madame *Fitz-Patrick* , avec un sourire équivoque : vous êtes plus jeune que moi , gardez-les , je vous prie , pour vous-même. J'irai vous voir dans quelques jours. Recevez pour- tant aussi , en attendant , un petit conseil de ma part. Défaites-vous du ton & du caractère de Mlle. *Graveair* d'autrefois : croyez-en votre aînée , ma chere , cela ne prendroit pas dans ce Pays.

Tel fut l'adieu de nos deux cousines. *Sophie* , à son arrivée chez *Milady Belaston* , en reçut mille caresses. Cette Dame l'avoit prise

en amitié , dès le tems qu'elle l'avoit vuë autrefois chez Madame *Western* : elle étoit charmée de la revoir si belle ; & ne fut pas sitôt instruite de la cause de son voyage , qu'elle applaudit à la résolution de notre Héroïne , & promit de la protéger de toute sa puissance envers & contre tous.

Puisque voilà *Sophie* en sureté , & en très-bonnes mains , le Lecteur voudra bien peut-être la laisser un peu reposer , tandis qu'il jettera les yeux sur nos autres personnages , & particulièrement sur le pauvre *Jones* , que nous avons laissé assez longtems en pénitence pour ses péchés passés , qui , (telle est la nature du vice !) suffisoient par eux-mêmes pour le punir suffisamment.

Fin du onzième Livre.



L'ENFANT TROUVÉ,¹

LIVRE DOUZIÈME.

*Contenant les mêmes trois jours que
les précédens.*

CHAPITRE PREMIER.

*Dans lequel M. WESTERN, ne
trouvant point sa fille, trouve au-
tre chose qui met fin à sa pour-
suite.*

NOtre Histoire retourne main-
tenant à l'Hôtellerie d'*Upton*,
d'où nous suivrons les traces de M.
Western; & comme elles ne nous
conduiront pas bien loin, nous re-
viendrons d'autant plutôt à notre

Héros , qui nous occupera un peu plus longtems.

Le Lecteur se ressouvient , sans doute , que le pere de *Sophie* étoit parti fort en colere de cette Hôtel-lerie , dans l'intention de courir après sa fille. L'Hôte l'avoit informé , que notre Héroïne avoit passé la *Saverne* ; il la passa aussi , avec tout son équipage , en jurant de se bien vanger de la pauvre *Sophie* , s'il étoit assez heureux pour la rattraper.

Il n'avoit pas encore été bien loin , lorsqu'il rencontra un chemin croisé. Là, il tint un petit conseil de guerre , dans lequel après avoir écouté impatiemment les différentes opinions de son monde , il laissa le succès de sa poursuite à la fortune , & enfla la route de *Worcestre*.

Il avoit à peine couru deux milles , dans ce nouveau chemin , lorsque s'arrêtant tout à coup..... Cela n'est-il pas déplorable ! s'écria-t-il , en soupirant amèrement. Fut-il jamais un chien plus malheureux

que le pauvre *Western* !..... & ces mots , selon sa louable coutume , furent suivis d'une ample volée de juremens & d'imprécations.

Le Ministre , qui le suivoit , se hâtant alors de le rejoindre , le supplia de ne point s'affliger , & surtout de ne pas désespérer de la bonté du Ciel. Il vous a conduit , il vous a dirigé jusqu'ici , lui dit-il avec onction , il vous a mis sur les pas de Madame votre fille ; patientez , patientez , Monsieur : vous touchez peut-être au terme de vos vœux.

Bon ! que la peste l'étouffe , répondit *Western* : c'est bien elle qui m'inquiète maintenant !..... je déplore la perte d'une si belle matinée , & si propre pour la chasse. N'est-il pas pendable , d'être obligé de perdre un des plus beaux jours de la saison , & surtout après une aussi longue gelée ?

Soit que la fortune , quelquefois compatissante malgré sa légèreté , regardât alors en pitié le pauvre Gentilhomme ; soit qu'elle eût arrê-

té , qu'il ne rattraperoit point sa fille : nous n'affirmerons ni l'une ni l'autre de ces conjectures : mais , M. *Western* achevoit à peine de parler , lorsqu'une meute de chiens courans , déployant tout à coup , non loin delà , leurs goziers harmonieux , firent lever à la fois les oreilles au Gentilhomme & à son cheval , qui partant de la main & traversant un champ de bled , seconda si bien les intentions de son maître , qu'il se trouva en moins d'une minute à la queue des chiens.

C'est ainsi , dit la Fable , que la belle *Grimalkin* , cette chatte que Venus propice aux desirs d'un Amant passionné avoit enfin changée en femme : c'est ainsi , dis-je , que cette jeune épouse n'eut pas plutôt apperçue une souris , que rappelant ses anciens plaisirs , & retournant tout à coup à son naturel , elle sauta du lit de son époux pour courir après le petit animal !

Nous ne prétendons pourtant pas induire de-là , que la nouvelle épouse fût insensible aux tendres

embrassemens de son amoureux époux : car , quoique le chat soit taxé par bien des gens d'être sujet à l'ingratitude , cependant les femmes , & les chats mêmes , en certaines occasions aiment fort à être caressés. Nous pensons seulement , comme le subtil *Sir Roger l'Esfrange* , * qui dans ses profondes réflexions , observe , que si vous fermez la porte au nez à la nature , elle rentrera par la fenêtre ; & qu'une chatte , quoique *Madame* , n'en courra pas moins après les rats. Nous n'accusons donc pas M. *Western* de peu de tendresse pour sa fille , puisqu'il en avoit réellement beaucoup : nous remarquons seulement , qu'il étoit Gentilhomme campagnard & Chasseur , & , qu'à ces titres , la Fable , & nos judicieuses réflexions , ne lui sont pas si mal appliquées.

Notre homme s'en donna donc ; & chassa de tout son cœur , sans songer à *Sophie* , ni même à celui à qui appartenoient les chiens. Les

* Il a traduit en vers les Fables d'*Esop* &c. avec des Commentaires.

domestiques suivirent l'exemple du Maître ; & le Ministre , après avoir exprimé , à part lui , tout son étonnement en beau latin , perdit ainsi que les autres toute idée de la jeune Demoiselle ; & s'occupa , en les suivant de loin , à méditer quelque point de *Doctrine* pour le Dimanche suivant.

Le Gentilhomme, à qui appartenoit la meute , enchanté de la capacité & de l'expérience de son Confrere inconnu , se gardoit bien de le distraire de son entousiasme , par des politesses hors de saison. Il attendit la fin de la chasse , pour lui marquer toute la vénération qu'un mérite aussi supérieur avoit droit d'inspirer.

Leur conversation , quoique très-intéressante pour eux , ne trouvera point place ici. Nous dirons seulement , qu'ils se plurent beaucoup l'un à l'autre ; que l'on recommença une seconde chasse , qui fut suivie d'un grand dîner ; que ce dîner fut arrosé de beaucoup de vin ; & que M. *Western* , toujours réglé dans sa conduite , se fit mettre au

lit , pour pouvoir reparoître à la libation du soir avec toute la décence convenable à son caractère.

Il ne brilla pourtant pas en cette occasion autant qu'il s'en étoit flatté : son Hôte & le Ministre , moins fatigués & de corps , & d'esprit , eurent tellement tout l'avantage sur lui , qu'à peine le pauvre homme eut il achevé sa troisième bouteille , qu'il fut sensé absent de la table.

M. *Supple* informa alors l'autre Gentilhomme de toute l'aventure de *Sophie* ; & le pria de joindre ses instances aux siennes , pour engager le lendemain matin M. *Western* à retourner chez lui. Cela fut trouvé juste , promis , & exécuté ; non pas sans peine cependant : mais le tems étoit si beau , si favorable pour la chasse ; la route de *Sophie* étoit d'ailleurs si incertaine ; & il y avoit si peu d'espoir de la rejoindre , après lui avoir laissé gagner près de vingt-quatre heures de marche , que M. *Western* consentit enfin , après avoir remer-

cié son Hôte , de reprendre la route du Comté de *Sommerfet*.

CHAPITRE II.

*Départ de JONES de l'Hôtellerie
d'UPTON. Avanture du
MENDIANT.*

NOUS voici donc revenus à notre Héros ; & nous y revenons avec plaisir , malgré la situation misérable dans laquelle nous l'avons laissé , & qui sans doute , aura pû faire croire à quelques-uns de nos prudens Lecteurs que nous l'avions abandonné pour jamais.

Mais , dans la réalité , si nous ne sommes pas totalement vertueux , nous pouvons pourtant fermement assurer que nous n'avons pas non plus tous les vices dont certains caractères prudens sont assez légitimement accusés ; & que malgré l'état déplorable où notre ami *Jones* se trouve maintenant , nous revenons à lui avec autant

de diligence , que s'il n'avoit plus rien à desirer de la fortune.

M. *Jones* , & son Compagnon *Partridge* quitterent l'Hôtellerie d'*Upton* quelques minutes après le départ de M. *Western* , & suivirent, à pied , la même route , n'ayant pû trouver de chevaux de louage dans *Upton*. Tous deux cheminoient tristement , quoique par différens motifs ; & si l'un soupiroit amèrement , l'autre à chaque pas grognoit à l'unisson.

Lorsqu'ils arriverent au chemin où M. *Western* s'étoit arrêté pour tenir conseil , *Jones* s'arrêta aussi ; & se retournant vers *Partridge* , le consulta sur la route qu'il convenoit de prendre. Ah , Monsieur ! s'écria *Partridge* , plutôt au Ciel que vous voulussiez suivre mon avis. Pourquoi non ? répliqua *Jones* , il m'est aussi indifférent de sçavoir où je vais , que ce que je dois devenir !..... en ce cas , reprit *Partridge* , mon avis est que nous retournions sur le champ chez vous. Quand on est sûr d'un pareil gîte ,

c'est être fou que de courir ainsi les champs comme des vagabonds. Pardon, Monsieur, *sed vox ea sola reperta est.*

Hélas ! s'écria *Jones*, où pré-tends-tu que je retourne ? il ne me reste plus d'azile !..... que dis-je ? quand même mon ami, quand même mon pere voudroit encore me recevoir, pourrois-je habiter un pays où ma *Sophie* n'est plus ?..... cruelle *Sophie* ! cruelle ? Non. Je suis le seul coupable..... non, je ne puis la condamner..... C'est toi, malheureux (dit-il, en s'adressant à *Partridge.*) c'est toi, détestable butor ! c'est toi qui m'as perdu : il faut que je t'arrache l'ame !..... à ces mots, cédant à sa fureur, & prenant *Partridge* à la gorge, il le secoua de façon à lui disloquer tous les membres.

Le pauvre Pédagogue tomba tremblant aux genoux du terrible *Jones*, pleurant, & protestant de son innocence.... notre Héros s'arrêtant alors, & jettant sur lui un œil farouche, recula quelques pas,

& acheva d'épuiser sur lui-même un accès de fureur , qui sans doute eût anéanti son Compagnon. Nous ne tenterons pas de peindre les différens transports de *Jones* dans ce cruel moment.

Qu'il fût au Lecteur de sçavoir , que cet Amant infortuné , après avoir joué très au naturel le rôle de *Roland* pendant quelques minutes , étant enfin revenu par degrés à lui-même , & trouvant encore le tremblant *Partridge* à ses pieds , le reçut dans ses bras ; & lui demanda tendrement pardon de la frayeur qu'il lui avoit causée dans la violence de sa passion. Il le pria pourtant de ne jamais lui reparler de retourner chez M. *Alworthy* , étant très-fermement résolu de ne plus revoir ce Château.

Partridge avoit l'ame bonne , & n'eut pas de peine à pardonner ; il promit même , & de bonne foi , d'obéir exactement à la défense qui venoit de lui être faite. *Jones*, en cet instant , s'écria avec feu , puisqu'il m'est absolument impossible

de suivre plus longtems les traces de ma seule Divinité..... suivons donc celles de la gloire. Allons, mon brave ami, partons, courons à l'Armée.

Il partit, en achevant ces mots ; & le hazard, lui ayant fait choisir un chemin contraire à celui qu'avoit pris *M. Western*, le remit directement sur les traces de *Sophie*.

Ils marcherent très-long-tems, sans proférer une syllabe : *Jones* avoit assez à penser, & *Partridge* trop à craindre.

Cependant notre Héros se lassa enfin du monologue ; il acheva de rassurer *Partridge*, en lui jurant qu'il pouvoit maintenant parler sans crainte de lui déplaire ; & un mendiant, qu'ils apperçûrent de loin, fournit un texte abondant au Pédagogue pour s'indemniser du long silence qu'il avoit forcément observé.

Son Homélie roula d'abord sur la *Charité*, & sur la dureté du cœur humain ; de-là, passant par une transifion naturelle, au Chapitre

de la Guerre , il déclama contre ce fléau de l'humanité avec une véhémence qui l'étonna enfin lui-même au point de le faire arrêter tout court , pour demander pardon à son Maître d'en avoir peut-être trop dit.

Ne crains rien , mon cher *Partridge* , lui dit *Jones* , en souriant , j'étois déjà si convaincu de ta poltronnerie , que rien de ta part sur ce Chapitre ne sçauroit m'émouvoir. Vous pouvez , Monsieur, lui répondit *Partridge* , me traiter de Poltron , & de tout ce qu'il vous plaira. Si le plaisir de conserver sa peau tout entière , rend un homme poltron , *non immunes ab illis malis sumus* Je ne lûs jamais dans la Grammaire , qu'il ne fût pas possible d'être honnête homme sans aimer à se battre. *Vir bonus est , quis ? qui consulta patrum , qui leges juraque servat* : pas un mot de Bataille ; l'écriture même y est partout si contraire , que je suis tenté de ne pas regarder comme bons Chrétiens quiconque aime à répandre

le sang de ses semblables.

Partridge achevoit de déployer sa pieuse Doctrine , lorsqu'ils arriverent à un autre chemin croisé , où le mendiant qu'ils avoient aperçû de loin vint leur demander l'aumône.

Partridge débuta par le brusquer, en lui disant que chaque Paroisse étoit tenuë de nourrir ses Pauvres; & que de pareils vagabonds..... Arrêtez , lui dit *Jones* en riant ; n'êtes-vous pas honteux , avec tant de charité dans la bouche , d'en avoir si peu dans le cœur ? La Religion , à ce que je vois , vous sert admirablement à excuser vos fautes , mais ne vous excite guères à la vertu. Un homme , qui se dit Chrétien , peut-il voir son semblable dans cette affreuse misère , & ne pas le secourir ? notre Héros tira en même-tems un *Shelling* de sa poche , & le donna au Mendiant.

Monfieur, s'écria le pauvre homme , après l'avoir beaucoup remercié , j'ai trouvé à deux milles d'ici





d'ici quelque chose de curieux : voudriez-vous me l'acheter ? je me ferois bien gardé de le montrer à d'autres ; mais vous m'avez l'air d'un si bon Gentilhomme , & vous êtes si charitable , que vous ne me soupçonnerez sûrement pas d'être un voleur , parce que j'ai le malheur d'être pauvre.

Il tira alors de sa poche un petit porte-feuille doré , qu'il remit entre les mains de *Jones*.

Jones l'ouvrit d'abord , & (que le Lecteur juge de ce qu'il sentit !) trouva à la première page le nom de *Sophie Western* , écrit de sa propre main. Il n'eut pas plutôt lû ce nom , qu'il le pressa contre sa bouche , & tomba dans une extase d'où il ne revint que pour se livrer aux transports les plus extravagans.

Tandis que *Jones* , en marmottant les sentimens de sa joye , baisoit & rebaisoit le petit Livre , *Partridge* en vit tomber un papier qu'il ramassa , & remit à son Maître. C'étoit ce même billet de banque

que M. *Western* avoit donné à sa fille la veille de son départ.

Les yeux de *Partridge* s'enflâment, à cette nouvelle, que notre Héros proclama hautement ; il en fut de même, mais dans un sens contraire, de ceux du pauvre Mendiant qui avoit fait cette trouvaille, & qui faute de sçavoir lire, n'en avoit pas connu l'importance. *Jones*, qui jusques-là n'avoit senti que les transports de la joye la plus pure, fit alors une réflexion qui en altéra la douceur. Celle qui avoit perdu ce billet, étoit peut-être dans le cas d'en avoir besoin avant qu'il pût être assez heureux pour pouvoir le lui rendre !...

Le Porte-feuille étoit un présent que Madame *Western* avoit fait depuis peu à sa nièce. Sortant d'une boutique célèbre, il avoit coûté vingt *Shelling* ; & le Marchand, attendu sa valeur réelle, l'eût repris au moins pour trois. *Jones*, sans hésiter, en donna une *Guinée* au Mendiant.

Le Mendiant, qui de sa vie n'a-

voit été possesseur d'un si grand trésor , donna mille bénédictions à notre Héros , & parodia sans y penser tous les transports que *Jones* avoit laissé paroître , lorsqu'à l'ouverture du Porte-feuille il avoit lû le nom de *Sophie Western*.

Il consentit même volontiers à retourner avec nos Voyageurs à l'endroit où il avoit trouvé le petit Livre. Mais , quelque fut sa bonne volonté , le pauvre homme , étant boiteux , ne remplissoit pas à demi l'impatience de *Jones* , qui obligé de suivre son Guide , pouvoit à peine faire un mille en une heure.

Notre Amoureux , pendant le chemin regarda cent fois le Porte-feuille , & le baïsa aussi souvent , se parlant beaucoup à lui-même , & fort peu à ses Compagnons. Cette conduite étonnoit le Guide , qui par signes en marquoit sa surprise à *Partridge* , tandis que celui-ci secouoit la tête , & s'écrioit de tems en tems , pauvre Gentilhomme !
Orandum est ut sit mens sana in corpore sano.

Ils arriverent enfin à l'endroit même , & reconnurent la place où *Sophie* étoit tombée , & où le Mendiant avoit ramassé le Porte-feuille. *Jones* prit là congé de son Guide , & se mit en devoir de suivre sa route : mais cet homme , qui avoit eu le tems de réfléchir , & chez qui la joye d'avoir reçu une *Guinée* étoit un peu abattue , affectant tout à coup un air mécontent , & branlant la tête , lui dit , j'espère que Monsieur ne me quittera pas ainsi : il aura , sans doute , la bonté de songer que si j'eusse été un fripon , le Porte-feuille étoit à moi. Ainsi , je me flatte que Monsieur me donnera encore quelque chose. Si le billet vaut 100 livres *Sterlin* , il est dû plus d'une *Guinée* à celui qui a eu le bonheur de le trouver. Supposant même , que Monsieur ne retrouve point la Dame , ou ne le lui rende pas..... & quoique Monsieur ait bien l'air d'un très-honnête Gentilhomme..... je n'ai pourtant d'autre garant que la parole de Monsieur ; & certaine-

ment, si la personne à qui appartient le billet ne se retrouve pas, il est bien sûr qu'il appartient à celui qui l'a trouvé le premier. J'espère que Monsieur prendra tout ceci en considération. Il est vrai, que je ne suis qu'un pauvre homme : je n'exige pas tout non plus ; mais il est du moins juste que j'aye ma part de ce que j'ai trouvé.

Je te jure, sur mon honneur, lui cria *Jones*, que je connois la véritable propriétaire du billet, & que mon intention est de le lui rendre !

Vous pouvez, à cet égard, en agir comme il vous plaira, lui repliqua le Mendiant : donnez-moi la moitié de l'argent, & gardez le reste si vous voulez ; je vous jure, sur mon ame, que je n'en ouvrirai jamais la bouche.

Non, mon ami, lui cria *Jones*, la Propriétaire aura tout ce qu'elle a perdu : je ne puis, quant à présent, te récompenser davantage ; mais, dis-moi ton nom, & ta demeure, & tu pourras peut-être

t'en bien trouver dans la suite.
C'est tout ce que je puis maintenant pour toi.

Allons, allons, lui dit *Partridge*, dis-nous ton nom, & où l'on pourra te trouver : tu n'auras pas lieu de t'en repentir ; c'est moi qui te le garantis. Le Calin, sentant bien qu'il n'auroit rien de plus pour le présent, donna son nom & sa demeure, que *Jones* écrivit avec le crayon de *Sophie*.

Il partit ensuite avec *Partridge*, à qui le billet donnoit une nouvelle vie, tandis que le boiteux qui gémissoit de ne pouvoir les suivre, les maudissoit de loin, ainsi que Messieurs ses parens, pour avoir oublié de lui faire apprendre à lire.



CHAPITRE III.

*Autres Aventures , assez peu
intéressantes.*

NOs Voyageurs marchoient d'une vîtesse, qui ne leur permettoit guères une conversation suivie. *Jones* étoit totalement occupé de sa maîtresse , & *Partridge* des cent livres *Sterlin*.

Ils avoient fait environ trois milles , tout d'une haleine , lorsque le Pédagogue qui ne pouvoit plus suivre notre Héros , le pria de ralentir un peu son pas ; & *Jones* y consentit d'autant plus volontiers , qu'entrant alors dans une vaste plaine coupée par différens chemins , il commençoit à perdre les traces de *Sophie*, qu'il avoit suivies jusques-là. Il s'arrétoit , pour déterminer lequel de ces chemins il étoit à propos de prendre , lorsque le bruit d'un tambour vint

frapper leur oreille. *Partridge*, effrayé de ce son, eut à peine la force de s'écrier, miséricorde ! Seigneur, ayez pitié de nous ! les voilà, les voilà qui s'approchent!..

Qui donc s'approche ? lui demanda *Jones*, en regardant de tous côtés. Qui ? répondit *Partridge*, Eh, les rebelles apparemment ! Pour Dieu, Monsieur, ne vous avisez pas de les insulter ; peut-être ne nous diront-ils rien. Mais, ne feroit-il pas plus prudent de nous mettre derriere ces buissons, en attendant qu'ils soient passés ? Pourquoi risquer de leur déplaire ? & que peuvent deux malheureux, sans armes, contre cinquante mille peut-être ?..... *Jones* interrompit cette Tirade inspirée par la crainte, & jugeant que le bruit du tambour leur annonçoit le voisinage de quelque Ville, il marcha directement à l'endroit d'où partoît le son, en assurant le tremblant *Partridge* qu'il n'étoit pas possible que les rebelles fussent si près d'eux.

Partridge un peu raffermi, par

l'assurance de son Maître , suivit son Conducteur , quoiqu'à regret , jusqu'au moment où tombant tous deux dans un chemin aussi creux que resserré , le Pédagogue apperçut quelque chose de peînt qui flot-
toit dans l'air à très-peu de distance. Son imagination déjà échauffée, n'en exigea pas davantage. Les voilà , Monsieur !..... je l'avois bien dit , s'écria-t-il , voilà leurs Drapeaux ! voilà la Couronne , & le cercueil !..... ah Ciel ! vit-on jamais rien de plus terrible ?..... adieu , Monsieur ! nous allons être fusillés !.....

Jones , n'avoit eu besoin que de lever les yeux pour se convaincre de la méprise de *Partridge*..... Courage ami , lui dit-il ; ce péril est digne de ta valeur ; & je te garantis la victoire sur cette armée... de Marionnettes. De Marionnettes ? répondit *Partridge* , avec transport. Quoi ce n'est que cela ! & le tambour ?..... C'est celui des Marionnettes , lui dit froidement *Jones*.

Oh bien , je veux les voir , reparti le Pédagogue , en sautant de joye : j'aime ce spectacle à la folie ; de grace , Monsieur , allons de ce côté. D'ailleurs , voilà la nuit , je suis à jeun depuis trois heures du matin , & le cœur me manque.

Ils arriverent bientôt à une Hôtellerie , ou plutôt à un Cabaret à bierre , où *Partridge* n'eut rien de plus pressé , que de visiter la cuisine , & *Jones* de s'informer si des Dames n'avoient point passé par-là dans la journée. L'enquête de *Partridge* fut plus heureuse que celle de son maître. L'un n'apprit rien de *Sophie* ; l'autre , à sa grande satisfaction , apprit qu'on leur serviroit bientôt un grand plat d'œufs au lard qui sortoit du feu.

L'Amour n'agit pas également sur tous les hommes : Le caractère & surtout la constitution de l'Amant est presque toujours la règle de ses effets. Dans un tempérament foible , il détruit toute espece d'appétit tendant à la conservation de

l'animal ; dans un tempérament vigoureux , il fait naître des distractions , des négligences , l'oubli même des réparations nécessaires à la nature : mais mettez-moi ce dernier , s'il a faim , vis-à-vis un plat qui lui plaise , & vous verrez ce qu'il en fera. L'ami *Jones* , s'il eût été seul , auroit peut-être fait encore bien du chemin avec l'estomach vuide ; dès qu'il vit le diner servi , il mangea d'aussi bon appétit que *Partridge*.

La nuit étoit venuë avant que nos Voyageurs eussent fini leur repas. La Lune étoit dans son décours , il faisoit extrêmement noir. Le bon *Partridge* fit tant d'instances à notre Héros , pour voir les Marionettes , qu'il obtint enfin cette grace. Mais ce qui se passa pendant la durée de ce spectacle , quoique très-fort du goût de M. *Partridge* , ne nous paroît pourtant pas assez intéressant pour en rendre compte au Lecteur.

Il en est de même de ce qui arriva dans l'Hôtellerie , jusqu'au lendemain matin : Car le Lecteur ,

ſçaura ; que notre Héros vaincu par les prières de *Partridge* , & par les remontrances de l'Hôte, qui lui avoit exagéré la difficulté des chemins , avoit enfin consenti de coucher dans cette maison.

Jones, qui s'étoit couché ſans ſouper au ſortir des Marionnettes , avoit déjà dormi neuf bonnes heures , & en eût peut-être dormi davantage , ſi un bruit des plus violent qui ſe faiſoit à la porte de ſa chambre , ne l'eût pas réveillé en ſurſaut. On crioit au meurtre à l'aſſaſſin ! il ſe leva & trouva le maître des Marionnettes , qui ſans pitié ni miſéricorde , aſſommoit le *divertiſſant* de ſa troupe.

Notre Héros, toujours généreux, ſe rangea du côté de la partie ſouffrante, & colla l'inſolent vainqueur contre la muraille.

Le petit *divertiſſant*, quoique foible , étoit colérique. Il ne ſe vit pas plutôt hors de portée de ſon ennemi , qu'il commença à l'attaquer avec la ſeule arme qui fût égale entr'eux. Après beaucoup

d'Epithètes & d'injures générales ; il procéda aux accusations particulières. Double coquin ! lui cria-t-il , non seulement je t'ai servi pour l'amour de Dieu , car tu me dois encore tous mes gages , mais je t'ai encore sauvé du gibet. Ne voulois-tu pas , pas plus loin qu'hier , dans ce chemin étroit , voler cette aimable Demoiselle , & lui prendre son bel habit de voyage ? Peux-tu nier , que ton intention ne fût pas de l'entraîner dans la forêt voisine , pour la dépouiller , pour tout ravir à la plus charmante personne qui fut jamais ?..... Et tu t'avises de me maltraiter aujourd'hui ! de m'affommer comme un boursier , pour avoir badiné un instant avec une Servante de Cabaret , uniquement parcequ'elle m'a préféré à toi !....

Jones n'eut pas plutôt entendu ces reproches , que quittant tout à coup le Maître des Marionnettes , après lui avoir défendu sur peine de son indignation toute espèce de voyes de fait , il prit le di-

vertissant sous sa protection , & le fit entrer avec lui dans sa chambre.

Notre Héros apprit de lui des nouvelles de sa *Sophie* , que cet homme avoit vû passer la veille , tandis qu'il accompagnoit son Maître avec son tambour. Il l'engagea aisément à lui venir montrer la place où il avoit vû Mlle *Western* ; puis , appellant *Partridge* , ils partirent en diligence.

Dès qu'ils y furent arrivés , *Jones* récompensa grassement son Guide , & se remit avec une joye infinie sur les traces de sa Maîtresse.

Partridge , frappé de la singularité de cette rencontre , en tira l'augure le plus favorable pour le succès des amours de notre Héros. De pareils hazards , s'écria-t-il dans son enthousiasme , ne seroient jamais arrivés , si la Providence n'avoit pas un dessein formé de vous unir un jour avec *Sophie* !

Ils n'avoient pas encore marché deux milles , lorsqu'une grosse pluie vint les surprendre , à la

vue d'une Hôtellerie. On peut juger si *Partridge* harangua pour s'y réfugier ; & si *Tom Jones* put s'en défendre , & même d'y déjeûner.

Très - affligé de n'y avoir rien appris de *Sophie* , notre Héros se dispoſoit , malgré l'orage , à ſe remettre en route, lorsque *Partridge*, qui ne partoît pas de bon cœur, jettant encore une fois les yeux ſur le bon feu qu'il faloit quitter , apperçut , & crut reconnoître un jeune homme qui ſ'afſéioit dans le coin de la cheminée. Monsieur ! (ſ'écria-t-il , en rappelant *Jones*) bûvons encore un coup : voici sûrement encore des nouvelles de Madame *Sophie*. Je crois reconnoître ſon guide de l'Hôtellerie d'*Upton* !... L'ami *Partridge*, avoit raiſon ; notre Héros en fut tranſporté ; & fit paſſer le guide dans une chambre particulière , pour l'interroger plus à ſon aïſe ſur les moindres particularités qui pouvoient concerner ſa chere *Sophie*.

C H A P I T R E I V.

A peu près comme le précédent.

Jones avoit été absent environ une demie-heure avec le Guide, lorsqu'il rentra dans la cuisine, pour signifier à *Partridge* qu'il faisoit partir sur le champ. Cet ordre bien cruel pour le Pédagogue, lui parut pourtant moins dur en en apprenant que son Maître avoit fait marché avec le Guide pour les conduire à cette même Hôtel-lerie où *Sophie* avoit couché la veille avec Madame *Fitz-Patrick*. *Jones* voulut monter le même cheval qu'avoit eu sa Maîtresse ; *Partridge* monta celui de Madame *Honora* ; & leur diligence fut si grande, qu'ils arriverent avant trois heures après midi.

Notre Héros, en mettant pied à terre, demanda des chevaux de poste. Mais, par malheur, il ne

s'en trouva pas un seul dans le Village : ce que le Lecteur ne croira pas étonnant , attendu l'extrême agitation de la Nation entiere , & surtout dans ce canton , à cause de la marche des Révoltés.

Jones, désespéré, tentoit en vain d'engager le Guide à l'escorter jusqu'à *Coventry* : cet homme étoit inexorable.

Tandis qu'il le pressoit de nouveau , dans la cour du cabaret , un Cavalier qui y arrivoit , le salua , en le nommant par son nom , & en lui demandant des nouvelles de M. *Alworthy* & de sa famille.

Jones ne l'eut pas plutôt envisagé , qu'il reconnut M. *Dowling* , ce même Procureur avec qui il avoit diné depuis peu à *Glocestre*.

M. *Dowling* conseilla à *Jones* , & le pressa fort de ne point partir ce soir-là , attendu les mauvais chemins & l'obscurité de la nuit. Mais notre Héros avoit pris son parti ; rien ne put lui faire changer sa résolution , dût-il faire la route à pieds.

Quand le bon Procureur vit que toutes ses instances & ses représentations étoient également inutiles , il se joignit à *Jones* , pour persuader au Guide de l'accompagner encore dans ce petit voyage. Les prieres & les promesses l'abatirent enfin ; & il consentit à tout , pourvû qu'on lui permît de faire raffraîchir ses chevaux.

Pendant cet intervalle , *M. Jones* à son tour fut aussi obligé de consentir à boire un coup avec *M. Dowling* : ce qui occasionna une conversation entr'eux , dont nous allons rendre compte dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE V.

*Conversation de JONES , & de
M. DOWLING.*

M Onfieur *Dowling* , en remplissant le verre de notre Héros , porta d'abord la santé de *M.*

Alworthy. Il ajouta , quelques momens après , si vous le permettez , Monsieur , nous boirons aussi celle de M. *Blifil* , son neveu & héritier , jeune Gentilhomme de très-grande espérance , & pour qui j'ai l'estime la plus singulière.

Je suis convaincu , répondit *Jones* , que votre intention n'est pas de m'offenser : mais vous associez très-mal les personnes ; l'une fait honneur à l'humanité , l'autre est un misérable , qui mérite à peine le nom d'homme. Ne parlons plus de ce dernier.

Dowling , frappé de cette réponse , lui dit qu'il les avoit cru tous les deux très-estimables. Quant à M. *Alworthy* , ajouta-t-il , je n'eus jamais le bonheur de le voir ; mais l'excellence de son caractère est connue partout. A l'égard de son neveu , je ne l'ai jamais vu qu'une fois , lorsque j'allai lui annoncer la mort de sa mere. J'avois tant d'affaires alors , & j'étois si pressé de repartir , qu'à peine ai-je eu le tems de l'entretenir deux mi-

antes : mais il m'a paru si poli , si honnête à mon égard , que je le croyois , je vous jure , un très-aimable Cavalier.

Je ne m'étonne pas , répliqua *Jones* , qu'il vous en ait imposé en si peu de tems : c'est un démon pour la malice ; & vous eussiez pû vivre longtems avec lui , sans pénétrer toute la noirceur de son caractère. Nous fumes élevés ensemble , & j'en ai toujours été la dupe : ce n'est même que depuis peu que j'ai découvert toute son infamie. Il est vrai , que dès auparavant je ne l'aimois guères : il manquoit , selon moi , de cette générosité de cœur , qui sûrement est l'unique base de tout ce que l'humanité a de noble & de grand. Je méprisois en lui cet intérêt personnel , & cet excès d'amour-propre , perpétuels motifs de toutes ses démarches. Mais j'ai éprouvé , à mes dépens , combien le lâche a abusé de mon trop de franchise , & par quel tissu d'artifices il est enfin parvenu à me perdre sans ressource.

Ciel ! que me dites-vous ? s'écria le Procureur. En ce cas, je suis bien indigné que la succession de votre oncle *Alworthy* soit destinée à cet odieux personnage.

Hélas ! s'écria *Jones* à son tour , vous m'honorez d'un titre qui ne m'appartient pas. Il est vrai que M. *Alworthy* m'a longtems permis de l'appeller d'un nom plus cher encore ; mais , cet Acte de bonté n'ayant été que volontaire en lui , il a pu sans injustice me priver d'un honneur dont sans doute il ne m'a plus cru digne. Non , Monsieur, je n'appartiens en rien, par le sang, à M. *Alworthy* ; & si le monde, toujours incapable de discerner & d'apprécier les vertus, trouve trop de rigueur dans sa conduite à mon égard , en me supposant son parent , c'est faire une injustice signalée au meilleur de tous les hommes... Pardon pourtant , Monsieur, de vous avoir ennuyé de mes malheurs particuliers. Vous me pensiez proche parent de M. *Alworthy*, j'ai cru devoir vous en dissuader ,

& dissiper les impressions que sa sévérité à mon égard, eût peut-être fait naître en vous ; & c'est, je vous le jure, ce que je voudrois prévenir au risque de ma vie.

Voilà , s'écria *Dowling* , ce qu'on appelle parler le langage de la probité même ! non , Monsieur , bien loin de m'ennuyer , je suis ravi de vous entendre. Je serois même charmé de sçavoir sur quel fondement , on vous a cru parent de M. *Alworthy* , tandis qu'il n'en est rien. Vos chevaux ne seront pas prêts d'une demie heure ; & vous m'obligerez infiniment , en me racontant votre histoire.

Jones , dont la complaisance , (mais non pas la prudence) éga-
loit celle de *Sophie* , consentit aisément à satisfaire M. *Dowling* , & lui fit tout le détail de ses aventures depuis sa naissance jusqu'au moment présent.

Ce récit intéressa beaucoup M. *Dowling* , qui quoique Procureur , n'avoit pas dépouillé tout sentiment d'humanité. A propos de

quoï , nous remarquerons en passant , que rien n'est plus injuste que les préjugés que l'on contracte contre les gens de certaines professions. L'habitude , il est vrai , les familiarise avec des actions que leur profession même rend nécessaires , & par conséquent coutumières ; mais , en toutes autres circonstances , la nature agit également sur eux , comme sur les autres hommes. Un Boucher , j'en suis sûr , seroit touché de voir égorger un beau cheval ; un Chirurgien , venant de couper un bras , sans la moindre émotion , aura pitié d'un homme attaqué d'un violent accès de goutte : j'en ai vu l'exemple. Un Guerrier , sortant du carnage , redevient , à la Paix , doux , aimable , galant , & fait pour la société. De même , un Procureur peut être compatissant , & véritablement sensible aux infortunes d'une créature de son espèce , pourvu cependant que ses intérêts n'en souffrent point.

Jones , comme sçait fort bien

le Lecteur, n'étoit pas au fait de la façon dont on s'y étoit pris, pour le noircir dans l'esprit de M. *Alworthy* : il n'avoit pu faire ce détail à M. *Dowling* ; quant au reste, il l'avoit comme de raison, présenté au Procureur dans le jour le moins défavantageux qu'il avoit pu ; car, quoiqu'il n'eût pas envie de rendre son ancien patron & ami en aucune façon blâmable, son intention n'étoit pas non plus de se trop dénigrer lui-même. Ainsi *Dowling* eut assez de pénétration, pour juger que quelqu'un avoit probablement rendu, sous main, de très-mauvais offices à notre Héros. Non, s'écria-t-il, M. *Alworthy* n'eût jamais deshérité un jeune homme qu'il aimoit autant que vous, pour des fautes aussi légères. Son amitié, du moins, vous donnoit droit d'attendre beaucoup de lui ; & l'éducation qu'il vous avoit donnée, étoit une espece d'engagement de sa part, que vous aviez droit de réclamer. Il y a du noir là-dessous, Monsieur !.....

Cette

Cette succession devoit vous toucher en grande partie.

Vous me connoissez peu , lui dit *Jones* : j'eusse été satisfait à moins ; & je n'ambitionnai jamais la fortune de mon bienfaiteur. Je puis vous jurer même , que je ne songeai jamais à ce que je pouvois attendre de lui ; & que s'il eût été homme à me trop avantager au préjudice de son neveu , j'eusse refusé ses bienfaits. Je préfère la tranquillité de mon ame , à la plus brillante fortune acquise aux dépens d'autrui. Eh , qu'est-ce que le misérable orgueil que fait naître la magnificence d'un Palais , d'un nombreux Equipage , d'une table splendide , & de toutes les autres apparences du bonheur , vis-à-vis ce repos solide , cette douce satisfaction , ces transports délicieux , & ce triomphe intérieur dont jouit un cœur pur , en réfléchissant sur ses généreuses , nobles & bienfaisantes actions ? Je n'envie point *Blifil* , contemplant d'un œil avide ses richesses futur-

res : je ne lui en envierai pas plus la possession. Je n'acheterois pas sa fortune, au prix d'un instant de remords. Je crois, ainsi que vous, avoir été suspect à M. *Blifil* ; il m'a crû plus intéressé : ses soupçons sont nés de la bassesse de ses sentimens ; il a mesuré mon cœur au sien. Grace au Ciel ! je sens.... je sens mon innocence, mon ami ! pour l'Univers, je ne troquerois pas ce sentiment contre....

M. *Dowling*, quoique extrêmement déconcerté pendant tout ce discours de *Jones*, dont nous abrégons une partie, étoit pourtant touché de la compassion la plus vive. S'il nous retombe sous la main dans le cours de cette Histoire, nous tâcherons de pénétrer les raisons de son trouble : nous sommes obligés pour le présent, en imitant notre Héros, de prendre un peu brusquement congé de lui, attendu que la nuit s'approche, que les chevaux sont prêts, & que *Jones*, malgré la pluie qui commence à tomber à force, veut

pourtant absolument aller coucher
à *Coventry*.

CHAPITRE VI.

Voyage nocturne. Étrange Avanture.

J Amais chemin ne fut plus uni que celui d'où nos voyageurs partoient jusqu'à *Coventry* ; & quoi qu'aucun d'eux n'y eût jamais passé , il ne falloit pas moins qu'une nuit aussi obscure , & une pluye aussi abondante , pour qu'il fût possible qu'ils s'y égarassent.

Ils ne s'en apperçurent qu'après avoir marché l'espace d'environ six milles , lorsque comptant entrer dans les fauxbourgs d'une grande ville , ils se trouverent dans un chemin très-sale & très-étroit.

Jones soutint alors , qu'on avoit manqué le grand chemin de *Coventry* ; le Guide , que la chose étoit impossible ; & *Partridge* mit au jour une toute autre opinion.

Dès l'instant de notre départ , dit-il , j'ai soupçonné qu'il nous arri-
veroit quelque malheur. *M. Jones*
n'a-t-il pas remarqué cette vieille
femme , accroupie sur la porte du
cabaret, au moment que nous mon-
tions à cheval ? Plût au Ciel que
nous lui eussions donné quelque
chose ! Vous vous en repentirez ,
a-t-elle dit entre ses dents ; & dans
l'instant la pluie a commencé à
tomber , & l'orage à s'élever.
Qu'on en dise ce qu'on voudra ,
je suis certain moi , qu'il y a des
Sorcieres ; & s'il en fut jamais , celle-
ci en est une. Je l'ai jugée telle , à
la premiere vuë ; & je lui aurois
donné l'aumône , si j'avois eu de la
monnoye.

Jones , quoique très-affligé d'un
retardement , qui alloit lui faire
perdre les traces de sa chere *Sophie* ,
ne put s'empêcher de rire au
nez du superstitieux *Partridge* , qui
dans l'instant même étant tombé
avec son cheval dans un borbier ,
n'en fut que d'autant plus fortifié
dans son opinion. Le hazard vou-

Iut qu'il en arrivât bientôt autant au Postillon ; *Partridge* , alors , après avoir crié à notre Héros de se préparer à la même cérémonie , le supplia de retourner pour pacifier la vieille. Nous y ferons bientôt , Monsieur , s'écria-t-il , car je suis convaincu , malgré tout le chemin que nous paroissions avoir fait , que nous sommes encore aux environs du cabaret d'où nous sommes partis.

Jones , au lieu de l'écouter, étoit occupé à voir si le Guide n'étoit point blessé : mais appercevant qu'il en étoit quitte , ainsi que *Partridge* , pour beaucoup de crottes , notre Héros remonta à cheval , très déterminé à aller en avant jusqu'à ce qu'il trouvât quelque Village où l'on pût le remettre dans son chemin.

Ils avançoient , en tâtonnant , lorsqu'une lumière éloignée frapa les yeux de *Jones* , & jetta la terreur dans l'ame du Pédagogue. C'est un feu follet , Monsieur , s'écria-t-il..... prenez garde ! ne vous

y fiez pas ! ah la maudite forcieriè !
 sa lanterne , si nous la suivons ,
 va nous précipiter dans quelque
 abîme.

Mais , quel redoublement de
 frayeur pour le pauvre *Partridge* ,
 lorsque nos Voyageurs approchans
 un peu plus près de cette , ou plû-
 tôt maintenant de ces lumieres ,
 entendirent un bruit confus de voix
 humaines !.... des cris , des chants ,
 des éclats de rire , qui mêlés au
 son de quelques instrumens for-
 moient un concert si difficile à
 définir , que *Partridge* devint à peu
 près pardonnable , en affirmant
 d'une voix presque éteinte , que
 c'étoit un *Sabbat*.

L'horreur qui s'empara de l'ame
 du Pédagogue , & qui par conta-
 gion gagna bientôt le Guide , est
 d'un genre qui ne se peint pas ,
 quand on croit sçavoir à peu près
 ce qui peut se peindre.

Tous deux s'unirent pour prier
Jones , les larmes aux yeux , de ne
 pas aller plus loin. Le Guide affir-
 ma même , que les chevaux qui

paroïssioient marcher , n'avoient pas fait un pas depuis une demie heure ; & que tout ceci n'étoit que fortilége & enchantement.

Notre Héros n'étoit pas crédule : il se trouvoit pourtant embarrassé avec deux compagnons de cette espece. Ou nous approchons , leur dit-il en riant , vers la lumiere , ou la lumiere s'approche de nous ; car enfin , nous en voilà bien près. Qu'avons-nous donc à craindre , je vous prie , de gens inconnus à la vérité , mais qui n'ont l'air que de se réjouir ? de se réjouir , Monsieur ! s'écria *Partridge* ; & quel cœur peut songer à se réjouir à cette heure-ci , & par un tems si diabolique ? ce ne peut être que des revenans , des forciers , ou de malins esprits ; foyez-en bien certain , & ne nous avisons pas de tenter le Ciel.

Que ce soit tout ce que tu voudras , lui dit *Jones* ; je suis résolu d'aller leur demander le chemin de *Coventry*.

Jones , à ces mots , piqua des
O iiiij

deux ; & malgré les prières & les cris du Pédagogue , marcha droit à l'endroit d'où partoît le bruit. *Partridge* , qui craignoit également d'avancer , & de rester seul , fut obligé de suivre , en invoquant nom par nom tout ce qu'il connoissoit de Puissances Célestes.

Ils arriverent cependant ; & dès que la proximité permit de distinguer les objets , notre Héros aperçut qu'il ne s'agissoit que d'une grange , dans laquelle une nombreuse assemblée des deux sexes paroissoit se livrer à la joye.

Jones ne se fut pas plutôt présenté à l'une des portes , qui étoit ouverte , qu'une voix mâle & vigoureuse cria du dedans , qui est-là ?..... notre Héros répondit d'un ton plus mesuré , ami ; & demanda le chemin de *Coventry*.

Si tu es de nos amis , cria une autre voix , tu ferois mieux de t'arrêter ici , jusqu'à ce que la tempête soit apaisée : il y a place pour toi , & même pour ton cheval.

Jones accepta ces offres , & pré-
senta ses deux compagnons , qui
furent ainsi que lui très-bien reçus ;
mais qui ne frémissaient pas moins
à l'aspect d'une assemblée , qu'ils
croyoient encore composée de
tous les forciers du Royaume.

Quoiqu'on n'y croye plus gué-
res maintenant , hâtons-nous pour-
tant de faire respirer certains Lec-
teurs , en leur apprenant , que ces
prétendus Sorciers n'étoient autres
que des *Egyptiens* , ou *Bohémiens* ,
qui célébroient les nêces de l'un
des Chefs de leur Société.

Rien n'étoit plus gai que cette
assemblée ; la joye y régnoit de
toutes parts , & sur toutes les
physionomies. On y remarquoit
même une sorte de décence , &
peut-être plus grande que dans
certaines assemblées bourgeoises :
car ces gens-ci sont assujettis à un
gouvernement , & à des loix de
leur façon ; & tous obéissent à une
espèce de Magistrat souverain ,
qu'ils appellent leur Roi. L'abon-
dance étoit aussi de la fête , &

floriffoit dans cette grange. Il est vrai, que la délicatesse & l'élégance n'en étoient pas, mais le bon appétit des convives se passoit fort bien d'elles. Beaucoup de lard, de volaille, & de grosses viandes, composoient le banquet, plus conforme à leur goût que tout ce que le plus fin & le plus couru des Cuisiniers François eût pû leur présenter.

Tandis que notre Héros regardoit ce spectacle avec le dernier étonnement, un vieillard vénérable s'approcha de lui, & le salua d'un air où la franchise & l'amitié paroissoient avoir trop de part, pour pouvoir être appelé poli.

C'étoit le Roi des Bohémiens lui-même, qui quoique peu distingué par l'habillement d'avec le reste de ses Sujets, avoit pourtant un air de dignité qui inspiroit, à ce que nous a dit *Jones*, une espèce de sentiment de respect aux Spectateurs.

Après beaucoup de complimens, de part & d'autre, d'autant plus flat-

teurs pour Sa Majesté Bohémienne , qu'elle n'étoit guères accoutumée à en recevoir de pareils , ce Prince fit couvrir une table de quelques provisions choisies , où s'étant assis avec notre Héros , il lui tint à peu près ce discours. Je ne doute pas , Monsieur , que vous n'ayez souvent vû de mes gens en parti détaché , car ils rôdent partout : mais je crois que vous n'en avez peut-être jamais vû tant ensemble ; & vous serez bien plus surpris sans doute , quand vous sçauvez que les Egyptiens sont aussi-bien gouvernés qu'aucun Peuple vivant sur la surface de la Terre.

J'ai l'honneur d'être leur Souverain ; & peut-être jamais Monarque n'eut de Sujets , ni plus fournis , ni plus attachés à leurs Maîtres. J'ignore par quelles vertus j'ai mérité leur estime , mais je puis me vanter de n'avoir jamais songé qu'à les rendre heureux. Eh , comment pourrois-je ne pas aimer de pauvres gens , qui ne parcourent

l'Univers , qui n'agissent , qui ne respirent que pour faire vivre leur Roi ! ils connoissent mes soins & mes sentimens pour eux , & ma tendresse seule m'est garant de la leur.

Il y a mille , ou deux mille ans plus ou moins , (je ne puis vous en fixer le tems plus juste , ne sçachant ni lire ni écrire) il y a fort long - tems , dis - je , qu'il arriva une révolution parmi les *Egyptiens* : cette Nation avoit alors des Seigneurs. Ces Seigneurs , guidés par l'ambition , se firent la guerre les uns aux autres ; mais le Roi les fit tous périr , & établit une égalité parfaite parmi tous ses Sujets : depuis ce tems , nous sommes tous heureux. Personne n'ambitionne ni ne brigue la Royauté ; c'est la charge la plus pénible de l'Etat. Rien n'est si fatigant que d'être sans cesse occupé à rendre justice à ses égaux. J'ai mille fois envié le sort du dernier de mes Sujets , surtout lorsque l'équité me forçoit à punir ou mon parent , ou mon

ami. Car , quoique nous respections le sang humain , nos châtimens n'en sont pas moins sévères ; la honte en fait la base. Un Egyptien , une fois flétri , n'ose lever les yeux sur lui-même ; & j'en ai peu connu qu'il ait fallu punir deux fois.....

Sa Majesté en étoit là , lorsqu'une rumeur soudaine se fit entendre dans la grange. Les caresses des *Bohémiens* avoient dissipé par degrés les terreurs de *Partridge* ; qui , non seulement s'étoit empiffré à leurs tables , mais y avoit déjà bû un peu plus que de raison.

Une jeune femme *Egyptienne* , plus remarquable par l'esprit que par la beauté , avoit mené le Pédagogue à l'écart , sous prétexte de lui dire sa bonne aventure.

Soit que l'ivresse eût échauffé *M. Partridge* , soit que la *Bohémienne* , touchée de la noble gravité du personnage , eût oublié dans cet instant la décence ordinaire à son sexe , nos deux Amans venoient d'être découverts par le

mari de la *Bohémienne* , (qui les avoit fait guéter) dans la situation du monde la moins équivoque.

Partridge , à la grande confusion de notre Héros , fut amené avec scandale devant le Roi ; où la honte de son crime , jointe à l'évidence du fait , lui permirent à peine de dire un mot pour sa défense. Le Roi , se retournant alors vers *Jones* , vous voyez , Monsieur , lui dit-il , dequoi il s'agit ici. Quel châtiment croyez-vous que mérite cet homme ?

Je suis aussi fâché , que confus de cet événement , répondit *Jones* ; & je crois qu'il est juste que le coupable soit condamné à réparer , autant que faire se pourra , l'offense qu'il a faite au mari.

Notre Héros , tirant alors une *Guinée* de sa poche , la présenta au *Bohémien* , en l'assurant que *Partridge* étoit pauvre , & hors d'état de pouvoir payer actuellement davantage.

Le *Bohémien* en vouloit absolument cinq ; & cette somme , par

accommodement réduite à deux *Guinées*, alloit être payée par *Jonnes*, à condition que la femme auroit aussi sa grace, lorsque Sa Majesté errante, retenant la main de notre Héros, & adressant la parole au témoin, lui demanda, par quel hazard il étoit parvenu à découvrir les criminels ?

Cet homme répondit, que le mari l'avoit prié d'avoir l'œil sur les démarches de sa femme dès le premier moment qu'il l'avoit observée en conversation avec l'Etranger ; & que, lui témoin, ne l'avoit pas perdue de vue depuis cet instant, jusqu'à celui où.....

Le Roi lui demanda alors, si le mari l'avoit accompagné pendant tout ce tems-là ? à quoi le témoin ayant répondu, qu'oui, Sa Majesté *Bohémienne* regardant le mari d'un œil sévère lui parla en ces termes : je suis fâché qu'un *Bohémien* ait assez peu d'honneur pour vendre celui de sa femme Si vous l'eussiez aimée, vous eussiez prévenu le crime que vous cherchiez

à découvrir. J'ordonne donc, loin qu'on vous donne de l'argent, que votre lâcheté soit punie. Je vous condamne, infâme que vous êtes, à porter, pendant un mois, des cornes sur le front ; & votre femme, à vous les attacher publiquement aux yeux de la Nation assemblée.

Jones applaudit, avec tous les *Egyptiens*, à l'équité de cette Sentence ; sur quoi, le Roi lui dit, je jouis de votre surprise : elle naît des préjugés communs des Nations contre mon peuple. Avouez, Monsieur, que vous nous croyez tous des larrons ?

Je confesse, répondit *Jones*, qu'on ne m'a jamais parlé des *Bohémiens* comme ils paroissent le mériter.

Je vais, répliqua le Roi, vous apprendre la différence de vous à nous. Mon Peuple est voleur sans doute : mais il ne vole que le vôtre ; & vous vous volez tous mutuellement.

CHAPITRE VII.

*Avanture dangereuse. Arrivée de
T O M J O N E S , & de
P A R T R I D G E à Londre.*

Pendant toute cette Scene , l'orage avoit cessé. Dès que notre Héros s'en apperçut , il prit congé , après beaucoup de remerciemens , de Sa Majesté *Bohémienne* , qui voulut absolument lui donner un Guide jusqu'à *Coventry*. Nos Voyageurs y arriverent à minuit , & en partirent à deux heures sur des chevaux de poste qu'il avoit fallu attendre , & qui les menerent sans accident à *Daventry*.

De-là , jusqu'à *S. Albans* , où *Jones* comptoit avec raison pouvoir trouver *Sophie* à la dînée , il ne leur arriva rien d'assez intéressant pour amuser un Lecteur d'assez bon goût pour préférer les faits aux réflexions , aux maximes , aux

colloques , & aux autres prétendues beautés du stile dont trop d'Auteurs , que l'on connoît assez , farcissent aujourd'hui leurs Ouvrages.

Jones n'eut rien de plus pressé , en arrivant à *S. Albans* , que de s'informer d'un carosse à six chevaux allant à Londres , & qui devoit y être arrivé depuis deux heures au plus. On lui dit , que cet équipage avoit en effet paru ; mais qu'un relais , qui l'attendoit depuis le matin de la part de Mylord * * * , y avoit été attaché sur le champ , & le menoit en toute diligence à Londres.

Si notre héros avoit eu le bonheur de trouver des chevaux de poste tous prêts , il eût sans doute tenté , quoique contre toute possibilité , de suivre & d'atteindre le carosse du Mylord. Mais , heureusement pour lui , & pour *Partridge* qui avoit grand faim , il ne s'en trouva pas. Il fallut donc , par force , rester , & dîner à *S. Albans* , en attendant qu'il revînt des chevaux à la poste.

Le jour étoit sur son déclin , & nos Cavaliers avoient laiffé deux milles derriere eux par-delà *Bar-net* , lorsqu'ils furent accostés par un autre voyageur d'une assez belle phyfionomie, mais dont la monture pouvoit aller de pair avec celle du feu Chevalier de la *trifte figure*. Cet homme , après avoir fçu de *Jones*, qu'il alloit à Londres, demanda la permission de le fuivre , & l'obtint d'autant plus facilement , qu'il se disoit étranger , & fans la moindre connoiffance des chemins.

Leur conversation roula d'abord fur les accidens qui arrivent en route , & fur les voleurs , que l'Etranger paroiffoit fort appréhender.

Quant à moi , dit *Jones* , ayant très-peu à perdre , j'ai conféquemment très-peu à craindre.

Très-peu à perdre ? s'écria *Partridge* , qui n'avoit pas encore parlé. Ma foi , Monsieur , fi j'avois comme vous un billet de banque de cent livres fterlin dans ma poche , je ne parlerois pas ainfi !

Ce n'est pourtant pas que j'aye peur : nous sommes quatre , Dieu merci ; & le plus hardi voleur n'auroit pas beau jeu à nous attaquer. Je veux même, qu'il ait un pistolet ; il ne peut du moins tuer que l'un de nous.... Eh bien , l'homme ne meurt qu'une fois.

A peine *Partridge* achevoit-il ces mots , que l'Etranger détournant son cheval , & tombant tout court sur *Jones* , le pistolet à la main , lui demanda le billet de banque en question.

Notre héros fut d'abord un peu étourdi de l'aventure : mais revenant tout à coup à lui-même , il dit au voleur, que tout ce qu'il avoit d'argent comptant étoit à son service ; il tira même environ trois *Guinées* qu'il lui offrit ; mais l'autre répondit , en jurant , que ce n'étoit pas ce qu'il demandoit. J'en suis fâché , répondit froidement *Jones* , en remettant son argent dans sa poche.

Le voleur , mettant alors le pistolet sur l'estomach de notre hé-

ros, le menaça de le tuer, s'il ne se hâtoit pas de lui donner le billet. Mais l'intrépide *Jones*, sautant tout à coup sur la main du voleur, la tint si ferme, en détournant le bout du pistolet, que cet homme commença à trembler, en rappelant envain ses forces pour se délivrer d'un si redoutable champion. Ils se débattirent longtems ; tous deux tomberent à la fois de cheval. mais, le vigoureux *Jones*, qui venoit enfin d'arracher le pistolet des mains du voleur, se trouva sur son adversaire.

Ce pauvre laroneau, qui à la vérité n'étoit pas de la force de *Jones*, commença à implorer la clémence du vainqueur. Ayez pitié de moi, Monsieur ! lui dit-il, les larmes aux yeux, mon intention n'étoit sûrement pas de vous tuer : voyez vous-même, si mon pistolet est chargé ; c'est la première fois que la misère la plus extrême m'a forcé de tomber dans le crime.

Dans cet instant, la voix d'un homme, qui demandoit quartier à

cent pas de là, en criant beaucoup plus fort que le voleur, attira toute leur attention. C'étoit *Partridge*, qui ayant couru à toute bride pour se sauver, étoit tombé de cheval, & attendoit la face contre terre le coup mortel dont il se croyoit menacé.

Il ne quitta cette posture, que lorsque le guide, un peu moins poltron que lui, après avoir relevé le cheval du Pédagogue, lui vint apprendre que son Maître avoit terrassé le voleur.

Partridge, à cette nouvelle, ne fit qu'un saut jusqu'à l'endroit où *Jones*, l'épée nuë à la main, gardoit le timide voleur. Tuez, tuez, Monsieur, s'écria-t'il, tuez ce misérable !.... Il étoit heureusement tombé dans des mains généreuses.

Jones, s'étant en effet convaincu que le pistolet n'étoit pas chargé, commença à croire tout ce que ce malheureux lui avoit dit, avant l'arrivée de *Partridge*. Il avoit protesté à notre Héros, qu'il étoit absolument novice dans le mé-

tier ; qu'il ne s'y étoit laissé entraîner , que par l'horreur de sa situation , ayant cinq enfans mourans de faim , & une épouse prête à périr en couche.

Il offroit même à *Jones* , de le convaincre de ces déplorables vérités , s'il vouloit bien le suivre jusqu'à sa maison , qui n'étoit , affuroit-il , qu'à deux milles de-là. Il se déclaroit enfin indigne de toute espece de grace , s'il ne donnoit des preuves , peut-être trop sensibles , de tout ce qu'il avançoit.

Jones le prit d'abord au mot , en lui déclarant que son sort dépendoit de la vérité de son histoire. Le pauvre homme , alors , marquant de joye , & notre héros en trouva les transports si naturels , que son bon cœur en fut aussi touché qu'émû. Reprenez votre pistolet , lui dit-il ; & cherchez des moyens plus honnêtes pour vous tirer de la misère. Voilà deux *Guinées* , pour soulager votre famille : je voudrois pouvoir faire plus ,

mais les cent livres sterlin ne sont point à moi.

Cette action ne sera probablement pas approuvée de tous nos Lecteurs. Tandis que quelques-uns y applaudiront , comme à l'acte d'humanité le plus louable , d'autres plus graves personnages diront que notre héros avoit tout au moins perdu de vuë ce que tout homme doit à son pays. *Partridge* étoit de leur avis. Je ne serois point surpris , dit-il à *Jones* , que ce même coquin ne vînt encore nous attaquer avant notre arrivée à *Londre*.

Le voleur , pénétré de reconnaissance , versa , ou du moins parut verser des larmes , en protestant que de sa vie il ne retomberoit en pareille faute. Nous sçaurons peut-être par la suite s'il a tenu parole. Il est tems de faire arriver nos Voyageurs à *Londre* , de les laisser reposer ainsi que nos Lecteurs , & de nous reposer nous-mêmes.

Fin du Tome second.

TABLE

TABLE DES CHAPITRES

Du second Volume.

LIVRE HUITIÈME.

Contenant plus de deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

*V*isite de l'Hôtesse à Jones ;
pag. 1

CHAPITRE II.

Eclaircissemens , 10

CHAPITRE III.

*Arrivée d'un Barbier , digne Confre-
re de celui de Bagdad , & de celui
de Don Quichotte même ,* 16
Tome II. P.

CHAPITRE I V.

Conversation de Jones , & du Barbier , 24

CHAPITRE V.

Nouveaux talens du petit Benjamin , 31

CHAPITRE VI.

Autres raisons , qui justifient mieux la conduite de Partridge , que celles du Chapitre précédent , 39

CHAPITRE VII.

Où le Traducteur François parle seul , 42

CHAPITRE VIII.

Dialogue de Jones , & de Partridge , 45

CHAPITRE IX.

Etrange aventure , 52

CHAPITRE X.

Histoire de l'Homme de la Montagne , 69

CHAPITRE XI.

*Suite de l'Histoire de l'Homme de la
Montagne , 82.*

CHAPITRE XII.

Suite de la même Histoire , 93.

CHAPITRE XIII.

*Conclusion de l'Histoire de l'Homme
de la Montagne , 108.*

LIVRE NEUVIÈME.

Contenant douze heures.

CHAPITRE PREMIER.

A Vanture surprenante , 121

CHAPITRE II.

*Arrivée de Jones , & de la Dame
inconnue dans l'Hôtellerie d'Up-
ton. Nouvelles Aventures , 128.*

CHAPITRE III.

On pouvoit s'y attendre , 134

CHAPITRE IV.

Eclaircissemens , 142

LIVRE DIXIÈME.

Qui contient environ douze heures.

CHAPITRE PREMIER.

A *Rrivée d'un Gentilhomme Ir-*
landois. Grandes Avantures
dans l'Hôtellerie , 147

CHAPITRE II.

Conversation de l'Hôtesse avec sa Ser-
vante. Arrivée d'une autre jeune
Demoiselle dans l'Hôtellerie , 154

CHAPITRE III.

Grande découverte , 164

CHAPITRE IV.

Autres Avantures de l'Hôtellerie ;
 173

CHAPITRE V.

Conclusion des Aventures de l'Hôtellerie d'Upton , 178

CHAPITRE VI.

Où l'Histoire rétrograde , 185

CHAPITRE VII.

Fuite de Sophie , 195

LIVRE ONZIÈME.

Contenant environ trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

A *Ventures de Sophie , après son départ de l'Hôtellerie d'Upton ,* 207

CHAPITRE II.

L'un des plus court du Livre , où l'on trouvera pourtant un Soleil , une Lune , & un Ange , 216

CHAPITRE III.

Histoire de Madame Fitz-Patrick,
220

CHAPITRE IV.

Suite de l'Histoire de Madame Fitz-Patrick,
230

CHAPITRE V.

Méprise de l'Hôte. Terreurs de Sophie,
239

CHAPITRE VI.

Conclusion de l'Histoire de Madame Fitz-Patrick,
247

CHAPITRE VII.

Grande allarme dans l'Hôtellerie. Arrivée imprévue d'un ami de Madame Fitz-Patrick,
257

CHAPITRE VIII.

Départ de l'Hôtellerie. Arrivée à Londres,
268

CHAPITRE IX.

Séparation des deux Cousines, 270

LIVRE DOUZIÈME.

Contenant les mêmes trois jours
que les précédens.

CHAPITRE PREMIER.

*D*Ans lequel , M. Western ne
trouvant point sa fille, trouve
autre chose qui met fin à sa poursui-
te, 275

CHAPITRE II.

*D*épart de Jones de l'Hôtellerie
d'Upton. Avanture du Mendiant ,
282

CHAPITRE III.

*A*utres avantures , assez peu intéres-
santes , 295

CHAPITRE IV.

A peu près comme le précédent , 304

CHAPITRE V.

*C*onversation de Jones , & de M.
Dowling , 306

CHAPITRE VI.

Voyage nocturne. Etrange Avanture , 315

CHAPITRE VII.

Avanture dangereuse. Arrivée de Tom Jones, & de Partridge à Londre , 329

Fin de la Table du Tome II.



